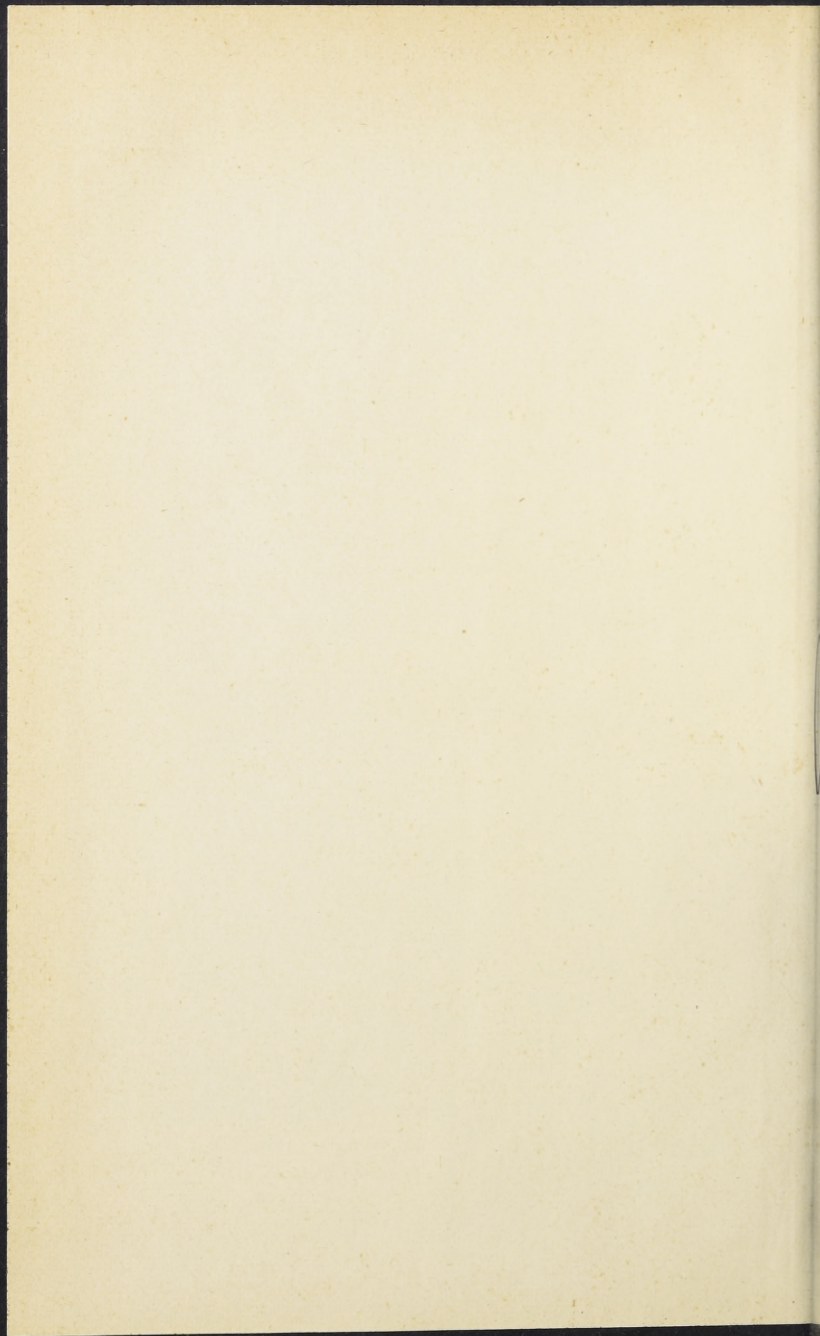


GE Biblioth. pub. et univ.



1061311913

A



Tome IX

ŒUVRES COMPLÈTES
du Comte
Léon TOLSTOÏ

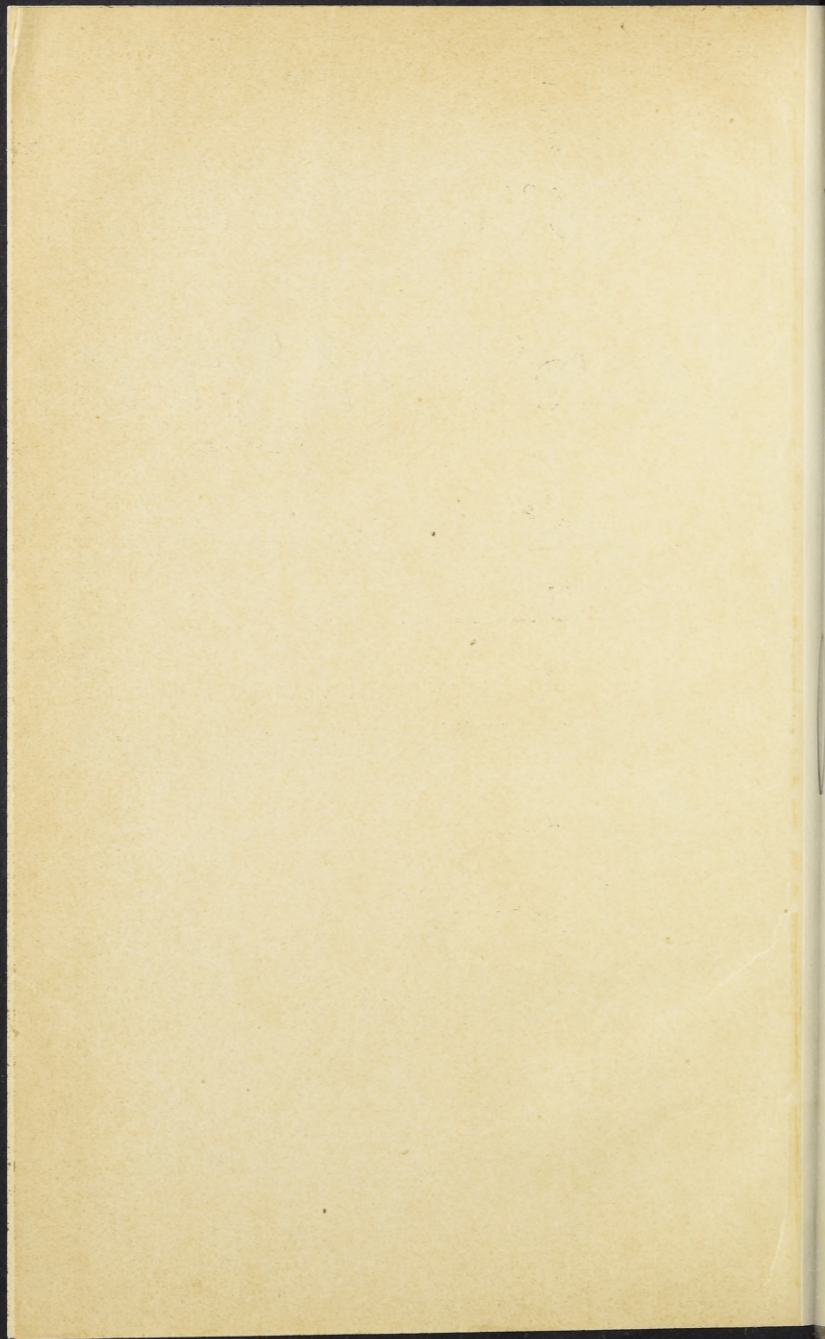
GUERRE ET PAIX

TOME TROISIÈME

Traduction
de
J.W. BIENSTOCK



P.-V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

IX

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME TROISIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en février 1904.

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.*

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.*

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

IX

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME TROISIÈME



PARIS — 1^{er} ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

*De cet ouvrage il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*



GUERRE ET PAIX

(1864-1869)

SIXIÈME PARTIE

I

En 1808, l'empereur Alexandre se rendit à Erfurt pour une nouvelle entrevue avec l'empereur Napoléon. Dans la haute société de Pétersbourg on parla beaucoup de la splendeur de cette entrevue solennelle.

En 1809, l'amitié des deux potentats du monde, comme on appelait Napoléon et Alexandre, était si grande que, cette année-là, quand Napoléon déclara la guerre à l'Autriche, un corps d'armée russe partit à l'étranger pour soutenir l'ancien ennemi, Bonaparte, contre l'ancien allié, l'empereur d'Autriche.

Telle était cette amitié que, dans les hautes sphères, on parlait de la possibilité d'un mariage entre Napoléon et l'une des sœurs de l'empereur Alexandre. Mais outre les conditions politiques extérieures, dans ce temps, l'attention de la société russe était vivement fixée sur les réformes intérieures qui s'accomplissaient alors dans toutes les parties de l'administration.

Cependant la vie, la vraie vie des hommes, avec leurs intérêts essentiels de santé, de maladie, de travail, de repos, avec leurs aspirations intellectuelles vers les sciences, la poésie, la musique, l'amour, l'amitié, la haine, les passions, coulait comme toujours, indépendante, sans se préoccuper de l'amitié politique ou de l'hostilité pour Bonaparte, ni de toutes les réformes possibles.

Depuis deux ans, le prince André vivait constamment à la campagne.

Toutes les entreprises qu'avait commencées Pierre dans ses domaines, sans arriver à aucun résultat, passant sans cesse d'une affaire à l'autre, toutes ces entreprises étaient accomplies par le prince André sans qu'il les exposât à n'importe qui et sans travail apparent.

Il avait, développée au plus haut degré, cette ténacité pratique qui manquait à Pierre et qui, sans effort et sans secousse de sa part, donnait l'impulsion aux entreprises.

Un de ses domaines, de trois cents âmes, était classé parmi les laboureurs libres (c'était un des premiers exemples de ce fait en Russie); dans les autres, la corvée était remplacée par la redevance. A Bogoutcharovo il avait installé à ses frais une sage-femme et un prêtre salarié pour apprendre à lire et écrire aux enfants des paysans et des domestiques.

Le prince André passait la moitié du temps à Lissia-Gori, avec son père et son fils qui était encore entre les mains des bonnes, et l'autre partie dans son ermitage de Bogoutcharovo, comme son père appelait ce village. Malgré l'indifférence qu'il avait exprimée à Pierre pour tous les événements extérieurs, il les suivait attentivement, recevait beaucoup de livres, et remarquait avec étonnement que les gens qui venaient chez lui ou chez son père en ligne droite de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire du centre même de l'action, étaient infiniment moins bien renseignés que lui, — bien qu'il vécût toujours à la campagne — sur tout ce qui se passait dans la politique extérieure et intérieure.

Outre le soin de ses domaines et la lecture des livres les plus divers, le prince André s'occupait en ce temps à l'analyse critique de nos deux dernières campagnes malheureuses, et il rédigeait un projet de modification de nos codes et règlements militaires.

Au printemps de 1809, il alla dans la province de Riazan visiter le domaine de son fils, dont il était le tuteur.

Chauffé par le soleil du printemps, assis dans sa voiture, il regardait la première herbe, les premières feuilles des bouleaux et les premiers nuages blancs printaniers qui couraient sur le bleu clair du ciel. Il ne pensait à rien et gaiement, sans réfléchir, il regardait de tous côtés.

La voiture dépassa le bac où l'année précédente il causait avec Pierre, le village boueux, les enclos, les champs de blé d'hiver, la descente, avec de la neige qui restait encore près du pont, la montée argileuse qui traversait les chaumes et les buissons verdissants, puis elle entra dans la forêt de bouleaux qui bordait les deux côtés de la route. Dans la forêt, il faisait presque chaud. Il n'y avait pas de vent. Les bouleaux, couverts de feuilles vertes, grasses, ne remuaient pas et, au-dessous des feuilles de l'année passée, les soulevant, apparaissaient avec la première herbe, les fleurs lilas. Dispersés de ci de là dans la forêt de bouleaux, de petits sapins avec leur verdure, sombre, éternelle, rappelaient désagréablement l'hiver. Les chevaux s'ébrouèrent en entrant dans le bois ; ils étaient couverts de sueur.

Le valet Pierre dit quelque chose au cocher ; celui-ci répondit affirmativement ; mais évidemment l'assentiment du cocher ne suffisait pas à

Pierre; il se tourna sur le siège vers son maître.

— Votre Excellence, comme c'est bon à respirer ! dit-il en souriant respectueusement.

— Quoi ?

— C'est bon, Votre Excellence.

— « Que dit-il ? pensa le prince André. Ah ! oui, le printemps probablement, et il regardait alentour. Et c'est déjà vert ; tout est déjà vert. Comme c'est prompt ! Et le bouleau, le merisier et l'aulne commencent déjà... Et le chêne, on ne le voit pas encore. Oui, voilà le chêne ! »

Un chêne était au bord de la route. Probablement dix fois plus vieux que les bouleaux qui formaient la forêt, il était dix fois plus gros et deux fois plus haut que chacun d'eux. C'était un énorme chêne de deux brassées ; des branches étaient brisées probablement depuis longtemps, l'écorce crevassée était couverte de vieux lichens. Avec ses énormes bras et ses doigts asymétriques, écartés, il semblait parmi les bouleaux souriants, un vieux monstre méchant et dédaigneux. Seuls les petits sapins mornes, éternellement verts, dispersés dans la forêt, et le chêne, ne voulaient pas se soumettre au charme du printemps, se refusaient à voir le soleil.

« Le printemps, l'amour et le bonheur ! semblait dire ce chêne. Essuyer toujours la même tromperie grossière, insensée, toujours la même chose, toujours le mensonge ! Il n'y a ni printemps, ni soleil,

ni bonheur. Tenez, regardez les sapins écrasés, morts, toujours seuls; regardez-moi, voilà, j'ai écarté mes doigts cassés, n'importe où ils croissent, de dos, de côté, et je reste ainsi et ne crois ni à vos espoirs ni à vos mensonges! »

Le prince André, en avançant dans la forêt, se retourna plusieurs fois vers ce chêne comme s'il en attendait quelque chose. Les fleurs et l'herbe croissaient sous le chêne, mais lui, aussi sombre, aussi immobile, était obstinément debout parmi elles.

— «Oui, ce chêne a raison, mille fois raison, pensa le prince André. Que les autres, les jeunes, cèdent de nouveau à cette tromperie. Pour nous, nous qui connaissons la vie, notre vie est terminée! »

Une nouvelle série d'idées, désespérées mais agréablement tristes, surgirent dans l'âme du prince André tandis qu'il pensait à ce chêne.

Pendant ce voyage il semblait de nouveau réfléchir à toute sa vie et arriver à la conclusion ancienne, apaisante, et résignée, qu'il ne faut rien commencer, qu'il faut terminer sa vie sans faire le mal, sans se troubler, sans rien désirer.

II

Pour les affaires de tutelle du domaine de Riazan, le prince André avait besoin de voir le maréchal de la noblesse du district. C'était le prince Ilia Andréiévitich Rostov. Le prince André alla chez lui au milieu de mai.

On était déjà dans la période des chaleurs du printemps. La forêt était toute verte, la chaleur et la poussière telles que devant l'eau on avait envie de se baigner.

Le prince André, triste et préoccupé de ce qu'il avait à demander au maréchal de la noblesse, à propos de ses affaires, s'avancait en voiture, par l'allée du jardin, vers la maison de Rostov à Otradnoïé. A droite, il entendait, à travers les arbres, des cris joyeux de femmes. Bientôt il aperçut une foule de jeunes filles qui couraient en coupant la route.

Une jeune fille très mince, étrangement mince, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, en robe de

cotonnade jaune avec, sur la tête, un fichu blanc d'où sortait une mèche de cheveux, courait devant non loin de la voiture. Elle criait quelque chose, mais en apercevant un étranger, sans le regarder, en riant, elle revint sur ses pas.

Soudain le prince André se sentit mal à l'aise ; il ne savait pourquoi.

Le jour était si beau, le soleil si clair, tout ce qui l'entourait était si gai... Et cette jeune fille, mince et jolie, qui ne connaissait ni ne voulait connaître son existence, qui était contente et heureuse de sa propre vie, probablement sotte mais gaie et tranquille... « De quoi se réjouit-elle ? A quoi pense-t-elle ? Pas aux statuts militaires, pas à l'organisation des paysans de Riazan. A quoi pense-t-elle ? Pourquoi est-elle heureuse ? » se demandait curieusement, malgré lui, le prince André.

Le comte Ilia Andréievitch vivait à Otradnoïé en 1809, toujours comme auparavant, c'est-à-dire en recevant presque toute la province, en suivant les chasses, les théâtres, les dîners, la musique. Comme il arrivait pour chaque nouvel hôte, il était enchanté de voir le prince André, et, presque de force, le retint à coucher.

Durant la journée ennuyeuse, les maîtres âgés et les invités les plus respectables dont la maison du vieux comte était pleine à cause du jour de fête qui approchait, s'occupèrent du prince André ;

mais Bolkonski ayant regardé plusieurs fois Natasha qui riait de quelque chose et s'amusait avec l'autre jeune moitié de la société, se demandait toujours : « A quoi pense-t-elle ? Pourquoi est-elle si heureuse ? »

Le soir, resté seul en ce nouvel endroit, de longtemps il ne put s'endormir. Il lut, puis éteignit la bougie, puis la ralluma. Dans la chambre, dont les volets intérieurs étaient fermés, il faisait chaud. Il marmonnait contre ce sot vieillard (il désignait ainsi le vieux Rostov) qui l'avait retenu sous prétexte que les papiers nécessaires n'étaient pas encore arrivés de la ville. Il s'en voulait d'être resté.

Le prince André se leva et s'approcha de la fenêtre pour l'ouvrir. Dès qu'il eut poussé les volets, le clair de lune, comme s'il guettait près de la fenêtre et attendait depuis longtemps ce moment, inonda la chambre. Il ouvrit la fenêtre. La nuit était fraîche, immobile et claire. Juste devant la fenêtre s'alignaient des arbres tordus, noirs d'un côté, argentés de l'autre ; sous les arbres croissait une végétation quelconque, grasse, humide, rameuse avec, par ci, par là, des feuilles et des tiges argentées. Plus loin, derrière les arbres noirs, un toit brillait sous la rosée ; plus loin, un grand arbre branchu, au tronc clair, blanc ; plus haut, la lune, alors presque entière, et le ciel clair printanier, à peu près sans étoiles. Le prince

André s'appuya sur la fenêtre. Ses yeux s'arrêtèrent sur ce ciel.

La chambre du prince André était à l'étage du milieu. La chambre au-dessus de lui était habitée, et là encore on ne dormait pas. Il entendit en haut une conversation de femmes.

— Encore une fois seulement, dit une voix de femme que le prince André reconnut immédiatement.

— Mais quand dormiras-tu ? répondit une autre voix.

— Je ne dormirai pas, je ne puis pas dormir. Qu'y puis-je ! Eh bien ! pour la dernière fois...

Deux voix de femmes chantaient une phrase musicale qui était la fin d'un morceau.

— Ah ! quel charme ! Eh bien, maintenant, dormons ; c'est fini !

— Dors ; moi, je ne peux pas, — prononçait la première voix qui s'approchait de la fenêtre. La femme, évidemment s'était mise à la fenêtre, car on entendait le froufrou de sa robe et même sa respiration. Tout se taisait et se pétrifiait, la lune, sa lumière et les ombres.

Le prince André, aussi, avait peur de se mouvoir et de trahir son indiscretion involontaire.

— Sonia ! Sonia ! dit de nouveau la première voix. Eh bien ! comment peut-on dormir ! Mais regarde, quelle merveille. Ah ! quelle merveille ! Mais réveille-toi donc, Sonia, fit-elle presque

avec des larmes. Je n'ai jamais vu nuit plus délicateuse.

Sonia répondit quelque chose sans enthousiasme.

— Non, regarde cette lune ! Ah ! quelle merveille ! Viens ici, petite âme, chérie, viens ici. Eh bien, tu vois ? Je m'assoierai comme ça sur les pointes, je m'attraperai les genoux, le plus serré, le plus serré possible et je m'envolerai, voilà, comme ça !

— Assez, tu tomberas.

On entendit une lutte et la voix mécontente de Sonia.

— Il est plus d'une heure !

— Ah ! tu me gâtes tout ! Eh bien, va, va !

De nouveau, tout se tut. Le prince André savait qu'elle était encore là, il entendait parfois un léger mouvement, parfois un doux soupir.

— Ah ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce donc ? s'écria-t-elle tout à coup. Allons dormir ! Elle ferma la fenêtre.

« Que leur importe mon existence ! pensait le prince André pendant qu'il écoutait la conversation, attendant et, sans savoir pourquoi, ayant peur qu'elle parlât de lui. Et encore elle ! C'est comme exprès ! » Tout à coup, s'éleva dans son âme un tumulte si inattendu de pensées jeunes et d'espoirs, en contradiction avec toute sa vie, qu'il ne se sentit pas la force de s'expliquer son état, et il s'endormit aussitôt.

III

Le lendemain, après avoir salué le comte, sans attendre les dames, le prince André partit.

C'était déjà le commencement de juin quand, en retournant chez lui, il traversa de nouveau le même bois de bouleaux où le vieux chêne l'avait frappé d'une façon si étrange et si mémorable. Les clochettes sonnaient encore plus sourdement dans la forêt qu'un mois et demi auparavant. Tout était touffu, ombreux et épais. Les jeunes sapins dispersés dans la forêt ne violaient pas la beauté de l'ensemble et s'harmonisaient au ton général par la verdure tendre de leurs jeunes bourgeons.

La journée était chaude, l'orage se préparait quelque part, mais un seul petit nuage avait mouillé la poussière de la route et les feuilles grasses. Le côté gauche de la forêt était sombre, à l'ombre ; le côté droit, humide, luisant, brillait au soleil et le vent l'agitait à peine.

Tout était en fleurs. Les rossignols chantaient et roucoulaient, tantôt près, tantôt loin.

« Oui, oui, dans cette forêt se trouvait ce chêne avec qui je m'harmonisais ! Mais où est-il ? » se demanda le prince André en regardant du côté gauche de la route. Et, sans l'apercevoir, sans le reconnaître, il admirait ce même chêne qu'il cherchait. Le vieux chêne, tout transformé, en s'écartant comme une tente de verdure grasse et sombre, se pâmait, presque immobile, dans les rayons du soleil couchant. On ne remarquait ni ses bras tortus ni ses blessures, ni sa vieillesse méfiante et douloureuse. A travers l'écorce dure, centenaire, des feuilles jeunes, luisantes, se frayaient un chemin. On ne pouvait croire qu'elles provinssent de ce vieillard. « Oui, c'est ce même chêne, » pensa le prince André ! et soudain, il fut saisi, sans cause, d'un sentiment printanier de joie et de renouveau.

Tous les moments intenses de sa vie, se rappelaient à lui tout à coup : Austerlitz et son ciel haut, le visage plein de reproches de sa femme morte, Pierre sur le bac, la fillette émue par la beauté de la nuit, et cette nuit et la lune, tout cela, soudain, s'évoquait.

« Non, la vie n'est pas achevée à trente et un ans, » décida tout à coup, fermement, le prince André ! « C'est peu que je sache tout ce qu'il y a en moi, tous doivent le savoir : et Pierre, et cette

jeune fille qui voulait s'envoler au ciel ; il faut que tous me connaissent, que ma vie ne marche pas pour moi seul, qu'ils ne vivent pas si indépendamment de ma vie, qu'elle se reflète en tout le monde et qu'eux tous et moi vivions ensemble ! »

Rentré de son voyage, le prince André se décida à partir en automne pour Saint-Pétersbourg et se forgea diverses raisons pour cela. Une foule de prétextes raisonnables, logiques, lui montrant la nécessité d'aller à Pétersbourg et même l'obligation de servir, étaient toujours à sa disposition. Il ne comprenait même pas, maintenant, comment il avait pu douter de la nécessité de prendre une part active à la vie, de même qu'il ne comprenait pas, un mois auparavant, qu'il pût avoir l'idée de quitter la campagne.

Il lui paraissait clairement que toute son expérience de la vie devait se perdre en vain, être chose inutile, s'il ne l'appliquait à une œuvre certaine, et ne prenait pas de nouveau une part active à la vie. Il ne comprenait même pas comment, auparavant, en se basant sur les mêmes prétextes peu raisonnables, il s'était humilié si réellement, puisque maintenant, après ces leçons de la vie, il croyait de nouveau à la possibilité d'être utile, d'être heureux et d'aimer.

Maintenant la raison lui soufflait tout autre chose.

Après ce voyage, le prince André commença à s'ennuyer à la campagne. Ses occupations d'autrefois ne l'intéressaient plus. Souvent, seul dans son cabinet de travail, il se levait, s'approchait de la glace, examinait longuement son visage ; ensuite il se détournait, regardait le portrait de feu Lise, qui, dans son cadre doré, avec ses boucles peignées A LA GRECQUE, le fixait avec tendresse et douceur. Elle ne disait plus à son mari les mots anciens, terribles ; elle le regardait gaiement, avec curiosité. Et le prince André, les mains croisées derrière le dos, marchait longtemps dans la chambre, tantôt fronçant les sourcils, tantôt souriant, tantôt réfléchissant. Sa pensée vagabonde, inexprimée, mystérieuse comme le crime, allait du souvenir de Pierre à l'image de la gloire, à la jeune fille, à la fenêtre, au chêne, à la beauté féminine, à l'amour, et changeait toute sa vie.

Quand quelqu'un entrait chez lui au moment de ces réflexions, il était particulièrement froid, sévère, résolu, particulièrement désagréable et logique.

— Mon cher, — disait parfois la princesse Marie, quand elle venait sur ces entrefaites, — Nicolas ne peut se promener aujourd'hui ; il fait très froid.

— S'il faisait chaud, — répondait le prince André, d'un ton excessivement sec, — il irait se promener vêtu d'une chemise. Puisqu'il fait froid il

faut lui mettre un vêtement chaud, fait spécialement pour cela. Voilà ce à quoi oblige le froid, il n'empêche pas qu'on sorte l'enfant quand il a besoin d'air, — disait-il avec une logique particulière, comme pour punir quelqu'un du travail intérieur mystérieux, désordonné qui se faisait en lui.

Dans ces occurrences, la princesse Marie se disait que le labeur intellectuel dessèche les hommes.

IV

Le prince André arriva à Pétersbourg en août 1809. C'était l'apogée de la gloire du jeune Spéransky et le plus haut période des réformes faites par lui. Ce mois d'août, l'empereur, en se promenant en voiture, avait versé. Il s'était blessé à la jambe et restait trois semaines à Péterhoff où il voyait chaque jour et exclusivement Spéransky. A cette époque, outre les deux décrets célèbres qui remuaient toute la société : celui de l'abolition des grades de cour, et celui des examens pour les titres d'assesseurs de collège et de conseillers privés, on préparait aussi une constitution qui devait changer l'organisation actuelle de la justice, de l'administration et des finances russes, depuis le conseil d'empire jusqu'au conseil communal. A cette époque les rêves vagues de libéralisme que nourrissait l'empereur Alexandre en montant sur le

trône, avec l'aide de ses amis : Czartorisky, Novosiltzov, Kotchoubeï et Strogonov, que, par plaisanterie, il appelait lui-même le COMITÉ DE SALUT PUBLIC, commençaient à se réaliser.

Maintenant Spéransky les remplaçait tous pour les affaires civiles et Araktchéiev pour les affaires militaires. Le prince André, peu après son arrivée, comme chambellan se présentait à la cour — à la sortie. L'empereur l'avait aperçu deux fois sans l'honorer d'un seul mot. Le prince André, se croyait, comme auparavant, antipathique à l'empereur ; il pensait que son visage et toute sa personne lui étaient désagréables.

Dans le regard sec que lui jetait Alexandre, il trouvait, encore plus qu'auparavant, la confirmation de ses suppositions. Les courtisans lui expliquèrent que le manque d'attention de l'empereur envers lui provenait de ce que Sa Majesté lui en voulait de ne plus servir depuis 1805.

« Je sais moi-même que nous ne commandons pas nos sympathies et nos antipathies, — se disait le prince André, — c'est pourquoi, je ne peux penser à présenter personnellement à l'empereur mon projet d'un code militaire, mais l'affaire fera son chemin d'elle-même. »

Il exposa son projet à un vieux feld-maréchal, ami de son père. Le feld-maréchal, lui ayant indiqué une heure, le reçut très aimablement et promit de faire un rapport à l'empereur.

Quelques jours après on informa le prince André qu'il eût à se présenter au Ministre de la guerre, au comte Araktchéiev.

A neuf heures du matin, le jour fixé, le prince André était dans la salle de réception du comte Araktchéiev.

Le prince André ne le connaissait pas personnellement, il ne l'avait jamais vu, mais tout ce qu'il en savait, lui inspirait peu de respect pour cet homme.

— « Il est ministre de la guerre, homme de confiance de l'empereur, personne n'a à tenir compte de ses qualités personnelles.

» On lui a confié l'étude de mon projet, alors c'est lui seul qui peut lui donner suite », — pensait le prince André en attendant dans le salon du comte Araktchéiev, parmi beaucoup de personnages importants ou non importants.

Le prince André, pendant son service comme aide de camp, avait vu beaucoup de salles de réception de hauts personnages. Il connaissait les divers caractères de ces salons. Celui du comte Araktchéiev avait un caractère tout particulier. Sur les visages des gens de peu d'importance qui attendaient leur tour d'audience dans les salons du comte Araktchéiev, se lisait un sentiment d'humilité et de docilité. Chez les autres

c'était un sentiment de gêne, caché sous un sans-gêne affecté, une raillerie de soi-même, de sa situation et du personnage attendu. Quelques-uns marchaient pensivement de long en large ; d'autres riaient en chuchotant. Le prince André entendait le sobriquet de *Sila Andréitch* (1) et les paroles « l'oncle t'arrangera », qui se rapportaient au comte Araktchéiev. Un général (personnage très important), visiblement froissé d'attendre si longtemps, était assis, les jambes croisées, et souriait de lui-même avec mépris.

Mais, dès que la porte s'ouvrait, tous les visages exprimaient soudain un même sentiment : la peur. Le prince André demanda au fonctionnaire de service de l'annoncer une seconde fois ; mais avec un air railleur, le fonctionnaire lui répondit que son tour viendrait. Après quelques personnes introduites et reconduites par l'aide de camp du cabinet du ministre, on introduisit dans la porte redoutable un officier dont l'air humble et effrayé frappa le prince André. L'audience de cet officier dura longtemps. Tout à coup, on entendit derrière la porte le grondement d'une voix désagréable. L'officier, pâle, les lèvres tremblantes, sortit, et, en se tenant la tête, traversa le salon de réception. Ce fut le tour du prince André d'être amené près de la porte, et l'officier de service lui chuchota :

(1) *Sila*, en russe, signifie force.

« A droite, près de la fenêtre. »

Le prince André entra dans un cabinet de travail, sans luxe, mais propre. Près de la table, il aperçut un homme d'une quarantaine d'années, grand, le buste court, la tête longue, avec de grosses rides, des sourcils froncés au-dessus d'yeux gris-vert, vitreux, et un nez tombant, rouge. Araktchéiev tourna vers lui la tête sans le regarder.

— Que demandez-vous ? — dit-il.

— Je ne demande rien, Votre Excellence, — prononça doucement le prince André.

Les yeux d'Araktchéiev se tournèrent vers lui.

— Asseyez-vous, dit Araktchéiev. Prince Bolkonski ?

— Je ne demande rien, mais l'empereur a daigné envoyer à Votre Excellence le mémoire que j'ai présenté...

— Voyez, mon cher, j'ai lu votre projet, l'interrompit Araktchéiev. Il prononçait doucement seulement le premier mot, puis, sans regarder son interlocuteur, reprenait son accent de plus en plus méprisant. Vous proposez de nouvelles lois militaires ? Il y a beaucoup de lois, il n'y a personne pour exécuter les anciennes. Maintenant tout le monde écrit des lois, écrire c'est plus facile qu'exécuter.

— Je suis venu, par la volonté de l'empereur, avoir quelle suite Votre Excellence pense donner

à mon mémoire, dit poliment le prince André.

— J'ai exprimé mon opinion sur votre projet, et l'ai envoyé au comité. Moi je *ne* l'approuve *pas*, dit Araktchéiev en se levant, et, prenant un papier sur sa table de travail : Voici ! Il tendit le papier au prince André.

Sur le papier, en travers, au crayon, sans majuscule, sans orthographe, sans ponctuation était écrit : « pas sérieux composé comme l'imitation écrite du code militaire français s'éloigne sans besoin du code militaire existant. »

— A quel comité est transmis le projet ? demanda le prince André.

— Au comité du code militaire, et j'ai présenté Votre Noblesse pour y être admis comme membre, mais sans rémunération.

Le prince André sourit.

— Je n'en désire pas...

— Membre sans rémunération, répéta Araktchéiev, j'ai bien l'honneur ! Eh, appelle donc ! Qui attend encore ?... cria-t-il en saluant le prince André.

Sauter → 67

En attendant la nouvelle officielle de sa nomination de membre du comité, le prince André renoua d'anciennes connaissances, surtout avec les personnes qu'il savait en faveur et qui pouvaient lui être utiles. Il éprouvait maintenant, à Pétersbourg, un sentiment semblable à celui qu'il éprouvait la veille de la bataille, quand une curiosité inquiète le tourmentait et l'entraînait dans les hautes sphères où se préparait l'avenir duquel dépendait le sort de millions d'êtres. Il sentait à la colère des vieillards, à la curiosité des profanes, à la réserve de ceux qui étaient dans l'affaire, à la hâte, à l'air soucieux de tous, au nombre incalculable de comités, de commissions dont il apprenait chaque jour l'existence, que maintenant, en 1809, une énorme bataille civile se préparait ici à Pétersbourg; il ne connaissait pas celui qui la livrait et qui se présentait à lui comme une personne mystérieuse et géniale, —

Spéransky. L'œuvre elle-même des réformes, qu'il connaissait vaguement, et l'acteur principal, Spéransky commençaient à l'intéresser si passionnément que bientôt la révision du code militaire occupa la seconde place dans ses préoccupations.

Le prince André se trouvait dans une situation des meilleures pour être bien accueilli dans les cercles les plus divers et les plus élevés de la société pétersbourgeoise. Le parti réformateur le recevait et l'accueillait hospitalièrement ; 1° parce qu'il avait la réputation d'un homme de grand esprit et très instruit ; 2° parce que l'émancipation de ses paysans le classait comme libéral. Le parti des anciens, mécontent, s'adressait à lui parce qu'il était le fils de son père et cherchait en lui la sympathie en déplorant les réformes. La société féminine, le *monde*, le recevait gracieusement parce qu'il était un riche et brillant parti, un personnage presque nouveau, avec l'auréole de l'histoire romanesque de sa mort imaginaire et de la fin tragique de sa femme. En outre l'opinion générale de tous ceux qui le connaissaient auparavant était qu'il avait beaucoup changé à son avantage pendant ces cinq ans, qu'il s'était à la fois adouci et raffermi, qu'il n'y avait plus en lui l'attitude fière et caustique d'autrefois, mais le calme qui s'acquiert avec les années. On parlait de lui, on s'intéressait à lui et tous désiraient le voir.

Le lendemain de sa visite au comte Araktchéiev,

le prince André alla chez le comte Kotchoubeï. Il lui raconta son entrevue avec *Sila Andréitch* (Kotchoubeï appelait ainsi Arakchéiev, avec la même moquerie vague qu'avait remarquée le prince André dans les salons de réception du ministre de la guerre).

— MON CHER, même dans cette affaire vous ne passerez pas sans Mikhaïl Mikhaïlovitch. C'EST LE GRAND FAISEUR. Je lui dirai... Il a promis de venir ce soir...

— Mais en quoi Spéransky a-t-il affaire au code militaire ? demanda le prince André.

Kotchoubeï hocha la tête en souriant ; il semblait étonné de la naïveté de Bolkonski.

— Nous avons causé de vous avec lui, ces jours-ci, à propos de vos laboureurs affranchis... continua Kotchoubeï.

— Ah ! c'est vous, prince, qui avez émancipé vos paysans ? dit un vieillard du temps de Catherine en se tournant avec mépris vers Bolkonski.

— Le petit domaine ne donnait aucun revenu, répondit Bolkonski en essayant d'excuser son acte afin de ne pas irriter inutilement le vieillard.

— VOUS CRAIGNEZ D'ÊTRE EN RETARD, dit le vieux en regardant Kotchoubeï.

— Je ne comprends pas une chose, continua le vieux ; qui labourera la terre si on leur donne la liberté ? C'est facile d'écrire des lois, mais difficile de gouverner. C'est comme maintenant, je me

demande, comte, qui sera le chef de l'administration aujourd'hui que tout le monde doit passer des examens?

— Ceux qui passeront l'examen, je pense, répondit Kotchoubeï en croisant les jambes et regardant circulairement.

— Ainsi chez moi sert un certain Prianichnikov, un brave homme, un homme d'or; et il a soixante ans, est-ce qu'il ira passer des examens?

— Oui, c'est difficile, parce que l'instruction est très peu répandue, mais...

Le comte Kotchoubeï n'acheva pas; il se leva, prit la main du prince André et alla à la rencontre d'un homme d'une quarantaine d'années, grand, blond, chauve, avec un grand front découvert et un visage allongé d'une blancheur extraordinaire. L'hôte qui s'avancait était en frac bleu, la croix au cou, et une étoile au côté gauche de la poitrine. C'était Spéransky. Le prince André le reconnut aussitôt et quelque chose trembla en son âme, comme il arrive dans les moments graves de la vie. Était-ce de respect, d'envie, d'attente, il l'ignorait. Toute la personne de Spéransky avait un cachet particulier qui le faisait reconnaître immédiatement. Chez personne, dans cette société où vivait le prince André, il n'avait vu ce calme et cette assurance des mouvements gauches. Chez personne il n'avait vu ce regard ferme et en même temps doux des yeux demi-clos, un peu humides. Il n'avait jamais

vu autant de fermeté dans un sourire insignifiant, jamais entendu une voix si fine, si égale, si douce. Jamais surtout il n'avait rencontré un visage d'une blancheur aussi délicate ni des mains, quoique larges, aussi extraordinairement potelées et blanches. Le prince André n'avait vu cette blancheur et cette finesse de visage qu'aux soldats qui avaient séjourné longtemps à l'hôpital. C'était Spéransky, secrétaire d'État, confident de l'empereur, son compagnon à Erfurt où il avait plus d'une fois vu et entretenu Napoléon.

Spéransky ne parcourait pas des yeux une personne après l'autre, comme on le fait involontairement quand on entre dans une grande société, et il ne se hâtait pas de causer. Il parlait doucement, sûr d'être écouté, et ne regardait que son interlocuteur.

Le prince André suivait avec une attention particulière chaque mot, chaque mouvement de Spéransky. Comme il arrive souvent avec les hommes, surtout avec ceux qui jugent sévèrement leur prochain, le prince André, en se rencontrant avec un nouveau personnage, surtout avec un homme comme Spéransky qu'il connaissait de réputation, s'attendait à trouver en lui la perfection complète des qualités humaines.

Spéransky exprima à Kotchoubeï son regret de n'avoir pu venir plus tôt, étant retenu au palais. Il ne dit pas qu'il avait été retenu par l'empereur,

et le prince André remarqua cette affectation de modestie. Quand Kotchoubeï lui présenta le prince André, Spéransky fixa lentement ses yeux sur Bolkonski, avec le même sourire, et, silencieux, se mit à le regarder.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, j'ai entendu parler de vous comme du reste tout le monde, dit-il.

Kotchoubeï dit quelques mots de la réception faite à Bolkonski par Araktchéiev. Spéransky sourit davantage.

— Le président de la Commission des codes militaires, M. Magnitzki, est un de mes bons amis, dit-il en accentuant chaque syllabe et chaque mot, et si vous le désirez, je puis vous aboucher avec lui. (Il s'arrêta au *point*.) J'espère que vous trouverez en lui de la sympathie et le désir d'arriver à tout ce qui est raisonnable.

Un groupe s'était formé aussitôt autour de Spéransky et le vieillard, qui avait parlé de son fonctionnaire Prianichnikov, adressa aussi une parole à Spéransky.

Le prince André, sans prendre part à la conversation, observait tous les mouvements de Spéransky. Cet homme, récemment encore obscur séminariste, tenait maintenant entre ses mains blanches et potelées le sort de la Russie. Le prince André était frappé du calme extraordinaire, méprisant, avec lequel Spéransky répondait

au vieillard. Il semblait lui adresser, d'une hauteur inaccessible, sa parole indulgente. Quand le vieillard se mit à parler trop haut, Spéransky sourit et dit qu'il ne pouvait juger de l'avantage ou du désavantage de ce qui plaisait à l'empereur.

Après avoir causé un moment dans le groupe général, Spéransky se leva, s'approcha du prince André, et le conduisit à l'autre bout de la chambre. On voyait qu'il trouvait nécessaire de s'occuper de Bolkonski.

— Je n'ai pas pu vous causer, prince, dans cette conversation animée où j'étais entraîné par ce respectable vieillard, dit-il avec un sourire discret, méprisant, comme s'il exprimait, par ce sourire, que lui et le prince André comprenaient la nullité de ces gens à qui il venait de parler. Cette attitude flattait le prince André.

— Je vous connais depuis longtemps, d'abord à cause de votre affaire des paysans ; c'est notre premier exemple ; il est à désirer qu'il soit suivi de beaucoup d'autres ; ensuite, parce que vous êtes de ces chambellans qui ne se jugent pas offensés par le nouveau décret sur les grades, qui excite tant de bavardages et de clabauderies.

— Oui, dit le prince André ; mon père n'a pas voulu que je profitasse de ces droits, j'ai commencé le service par les grades inférieurs.

— Votre père, un homme du vieux siècle, est évidemment supérieur à nos contemporains qui

blâment tant cette mesure qui rétablit simplement la justice naturelle.

— Je pense, toutefois, qu'il y a du vrai dans ce blâme, dit le prince André, tâchant de combattre l'influence de Spéransky qu'il commençait à sentir. Il lui était désagréable d'être d'accord avec lui sur toutes les questions ; il voulait le contredire.

Le prince André qui, d'ordinaire, parlait franchement et bien, sentait qu'il s'exprimait difficilement en parlant à Spéransky. Il était trop occupé d'observer la personne de l'illustre homme d'État.

— Motif d'ambition personnelle, peut-être, dit doucement Spéransky.

— Un peu aussi pour l'État.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Spéransky en baissant lentement les yeux.

— Je suis l'admirateur de Montesquieu et son idée que LE PRINCIPE DES MONARCHIES EST L'HONNEUR, ME PARAÎT INCONTESTABLE. CERTAINS DROITS ET PRIVILÈGES DE NOBLESSE ME PARAISSENT ÊTRE DES MOYENS DE SOUTENIR CE SENTIMENT.

Le sourire disparut du visage pâle de Spéransky et sa physionomie y gagna beaucoup. L'idée du prince André lui semblait sans doute curieuse.

— SI VOUS ENVISAGEZ LA QUESTION SOUS CE POINT DE VUE... commença-t-il en prononçant avec difficulté le français, et en parlant encore plus lentement qu'en russe, mais tout à fait calme. Il

exprima que l'HONNEUR ne peut se soutenir par les privilèges nuisibles à la marche du service, que l'HONNEUR peut avoir deux significations : ou une conception négative, l'abstention d'un acte mauvais, ou la source de cette ambition qui vise à recevoir les approbations et les récompenses dues à cette abstention. Ses déductions étaient brèves, simples et claires. — L'institution qui soutient cet honneur, la source d'émulation, c'est l'institution semblable à celle de la LÉGION D'HONNEUR du grand empereur Napoléon, qui ne nuit pas mais aide au succès du service. Ce n'est pas un privilège de caste, ou de cour.

— Je ne discute pas, mais on ne peut nier que les privilèges de la cour n'aient atteint le même but, dit le prince André. Chaque courtisan se croit obligé de soutenir dignement sa situation.

— Mais vous n'en vouliez pas profiter, prince, dit Spéransky en montrant par son sourire qu'il désirait terminer, par une amabilité, une discussion incommode pour son interlocuteur. Si vous me faites l'honneur de venir chez moi le mercredi, ajouta-t-il, alors après avoir causé à Magnitzki, je vous communiquerai ce qui pourra vous intéresser, et en outre j'aurai le plaisir de m'entretenir de divers détails avec vous.

Il ferma les yeux, salua et, A LA FRANÇAISE, sans dire adieu, en tâchant de ne pas être aperçu, il sortit du salon.

VI

Les premiers temps de son séjour à Pétersbourg, le prince André sentit s'obscurcir complètement, par les petites obligations qui l'accablaient, toutes les idées élaborées dans sa vie solitaire.

Le soir, en rentrant chez lui, il inscrivait dans son carnet les quatre ou cinq visites ou rendez-vous obligatoires à heures fixes. Le mécanisme de la vie, la disposition de la journée pour être partout à temps, prenait la plus grande partie de l'énergie même de sa vie. Il ne faisait rien, il ne pensait à rien et n'en avait pas le temps. Il exprimait seulement et avec succès ce qu'il était parvenu à élaborer dans son esprit, à la campagne.

Parfois il remarquait avec mécontentement qu'il lui était arrivé de répéter la même chose, le même jour, dans diverses sociétés; mais il était si occupé des journées entières qu'il n'avait pas le temps de se dire qu'il ne pensait à rien.

Le mercredi suivant, Spéransky reçut Bolkonski chez lui en tête à tête, lui causa longuement, et, comme à la première rencontre chez Kotchoubeï, il fit sur lui grande impression.

Le prince André considérait comme des êtres méprisables et nuls une si grande quantité de personnes, il voulait tant rencontrer l'idéal vivant de cette perfection à laquelle il aspirait, qu'il crut facilement avoir trouvé en Spéransky l'idéal de l'homme sage et vertueux.

Si Spéransky eût été du même monde, de même éducation, de même niveau moral que le prince André, alors celui-ci eût bientôt trouvé ses côtés faibles, humains, non héroïques, mais cet esprit logique, étrange pour lui, lui inspirait d'autant plus de respect qu'il ne le comprenait pas entièrement. En outre, Spéransky, soit qu'il appréciait les capacités du prince André, soit qu'il trouvât nécessaire de se l'attacher, posait devant lui pour raisonner sans parti pris, avec calme. Il avait pour lui cette flatterie fine, servie par une grande assurance, qui consiste à reconnaître tacitement que votre interlocuteur est avec vous-même le seul homme capable de comprendre toute la bêtise de *tous* les autres et la sagesse et la profondeur de vos propres idées.

Pendant leur longue conversation, le mercredi soir, Spéransky répéta plusieurs fois : « Chez *nous* on envisage tout ce qui sort du niveau ordinaire,

de l'habitude enracinée... » ou, avec un sourire : « Mais *nous* voulons que les loups soient rassasiés et les brebis saines et sauvées... » ou : « *Ils* ne peuvent comprendre cela... » et toujours avec une expression qui voulait dire : « Nous, vous et moi, nous comprenons ce qu'*ils* sont et ce que *nous* sommes. »

Cette première longue conversation avec Spéransky ne fit qu'augmenter chez le prince André le sentiment qu'il avait éprouvé la première fois qu'il l'avait vu. Il voyait en lui un homme raisonnable, un penseur profond, un grand esprit, qui était arrivé au pouvoir par son énergie et l'employait exclusivement au bien de la Russie. Aux yeux du prince André, Spéransky était précisément l'homme qu'il voulait être, l'homme qui explique raisonnablement tous les phénomènes de la vie, qui ne trouve important que ce qui est raisonnable et peut appliquer à tout la mesure de la raison.

Dans l'exposé de Spéransky, tout paraissait si simple, si clair, que le prince André, malgré son désir contraire, tombait toujours d'accord avec lui. S'il contredisait et discutait, c'était seulement parce qu'il voulait être indépendant et ne pas se soumettre entièrement aux opinions de Spéransky. Tout était bien, mais une chose gênait le prince André : c'était le regard froid, glacial, qui ne laissait pas pénétrer dans l'âme de Spéransky, et sa main blanche, douce, que le prince André regardait in-

volontairement, comme on regarde ordinairement les mains des hommes qui ont le pouvoir. Ce regard de glace et cette main douce l'agaçaient, il ne savait pourquoi. Il était encore désagréablement frappé par le trop grand mépris pour les hommes qu'il remarquait en Spéransky et par la diversité des preuves qu'il citait à l'appui de ses opinions. Il employait tous les procédés de raisonnement, sauf la comparaison, et, trop hardiment, à ce qu'il semblait au prince André, il passait de l'un à l'autre.

Tantôt il se plaçait sur le terrain pratique et blâmait les rêveurs ; tantôt, d'humeur ironique, il raillait ses adversaires ; tantôt il devenait abstrait, logique ; tantôt il s'élevait dans le domaine de la métaphysique (il employait très souvent ce dernier procédé de démonstration). Il transportait la question dans les hauteurs métaphysiques, passait dans les définitions de l'espace, du temps, de la pensée, en tirait des objections et redescendait sur le terrain de la discussion.

En général, le trait principal de l'esprit de Spéransky, dont était frappé le prince André, c'était la foi indiscutable, inébranlable, en la force et la droiture de la raison.

Il était évident qu'il ne pouvait jamais venir en tête à Spéransky, cette pensée très fréquente chez le prince André « qu'on ne peut jamais exprimer tout ce qu'on pense », et que jamais ne lui venait

le doute : « tout ce que je pense, tout ce que je crois, n'est-ce pas sottise ? » Cette forme particulière de l'esprit de Spéransky attirait par-dessus tout le prince André.

Au début de ses relations avec Spéransky, le prince André éprouvait envers lui un sentiment passionné d'admiration, semblable à celui qu'il avait éprouvé autrefois envers Bonaparte.

Cette circonstance que Spéransky était fils d'un prêtre et que les sots pouvaient se permettre — ce qui arrivait, — de le traiter avec un certain mépris, forçait le prince André à garder avec soin le sentiment que lui inspirait Spéransky, et, inconsciemment, l'augmentait en lui.

Dans cette première soirée que Bolkonski passa chez lui, en causant du comité de codification des lois, Spéransky lui raconta avec ironie que la commission des lois existait depuis cent cinquante ans, coûtait des millions et n'avait rien fait, que Rozenkampf avait collé des étiquettes sur tous les articles de la législation comparée.

— Et voilà pourquoi l'État a dépensé des millions, dit-il. Nous voulons donner un nouveau pouvoir juridique au Sénat et nous n'avons pas de lois. Voilà pourquoi c'est péché aux hommes comme vous, prince, de ne pas servir actuellement.

Le prince André objecta qu'il fallait avoir pour cela des connaissances juridiques qu'il n'avait pas.

— Mais personne ne les a !... Alors que voulez-vous ? C'est un CIRCULUS VICIOSUS d'où il faut sortir avec efforts.

Une semaine après, le prince André était nommé dans la commission du Code militaire, et, ce qu'il n'attendait nullement, chef de la section de la commission de codification des lois. Sur la demande de Spéransky, il prit la première partie des lois civiles qu'on élaborait, et, avec les codes Napoléon et Justinien, il travailla le chapitre du « droit des gens ».

VII

Deux années auparavant, en 1808, en rentrant à Pétersbourg après un voyage dans ses domaines, Pierre, sans le vouloir, s'était trouvé à la tête de la franc-maçonnerie de Pétersbourg. Il organisait des loges de tables et des loges funéraires, recrutait de nouveaux membres, s'occupait de l'union des diverses loges et de l'acquisition de leurs chartes. Il donnait son argent pour la construction des temples et suppléait, comme il le pouvait, aux quêtes pour lesquelles la majorité des membres étaient avares et inexacts. Presque avec ses seules ressources il soutenait la maison des pauvres construite par l'ordre à Pétersbourg.

Sa vie, pendant ce temps, s'écoulait comme auparavant avec les mêmes entraînements et les mêmes débauches. Il aimait bien manger et bien boire, et, quoiqu'il trouvât cela immoral et humili-

liant, il ne pouvait s'abstenir de participer aux plaisirs des célibataires.

Dans le pêle-mêle de ses occupations et de ses entraînements, Pierre, cependant, après une année, commença à sentir que le terrain de la maçonnerie où il se tenait, glissait sous ses pieds, et d'autant plus qu'il tâchait de s'y maintenir. En même temps, il sentait que plus le terrain s'enfonçait moins il pouvait s'en dégager.

Quand il était entré dans la maçonnerie, il avait éprouvé le sentiment d'un homme qui pose un pied confiant sur la surface unie d'une mare. Le pied posé, il s'enfonce. Pour se convaincre complètement de la solidité du terrain où il se trouvait, il y posait l'autre pied et enfonceait encore plus, et déjà, malgré lui, il marchait jusqu'aux genoux dans la mare.

Joseph Alexéievitch n'était pas à Pétersbourg. (Ces derniers temps, il s'était éloigné des loges de Pétersbourg et vivait constamment à Moscou.)

Il était difficile à Pierre de ne voir que des frères dans tous les membres de la loge qu'il rencontrait dans le monde, pas plus le prince B..., qu'Ivan Vassiliévitch D..., qu'il connaissait comme des hommes faibles et nuls. Au-dessous des tabliers et des signes maçonniques, il voyait sur eux les uniformes et les décorations qu'ils recherchaient dans la vie. Souvent, en faisant la quête et comptant vingt, trente roubles inscrits aux re-

cettes comme la dette de dix membres, parmi lesquels la moitié étaient aussi riches que lui, Pierre se rappelait le serment des maçons, de donner tout leur bien pour le prochain. Alors, des doutes sur lesquels il tâchait de ne pas s'arrêter s'élevaient dans son âme.

Il divisait en quatre groupes tous les frères qu'il connaissait. Dans le premier, il plaçait ceux qui ne prenaient de part active ni aux travaux des loges, ni aux affaires de l'humanité, mais s'occupaient exclusivement des mystères de la science de l'ordre, des questions sur la triple appellation de Dieu ou sur les trois principes des choses — soufre, mercure et sel, — sur la signification du carré et de toutes les figures du temple de Salomon.

Pierre respectait ce groupe de frères maçons auquel appartenaient principalement de vieux adhérents et, selon son opinion, Joseph Alexéievitch lui-même; mais il ne partageait pas leurs intérêts. Son cœur n'était point porté vers le côté mystique de la maçonnerie.

Dans le deuxième groupe, Pierre rangeait à côté de lui-même les frères semblables à lui qui cherchaient, hésitaient, et, sans avoir encore trouvé dans la maçonnerie la voie droite et claire, espéraient la découvrir un jour.

Dans le troisième groupe, il classait les frères (c'était la majorité) qui ne voyaient en la maçonnerie qu'une forme extérieure, que des coutumes,

et tenaient beaucoup à l'accomplissement des rites sans se soucier de leur sens et de leur symbole. Tels étaient Villarsky et même le grand maître de la loge principale.

Enfin, dans un quatrième groupe, il plaçait une grande quantité de frères, recrutés surtout parmi les nouveaux élus. C'étaient des hommes qui, selon les observations de Pierre, ne croyaient à rien, ne désiraient rien et entraient seulement dans la maçonnerie pour se rapprocher des frères jeunes, riches, puissants par leurs relations et leur célébrité, qui étaient très nombreux dans la loge.

Pierre commençait à être mécontent de son activité. La maçonnerie, du moins celle qu'il connaissait, lui paraissait parfois toute en façade. Il ne doutait pas de la maçonnerie elle-même, mais soupçonnait la maçonnerie russe d'être engagée dans une voie fautive, de s'être détournée de son but primitif. C'est pourquoi, à la fin de l'année, il partait à l'étranger, pour se consacrer à l'étude des grands mystères de l'ordre.

L'été, toujours en 1809, Pierre rentrait à Pétersbourg.

D'après la correspondance des maçons russes avec ceux de l'étranger, on savait que Bezoukhov avait réussi à s'acquérir, au dehors, la confiance de beaucoup de personnes haut placées, avait

franchi un grand nombre d'initiations, était promu au plus haut grade et rapportait beaucoup pour le bien commun de l'œuvre franc-maçonne en Russie. Tous les maçons de Pétersbourg venaient chez lui, tous le flattaient, tous pensaient qu'il cachait et préparait une surprise.

La tenue solennelle de la loge du deuxième degré, où Pierre avait promis de communiquer ce qu'il devait transmettre aux frères de Pétersbourg de la part des chefs supérieurs de l'ordre, était fixée. Elle se trouva au complet. Après les cérémonies ordinaires, Pierre se leva et commença son discours :

— « Chers frères — il s'arrêta en rougissant, tenant à la main son discours écrit — ce n'est pas assez d'observer nos mystères dans le calme de la loge, il faut agir, agir. Nous sommes endormis et il nous faut agir. » Pierre prit son cahier et se mit à lire :

— « Pour répandre la vérité pure et faire triompher la vertu, nous devons purifier les hommes des préjugés, lisait-il, élaborer des règles conformes à l'esprit du temps, prendre sur nous l'éducation de la jeunesse, nous unir par des liens indissolubles avec les hommes les plus intelligents, vaincre hardiment et en même temps avec prudence la superstition, la méfiance et la bêtise, former parmi les hommes dévoués à nous un noyau de gens liés par l'unité du but et qui aient le pouvoir et la force.

« Pour atteindre ce but il faut rendre la vertu plus puissante ; il faut tâcher que l'homme honnête acquière encore dans le monde la récompense éternelle de ses vertus. Mais beaucoup d'institutions politiques actuelles font obstacle à ces grands desseins... Que faire devant un tel état de choses ? Favoriser des révolutions, renverser tout, chasser la force par la force ? Non. Nous sommes très loin de cela. Chaque réforme faite par la force mérite le blâme, parce qu'elle ne corrigera point le mal tant que les hommes resteront ce qu'ils sont et parce que la sagesse n'a pas besoin de violence.

» Tout le plan de notre ordre doit être arrêté de façon à fournir des hommes fermes, vertueux, liés par l'unité de conviction. Cette conviction doit consister à poursuivre partout et sous toutes les formes le vice et la bêtise, et à protéger le talent et la vertu ; à tirer de l'obscurité les hommes dignes d'être élevés et à les joindre à notre fraternité. Seulement alors notre ordre aura le pouvoir de lier les mains aux protecteurs du désordre et de les diriger sans même qu'ils le remarquent. En un mot, il faudrait établir une sorte de gouvernement universel, prépondérant, qui se répandrait sur le monde entier sans détruire les liens civils et sous l'autorité morale duquel tous les autres gouvernements pourraient exister dans l'ordre ordinaire et faire tout, sauf ce qui s'opposerait au grand but de

notre ordre : au triomphe de la vertu sur le vice. Ce but fut posé par le christianisme lui-même qui apprend aux hommes à être sages et bons et à suivre, dans leur propre intérêt, l'exemple et l'enseignement des hommes les meilleurs et les plus sages.

» Alors que tout était plongé dans les ténèbres, la prédication seule suffisait, la nouveauté de la vérité lui donnait une force particulière, mais maintenant, nous avons besoin de moyens beaucoup plus efficaces ; maintenant il est nécessaire que l'homme, guidé par ses propres sentiments, trouve dans les vertus le charme sensuel. On ne peut pas détruire les passions, il faut seulement tâcher de les diriger vers un but noble, c'est pourquoi il est nécessaire que chacun puisse satisfaire ses passions dans les limites de la vertu et que notre ordre lui en fournisse les moyens.

« Aussitôt qu'il y aura chez nous un certain nombre de gens honorables, dans chaque pays, chacun d'eux en formera aussitôt deux autres, et tous se lieront étroitement entre eux ; alors tout deviendra possible pour notre ordre qui, secrètement, a déjà réussi à faire beaucoup pour le bien de l'humanité. »

Ce discours produisit non seulement une forte impression, mais même causa quelque émotion dans la loge. Des frères, voyant dans ce discours e dangereuses tendances vers l'illuminisme,

accueillirent le discours de Pierre avec une froideur qui l'étonna. Le grand-maître commença à contredire Pierre. Celui-ci, avec une ardeur de plus en plus grande, se mit à développer ses idées. Depuis longtemps il n'y avait eu séance si orageuse. Des partis se formèrent. Les uns accusaient Pierre d'être un illuminé, les autres le soutenaient. Pierre, pour la première fois, était frappé à cette assemblée de la diversité infinie des esprits humains, qui fait qu'une vérité ne se présente pas sous le même aspect à deux personnes différentes. Même ceux des membres qui semblaient être de son côté le comprenaient à leur manière, avec des restrictions, des changements auxquels il ne pouvait souscrire, puisque son objectif principal était précisément de transmettre ses idées à un autre, de la même façon qu'il les comprenait lui-même.

A la fin de la séance, le grand-maître, avec malveillance et ironie, fit une observation à Bezoukhov sur son ardeur, disant que ce n'était pas le seul amour de la vertu, mais l'entraînement de la lutte qui le guidait dans la discussion. Pierre ne lui répondit pas et demanda sèchement si sa proposition était acceptée. Sur la réponse négative, Pierre, sans attendre les formalités ordinaires, sortit de la loge, et rentra chez lui.

VIII

L'ennui dont il avait si peur envahit de nouveau Pierre. Après son discours à la loge, durant trois jours il resta chez lui, allongé sur un divan, sans recevoir personne ni sortir nulle part.

Pendant ce temps, il reçut une lettre de sa femme qui le suppliait de lui accorder une entrevue, lui narrait sa tristesse et son désir de lui consacrer toute sa vie.

A la fin de la lettre, elle lui annonçait que sous peu de jours elle arriverait à Pétersbourg, venant de l'étranger.

Après cette lettre, la solitude de Pierre fut rompue par la visite d'un frère maçon qu'il respectait moins que les autres, et qui, amenant la conversation sur la vie conjugale de Pierre, lui démontra, sous forme de conseil fraternel, que sa sévérité envers son épouse était injuste et qu'il s'écartait des

règles fondamentales de la franc-maçonnerie, puisqu'il ne pardonnait pas au repentir.

En même temps, sa belle-mère, la femme du prince Vassili, l'envoya chercher en le suppliant de venir chez elle pour quelques instants tout au plus, afin de causer d'une affaire importante.

Pierre vit là une conjuration contre lui, et comprit qu'on voulait le réconcilier avec sa femme. Dans l'état où il se trouvait, cette pensée ne lui fut même pas désagréable. Tout lui était indifférent. Pierre n'attribuait une grande importance à aucun événement de la vie, et, sous l'influence de l'ennui qui maintenant l'accaparait, il ne tenait ni à sa liberté, ni à sa ferme volonté de punir sa femme.

« Personne n'a raison, personne n'est coupable, alors, elle non plus n'est pas coupable, » pensait-il.

Si Pierre ne donna pas aussitôt son consentement à une réconciliation avec sa femme, c'est seulement parce que, dans l'état d'ennui où il se trouvait, il n'avait la force de rien entreprendre. Si maintenant sa femme venait chez lui, il ne la chasserait pas. Ne lui était-il pas indifférent, en comparaison de ce qui l'occupait, de vivre ou non avec sa femme?

Sans rien répondre à sa femme ni à sa belle-mère, Pierre, un soir, assez tard, se mit en route pour Moscou, afin de voir Joseph Alexéievitch. Voici ce qu'écrivit Pierre dans son journal.

« Moscou, 17 novembre.

» J'arrive de chez le bienfaiteur et j'ai hâte d'écrire tout ce que j'ai éprouvé. Joseph Alexéïvitch vit pauvrement et depuis trois ans déjà il souffre d'une maladie douloureuse de la vessie. Personne n'a jamais entendu de lui un gémissement, un mot de révolte. Depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, sauf au moment des repas, où il mange la nourriture la plus simple, il étudie les sciences. Il m'a reçu aimablement, m'a invité à m'asseoir sur le lit où il était couché. Je lui ai fait le signe de l'ordre des Chevaliers d'Orient et de Jérusalem, il m'a répondu par le même signe, et avec un sourire doux, m'a demandé ce que j'avais vu et appris dans les loges prussiennes et dans les loges écossaises. Je lui ai raconté tout ce que je savais. Je lui exposai les traits principaux de ce que j'avais proposé à notre loge de Pétersbourg, et lui dis le mauvais accueil qu'on m'avait fait, et la rupture qui s'en était suivie entre moi et les frères. Après avoir réfléchi longtemps en silence, Joseph Alexéïvitch m'exposa sur tout cela son opinion qui éclaira instantanément tout mon passé et toute la future voie qui s'ouvre devant moi. Il me surprit en me demandant si je ne me rappelais pas quel était le triple but de l'ordre : 1° conserver et étudier les mystères ; 2° se purifier et se cor-

riger soi-même afin d'y pouvoir participer ; 3° corriger le genre humain par le désir de cette purification. Quel est le but principal, le premier, parmi ces trois ? Sans doute le perfectionnement et la purification personnels ; à ce but seulement nous pouvons toujours aspirer, indépendamment de toutes les circonstances. Mais en même temps, il exige de nous la plus grande somme d'efforts. Lorsque nous péchons par orgueil, nous perdons de vue ce but : nous étudions un mystère que nous sommes indignes de pénétrer, vu notre impureté, et nous nous mettons à corriger le genre humain quand nous-mêmes offrons l'exemple de la lâcheté et de la débauche. L'illuminisme n'est pas une doctrine pure, précisément parce qu'elle pousse à l'activité sociale, et elle est pleine d'orgueil. Pour cette cause, Joseph Alexiéévitch a blâmé mon discours et toute mon activité. Au fond de mon âme, j'étais d'accord avec lui. A propos de notre conversation sur mes affaires de famille, il m'a dit : « Le devoir principal du vrai maçon, comme je l'ai dit, consiste à se perfectionner soi-même. Mais souvent nous pensons qu'en éloignant de nous toutes les difficultés de notre vie nous atteignons plus rapidement ce but ; au contraire, me dit-il, ce n'est qu'au milieu des complications mondaines que nous pouvons atteindre trois buts principaux : 1° la connaissance de nous-même, car l'homme ne peut se connaître que par comparaison ; 2° le perfectionnement, qui ne s'ob-

tient que par la lutte ; 3° la vertu essentielle : l'amour de la mort. Seule, la perversité de la vie peut nous montrer sa vanité et aider à notre amour inné pour la mort, ou la résurrection à une nouvelle vie. » Ces paroles sont d'autant plus remarquables que Joseph Alexéievitch, malgré ses terribles souffrances physiques, ne se sent jamais la vie à charge, et aime la mort pour laquelle, malgré toute la pureté et l'élévation de son être, il n'est pas encore tout à fait prêt. Ensuite le bienfaiteur m'a expliqué en détail la signification du grand cadran du monde et a prouvé que les nombres 3 et 7 sont la base de tout. Il m'a conseillé de ne pas m'écarter des frères de Pétersbourg, de n'occuper dans la loge que les fonctions du deuxième degré et de tâcher, en écartant les frères des entraînements de l'orgueil, de les amener dans la vraie voie de la connaissance et du perfectionnement. En outre, il m'a conseillé, pour moi personnellement, avant tout, de m'observer moi-même ; pour cela il m'a donné un cahier, celui-ci même où j'écris et où j'écrirai désormais tous mes actes. »

« Pétersbourg, 23 novembre.

» Je vis de nouveau avec ma femme. Ma belle-mère en larmes est arrivée chez moi et m'a dit qu'Hélène était ici, qu'elle me suppliait de l'écouter, qu'elle était innocente, qu'elle souffrait de

mon abandon, et beaucoup d'autres choses. Je savais que si je me permettais de la voir, je n'aurais pas la force de rejeter sa demande. Dans mon doute je ne savais à quelle aide, à quel conseil recourir. Si le bienfaiteur était ici il me guiderait. Je me suis renfermé chez moi, j'ai relu des lettres de Joseph Alexiéévitch, je me suis remémoré mes conversations avec lui, et de tout cela j'ai tiré cette conclusion que je ne dois pas refuser à qui demande, que je dois tendre une main secourable à chacun, et d'autant plus à une personne tellement liée à moi, et que je dois porter ma croix. Mais si pour le triomphe de la vertu je lui pardonne, que mon union avec elle n'ait qu'un but spirituel. Ainsi ai-je décidé ; je l'ai écrit à Joseph Alexiéévitch ; j'ai demandé à ma femme d'oublier tout le passé, de me pardonner mes torts envers elle, et j'ai dit que moi, je n'avais rien à pardonner. J'étais heureux de lui dire cela, pour qu'elle ne sût pas combien il m'était pénible de la revoir. Je me suis arrêté dans la grande maison, dans la chambre en haut, et j'ai éprouvé le sentiment heureux de la rénovation.»

IX

A cette époque, comme toujours, la haute société qui se réunissait à la cour et dans les grands bals était divisée en plusieurs cercles dont chacun avait sa nuance. Parmi ces cercles, le plus vaste était le cercle français de l'union napoléonienne, du comte Roumiantzov et de Caulaincourt. Hélène y occupa la place la plus en vue, dès qu'elle se fut installée à Pétersbourg avec son mari. Chez elle fréquentaient les membres de l'ambassade française et un grand nombre de gens de mêmes tendances, connus par leur esprit et leur amabilité.

Hélène se trouvait à Erfurt pendant la fameuse entrevue des empereurs et de là elle avait rapporté des relations avec tous les hommes célèbres qui accompagnaient Napoléon en Europe. A Erfurt, elle avait obtenu un brillant succès. Napoléon lui-même qui la remarqua au théâtre avait dit d'elle : « C'EST UN SUPERBE ANIMAL. » Son succès de

femme belle et élégante n'étonna pas Pierre parce qu'avec les années elle était devenue encore plus belle qu'auparavant, mais il était étonné que pendant ces deux années sa femme eût réussi à acquérir la réputation D'UNE FEMME CHARMANTE, AUSSI SPIRITUELLE QUE BELLE.

Le fameux PRINCE DE LIGNE lui écrivait des lettres de huit pages ; Bilibine gardait ses mots pour en donner la primeur devant la comtesse Bezoukhov. Être admis dans le salon de la comtesse Bezoukhov c'était un certificat d'esprit. Les jeunes gens, avant d'aller en soirée chez Hélène, lisaient des livres pour avoir, dans son salon, un sujet de conversation ; les secrétaires d'ambassade, même des ambassadeurs lui confiaient des secrets diplomatiques, si bien qu'Hélène était une certaine force. Pierre qui la savait très sotte assistait parfois à ses soirées et dîners où l'on parlait politique, poésie et philosophie, avec un sentiment étrange d'étonnement et de peur. A ces soirées il éprouvait quelque chose de semblable à ce que doit ressentir le magicien qui tremble à chaque instant que sa supercherie ne soit découverte. Mais soit que pour diriger un tel salon la bêtise fut nécessaire, soit parce que les dupes prenaient elles-mêmes plaisir à l'être, la tromperie ne se dévoilait pas et la réputation D'UNE FEMME CHARMANTE ET SPIRITUELLE, que s'était acquise Hélène Vassilievna Bezoukhova, s'affermissait si bien qu'elle pouvait dire les

choses les plus banales et les plus sottes, tous s'enthousiasmaient de ses paroles et y cherchaient un sens profond qu'elle-même ne soupçonnait pas.

Pierre était précisément le mari qu'il fallait à cette brillante femme du monde. Il était cet original distrait, ce mari GRAND SEIGNEUR qui ne gêne personne et qui, non seulement ne gâte pas l'impression générale du ton supérieur du salon, mais par contraste avec le tact et l'élégance de la femme, sert de repoussoir avantageux.

Pierre, durant deux années, grâce à ses occupations incessantes, concentrées sur des intérêts matériels, et à son mépris sincère pour tout le reste, adopta dans la société de sa femme, qui ne l'intéressait pas, ce ton indifférent, négligent et bienveillant pour tous, qui ne s'acquiert pas artificiellement et qui, pour cette raison même, inspire un respect involontaire. Il entrait dans le salon de sa femme comme au théâtre, connaissait tout le monde, était également content de chacun et également indifférent pour tous. Parfois il se mêlait à une conversation qui l'intéressait, et alors, sans se soucier si LES MESSIEURS DE L'AMBASSADE étaient présents ou non, il exprimait des opinions parfois tout à fait opposées au ton du moment. Mais l'opinion sur le mari original DE LA FEMME LA PLUS DISTINGUÉE DE PÉTERSBOURG était déjà si bien établie que personne ne prenait AU SÉRIEUX ses sorties.

Parmi le grand nombre de personnages qui fréquentaient journellement la maison d'Hélène, Boris Droubetzkoï, qui avait déjà fait un beau chemin dans le service, était devenu, depuis qu'elle était revenue d'Erfürt, l'hôte le plus intime. Hélène l'appelait MON PAGE et se conduisait avec lui comme avec un enfant. Son sourire pour lui était le même que pour tous, mais parfois, ce sourire était désagréable à Pierre. Boris montrait à l'égard de Pierre un respect particulier, digne et triste. Cette nuance de respect inquiétait aussi Pierre. Il avait tant souffert, trois années auparavant, de l'offense que lui avait faite sa femme que maintenant il fuyait la possibilité d'une pareille offense, d'abord parce qu'il n'était pas un mari pour sa femme, ensuite parce qu'il ne se permettait pas de la soupçonner. « Non, maintenant, en devenant bas-bleu, elle a renoncé pour toujours à ses entraînements d'autrefois, se disait-il. Il n'y a pas d'exemples que les bas-bleus aient eu des entraînements de cœur, » se répétait-il. C'était une règle qu'il avait tirée on ne sait d'où et qu'il croyait absolue. Mais, chose étrange, la présence de Boris dans le salon de sa femme (et il y était presque toujours) agissait physiquement sur lui, liait tous ses membres, détruisait l'inconscience et la liberté de ses mouvements.

— « Cette antipathie est étrange, pensait Pierre ; autrefois il me plaisait même beaucoup. »

Aux yeux du monde, Pierre était un grand seigneur, mari un peu aveugle et ridicule d'une femme célèbre, un original spirituel, qui ne faisait rien, mais aussi ne nuisait à personne; un bon et brave garçon. Et pendant tout ce temps un travail de développement intérieur, compliqué, difficile, qui lui révélait beaucoup et l'amenait à plusieurs doutes spirituels et à la joie, se passait dans l'âme de Pierre.

X

Il continuait son journal et voici ce qu'il y écrivait à cette époque :

« 24 novembre.

» Je me suis levé à huit heures. J'ai lu la sainte Ecriture; ensuite je suis allé à mon service. (Pierre, d'après le conseil de son bienfaiteur, était entré en service dans un des comités.) Je suis rentré vers le dîner. J'ai dîné seul. (Chez la comtesse il y avait beaucoup d'invités qui me sont désagréables.) J'ai mangé et bu très modérément, et après le dîner j'ai recopié des documents pour mes frères. Le soir je suis descendu chez la comtesse, j'ai raconté une histoire drôle sur B*** et seulement alors, quand tous ont ri très haut, je me suis rappelé qu'il ne le fallait pas.

» Je me couche dans un état d'esprit heureux et

tranquille. Grand Dieu ! aide-moi à marcher sur tes traces : 1° à vaincre la colère par la douceur et la patience ; 2° à vaincre la luxure par l'abstinence et le dégoût ; 3° à m'éloigner de la vanité et à ne pas m'écarter : *a)* des affaires d'Etat, du service ; *b)* des soucis de famille ; *c)* des relations avec les amis ; *d)* des occupations économiques. »

« 27 novembre.

» Je me suis levé tard. Une fois éveillé, je suis resté longtemps au lit, m'abandonnant à la paresse. Mon Dieu, aide-moi, donne-moi la force de marcher dans ta voie. J'ai lu les saintes Écritures, mais sans le sentiment qui convient. Après, le frère Ourousov est venu, nous avons causé des vanités du monde. Il a parlé des nouveaux projets de l'empereur. Tout d'abord, je me mis à le critiquer, puis je me rappelai les préceptes et les paroles de notre bienfaiteur : que le vrai maçon doit être un agent actif de l'État quand on exige sa participation, et contempler tranquillement ce à quoi il n'est point appelé. Ma langue est mon ennemie. Les frères G. V... et O... m'ont fait visite ; nous avons parlé de l'admission de nouveaux frères. Ils m'imposent la charge d'orateur. Je m'en sens incapable et indigne. Ensuite nous en vinmes à l'explication des sept poteaux et des degrés

du temple : sept sciences, sept vertus, sept vices, sept dons du Saint-Esprit. Le frère O... était très éloquent. Le soir des initiations devaient avoir lieu. Le nouveau local facilite beaucoup la magnificence des cérémonies. C'est Boris Droubetzkoï qui a été admis. Je l'ai présenté et j'étais l'orateur. Un sentiment étrange m'émut tout le temps que je fus avec lui dans la chambre obscure ; je trouvai en moi un sentiment de haine envers lui, je m'efforçai en vain de la vaincre. C'est pourquoi je désirais franchement le sauver du mal et l'amener dans la voie de la vérité. Mais les mauvaises pensées à son égard ne me quittaient pas. Il me semblait que son but, en entrant dans la fraternité, était seulement de tâcher de se rapprocher de certaines gens, d'être en faveur près de ceux qui appartiennent à notre loge. Outre qu'il avait demandé plusieurs fois si N... et S... n'étaient pas dans notre loge (sur quoi je ne pouvais lui répondre), d'après mes observations il n'était pas capable d'éprouver du respect pour notre saint ordre : il est trop préoccupé et trop content de sa personne physique pour désirer améliorer son moi spirituel. Je n'avais pas de raisons pour douter de lui, mais il ne me paraissait pas sincère, et tout le temps que je fus avec lui en tête-à-tête, dans la chambre obscure, il me sembla qu'il souriait avec mépris à mes paroles, et je voulais percer réellement sa poitrine nue avec l'épée que je tenais appuyée

contre elle. Je ne pouvais être éloquent et cependant, de bonne foi, je ne pouvais communiquer mes doutes aux frères et aux grands-maîtres. Grand architecte de la nature, aide-moi à trouver les vraies voies qui conduisent hors du labyrinthe du mensonge ! »

Trois pages plus loin, se trouvait dans le journal le passage suivant :

« J'ai eu une très longue conversation instructive, en tête-à-tête avec le frère B... qui m'a conseillé de me garder du frère A... Il m'a révélé beaucoup de choses, bien que je n'en fusse pas digne, Adonaï est le nom de celui qui a créé le monde ; Eloïm le nom de celui qui gouverne tout ; son troisième nom, celui qu'on ne peut prononcer, a la signification de *Tout*. Les conversations avec le frère B... fortifient, rassèrent et me poussent dans la voie de la vertu. Devant lui, il n'y a pas de place au doute. Je vois clairement la pauvreté doctrinale des sciences sociales en comparaison avec notre doctrine sainte qui embrasse tout. Les sciences humaines divisent tout pour comprendre ; tuent tout pour étudier. Dans la science sainte de l'ordre tout est unifié, tous la comprennent dans sa totalité et dans la vie. La trinité : trois commencements des choses — le soufre, le mercure et le sel. Le soufre a la qualité de l'huile et du feu ; uni au sel il excite et éveille le désir, par lequel le mercure l'attire et le retient ; ensemble ils produisent

divers corps. Le mercure c'est l'essence liquide et gazeuse de l'esprit : Christ, le Saint-Esprit, Lui. »

« 3 décembre.

» Je me suis éveillé tard. J'ai lu les Saintes Écritures, mais j'y étais insensible. Après je suis sorti et j'ai marché dans le salon. Je voulais réfléchir, mais au lieu de cela mon imagination me représentait un événement qui s'est passé quatre ans auparavant. M. Dolokhov, dans une rencontre avec moi à Moscou, après le duel, m'avait dit : « J'es-
» père que vous jouissez maintenant d'une parfaite
» quiétude d'âme malgré l'absence de votre
» épouse. » Alors je ne répondis rien. Maintenant je me rappelle tous les détails de cette rencontre et, en moi-même, je lui disais les paroles les plus méchantes, les réponses les plus aigres. Je me suis ressaisi et j'ai abandonné cette pensée seulement quand je me suis vu tout irrité ; mais je n'en ai pas assez de regret. Après, Boris Droubetzkoï est venu, il s'est mis à me raconter diverses aventures, et moi, dès qu'il arriva, je me sentis mécontent de sa visite, et je lui ai tenu quelques propos acerbes. Il a répondu. Je me suis emporté, et lui ai lancé un tas de choses désagréables et même grossières. Il s'est tu, moi, je me suis ressaisi quand il était déjà tard.

» Mon Dieu, je ne puis m'entendre avec lui à

cause de mon amour-propre ; je me place plus haut que lui, c'est pourquoi je deviens bien pire ; parce que lui est indulgent envers mes grossièretés et que moi, au contraire, je nourris du mépris pour lui. Mon Dieu, permets-moi, en sa présence, de mieux voir ma lâcheté, et d'agir de façon à lui être utile, à lui aussi. Après le dîner je me suis endormi, et pendant que je dormais, j'entendis une voix qui me disait nettement à l'oreille gauche : c'est ton jour.

» J'ai rêvé que j'errais dans l'obscurité, et tout à coup j'étais entouré de chiens. Mais je marchais sans crainte. Soudain un petit chien m'attrape le mollet gauche, avec ses dents, et ne me lâche pas. J'essaye de l'étrangler avec mes mains. Dès que je m'en suis débarrassé, un autre encore plus grand se met à me mordre. Je le soulève et plus je le soulève, plus il devient grand et lourd. Et, tout à coup, le frère A... me prenant sous le bras m'em-mène à des bâtiments, où, pour entrer, il faut traverser une planche étroite. J'y monte, la planche culbute, et je me cramponne à une haie que mes mains atteignent à peine. Après de grands efforts, je me traîne de telle sorte que les jambes pendent d'un côté et le haut du corps de l'autre côté. Je me retourne et je remarque le frère A... debout sur la haie ; il me montrait une grande allée et un jardin, où se trouvait un beau et grand bâtiment. Je m'éveillai. Dieu, grand ar-

chitecte de la nature ! aide-moi à détacher de moi les chiens, mes passions, et la dernière qui rassemble en soi la force de toutes les autres ; et aide-moi à entrer dans ce temple de la vertu, que j'ai contemplé dans le rêve. »

« 7 décembre.

» J'ai rêvé que Joseph Alexéievitch était dans ma maison, que j'en étais heureux et voulais le régler. Je bavardais sans cesse avec des étrangers, et tout à coup, je me rappelai que ce ne pouvait lui être agréable, et je voulus m'approcher de lui et l'embrasser. Mais dès que je me fus approché, je vis que son visage s'était transformé ; il était devenu jeune, et il me dit, bas, quelque chose de la doctrine de l'ordre, si bas, que je ne pouvais distinguer ce qu'il disait. Ensuite nous sortîmes tous de la chambre, et voici qu'il arriva quelque chose d'étrange. Nous étions assis ou couchés sur le parquet. Il me parlait. Et moi, je paraissais vouloir lui montrer ma sensibilité et, sans écouter ses paroles, je commençais à me représenter l'état de mon âme et la faveur de Dieu qui m'a éclairé. Des larmes parurent dans mes yeux, et j'étais content qu'il les remarquât. Mais il me regarda avec dépit et bondit, interrompant sa conversation. Je suis devenu timide et lui ai demandé si ses paroles ne se rapportaient pas à moi. Il ne répondit

rien, mais montra un air tendre, et après, tout d'un coup, nous nous trouvâmes dans ma chambre à coucher où était un lit à deux places. Il se coucha au bord, et moi, je sentis le désir d'être près de lui et me couchai aussi. Et il avait l'air de me demander : « Dites-moi la vérité, quelle est votre passion principale ? La connaissez-vous ? Je pense » que vous la connaissez déjà ? » Gêné par cette question, je répondis que la paresse était ma passion principale. Il hocha la tête d'un air de doute et moi, encore plus gêné, je répondis que, bien que sur son conseil, je vécusse avec ma femme, je n'étais pas pour elle un mari. Il me répondit à cela qu'il ne faut pas priver la femme des caresses et me fit comprendre qu'en cela était mon devoir. Mais je répondis que j'en avais honte ; et soudain tout disparut. Et je me suis éveillé et j'ai retrouvé dans ma pensée le texte de la sainte Écriture : *C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

» Le visage de Joseph Alexéïévitch était jeune et brillait. Ce jour-même, j'ai reçu une lettre du bienfaiteur. Il m'écrivait sur le devoir conjugal. »

« 9 décembre.

» J'ai eu un songe qui m'a fait me réveiller tout ému. J'ai rêvé que j'étais à Moscou, dans ma maison, dans le grand divan; Joseph Alexéïévitch sortait du salon. Je reconnus aussitôt qu'une transformation s'était opérée en lui, et je courus à sa rencontre. Je l'embrassai, baisai ses mains, et il me dit : « As-tu remarqué que j'ai un autre visage ? » Je le regardai tout en continuant à le tenir dans mes bras ; je crus voir que son visage était jeune, mais il n'avait pas de cheveux et ses traits étaient tout autres. Je lui dis : « Je vous aurais reconnu » si je m'étais rencontré par hasard avec vous. » Et tout en disant cela, je pensais : « Ai-je dit la vérité ? » Et, tout à coup, je le vis devenir comme un cadavre. Ensuite peu à peu, il ressuscita et rentra avec moi dans le grand cabinet, il tenait un grand livre écrit sur une feuille d'alexandrin. Et je lui dis : « C'est moi qui ai écrit. » Il me répondit par un signe de tête. J'ouvris le livre, chaque page était ornée de beaux dessins, et je vis que ces tableaux représentaient les aventures de deux amoureux ; dans ces pages je vis la belle image d'une vierge en habits transparents, avec un corps diaphane, qui montait au ciel. Il me semblait savoir que cette vierge n'était rien d'autre que l'image du Cantique des cantiques. En regardant ce dessin,

je crus faire mal, mais ne pus m'en détacher. Dieu, aide-moi ! Si tu m'abandonnes, que Ta volonté soit faite, mais si moi-même j'ai failli, apprends-moi ce qu'il faut faire ; je succomberai par ma dépravation si tu m'abandonnes entièrement ! »

XI

Les affaires des Rostov ne s'étaient pas rétablies durant les deux années qu'ils avaient passées à la campagne.

Bien que Nicolas Rostov, ferme dans son intention, continuât à servir modestement dans un régiment obscur, ayant relativement très peu d'argent, la vie à Otradnoié était telle, et surtout Mitenska gérait si bien, que les dettes augmentaient chaque année. La seule ressource qui s'offrait au vieux comte, c'était le service, et il vint à Pétersbourg pour chercher un emploi et en même temps, comme il disait, pour amuser ses filles une dernière fois. Peu après l'arrivée des Rostov à Pétersbourg, Berg demanda en mariage Véra ; elle lui fut accordée.

Bien qu'à Moscou les Rostov appartenissent à la haute société sans le savoir eux-mêmes et sans penser à quelle société ils appartenaient, à Péters-

bourg, leur salon était mélangé et sans caractère. A Pétersbourg, ils étaient des provinciaux auxquels ne condescendaient pas ces mêmes gens que Rostov hébergeait à Moscou sans leur demander à quelle société ils appartenaient.

Les Rostov à Pétersbourg étaient hospitaliers comme à Moscou, et les personnes les plus diverses se réunissaient à leur table : des voisins de campagne, de vieux propriétaires sans fortune avec leurs filles, la demoiselle d'honneur Péronskaïa, Pierre Bezoukhov et le fils du chef de poste du district qui servait à Pétersbourg. Parmi les hommes, Boris, Pierre, que le vieux comte avait rencontré dans la rue et amené chez lui, et Berg, qui passait des journées entières chez les Rostov et montrait à la comtesse aînée Véra, des attentions que peut seul montrer un prétendant, devinrent très vite les familiers de la maison.

Ce n'est pas en vain que Berg montrait à tout le monde sa main droite blessée à Austerlitz et racontait qu'il avait tenu de la main gauche l'épée, qui lui était inutile. Il narrait cet événement avec tant de précision et de gravité, que tous croyaient à l'utilité et à l'importance de cet acte et que Berg reçut, pour Austerlitz, deux récompenses.

A la guerre de Finlande, il avait également réussi à se distinguer. Il avait ramassé l'éclat d'un obus qui avait tué l'aide de camp près du général en chef, et il l'avait porté à son chef. Comme après

Austerlitz, il racontait cela à tous avec tant d'insistance et si longuement, que tous croyaient qu'il fallait faire cela, et, pour la guerre de Finlande, Berg reçut encore deux récompenses.

En 1809, il était capitaine de la garde, décoré et occupait à Pétersbourg un poste pécuniairement avantageux.

Quelques esprits forts souriaient bien quand on leur parlait des qualités de Berg, mais on ne pouvait nier que Berg fût un officier rangé et courageux, très bien noté des chefs, et un garçon de bonne moralité dont l'avenir était brillant et la situation solide dans la société.

Quatre ans auparavant, s'étant rencontré à Moscou, aux fauteuils d'orchestre, avec un camarade allemand, Berg, lui montrant Véra Rostov, avait dit : « DAS SOLL MEIN WEIB WERDEN. » (1). Et dès ce moment il avait résolu de l'épouser.

Maintenant, à Pétersbourg, en comparant la situation des Rostov et la sienne, il avait décidé que le moment était venu, et il fit sa demande.

La proposition de Berg fut d'abord accueillie par un étonnement peu flatteur pour lui. On trouvait étrange que le fils d'un obscur gentilhomme Livonien demandât en mariage une comtesse Rostov ; mais la qualité dominante du caractère de Berg était un tel égoïsme naïf et bon enfant que les

(1) Voilà celle qui sera ma femme.

Rostov pensèrent malgré eux qu'il fallait que ce fût bien, puisque lui-même en était si convaincu. En outre, les affaires des Rostov étaient si malades, que le fiancé ne pouvait l'ignorer. Enfin Véra avait vingt-quatre ans ; elle sortait beaucoup, et bien qu'elle fût indiscutablement belle et sage, jusqu'à présent personne n'avait recherché sa main.

Le consentement fut donné.

— Voyez-vous, disait Berg à son camarade qu'il appelait son ami seulement parce qu'il savait que chaque homme a des amis, voyez-vous, j'ai tout calculé, et je ne me marierais pas si je n'avais pas réfléchi et si c'était désavantageux. Maintenant, au contraire, mon père et ma mère sont tout à fait à l'aise, je leur ai installé un petit domaine sur la Baltique et moi je pourrai vivre à Pétersbourg avec mes appointements, sa fortune et ma régularité. On pourra bien vivre. Je ne me marie pas pour l'argent, je trouve que ce n'est pas noble, mais il faut que la femme et le mari collaborent. Moi, j'ai le service, elle, elle a les relations et une petite fortune. En notre temps, c'est quelque chose, n'est-ce pas ? Et principalement, c'est une jeune fille bonne, respectueuse, et qui m'aime...

Berg rougit et sourit.

— Et moi aussi je l'aime, parce qu'elle a un caractère raisonnable et très bon. Voilà, l'autre sœur, de la même famille, c'est le contraire, elle a un caractère désagréable, elle n'a pas d'esprit et vous

savez... quelque chose... désagréable, tandis que ma fiancée... Voilà, vous viendrez chez nous..., continuait Berg ; il voulait dire « diner » mais il réfléchit et dit : « prendre du thé », et, d'un rapide mouvement de langue, il laissa échapper un petit cercle de fumée, qui figurait tout à fait ses rêves de bonheur.

Après la première impression d'étonnement causée chez les parents par la demande de Berg, comme c'est d'usage en pareilles occasions, il se manifesta un état de fête et de joie. Mais cette joie n'était pas franche, elle n'était qu'extérieure. Les parents semblaient un peu honteux de ce mariage. Ils se sentaient aussi gênés parce qu'ils avaient peu aimé Véra et maintenant s'en débarrassaient si facilement.

Le vieux comte était surtout confus. Il est probable qu'il n'aurait pas su dire la cause de sa gêne, qui provenait de ses affaires d'argent. Il ignorait absolument combien il avait de dettes et ce qu'il pourrait donner en dot à Véra. A la naissance des filles, à chacune était destinée une dot de trois cents âmes, mais comme un des villages était déjà vendu, l'autre hypothéqué et si grevé qu'il devait être vendu, il était donc impossible de donner un domaine.

Et d'argent il n'en avait point.

Berg était déjà fiancé depuis plus d'un mois, il ne restait plus qu'une semaine avant le mariage

et le comte n'avait pas encore décidé la question de la dot et n'en avait même pas parlé à sa femme. Tantôt il voulait donner à Véra le domaine du gouvernement de Riazan, tantôt vendre la forêt, tantôt emprunter de l'argent en souscrivant des billets à ordre. Quelques jours avant le mariage, Berg entra de bonne heure dans le cabinet de travail du comte et, avec un sourire aimable, demanda respectueusement à son futur beau-père de lui dire ce qu'il donnerait à la comtesse Véra.

Le comte était si confus de cette question, attendue depuis longtemps, qu'il répondit sans réfléchir la première chose qui lui vint en tête.

— J'aime que tu te soucies... J'aime... tu seras content... Et en frappant Berg sur l'épaule, il se leva, désirant finir cette conversation. Mais Berg, en souriant agréablement, déclara qu'il n'était pas sûr de ce qu'on donnerait à Véra et voulait au moins connaître d'avance la part qu'on lui destinait ; sinon il serait forcé de se retirer.

— Car, jugez vous-même, comte, si je me permettais de me marier sans avoir des moyens assurés d'entretenir ma femme, j'agiserais lâchement...

La conversation finit par ceci, que le comte, pour être magnanime et ne pas subir de nouvelle demande, dit qu'il donnerait un billet à ordre de quatre-vingt mille roubles. Berg sourit doucement, baisa respectueusement l'épaule du comte, dit qu'il était très reconnaissant mais qu'il ne

pouvait maintenant s'engager dans une nouvelle vie sans recevoir trente mille roubles comptant.

— Du moins vingt mille, comte, ajouta-t-il, et le billet à ordre seulement de soixante mille.

— Oui, oui, bon, répondit vivement le comte. Seulement permets-moi, mon ami, je donnerai vingt mille et le billet à ordre de quatre-vingt. Comme ça, embrasse-moi.

XII

On était en 1809, et Natacha avait seize ans.

Il y avait juste quatre ans qu'elle avait compté ce terme sur ses doigts, avec Boris, après qu'ils s'étaient embrassés. Depuis elle ne l'avait pas vu une seule fois. Devant Sonia et sa mère, quand on causait de Boris, elle disait tout à fait librement, comme une chose arrêtée, que tous ces propos d'autrefois n'étaient qu'enfantillage dont il ne fallait pas même parler et qui étaient oubliés depuis longtemps. Mais au fond de son âme elle se demandait si son engagement envers Boris était une plaisanterie ou une promesse sérieuse qui la liait ; et cette question la tourmentait.

Depuis que Boris, en 1805, était parti de Moscou pour l'armée, il n'avait pas revu les Rostov. Il était venu à Moscou plusieurs fois, avait passé non loin d'Otradnoïé, mais n'était pas venu une seule fois chez eux.

Natacha pensait parfois qu'il ne voulait pas la voir et ses suppositions se confirmaient par le ton triste que prenaient les plus âgés pour l'excuser.

— Au jour d'aujourd'hui, on ne se rappelle plus les vieux amis, disait la vieille comtesse, quand on parlait de Boris.

Anna Mikhaïlovna, qui ces derniers temps fréquentait moins les Rostov, se montrait tout particulièrement digne, et chaque fois parlait avec enthousiasme et reconnaissance des qualités de son fils et de sa carrière brillante. Quand les Rostov s'installèrent à Pétersbourg, Boris vint leur faire visite.

Il alla chez eux non sans émotion. Le souvenir de Natacha était le souvenir le plus poétique de sa vie, mais en même temps il y allait avec l'intention ferme, de faire nettement sentir à Natacha et à ses parents que ses relations enfantines avec Natacha ne pouvaient être une obligation ni pour lui ni pour elle. Lors, il avait une situation brillante dans la société, grâce à son intimité avec la comtesse Bezoukhov, une situation brillante dans l'armée, grâce à la protection d'un haut personnage dont il avait gagné la confiance, et il avait des projets naissants de mariage, aisément réalisables, avec l'un des plus riches partis de Pétersbourg. Quand Boris entra dans le salon des Rostov, Natacha était dans sa chambre. Dès

qu'elle apprit son arrivée, toute rouge, elle courut presque au salon, éclairée d'un sourire plus que tendre.

Boris se rappelait cette Natacha en robe courte, aux yeux noirs brillants, sans frisures, avec un rire sonore d'enfant, qu'il avait connue quatre ans auparavant, et c'est pourquoi, lorsqu'entra une Natacha tout autre, il devint confus et son visage exprima l'étonnement enthousiaste. Cette expression de son visage réjouit Natacha.

— Quoi ! Tu ne reconnais pas ta petite amie endiablée, dit la comtesse.

Boris baisa la main de Natacha et dit son étonnement du changement qui s'était opéré en elle.

— Comme vous avez embelli !

— « Sans doute ! » répondirent les yeux souriants de Natacha. — Et papa, a-t-il vieilli ? demanda-t-elle.

Natacha s'assit, et, sans se mêler à la conversation de Boris avec la comtesse, elle observait en silence, jusqu'aux moindres détails, son fiancé d'enfance.

Il sentait son tendre regard obstiné, et de temps en temps la regardait.

L'uniforme, les éperons, la cravate, la coiffure de Boris, tout était à la dernière mode et comme il faut. Natacha le remarqua immédiatement. Il était assis un peu de côté, dans un fauteuil, près de la comtesse, et ajustait de sa main droite le gant le

plus immaculé qui semblait moulé sur sa main gauche.

Il parlait, en serrant les lèvres d'une manière particulière, élégante, des plaisirs du grand monde de Pétersbourg, et, avec une douce raillerie, se rappelait les anciens temps et les camarades de Moscou. Ce n'était pas par hasard, comme Natacha le sentait, qu'il mentionnait en causant la haute aristocratie, le bal de l'ambassade où il allait, les invitations de N. N. et de S. S.

Natacha, assise et tout le temps silencieuse, le regardait en dessous. Ce regard inquiétait et gênait de plus en plus Boris. Il se retournait plus souvent vers Natacha et s'interrompait dans ses récits. Il ne resta pas plus de dix minutes, et se leva en saluant. Les mêmes yeux curieux, provocants et un peu moqueurs le regardaient toujours.

Après sa première visite, Boris se dit que Natacha avait pour lui le même attrait qu'autrefois, mais qu'il ne devait pas s'abandonner à ce sentiment, car son mariage avec elle, sans dot, nuirait à sa carrière. D'autre part, renouveler les anciennes relations, sans avoir le mariage pour but, serait un acte peu noble. Boris décida d'éviter Natacha ; mais malgré cette décision, quelques jours plus tard il revint puis se mit à venir souvent et passa des journées entières chez les Rostov. Il comprenait qu'une explication entre lui et Natacha était nécessaire, qu'il devait lui dire que tout le passé était oublié,

que malgré tout... elle ne pouvait être sa femme parce qu'il n'avait pas de fortune et qu'on ne la lui donnerait pas en mariage. Mais il n'y parvenait pas et se sentait gêné pour commencer ces explications. Chaque jour il s'engageait de plus en plus. Natacha, d'après les observations de sa mère et de Sonia, semblait être comme autrefois amoureuse de Boris. Elle lui chantait ses romances préférées, lui montrait son album en le forçant d'y écrire, mais ne lui permettait pas de parler du vieux temps en lui faisant comprendre combien le nouveau était beau. Et chaque jour il partait comme dans un nuage sans dire ce qu'il avait l'intention de dire, ne sachant lui-même ce qu'il faisait, pourquoi il venait et comment cela se terminerait.

Boris cessa ses visites chez Hélène ; chaque jour il recevait d'elle des billets de reproches et, malgré cela, il passait des journées entières chez les Rostov.

XIII

Un soir, pendant que la vieille comtesse, en bonnet et camisole de nuit, sans fausses boucles, avec une pauvre mèche de cheveux qui s'agitait sous son bonnet de nuit, en soupirant et toussotant, faisait sur le tapis les génuflexions profondes de la prière du soir, sa porte grinça et Natacha accourut, les pieds nus dans ses pantoufles, en camisole et papillotes. La comtesse se retourna et fronça les sourcils. Elle achevait sa prière : « Si cette couche devait être mon tombeau ! » Son inspiration pieuse était détruite. Natacha rouge, animée, en apercevant sa mère en prière, s'arrêta tout à coup, s'accroupit sur la pointe des pieds et, involontairement, montra la langue en se menaçant elle-même. Voyant que sa mère continuait sa prière, sur la pointe des pieds, glissant rapidement un pied après l'autre, elle courut au lit, quitta ses pantoufles et bondit dans ce même lit que la comtesse

craignait d'avoir pour tombe. Ce lit était très haut avec des couettes de duvet et cinq oreillers de tailles différentes superposés. Natacha bondit, plongea dans le duvet, se tourna vers le mur et s'installa sous la couverture. Elle ramenait ses genoux vers son menton, agitant les jambes et riant à peine. Tantôt elle se couvrait la tête, tantôt regardait sa mère. La comtesse termina sa prière, et, avec un visage sévère s'approcha du lit. Mais voyant que Natacha se couvrait la tête, elle sourit de son sourire bon et faible.

— Bien ! bien ! dit-elle.

— Maman, peut-on causer ? Oui, dit Natacha. Eh bien ! petite âme, une fois encore et ce sera assez. Et elle enlaça le cou de sa mère et la baisa sous le menton. Dans ses rapports avec sa mère, Natacha montrait une brusquerie extérieure de manières, mais elle était très délicate et très adroite, et de quelque façon qu'elle enlaçât sa mère, elle s'y prenait si bien qu'elle ne lui faisait aucun mal, et que ce n'était, pour la comtesse, ni désagréable ni gênant.

— Eh bien ! qu'y a-t-il aujourd'hui ? dit la mère en s'appuyant sur les oreillers et en attendant, pendant que Natacha, en se roulant deux fois, s'allongeait à côté d'elle, sous la même couverture, les mains dehors, et la mine sérieuse.

Ces visites nocturnes que Natacha faisait à la comtesse avant que le comte fût revenu du cercle

étaient l'un des plus grands plaisirs de la mère et de la fille.

— Eh bien ! qu'y a-t-il aujourd'hui ? Et moi aussi j'ai besoin de te parler...

Natacha ferma avec sa main la bouche de sa mère.

— Sur Boris... Je sais, dit-elle sérieusement, c'est pourquoi je suis venue. Ne parlez pas, je sais. Non, dites. Elle ôta sa main. Dites, maman, il est charmant ?

— Natacha, tu as seize ans, à ton âge j'étais déjà mariée. Tu dis que Boris est charmant. C'est vrai, il est charmant et je l'aime comme mon fils ; mais que veux-tu, que penses-tu ? Tu lui as tout à fait tourné la tête, je le vois...

En disant ces mots, la comtesse se tourna vers sa fille. Natacha était allongée droite et immobile, et regardait devant elle un sphinx d'acajou sculpté au coin du lit, de sorte que la comtesse ne voyait qu'en profil le visage de sa fille. Ce visage frappa la comtesse par son expression sérieuse et concentrée.

Natacha écoutait et pensait.

— Eh bien ! quoi donc ? dit-elle.

— Tu lui as tout à fait tourné la tête, pourquoi ? Que veux-tu de lui ? Tu sais que tu ne peux pas l'épouser.

— Pourquoi ? demanda Natacha sans changer de position.

— Parce qu'il est jeune, pauvre, parent... parce que toi-même tu ne l'aimes pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je le sais ; ce n'est pas bien, mon amie.

— Et si je veux... dit Natacha.

— Cesse de dire des bêtises.

— Et si je veux...

— Natacha, je parle sérieusement.

Natacha ne la laissa pas achever. Elle attira la longue main de la comtesse et la baisa d'un bout à l'autre d'abord, à l'intérieur, puis à l'articulation de l'index, puis entre deux articulations, puis de nouveau à l'articulation du doigt suivant, et elle chuchotait : « Janvier, février, etc. »

— Dites donc, maman, pourquoi vous taisez-vous ? Parlez, dit-elle en regardant sa mère qui d'un regard tendre la contemplait et semblait en oublier tout ce qu'elle voulait dire.

— Ce n'est pas bien, mon amie. Tous ne comprennent pas votre amitié d'enfance, et à vous voir si intimes, cela pourrait te nuire aux yeux de certaines gens qui viennent chez nous. Surtout, ça n'aboutira à rien. Il s'est peut-être déjà trouvé un parti riche, et maintenant il devient fou.

— Il devient fou ? répéta Natacha.

— Je te dirai ce qui m'est arrivé à moi-même... J'avais un cousin...

— Je sais, Kyril Matvéitch, Mais c'est un vieillard !

— Il ne l'a pas toujours été. Mais voilà, je parlerai à Boris. Il ne faut pas qu'il vienne si souvent...

— Pourquoi, s'il le veut ?

— Parce que je sais que ça n'aboutira à rien.

— Pourquoi le savez-vous ? Non, maman, ne lui dites pas. Ce sont des bêtises, dit Natacha du ton d'une personne à qui l'on veut ôter son bien. Eh bien ! je ne me marierai pas, mais qu'il vienne : c'est agréable pour moi et pour lui aussi.

Natacha regardait sa mère en souriant.

— Pas se marier, mais *comme ça*, répéta-t-elle.

— Comment donc, comme ça, mon amie ?

— Mais *comme ça*. Bah ! ce n'est pas absolument nécessaire de se marier, mais *comme ça*.

— Comme ça, comme ça, répéta la comtesse, et en tremblant de tout son corps, tout à coup elle rit de son bon vieux rire.

— Ne riez pas, assez, assez ! s'écria Natacha. Vous faites remuer tout le lit. Vous êtes tout comme moi, une rieuse... Attendez...

Elle prit les deux mains de la comtesse, baisa sur l'une l'os de l'auriculaire, — juin, et continua de baiser sur l'autre main, — juillet, août.

— Maman, est-il très amoureux ? Qu'en pensez-vous ? Était-on si épris de vous ? Et il est très charmant, très très charmant ! Seulement pas du tout à mon goût. Il est aussi étroit que la pendule de la salle à manger... Vous ne comprenez pas ? Étroit vous savez, gris-clair...

— Qu'est-ce que tu chantes ? fit la comtesse.

Natacha continua :

— Est-ce que vous ne comprenez pas ? Nikolenka comprendrait... Bezoukhov, celui-ci est bleu, bleu foncé avec du rouge, et puis il est carré..

— Est-ce que tu coquettes avec lui aussi ? demanda en riant la comtesse.

— Non, j'ai appris qu'il est franc-maçon. Il est bon, bleu foncé avec du rouge, comment vous expliquer...

— Petite comtesse ! Tu ne dors pas ? prononça la voix du comte derrière la porte.

Natacha bondit pieds nus, prit à la main ses pantoufles et s'enfuit dans sa chambre.

De longtemps elle ne put s'endormir. Elle pensait sans relâche que personne ne pouvait comprendre tout ce qu'elle comprenait et qu'il y avait en elle.

« Sonia ? pensa-t-elle en regardant la petite chatte avec son énorme tresse enroulée. Non ! elle est trop vertueuse. Elle s'est éprise de Nikolenka et ne veut savoir rien de plus. Même maman ne comprend pas. C'est étonnant comme je suis intelligente et comme... elle est charmante, » continuait-elle en parlant de soi à la troisième personne et s'imaginant que c'était dit par quelqu'un de très intelligent, par la personne la plus intelligente et la meilleure... « Tout, tout, elle a tout en elle, continuait cette personne d'une intelligence supérieure,

charmante et en outre belle, extraordinairement belle, habile. Elle nage, monte admirablement et quelle voix ! Il n'y a pas à dire, une voix superbe ! » Elle chanta sa phrase favorite de l'opéra de Chérubini, se jeta sur son lit, rit à la pensée joyeuse qu'elle allait dormir tout de suite, appela Douniacha pour éteindre la bougie, et Douniacha n'avait pas encore eu le temps de sortir de la chambre qu'elle était déjà passée dans l'autre monde plus heureux, dans ce monde des rêves, où tout était si facile et beau comme en réalité, mais encore mieux, parce que c'était autrement.

Le lendemain, la comtesse invita Boris à causer avec elle et, depuis, il cessa de fréquenter les Rostov.

XIV

Le 31 décembre, veille de l'année 1810, pour LE RÉVEILLON, il y avait bal chez un grand seigneur du temps de Catherine. Le corps diplomatique et l'empereur devaient être à ce bal.

Sur le quai anglais, la maison très connue du grand seigneur, brillait de milliers de feux. Près du perron, tendu de drap rouge et brillamment éclairé, se tenaient la police et les gendarmes. Le chef de police, lui-même, était sur le perron avec une dizaine d'officiers de police. Les voitures arrivaient sans cesse avec des valets rouges, violets, des plumes aux chapeaux. Des hommes en uniforme, avec des décorations et des rubans, sortaient des voitures. Les dames, dans le satin et l'hermine, descendaient prudemment à l'aide du marchepied, et, sans bruit, passaient sur le tapis du perron.

Presque à chaque nouvel équipage qui arrivait,

un murmure glissait dans la foule et les chapeaux se soulevaient.

— L'empereur?... — Non... — Le ministre... le grand duc, l'ambassadeur. — Ne vois-tu pas les plumes?... disait-on dans la foule.

Un spectateur de la foule, mieux habillé que les autres, paraissait connaître tout le monde et nommait, par leurs noms, les plus grands dignitaires d'alors.

Déjà un tiers des invités était arrivé et chez les Rostov, qui devaient aller à ce bal, les préparatifs de toilette continuaient encore hâtivement.

Il y avait eu beaucoup de préparatifs et de conversations à cause de ce bal, dans la famille Rostov. On avait beaucoup craint de ne pas recevoir d'invitation, redouté qu'une robe ne fût pas prête, tremblé que tout ne s'arrangeât pas comme il fallait.

Maria Ignatevna Peronskaïa, amie et parente de la comtesse, une maigre et jaune demoiselle d'honneur de la vieille cour, allait au bal avec les Rostov et guidait ces provinciaux dans le haut monde de Pétersbourg.

Les Rostov devaient aller chercher la demoiselle d'honneur, à dix heures, près du jardin de Tauride, et à dix heures cinq les jeunes filles n'étaient pas encore habillées.

Natacha allait à un grand bal pour la première fois. Ce jour-là, elle s'était levée à huit heures du

matin ; elle avait passé la journée dans le trouble févreux de l'activité. Depuis le matin elle déployait tous ses efforts pour que sa mère, Sonia et elle-même fussent habillées le mieux possible. Sonia et la comtesse s'en remettaient absolument à elle. La comtesse devait avoir une robe de velours massacat, les deux jeunes filles des robes blanches avec un transparent de soie rose et des roses au corsage ; elles devaient se coiffer à la grecque.

L'essentiel était déjà terminé : les jambes, les bras, le cou, les oreilles étaient lavés, parfumés et poudrés avec un soin particulier, comme il convient pour un bal. Les bas de soie étaient déjà mis, ainsi que les petits souliers de satin ornés de rubans. Les coiffures étaient presque terminées, Sonia achevait sa toilette. La comtesse aussi, mais Natacha, qui travaillait pour tout le monde, était en retard. Elle était encore assise devant le miroir, un peignoir jeté sur ses épaules maigres. Sonia, tout habillée, était au milieu de la chambre et, serrant jusqu'à se faire mal, elle piquait un dernier ruban qui grinçait sous l'épingle.

— Pas ça ! Pas ça ! Sonia, dit Natacha en tournant la tête et, prenant dans sa main les cheveux que la femme de chambre tenait et n'eut pas le temps de laisser : — Le ruban n'est pas bien, viens ici.

Sonia s'approcha et s'assit. Natacha mit le ruban d'une autre manière.

— Permettez, mademoiselle, je ne peux pas ainsi, dit la femme de chambre qui tenait les cheveux de Natacha.

— Ah mon Dieu ! Eh bien ! Après. Voilà, comme ça, Sonia.

— Serez-vous bientôt prêtes ? demanda la voix de la comtesse. Il va être dix heures.

— Tout de suite, tout de suite. Et vous, maman, êtes-vous prête ?

— Il ne reste qu'à ajuster la toque.

— Ne le faites pas sans moi, cria Natacha. Vous ne pouvez pas !

— Mais il est déjà dix heures.

Elles devaient être au bal à dix heures et demie et il fallait encore que Natacha fit sa toilette et qu'on allât au jardin de Tauride.

Quand Natacha fut coiffée, en jupon court, au-dessous duquel on voyait les souliers de bal, dans la camisole de sa mère elle courut vers Sonia, l'inspecta, puis alla chez sa mère. Elle lui fit tourner la tête, ajusta la toque, et, baisant rapidement ses cheveux gris, elle courut de nouveau chez les jeunes filles qui cousaient son jupon.

Le jupon de Natacha était trop long, deux femmes de chambre le raccourcissaient, mordillaient hâtivement un bout de fil, une troisième, des épingles à la bouche, courait de la comtesse à Sonia, la quatrième tenait dans ses mains, haut levées, la robe transparente.

— Mavroucha, plus vite, chérie!

— Donnez-moi le dé, mademoiselle?

— Sera-ce bientôt fini? demanda le comte en entrant. — Voilà des parfums pour vous. Mademoiselle Peronskaïa attend déjà...

— C'est prêt, mademoiselle, dit une femme de chambre qui soulevait la robe avec deux doigts, soufflait quelque chose et secouait, montrant par ce geste, qu'elle avait conscience de la légèreté et de la blancheur de ce qu'elle tenait.

Natacha commença à mettre sa robe.

— Tout de suite. Tout de suite. N'entre pas, papa! cria-t-elle, à travers la jupe qui couvrait tout son visage, à son père qui ouvrait la porte.

Sonia ferma la porte. Une minute après on laissait entrer le comte. Il avait un habit bleu, des bas, des souliers; il était parfumé et pommadé.

— Ah papa! comme tu es beau! Délicieux! dit Natacha, debout au milieu de la chambre et arrangeant les plis de la jupe.

— Permettez, mademoiselle, permettez, disait la femme de chambre qui, à genoux, tirait la robe et passait les épingles d'un côté à l'autre de ses lèvres.

— Comme tu voudras, mais c'est encore long! s'écria Sonia, le désespoir dans la voix, en regardant la robe de Natacha.

Natacha s'éloigna un peu pour se regarder dans le trumeau. La robe était longue.

— Je vous jure, mademoiselle, qu'elle n'est pas du tout longue, dit Mavroucha, qui se traînait sur le parquet derrière la demoiselle.

— Eh bien! si c'est long, nous la raccourcirons en un clin d'œil, dit résolument Douniachka, en tirant une aiguille de son fichu et s'asseyant sur le parquet pour se mettre au travail.

A ce moment, la comtesse, en robe de velours, avec sa toque, confuse, entra à pas lents.

— Ah! ah! ma belle! s'écria le comte. Mieux que vous toutes!... Il voulut l'embrasser, mais elle, toute rouge, s'écarta pour ne pas être chiffonnée.

— Maman! La toque plus de côté, prononça Natasha. Je l'arrangerai. Et elle se précipita en avant. Les bonnes qui cousaient et n'avaient pas eu le temps de la suivre arrachèrent un morceau de gaze.

— Mon Dieu! Qu'est-ce que c'est? Je jure que je ne suis pas coupable...

— C'est rien. Je le coudrai; on ne le verra pas, — dit Douniachka.

— Ma belle! ma beauté? dit à la porte, la vieille bonne qui entrait. Et Sonutchka? Ah mes belles!...

A dix heures un quart, ils se mirent enfin en voiture et partirent. Mais il fallait encore faire un détour au jardin de Tauride.

Mademoiselle Peronskaïa était déjà prête. Malgré son âge et sa laideur, il en avait été de même

chez elle que chez les Rostov, bien qu'avec moins de hâte : elle y était habituée. Sa vieille personne, ses oreilles étaient aussi lavées, parfumées, poudrées, et, comme chez les Rostov, la vieille bonne, enthousiaste, admira la robe de sa maîtresse quand elle sortit du salon, dans sa robe jaune ornée du chiffre des demoiselles d'honneur.

Mademoiselle Peronskaïa loua les toilettes des Rostov, les Rostov louèrent son goût et sa toilette, et, en prenant des précautions pour les coiffures et les robes, à onze heures ils s'installèrent en voiture et partirent.

XV

Depuis le matin de ce jour, Natacha n'avait pas eu un moment de libre, et pas une seule fois, n'avait eu le temps de penser à ce qu'elle verrait.

A l'air humide et froid, dans l'étroitesse obscure de la voiture branlante, pour la première fois elle se représenta vivement ce qui l'attendait là-bas, au bal, dans les salons éclairés : la musique, les fleurs, les danses, l'empereur, toute la jeunesse brillante de Pétersbourg. Ce qui l'attendait était si beau, qu'elle ne pouvait y croire, tant cela ressemblait peu à l'impression de froid, d'étroitesse, d'obscurité, de la voiture. Elle comprit tout ce qui l'attendait là-bas, seulement, lorsqu'en foulant le tapis rouge du perron elle entra dans le vestibule, ôta sa pelisse et, à côté de Sonia, devant sa mère, gravit, parmi les fleurs, l'escalier éclairé. Seulement alors, elle se rappela comment elle devait se tenir au bal, et tâcha de prendre ces manières ma-

jestueuses qu'elle jugeait convenables au bal, pour une jeune fille. Mais, pour son bonheur, elle sentait que ses yeux couraient en tous sens, elle ne distinguait rien nettement, son pouls battait cent fois à la minute et le sang commençait à affluer à son cœur. Elle ne pouvait prendre ces airs qui l'eussent rendue ridicule et montait, tremblante d'émotion, en essayant de toutes ses forces de le cacher. Et c'était précisément ce qui lui allait le mieux. Devant et derrière eux, des invités, aussi en costume de bal, s'avançaient en causant à voix basse. Les glaces de l'escalier reflétaient les dames en robes blanches, bleues et roses, avec des diamants et des perles sur les bras et les cous nus.

Natacha regardait dans les glaces et ne pouvait s'y distinguer des autres. Tout se confondait en une procession brillante. En entrant dans le premier salon, le bruit des voix, des pas, des salamales étourdit Natacha. La lumière l'aveuglait encore davantage.

Le maître et la maîtresse du logis qui, depuis déjà une demi-heure, se tenaient près de la porte et saluaient les invités par les mêmes paroles : « CHARMÉS DE VOUS VOIR », accueillirent de la même façon les Rostov et mademoiselle Peronskaïa.

Les deux fillettes en robe blanche avec des roses dans leurs cheveux noirs, saluèrent de même, mais, malgré elle, la maîtresse arrêta plus longtemps son regard sur la mince Natacha. Elle la

regarda et eut, pour elle seule, un sourire particulier, différent de son sourire de maîtresse de maison. Peut-être, en la regardant, se rappelait-elle son passé de jeune fille et son premier bal. Le maître du logis suivait également des yeux Natacha ; il demanda au comte laquelle était sa fille ?

— CHARMANTE, dit-il en baisant le bout de ses doigts.

Dans la salle de bal, les invités se pressaient près de la porte d'entrée en attendant l'empereur. La comtesse se plaça au premier rang de cette foule. Natacha entendait et sentait que quelques voix parlaient d'elle et qu'on la regardait. Elle comprit qu'elle plaisait à ceux qui la remarquaient et cette observation la rassura un peu.

— « Il y en a comme nous, il y en a de pires, » pensa-t-elle.

Mademoiselle Peronskaïa désignait à la comtesse les personnes les plus importantes qui étaient au bal :

— Voici l'ambassadeur de Hollande, vous voyez, le gris. — Elle désignait un petit vieux à la chevelure argentée, bouclée, entouré de dames qu'il faisait rire.

— Et voici elle, la reine de Pétersbourg, la comtesse Bezoukhov, dit-elle en montrant Hélène qui entrait.

— Comme elle est belle ! Elle n'en céderait pas à Marie Antonovna. Regardez, jeunes et vieux l'en-

tourent. Elle est belle et spirituelle... On dit que le grand-duc est fou d'elle. Et voilà, ces deux-ci, bien qu'elles ne soient pas belles, sont encore plus entourées ; — elle désignait une dame et sa fille laide qui traversaient la salle. C'est une demoiselle millionnaire, dit mademoiselle Peronskaïa, ét voici les soupirants.

— Voici le frère de la comtesse Bezoukhov, Anatole Kouraguine. — Et elle montrait un beau chevalier-garde qui passait devant elles, la tête haute, regardant quelque part au-dessus des dames. — Il est beau, n'est-ce pas ! On le marie à cette riche demoiselle. Et votre cousin Droubetzkoï lui aussi tourne beaucoup autour... On parle de millions.

— Oui, oui, c'est lui-même, l'ambassadeur français, répondit-elle à la comtesse qui, en désignant de Caulaincourt, lui demandait qui c'était. Regardez, comme un empereur. Et malgré tout, les Français sont très charmants, très charmants. En société, personne n'est plus charmant... Ah ! c'est elle ! Non, il n'y a pas à dire, elle est mieux que toutes, notre Marie Antonovna ! Et comme elle est habillée simplement. C'est délicieux. Et ce gros en lunettes, le franc-maçon universel ! — dit mademoiselle Peronskaïa en désignant Bezoukhov, mettez-le à côté de sa femme ; en voilà un grotesque.

Pierre déplaçait son gros corps en écartant la foule et saluant à droite et à gauche, avec négligence et bonhomie, comme s'il circulait dans la

foule des halles. Il avait l'air de chercher quelqu'un.

Natacha aperçut avec plaisir le visage connu de Pierre, ce grotesque, comme l'appelait mademoiselle Peronskaïa. Elle savait que Pierre les cherchait dans la foule, elle en particulier. Pierre lui avait promis d'être au bal et de lui présenter des cavaliers.

Sans aller jusqu'à eux, Pierre s'arrêta près d'un invité brun, pas grand, très beau, en uniforme blanc, qui se trouvait près d'une fenêtre et causait avec un vieux monsieur décoré de croix et de rubans. Natacha reconnut aussitôt le jeune homme en uniforme blanc. C'était Bolkonski, qui lui semblait très rajeuni, gai et embelli.

— Voici encore une connaissance, Bolkonski, vous voyez, maman, dit Natacha en désignant le prince André. Vous vous rappelez, il a passé la nuit chez nous à Otradnoïé.

— Ah! vous le connaissez aussi, dit mademoiselle Peronskaïa. Je le déteste. IL FAIT A PRÉSENT LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS. Un orgueil sans bornes. Il est comme son père. Il s'est lié avec Spéransky, ils écrivent des projets quelconques. Regardez comme il cause aux dames! Elles lui parlent et il se détourne; je l'arrangerais s'il agissait ainsi avec moi.

XVI

Soudain tout se remua ; la foule se mit à causer, s'avança, de nouveau s'écarta et, aux sons de la musique, l'empereur s'avança entre les deux rangs écartés. Le maître et la maîtresse du logis marchaient derrière lui. L'empereur s'avancait en saluant rapidement à droite et à gauche, comme s'il désirait se débarrasser au plus vite de ce premier moment de rencontre. La musique jouait une polonaise en vogue alors, d'après les paroles bien connues composées sur lui : « Alexandre, Élisabeth, vous nous charmez ! etc. »

L'empereur entra dans le salon ; la foule se pressait entre les portes. Quelques personnes, avec des visages composés, allaient et venaient rapidement. De nouveau la foule s'écarta des portes du salon où se montrait l'empereur qui parlait à la maîtresse de céans. Un jeune homme, l'air troublé, s'élançait vers les dames et leur demandait de se

reculer. Quelques dames, dont les visages exprimaient l'oubli complet de toute convenance mondaine, écrasèrent leurs toilettes pour se mettre en avant. Les messieurs s'approchèrent des dames et des couples se formèrent pour la polonaise.

Tous s'écartèrent et l'empereur, souriant, donnant la main à la maîtresse de la maison et marchant à contre-mesure, franchit la porte du salon.

Derrière suivait le maître de la maison avec madame M. A. Narischkine, puis les ambassadeurs, les ministres, des généraux que nommait sans cesse mademoiselle Peronskaïa. Plus de la moitié des dames, avec leurs cavaliers, dansaient ou se préparaient à danser la polonaise. Natacha vit qu'elle allait rester avec sa mère et Sonia dans le petit groupe de dames serrées contre le mur et qu'on n'avait pas invitées pour la polonaise. Elle était debout, ses bras minces ballants, sa poitrine à peine formée qui se soulevait régulièrement, retenant sa respiration. Elle regardait devant elle de ses yeux brillants, effrayés, avec l'expression d'attente de la plus grande joie ou du plus grand malheur. Ni l'empereur, ni tous les autres personnages que désignait mademoiselle Peronskaïa ne l'occupaient. Elle n'avait qu'une pensée : « Est-ce que personne ne s'approchera de moi ? ne danserai-je pas parmi les premières ? Est-ce que tous ces messieurs qui maintenant semblent ne pas me voir et s'ils me regardent ont l'air de dire : « Ah !

ce n'est pas elle, alors, ce n'est pas la peine de regarder », ne me remarqueront pas. — Non, ce n'est pas possible! pensa-t-elle. Ils doivent comprendre que je désire danser, que je danse bien, et que ce sera très gai de danser avec moi. »

Les sons de la polonaise qui se faisaient entendre depuis assez longtemps, commençaient à résonner tristement, comme un souvenir, à l'oreille de Natacha. Elle avait envie de pleurer. Mademoiselle Peronskaïa s'éloigna d'elles. Le comte était à l'autre bout de la salle. La comtesse, Sonia et elle étaient seules comme dans une forêt, ni intéressantes ni utiles pour personne dans cette foule étrangère. Le prince André passa devant elles, avec une dame. Evidemment il ne les reconnaissait pas. Le bel Anatole, en souriant, disait quelque chose à la dame qu'il conduisait et regarda Natacha du regard avec lequel on regarde un mur.

Boris passa deux fois devant elles et deux fois se détourna. Berg et sa femme, qui ne dansaient pas, s'approchèrent d'elles. Ce rapprochement de famille, là, au bal, comme s'il n'y avait pas d'autre endroit pour une conversation de famille parut choquant à Natacha. Elle n'écoutait pas et ne regardait pas Véra qui lui disait quelque chose sur sa robe verte.

Enfin l'empereur s'arrêta près de sa dernière cavalière (il dansait avec trois). La musique se tut. L'aide de camp, d'un air très soucieux, accourut

près des Rostov et leur demanda de se mettre quelque part plus loin, bien qu'elles fussent tout près du mur. L'orchestre entonna une valse au rythme doux et entraînant.

L'empereur, avec un sourire, regarda la salle. Un moment se passa, personne ne commençait encore. L'aide de camp ordonnateur, s'approcha de la comtesse Bezoukhov et l'invita. En souriant, elle souleva sa main, et, sans regarder, la posa sur l'épaule de l'aide de camp. L'aide de camp ordonnateur, artiste en ce métier, sans se hâter, avec sûreté et énergie, enlaça fortement sa danseuse et s'élança avec elle; d'abord en glissant en cercle, autour de la salle, il prit sa main gauche, lui fit faire un tour et, aux sons toujours plus rapides de la musique, on n'entendit que le cliquetis régulier des éperons, des jambes agiles et adroites de l'aide de camp, et tous les trois pas, la robe de velours de sa danseuse se soulevait en se développant. Natacha les regardait; elle était prête à pleurer de ne pas danser ce premier tour de valse.

Le prince André, en uniforme blanc de colonel de cavalerie, bas de soie et souliers, animé et joyeux, était au premier rang du cercle, non loin des Rostov. Le baron Firhow causait avec lui de la première séance du conseil d'empire, qui devait avoir lieu le lendemain. Le prince André, en homme très proche de Spéransky, et qui participait aux travaux de la commission de législation, pouvait

donner des renseignements certains sur la séance du lendemain à propos de laquelle divers bruits circulaient. Mais il n'écoutait pas ce que lui disait Firhow et regardait tantôt l'empereur, tantôt les cavaliers qui s'apprétaient à danser et ne se décidaient pas à entrer dans le cercle.

Le prince André observait ces danseurs et ces danseuses que l'empereur intimidait et qui mouraient d'envie d'être invitées. Pierre s'approcha du prince André et le prit par la main.

— Vous dansez toujours. J'ai ici une jeune protégée, la jeune Rostov, invitez-la, dit-il.

— Où ? demanda Bolkonski. Pardon, dit-il en s'adressant au baron, nous terminerons cette conversation dans un autre endroit, au bal il faut danser.

Il s'avança dans la direction que Pierre lui désignait. Le visage désespéré, palpitant de Natacha sauta aux yeux du prince André. Il la reconnut. Il devina ses pensées, et comprit que c'était son premier bal ; il se rappela sa conversation à la fenêtre et, avec l'expression la plus gaie, il s'approcha de la comtesse Rostov.

— Permettez-moi de vous présenter ma fille, dit la comtesse en rougissant.

— J'ai déjà eu ce plaisir, si vous vous en souvenez, comtesse, dit le prince André avec un sourire poli et profond qui était tout à fait en contradiction avec ce qu'avait dit mademoiselle Peronskaïa sur sa grossièreté. Il s'approcha de Natacha

et s'apprêta à enlacer sa taille avant même de l'avoir invitée à danser. Il lui proposa un tour de valse. L'expression de désespoir de Natacha, prête à la douleur ou à l'enthousiasme, s'éclaira tout à coup dans un sourire heureux, reconnaissant, enfantin.

« Je t'attends depuis longtemps ! » semblait dire le sourire de cette fillette effrayée et heureuse, quand elle appuya son bras sur l'épaule du prince André. C'était le deuxième couple qui entraît dans le cercle.

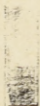
Le prince André était l'un des meilleurs danseurs de son temps. Natacha dansait admirablement ; on eût dit que ses pieds, en souliers de bal, se soulevaient d'eux-mêmes, et son visage brillait d'enthousiasme et de bonheur. Son cou et ses bras nus et maigres n'étaient pas beaux en comparaison de ceux d'Hélène ; ses épaules étaient maigres, sa poitrine pas formée, ses bras minces ; mais sur le corps d'Hélène semblait être déjà le vernis des milliers de regards qui glissaient sur lui, et Natacha avait l'air d'une gamine décolletée pour la première fois et qui en serait honteuse si on ne lui eût pas affirmé que c'était nécessaire.

Le prince André aimait la danse et, en dansant, il oubliait très vite les conversations politiques et intellectuelles avec lesquelles tous l'abordaient ; il désirait chasser au plus vite cette gêne que causait la présence de l'empereur : il s'était mis à

danser et avait choisi Natacha parce que Pierre la lui avait indiquée et parce que c'était la première jolie personne qui lui tombait sous les yeux. Mais dès qu'il eut enlacé cette taille mince, souple, dès qu'elle se remua si près de lui en lui souriant, le piquant de son charme lui monta à la tête. Quand, en reprenant haleine et en la quittant, il s'arrêta et se mit à regarder les danseurs, il se sentit rajeuni.

XVII

Après le prince André, Boris s'approcha de Natacha et l'invita à danser, ensuite ce fut l'aide de camp qui avait ouvert le bal, puis encore d'autres jeunes gens, et Natacha, heureuse et toute rouge, donnait à Sonia ses trop nombreux cavaliers. Elle dansa sans cesse toute la soirée. Elle ne remarquait ni ne voyait rien de ce qui, à ce bal, occupait tous les autres. Elle ne remarqua pas que l'empereur causait longtemps avec l'ambassadeur français, qu'il parlait à telle ou telle dame avec une grâce particulière, que le prince tel et tel faisait ou disait ça et ça, qu'Hélène avait un grand succès et qu'un tel l'honorait d'une attention particulière; elle ne voyait même pas l'empereur. Elle ne s'aperçut de son départ que par ce fait qu'aussitôt après, le bal devint encore plus animé. Le prince André dansa avec Natacha un cotillon très gai qui précéda le souper.



Il lui rappela leur première rencontre dans l'allée d'Otradnoïé, la peine qu'elle avait eue à s'endormir pendant la nuit de lune, et, comment, sans le vouloir, il l'avait entendue. Natacha rougit à ce souvenir et tâcha de se justifier, comme s'il y avait quelque chose de honteux dans ce sentiment où le prince André l'avait involontairement surprise.

Le prince André, comme tous les gens élevés dans le monde, aimait à rencontrer ceux qui ne portent pas le banal cachet mondain. Telle était Natacha avec son étonnement, sa joie, sa timidité et même ses fautes de français. Il se conduisait avec elle et lui parlait d'une façon particulièrement tendre, attentive. Assis près d'elle, causant avec elle sur les sujets les plus infimes, le prince André admirait l'éclat joyeux de ses yeux et son sourire qui se rapportait non aux paroles prononcées mais à son bonheur intérieur.

Quand on invitait Natacha, et que, se levant avec un sourire, elle dansait dans la salle, le prince André admirait surtout sa grâce naïve. Au milieu du cotillon, Natacha, après avoir terminé une figure, revint à sa place encore essoufflée.

Un autre cavalier l'invitait de nouveau.

Elle était fatiguée, oppressée, et voulait visiblement refuser, mais soudain, elle posait gaîment sa main sur l'épaule de son cavalier et souriait au prince André.

« Je serais heureuse de me reposer et de rester

avec vous, je suis fatiguée, mais vous voyez, on me choisit et j'en suis heureuse, contente, et je vous aime tous, et moi et vous nous comprenons cela, » et son sourire disait encore beaucoup et beaucoup. Quand le cavalier la laissa, Natacha courut à travers la salle afin de chercher deux dames pour la figure. « Si elle s'approche d'abord de sa cousine, et ensuite d'une autre dame, alors elle sera ma femme » se dit tout à coup le prince André, surpris lui-même, en la regardant.

Elle s'approcha d'abord de sa cousine.

« Quelles sottises viennent parfois en tête, pensa le prince André; mais c'est sûr que cette jeune fille est si charmante, si originale qu'elle ne dansera pas ici plus d'un mois et se mariera... C'est une rareté ici, » pensa-t-il quand Natacha, en rajustant la rose de son corsage, s'assit près de lui.

A la fin du cotillon, le vieux comte, en habit bleu, s'approcha des danseurs. Il invita le prince André à venir chez eux, et demanda à sa fille si elle était contente. Natacha ne répondit point, elle eut seulement un sourire qui semblait dire en reproche :

« Comment peut-on demander pareille chose ! »

— Gaie comme jamais de ma vie ! dit-elle ; et le prince André remarqua que ses bras menus se soulevaient rapidement pour enlacer son père, et aussitôt s'abaissèrent. Natacha était heureuse comme jamais de sa vie. Elle était imprégnée de bonheur jusqu'à ce degré où les personnes devien-

ment tout à fait bonnes et douces et ne croient pas à la possibilité du mal, du malheur et de la douleur.

A ce bal, Pierre, pour la première fois, se sentit blessé de la situation qu'occupait sa femme dans les hautes sphères. Il était sombre et distrait. Une large ride traversait son front, et debout près d'une fenêtre, il regardait derrière ses lunettes, sans voir personne.

Natacha, en allant souper, passa devant lui. Le visage sombre et malheureux de Pierre la frappa. Elle s'arrêta en face de lui; elle eût voulu le soulager, lui donner le surcroît de son bonheur.

— C'est gai, comte, n'est-ce pas? dit-elle.

Pierre sourit distraitement; évidemment il ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

— Oui, je suis très heureux, dit-il.

« Comment pourrait-il être mécontent, pensa Natacha, surtout un homme si bon que ce Bezoukhov! » Aux yeux de Natacha, tous ceux qui étaient à ce bal étaient bons, charmants, délicieux, s'aimaient les uns les autres. Personne ne pouvait offenser autrui, c'est pourquoi tous devaient être heureux.

XVIII

Le lendemain, le prince André se rappela le bal de la veille, mais ses pensées ne s'y arrêtrèrent pas longtemps. « Oui, le bal était très brillant » ; et encore... « Oui, cette petite Rostov est un charme ; il y a en elle quelque chose de frais, de pas pétersbourgeois, qui la distingue ». C'est tout ce qu'il pensa du bal, et, après avoir pris le thé, il se mit au travail. Mais, fatigue ou insomnie — le jour était mauvais pour les occupations et le prince André ne pouvait rien faire, — il critiqua tout le temps son propre travail, ce qui lui arrivait souvent, et il fut content quand on lui annonça une visite.

Le visiteur était Bitzkī, membre de plusieurs commissions, qui fréquentait toutes les sociétés de Pétersbourg ; c'était un admirateur passionné des idées nouvelles et de Spéransky et le colporteur bien informé de Pétersbourg, un de ces hommes qui

choisissent une opinion comme un costume, suivant la mode, mais qui, par cela même, semblent les partisans les plus ardents du nouveau courant. L'air soucieux, soulevant à peine son chapeau, il accourut chez le prince André et aussitôt se mit à parler.

Avec enthousiasme et sans perdre de temps, il narra les détails de la séance du Conseil d'empire tenu le matin et présidé par l'empereur. Le discours de l'empereur avait été admirable. C'était un de ces discours comme seuls les empereurs constitutionnels en prononcent. « L'empereur a dit carrément que le Conseil et le Sénat sont les *ordres* de l'État. Il a dit aussi que le gouvernement doit avoir pour base non les abus, mais des *principes fermes*, que les finances doivent être transformées et les comptes rendus publics », racontait Bitzki, en accentuant certains mots et ouvrant largement les yeux. « Oui, l'événement d'aujourd'hui marque une ère, la plus grande ère de notre histoire », conclut-il.

Le prince André écoutait ce récit de l'ouverture du Conseil d'empire qu'il avait attendu avec tant d'impatience et auquel il avait attaché tant d'importance, et il s'étonnait que maintenant, quand cet événement se réalisait, non seulement il n'en était pas touché, mais il lui paraissait plus que minime. Avec une raillerie cachée, il écoutait le récit enthousiaste de Bitzki. L'idée la plus simple

lui venait en tête : « Qu'est-ce que cela peut nous faire à moi et à Bitzkī que l'empereur ait dit cela au Conseil ! En serai-je plus heureux et meilleur ? »

Et ce raisonnement simple détruisit tout à coup, pour le prince André, l'intérêt des réformes accomplies. Ce même jour, le prince André devait dîner chez Spéransky, EN PETIT COMITÉ, comme lui avait dit le maître de la maison.

Cette invitation à dîner dans le cercle de famille amical d'un homme dont il était si enthousiaste avait charmé beaucoup le prince André, d'autant plus que, jusqu'ici, il n'avait pas vu Spéransky dans sa famille. Mais maintenant, il ne tenait pas à y aller.

Cependant, à l'heure indiquée pour le dîner, le prince André entra dans le petit hôtel de Spéransky, près du jardin de Tauride. Dans la salle à manger du petit hôtel, qui se distinguait par une propreté méticuleuse (qui rappelait celle d'un couvent), le prince André, qui était un peu en retard, à cinq heures trouva déjà réunie toute la société de ce petit comité, des amis intimes de Spéransky. Il n'y avait pas de dames, sauf la petite-fille de Spéransky, au long visage, ressemblant à son père, et son institutrice. Les convives étaient Gervais, Magnitzkī et Stolipine.

Dans l'antichambre, le prince André perçut des voix hautes, et un rire net, sonore.

Le rire était semblable à celui qu'on entend sur la scène. Quelqu'un, d'une voix pareille à celle de Spéransky, saccadait distinctement : « Ah ! ah ! ah ! »

Le prince André n'avait jamais entendu le rire de Spéransky, et ce rire sonore, aigu, de l'homme d'État le frappait étrangement.

Il entra dans la salle à manger. Toute la société se tenait entre deux fenêtres près de la petite table chargée de hors-d'œuvre. Spéransky, en habit gris, avec une étoile, en gilet blanc et haute cravate blanche, qu'il portait probablement à cette fameuse séance du Conseil d'empire, le visage gai, se tenait près de la table. Les hôtes l'entouraient. Magnitzki, en s'adressant à Mikhaïl Mikhaïlovitch, racontait une anecdote. Spéransky l'écoutait en riant d'avance à son récit. Quand le prince André entra dans la chambre, les paroles de Magnitzki étaient de nouveau étouffées par le rire.

Stolipine, en mâchant un morceau de pain et de fromage, riait d'une forte basse. Gervais sifflotait un rire doux, et Spéransky riait franchement, distinctement.

Spéransky, en continuant de rire, tendit au prince André sa main blanche et douce.

— Bien heureux de vous voir, prince ? dit-il.

— Un moment... fit-il à Magnitzki en interrompant son récit. Aujourd'hui, j'offre chez moi un dîner de plaisir, et pas un mot des affaires.

Et, derechef, il s'adressa au narrateur, et, de nouveau, il rit.

Le prince André écoutait avec la surprise et la tristesse du désenchantement le rire de Spéransky et le regardait. Il semblait au prince André que ce n'était pas Spéransky, mais un tout autre homme ! Tout ce qui, autrefois, en Spéransky lui paraissait mystérieux et attrayant, devenait soudain pour lui clair et sans attrait.

A table, la conversation ne cessait pas d'un moment et n'était qu'un recueil d'anecdotes plaisantes.

Magnitzki n'avait pas encore achevé son récit que quelqu'un exprima le désir de raconter quelque chose encore plus drôle.

Les anecdotes concernaient, en général, le monde de l'administration ou des fonctionnaires. Dans cette société, la nullité de ces personnes semblait si définitivement établie que la seule opinion qu'on en pût avoir, c'était une indulgence comique. Spéransky racontait que, le matin, au Conseil d'empire, un membre du Conseil, sourd, quand on lui demandait son opinion, répondait qu'il était du même avis. Gervais narra une affaire d'inspection remarquable par la sottise de tous ceux qui y prenaient part.

Stolipine, en bégayant, commença à parler avec ardeur des abus de l'ancien état de choses, menaçant ainsi de donner à la conversation un

tour sérieux. Magnitzki se mit à railler le zèle de Stolipine. Gervais lança une plaisanterie, et la conversation reprit son tour frivole.

Évidemment, après le travail, Spéransky aimait à s'amuser et à se reposer dans un cercle d'amis, et tous les hôtes, comprenant son désir, tâchaient de l'égayer et de s'amuser eux-mêmes. Mais cette joute semblait au prince André lourde et ennuyeuse. Le son perçant de la voix de Spéransky le frappait désagréablement, et son rire incessant le blessait par son intonation fautive. Le prince André ne riait pas et avait peur d'être une gêne pour cette société.

Mais personne ne remarquait la dissonance de son humeur. Tous semblaient être très gais.

Plusieurs fois, il voulut prendre part à la conversation, mais chaque fois ses paroles étaient rejetées comme un bouchon sur l'eau, et il ne pouvait plaisanter avec eux.

Il n'y avait rien de mauvais ou de déplacé à ce qu'on disait, tout était spirituel, vif et pouvait être drôle. Mais ce quelque chose qui fait le sel de la gaieté n'y était pas, les convives semblaient même l'ignorer.

Après le dîner, la fille de Spéransky et sa gouvernante se levèrent. De sa main blanche, Spéransky caressa sa fille et l'embrassa. Ce geste sembla au prince André manquer de naturel.

A la mode anglaise, les hommes restèrent à

table et burent du porto. Au milieu de la conversation engagée sur les affaires espagnoles de Napoléon, que tous approuvaient unanimement, le prince André commença à les contredire. Spéransky sourit, et, désirant visiblement changer de sujet, il raconta une anecdote qui n'avait aucun rapport avec la conversation. Pour un moment tous se turent.

Encore à table, Spéransky boucha la bouteille de vin et dit : « Aujourd'hui, le bon vin est très rare ». Puis il le donna au valet et se leva. Tous se levèrent et, en causant bruyamment, passèrent au salon. On remit à Spéransky deux messages apportés par le courrier. Il les prit et passa dans son cabinet. Dès qu'il fut sorti, la gaité générale tomba et les hôtes, devenus raisonnables, se mirent à causer entre eux à mi-voix.

— Eh bien, maintenant, la déclamation ! dit Spéransky en sortant de son cabinet. C'est un remarquable talent, fit-il au prince André.

Aussitôt, Magnitzki prenant une pose, se mit à déclamer des vers humoristiques, français, qu'il avait composés sur certains personnages de Pétersbourg. Plusieurs fois il fut interrompu par les applaudissements.

La déclamation terminée, le prince André s'approcha de Spéransky pour lui dire adieu.

— Où allez-vous si tôt ? lui demanda-t-il.

— J'ai promis à une soirée...

Ils se turent. Le prince André regarda de très près ces yeux vitreux qui ne se laissaient pas pénétrer, et il se trouva ridicule d'avoir pu attendre quelque chose de Spéransky et de toute son activité ; il se demanda comment même il avait pu y attacher de l'importance. Ce rire mesuré, forcé, longtemps après qu'il eut quitté Spéransky, ne cessait de résonner à ses oreilles.

En rentrant chez lui, le prince André commença à se rappeler, comme quelque chose de nouveau, sa vie à Pétersbourg pendant ces quatre mois. Il se rappelait ses desseins, ses recherches, l'histoire de son projet de code militaire qui était pris en considération et sur lequel on tâchait de faire le silence uniquement parce qu'un autre travail, très mauvais, était déjà fait et présenté à l'empereur. Il se remémorait les séances du comité dont Berg était membre ; il se rappelait comment, à ces séances, pendant longtemps on avait discuté soigneusement tout ce qui touchait à la forme des séances du comité et avec quelle attention l'on passait à côté de tout ce qui était essentiel. Il se rappelait son travail de codification ; les soins avec lesquels il avait traduit en russe les articles des codes romain et français, et il avait honte de lui-même.

Ensuite il se représentait vivement Bogoudcharovo, ses occupations à la campagne, son voyage à Riazan. Puis il se rappelait les paysans,

le *starosta* Drone, et, leur appliquant en pensée le droit des gens qu'il avait divisé en articles, il s'étonnait lui-même d'avoir pu s'occuper si longtemps d'un travail aussi stérile.

XIX

Le lendemain, le prince André alla faire quelques visites chez des personnes où il n'était pas encore allé, et entre autres chez les Rostov, avec qui il avait renouvelé connaissance au dernier bal. Outre la règle de politesse selon laquelle il devait faire visite aux Rostov, il voulait voir chez elle cette jeune fille originale, animée, qui lui avait laissé un souvenir si agréable.

Natacha le rencontra une des premières. Elle avait une robe bleue, dans laquelle elle parut au prince André encore mieux qu'au bal. Elle et toute sa famille reçurent le prince André comme un vieil ami, très simplement et cordialement. Toute la famille, que le prince André jugeait autrefois si sévèrement, lui semblait maintenant composée de gens très bons, très simples et très doux. L'hospitalité et la bonhomie du vieux comte, particulièrement charmante à Pétersbourg, était telle que le

prince André ne put refuser de dîner. « Oui, ce sont de braves gens, pensa Bolkonski, qui ne comprennent pas sans doute quel trésor ils ont en Natacha. Ce sont de braves gens qui forment le meilleur fond pour cette charmante jeune fille, si poétique et pleine de vie ! »

Le prince André sentit en Natacha la présence d'un monde particulier, tout à fait étranger pour lui, plein de joies inconnues, de ce monde étranger qui déjà, dans l'allée d'Otradnoïé et à la fenêtre, pendant cette nuit de lune, l'avait tant excité. Maintenant ce monde ne l'agaçait plus, n'était plus étranger pour lui, et lui-même en y pénétrant, y trouvait des plaisirs nouveaux.

Après le dîner, Natacha, — à la demande du prince André, — alla au clavecin et se mit à chanter. Le prince André était debout près de la fenêtre, causant avec les dames, il l'écoutait. Au milieu d'une phrase il se tut et sentit, tout à fait à l'improviste, que des sanglots, dont il ne soupçonnait pas la possibilité, lui montaient à la gorge.

Il regarda Natacha qui chantait, et en son âme il se passa quelque chose de nouveau, d'heureux. Il était à la fois heureux et triste. Il n'avait aucune raison pour pleurer, mais il était prêt à le faire. Pourquoi ? Sur son ancien amour ? Sur la petite princesse ? Sur ses désillusions, ses espérances d'avenir ?... Oui et non. Ce qui surtout attirait ses

larmes, c'était la contradiction violente qu'il avait reconnue tout à coup entre quelque chose d'infini, de grand qui était en lui, et la matière étroite, corporelle qu'il était, lui, et même elle. Cette contradiction l'attristait et le réjouissait tandis qu'elle chantait.

Aussitôt que Natacha cessa de chanter, elle s'approcha de lui et lui demanda comment lui plaisait sa voix. Elle fit cette question et aussitôt devint confuse en comprenant qu'il ne fallait pas la faire. Il sourit en la regardant, et lui dit que son chant lui plaisait comme tout ce qu'elle faisait.

Le prince André partit tard le soir de chez les Rostov. Il se coucha, par habitude, mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait pas dormir. Tantôt, allumant la bougie, il s'asseyait sur son lit ; tantôt il se recouchait et ne souffrait pas de l'insomnie ; son âme était joyeuse et neuve, comme si elle se fût échappée à l'air libre d'un réduit étouffant. Il ne lui venait pas en tête qu'il était amoureux de mademoiselle Rostov. Il ne pensait pas à elle, il se l'imaginait seulement et grâce à cela, toute sa vie se présentait à lui sous un jour nouveau. « De quoi m'occupé-je, à quoi bon travailler dans ce cadre étroit, fermé, quand la vie, toute la vie avec toutes ses joies, m'est ouverte ? » se disait-il. Et pour la première fois depuis longtemps il se mit à faire des plans joyeux pour l'avenir. Il décida qu'il devait s'occuper de l'éducation de son fils, lui trouver

un précepteur et le lui confier, ensuite donner sa démission et aller à l'étranger, voir l'Angleterre, la Suisse, l'Italie. « Je dois profiter de ma liberté pendant que je sens en moi tant de force et de jeunesse. Pierre avait raison quand il disait qu'il faut croire en la possibilité du bonheur pour être heureux. Et maintenant j'y crois. Laissons les morts ensevelir leurs morts ; pendant qu'on vit, il faut vivre et être heureux, » pensait-il.

Un matin, le colonel Adolphe Berg, que Pierre connaissait, comme il connaissait tout Moscou et Pétersbourg, arriva chez lui en uniforme tout brillant, des petits favoris pommadés, en avant, comme les portait l'empereur Alexandre Pavlovitch.

— J'étais tout à l'heure chez madame la comtesse votre épouse, et j'ai eu le malheur de ne point voir accepter ma demande. J'espère que chez vous, comte, je serai plus heureux, dit-il en souriant.

— Que désirez-vous, colonel ? Je suis à votre service.

— Maintenant, comte, je suis déjà tout à fait installé dans un nouvel appartement, — dit-il, sachant évidemment qu'une semblable nouvelle ne pouvait être qu'agréable, — c'est pourquoi je désirerais faire comme ça, une petite soirée, pour mes connaissances et celles de ma femme (il sourit encore plus gracieusement). J'ai voulu demander à

madame la comtesse et à vous de me faire l'honneur de venir chez nous prendre une tasse de thé et souper.

Seule la comtesse Hélène Vassilievna, jugeant la société des Berg indigne d'elle, pouvait avoir la cruauté de refuser une telle invitation. Berg expliquait clairement pourquoi il désirait réunir chez lui une petite, mais bonne société, pourquoi cela lui serait agréable, qu'il regrettait l'argent dépensé pour les cartes et toute autre chose mauvaise, mais que, pour la bonne société, il était prêt à faire des sacrifices. Pierre ne pouvait refuser et promit en effet d'y aller.

— Seulement pas tard, comte ; oserais-je vous demander à huit heures moins dix ? Nous ferons une partie. Notre général y sera, il est très bon pour moi. Nous souperons, comte. Alors, c'est entendu ?

Contre son habitude d'être toujours en retard, Pierre, ce soir, au lieu de huit heures moins dix arriva chez Berg à huit heures moins le quart.

Les Berg, après avoir préparé tout ce qu'il fallait pour la soirée, étaient déjà prêts à recevoir les invités.

Berg et sa femme étaient assis dans le nouveau cabinet de travail, propre, clair, orné de bustes, de tableaux, de meubles neufs. Berg, en uniforme neuf boutonné, était assis près de sa femme et lui expliquait qu'on pouvait et devait toujours avoir

pour connaissances des gens supérieurs, parce qu'alors seulement il y a agrément à avoir des connaissances. « On peut imiter quelque chose, demander quelque chose. Tenez, regardez comment j'ai vécu depuis mon premier grade (Berg ne comptait pas sa vie par années mais par avancements), mes camarades ne sont encore rien et moi je suis en passe d'être commandant de régiment, j'ai le bonheur d'être votre mari (il se leva et baisa la main de Véra, et, en allant près d'elle, il arrangea le coin du tapis). Et comment ai-je acquis tout cela ? Principalement par mon tact à choisir mes connaissances. Il va sans dire qu'il faut être vertueux et exact. »

Berg sourit avec la conscience de sa supériorité sur une faible femme, et se tut en pensant que sa charmante épouse était une femme de tête et que, cependant, elle ne pouvait comprendre ce qui fait la supériorité d'un homme, « EIN MANN ZU SEIN ». A ce moment Véra sourit aussi avec la conscience de sa supériorité sur le bon mari vertueux, mais qui, selon la conception de Véra, de même que tous les hommes comprenait mal la vie. Berg, jugeant d'après sa femme, trouvait toutes les femmes faibles et sottes. Véra, jugeant d'après son mari, et généralisant ses observations, croyait que tous les hommes ne font que s'attribuer l'intelligence, mais qu'en réalité ils ne comprennent rien, sont orgueilleux et égoïstes.

Berg se leva, et enlaçant prudemment sa femme pour ne point froisser les dentelles qu'il avait payées cher, il l'embrassa sur la bouche.

— Une seule chose : que nous n'ayons pas trop vite d'enfants, dit-il par une inconsciente association d'idées.

— Oui, répondit Véra, je n'en désire pas du tout. Il faut vivre pour la société.

— Juste pareil à celui de la princesse Ussoupov, dit Berg avec un sourire bon et heureux en désignant le col de Véra.

A ce moment on annonça le comte Bezoukhov. Les deux époux échangèrent un sourire satisfait, chacun s'attribuant l'honneur de cette visite.

« Voilà ce que c'est que de savoir se créer des connaissances ; voilà ce que c'est que de savoir se conduire, » pensa Berg.

— Seulement, je t'en prie, quand je m'occuperai des hôtes, ne m'interromps pas, parce que je sais de qui il faut s'occuper et ce qu'il faut dire à chacun.

Berg sourit aussi.

— Pas toujours, pour les hommes il faut une conversation masculine.

Pierre fut reçu dans le salon neuf où l'on ne pouvait s'asseoir nulle part sans détruire la symétrie et l'ordre, et l'on comprend facilement que Berg se montrait magnanime en proposant de rompre la symétrie d'un fauteuil ou d'un canapé

pour un hôte si cher, mais lui-même, se trouvant visiblement en une sorte d'indécision fébrile, remit la solution de cette question au choix de l'hôte.

Pierre détruisit la symétrie en approchant une chaise, et aussitôt Berg et Véra commencèrent la soirée en s'interrompant l'un l'autre et occupant le visiteur.

Véra, ayant décidé dans sa jugeotte qu'il fallait causer à Pierre de l'ambassade française, commença aussitôt la conversation. Berg, ayant jugé qu'une conversation masculine était nécessaire, interrompit sa femme en entamant la question de la guerre avec l'Autriche et, involontairement, passa aux considérations personnelles : à la proposition qui lui était faite de participer à la campagne d'Autriche et aux raisons pour lesquelles il n'avait pas accepté. Bien que la conversation fût très embrouillée et que Véra fût fâchée par l'irruption de l'élément masculin, les deux époux sentaient avec plaisir, bien qu'il n'y eût qu'un hôte, que *la soirée* était bien lancée et qu'elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à toute autre soirée, avec les conversations, le thé, les bougies allumées.

Boris, le vieux camarade de Berg, arriva peu après. Il gardait envers Berg et Véra une certaine nuance de supériorité et de protection. Après Boris vinrent une dame avec un colonel, ensuite le

général lui-même, ensuite les Rostov et la soirée fut indiscutablement semblable à toutes les soirées. Berg et Véra ne pouvaient retenir un sourire joyeux à la vue de ce mouvement dans le salon, du bruit des conversations détachées, du frou-frou des robes, des saluts. Tout était comme chez tout le monde ; le général, qui s'extasiait sur l'appartement, tapait sur l'épaule de Berg et surtout, avec un sans-gêne paternel, donnait l'ordre de préparer la table pour le boston. Le général s'assit près du comte Ilia Andréievitch, comme l'hôte le plus considérable après lui. Les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes, la maîtresse près de la table à thé où se trouvaient les mêmes gâteaux, les mêmes corbeilles qu'à la soirée des Panine : tout était absolument comme chez tout le monde.

XXI

Pierre, comme un des hôtes les plus importants, devait jouer au boston avec Ilia Andréievitch, le général et le colonel. A la table de jeu, Pierre était assis en face de Natacha, et il était frappé du changement étrange qui s'était accompli en elle depuis le bal. Natacha était taciturne et, non seulement elle n'était pas si jolie qu'au bal, mais elle eût été laide sans un air doux et indifférent à tout. « Qu'a-t-elle donc? » pensait Pierre en la regardant. Elle était assise près de sa sœur à la table à thé, et, sans empressement, répondait quelque chose à Boris assis près d'elle. Pierre, qui jouait la volte et faisait, à la joie de son partenaire, cinq levées, entendant le bruit des saluts et le son des pas de quelques personnes qui entraient dans la chambre, pendant qu'il ramassait ses levées, la regarda de nouveau.

« Que lui est-il arrivé? » se dit-il, encore plus surpris.

Le prince André, avec une expression tendre, était devant elle et lui disait quelque chose. Elle, en soulevant la tête, les joues rouges, et s'efforçant de retenir sa respiration, le regardait. La lumière vive d'un feu intérieur éteint autrefois brûlait de nouveau en elle. Elle se transformait toute. De laide elle devenait telle qu'elle était au bal.

Le prince André s'approcha de Pierre et celui-ci remarqua une expression nouvelle de jeunesse sur le visage de son ami.

Durant le jeu, Pierre changea de place plusieurs fois, tantôt tournant le dos à Natacha, tantôt en face d'elle, et durant six robs, il les observait, elle et son ami. « Il se passe entre eux quelque chose de très important, » pensait Pierre. Et un sentiment joyeux et en même temps amer l'émouvait et lui faisait oublier ses ennuis.

Après six robs, le général se leva en disant qu'il était impossible de jouer ainsi, et Pierre reçut la liberté. Natacha, avec Sonia et Boris, causaient dans un coin. Véra, avec un sourire fin, disait quelque chose au prince André. Pierre s'approcha de son ami, et après avoir demandé si l'on ne disait pas de secret, il s'assit près d'eux. Véra, en remarquant l'attention du prince André pour Natacha, décida qu'à une soirée, une vraie soirée, il était nécessaire de faire de fines allusions au sen-

timent, et, profitant du moment où le prince était seul, elle entama avec lui une conversation sur le sentiment, en général, et sur sa sœur en particulier. Avec un hôte si intelligent que lui semblait le prince André, il fallait mettre en œuvre tout son art diplomatique.

Quand Pierre s'approcha d'eux, il remarqua que Véra était dans le feu de la conversation et que le prince André, ce qui lui arrivait rarement, semblait confus.

— Qu'en pensez-vous ? disait Véra avec un sourire fin. Vous, prince, vous êtes si pénétrant et vous comprenez d'un coup le caractère des gens, que pensez-vous de Nathalie ? Peut-elle être fidèle dans ses attachements, peut-elle, comme d'autres femmes (Véra pensait à elle-même), aimer à jamais un homme et lui rester fidèle, ce qui est, je crois, le véritable amour ? Qu'en pensez-vous, prince ?

— Je connais trop peu votre sœur pour résoudre une question si délicate, répondit le prince André avec un sourire moqueur sous lequel il voulait cacher sa gêne ; et en outre, j'ai remarqué que moins la femme plaît, plus elle est fidèle. Et il regarda Pierre qui, à ce moment, s'approchait d'eux.

— Oui, c'est vrai, prince, continua Véra, en notre temps (elle mentionnait notre temps, comme en général aiment à le faire les gens bornés qui supposent avoir trouvé et connaître à fond les particularités de notre époque, et que les qualités des

gens changent avec le temps), en notre temps la jeune fille a tant de liberté que LE PLAISIR D'ÊTRE COURTISÉE étouffe souvent en elle le sentiment vrai. ET NATHALIE, IL FAUT L'AVOUEUR, Y EST TRÈS SENSIBLE. — Cette nouvelle allusion à Nathalie fit de nouveau froncer le sourcil du prince André. Il voulut se lever, mais Véra de continuer avec un sourire encore plus fin :

— Je pense que personne n'a été si COURTISÉ qu'elle, mais jusqu'à présent personne ne lui a plu sérieusement. Vous savez, comte, dit-elle à Pierre, même notre charmant cousin Boris était, ENTRE NOUS, très, très DANS LE PAYS DU TENDRE...

Le prince André, les sourcils froncés, se taisait.

— Vous êtes bien, vous, avec Boris? lui dit Véra.

— Oui, je le connais...

— Il vous a probablement parlé de son amour d'enfant pour Natacha?

— Ah! il y avait un amour d'enfance? demanda tout à coup le prince André en rougissant.

— Oui, VOUS SAVEZ, ENTRE COUSIN ET COUSINE, CETTE INTIMITÉ MÈNE QUELQUEFOIS A L'AMOUR; LE COUSINAGE EST UN DANGEREUX VOISINAGE, N'EST-CE PAS?

— Oh! sans doute, dit le prince André. Et tout à coup, avec une animation inaccoutumée, il se mit à plaisanter avec Pierre sur ce sujet; sur les rapports qu'il devait avoir avec sa cousine quin-

quagénaire de Moscou, et, au milieu de cette conversation plaisante, il se leva, puis, prenant Pierre sous le bras, l'emmena à part.

— Eh bien, quoi? demanda Pierre avec étonnement, en remarquant l'animation étrange de son ami et le regard qu'en se levant il jeta sur Natacha.

— Il me faut... il me faut causer avec toi, dit le prince André. Tu sais, nos gants de femme (il parlait des gants de maçon qu'on donnait à chaque nouvel élu pour qu'il les remit à la femme aimée), je... mais, mais, je te parlerai après...

Avec un éclat étrange des yeux et une nervosité dans les mouvements le prince André s'approcha de Natacha et s'assit près d'elle. Pierre vit que le prince André lui demandait quelque chose et qu'elle lui répondait en rougissant.

Mais à ce moment, Berg s'approcha de Pierre, et le pria instamment de prendre part à la discussion entre le général et le colonel sur les affaires d'Espagne.

Berg était content et heureux. Un sourire de satisfaction ne quittait pas son visage. La soirée était très belle et tout à fait comme celles qu'il avait vues. Tout était pareil : les conversations fines des dames, les cartes au jeu, le général qui élevait la voix, et le samovar, et les gâteaux. Une seule chose qu'il voyait à toutes les soirées et désirait

imiter, manquait : la conversation à haute voix entre les hommes et la discussion sur un sujet important et intellectuel. Le général entama cette conversation et Berg y entraîna Pierre.

XXII

Le lendemain, sur l'invitation du comte Ilia Andréiévitich, le prince André alla dîner chez les Rostov et y passa toute la journée.

Tous, à la maison, sentaient pour qui venait le prince André, et lui, sans le cacher, tâcha d'être out le temps avec Natacha. Non seulement dans l'âme de Natacha, effrayée, mais heureuse, enthousiaste, mais dans toute la maison, se sentait la peur de quelque chose d'important qui devait se réaliser. La comtesse, les yeux tristes, pensifs et sévères, regardait le prince André pendant qu'il parlait à Natacha et, timidement, pour feindre, commençait une conversation sans importance, dès qu'il se retournait vers elle. Sonia avait peur de quitter Natacha et craignait de les gêner quand elle était avec eux. Natacha pâlisait de crainte timide quand, pour un moment, elle restait avec lui en tête à tête. Le prince André la frappait par sa timi-

dité. Elle sentait qu'il avait quelque chose à dire, mais qu'il ne pouvait s'y décider.

Quand le soir le prince André partit, la comtesse s'approcha de Natacha et lui demanda à voix basse :

— Eh bien, quoi ?

— Maman, au nom de Dieu, ne me demandez rien maintenant. On ne peut parler de cela.

Mais cependant, ce soir, Natacha, tantôt émue, tantôt effrayée, les regards immobiles, resta longtemps couchée dans le lit de sa mère. Tantôt elle lui racontait comment il lui faisait des compliments, puis lui disait qu'il partirait à l'étranger, tantôt lui demandait où ils passeraient l'été, tantôt lui parlait de Boris.

— Mais je n'ai jamais éprouvé rien de pareil ! disait-elle ; seulement, je suis mal à l'aise devant lui, j'ai peur ; qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que cela signifie que c'est vrai ? Hein ? Maman, vous dormez ?

— Non, mon amie ; moi aussi, j'ai peur, répondit la comtesse. Va dormir.

— Ce n'est pas la peine, je ne dormirai pas. Quelle bêtise de dormir ! Maman, jamais, jamais je n'ai senti rien de pareil ! répétait-elle, terrifiée et étonnée de ce sentiment qu'elle apercevait en elle. Pouvions-nous penser !

Il semblait à Natacha qu'elle était éprise du prince André depuis qu'elle l'avait vu pour la pre-

mière fois à Otradnoïé. Elle était effrayée de ce bonheur étrange et inattendu que celui qu'elle avait choisi alors (elle en était fermement convaincue), que celui-ci se fût rencontré de nouveau avec elle, et, comme il semblait, ne fût pas indifférent à son égard. « Et comme exprès, il se trouve juste là quand nous sommes à Pétersbourg, et il a fallu que nous nous rencontrions à ce bal. Tout ça, c'est la destinée. C'est clair que tout ça est amené par la destinée. Dès la première fois que je l'ai aperçu, j'ai senti quelque chose de particulier. »

— Que t'a-t-il dit encore? Quels sont ces vers, dis-moi... dit pensivement la mère en l'interrogeant sur les vers que le prince André avait écrits sur l'album de Natacha.

— Maman, ce n'est pas mal qu'il soit veuf?

— Assez, Natacha, prie Dieu. LES MARIAGES SE FONT DANS LES CIEUX.

— Ma petite colombe, maman, comme je vous aime, comme je me sens bien! s'écria Natacha avec des larmes de bonheur et d'émotion, en enlaçant sa mère.

Dans ce temps, le prince André était chez Pierre et lui parlait de son amour pour Natacha et de son intention ferme de l'épouser.

Ce jour-là, il y avait un raout chez la comtesse Hélène Vassilievna. Parmi les hôtes : l'ambassadeur français, le grand-duc qui depuis peu était

devenu le visiteur assidu de la maison de la comtesse, et beaucoup de brillantes dames et messieurs. Pierre, en bas, traversait les salons et étonnait tous les invités par son air concentré, distrait et sombre.

Depuis le bal, Pierre s'était senti atteint d'une hypocondrie, qu'avec des efforts désespérés il essayait de vaincre. Depuis le rapprochement du grand-duc avec sa femme, tout à fait sans s'y attendre, il avait été nommé chambellan et depuis, il commençait à éprouver de l'ennui et de la honte dans la grande société, et des idées sombres sur la vanité de tout ce qui est humain l'assaillaient souvent. Depuis qu'il avait remarqué les sentiments de sa protégée Natacha et du prince André, cette humeur sombre s'augmentait encore par le contraste entre sa situation et celle de son ami. Il tâchait également de ne penser ni à sa femme, ni à Natacha, ni au prince André. De nouveau tout lui semblait mesquin en comparaison avec l'éternité. De nouveau se posait à lui la question : Pourquoi ? et, jour et nuit, il s'efforçait de travailler aux œuvres maçonniques, espérant par là éloigner les mauvais esprits.

Pierre, en sortant de chez la comtesse, à minuit, s'était assis chez lui, en haut, dans la chambre basse pleine de fumée ; dans sa robe de chambre usée, devant la table, il recopiait des actes originaux écossais, quand quelqu'un entra chez lui.

C'était le prince André.

— Ah ! c'est vous ? dit Pierre d'un ton distrait et mécontent. Moi, voilà, je travaille, fit-il en montrant le cahier, et de cet air d'échapper aux misères de la vie, avec lequel les malheureux regardent leur travail.

Le prince André, le visage brillant, enthousiaste, transformé, s'arrêta devant Pierre et, sans remarquer son air triste, avec l'égoïsme du bonheur, lui sourit.

— Eh bien, mon ami ? dit-il. Hier je voulais te parler et aujourd'hui je suis venu chez toi pour cela. Jamais je n'ai éprouvé rien de pareil. Je suis amoureux, mon ami.

Pierre, tout à coup soupira lourdement et laissa tomber son gros corps sur le divan, près du prince André.

— De Nathalie Rostov, hein ? — dit-il.

— Oui, oui, de qui donc, sinon d'elle ? Je ne l'aurais jamais cru, mais ce sentiment est plus fort que moi. Hier, j'étais tourmenté, j'ai souffert ; mais je ne donnerais cette souffrance pour rien au monde. Auparavant je ne vivais pas. C'est seulement maintenant que je vis, mais je ne puis vivre sans elle. Mais peut-elle m'aimer ? Je suis vieux pour elle... Pourquoi donc ne dis-tu rien ?...

— Moi ? Moi ? que vous avais-je dit ? fit tout à coup Pierre ; — et, se levant, il se mit à marcher dans la chambre. — Je l'avais toujours pensé...

Cette jeune fille est un tel trésor, tel... c'est une fille rare... Cher ami, je vous en prie, ne réfléchissez pas, ne doutez pas et mariez-vous, mariez-vous, mariez-vous; et je suis convaincu qu'il n'y aura pas d'homme plus heureux que vous.

— Mais elle ?

— Elle vous aime.

— Ne dis pas de bêtises... fit le prince André en souriant et regardant Pierre dans les yeux.

— Elle vous aime... je le sais — cria Pierre.

— Non, écoute, dit le prince André en le retenant par la main, sais-tu dans quelle situation je suis ? J'ai besoin de tout dire à quelqu'un.

— Eh bien, eh bien ! dites. Je suis très heureux.

Et en effet, le visage de Pierre changeait, les rides s'effaçaient, et, l'air joyeux, il écoutait le prince André.

Celui-ci avait l'air d'un autre homme. Où étaient son ennui, son mépris de lui, son désenchantement ? Pierre était la seule personne devant qui il pouvait se décider à se confesser, et il lui exprimait tout ce qu'il avait dans l'âme. Tantôt aisément, hardiment, il traçait les plans d'un long avenir, disait qu'il ne pouvait sacrifier son bonheur pour le caprice de son père, qu'il le forcerait à consentir à son mariage, à l'aimer, ou qu'il se passerait de son consentement. Tantôt il s'étonnait de ce sentiment qui le prenait tout entier, comme d'une chose étrangère, indépendante de lui.

— Je n'aurais pas cru celui qui m'aurait dit que je pouvais tant aimer. Ce n'est pas du tout le sentiment que j'ai éprouvé auparavant. Pour moi le monde est partagé en deux moitiés : elle, et là, le bonheur, l'espoir ; l'autre moitié, tout ce où elle n'est pas ; là-bas, la tristesse, l'obscurité, — dit le prince André.

— L'obscurité, les ténèbres, répéta Pierre, oui, je comprends.

— Je ne puis pas ne point aimer la lumière ; ce n'est pas ma faute, et je suis très heureux. Tu me comprends ? Je sais que tu partages ma joie.

— Oui, oui, affirma Pierre en fixant sur son ami des yeux attendris et tristes. Et plus le sort du prince André lui paraissait brillant, plus le sien lui semblait sombre.

XXIII

Pour le mariage, il fallait le consentement du père, et le lendemain, le prince André partit chez son père.

Celui-ci reçut la communication de son fils avec un calme apparent et un courroux secret. Il ne pouvait comprendre pourquoi il voulait changer sa vie, y introduire quelque chose de nouveau, quand sa vie, à lui, était déjà terminée.

— Qu'ils me laissent seulement finir comme je veux et ensuite ils feront ce qu'ils voudront, se disait le vieux. Cependant il employa avec son fils la diplomatie qu'il employait dans les cas importants. En prenant le ton le plus calme, il discuta la chose.

Premièrement, le mariage n'était pas brillant sous le rapport de la parenté, de la fortune, de la noblesse ; deuxièmement, le prince André n'était pas de la première jeunesse et était faible de santé (le vieux insistait particulièrement sur ce point),

et elle était très jeune ; troisièmement il y avait un fils qu'il était regrettable de donner à une jeune femme ; quatrièmement, enfin, dit le père en regardant son fils d'un air railleur, je te demande d'ajourner cela pour une année. Va, à l'étranger, soigne-toi, cherche, comme tu en as l'intention, un Allemand pour le prince Nicolas, et après, si enfin l'amour, la passion, l'entêtement pour la personne sont si grands, alors, marie-toi. C'est mon dernier mot, sache-le, le dernier..., acheva le prince d'un ton qui montrait que rien ne le ferait revenir sur cette décision.

Le prince André vit clairement que son père espérait que ses sentiments ou ceux de sa future fiancée ne soutiendraient pas l'épreuve d'une année, ou que lui-même serait mort d'ici-là, et il résolut de suivre la volonté de son père, de faire sa demande et d'ajourner le mariage à une année.

Trois semaines après sa dernière soirée chez les Rostov, le prince André revenait à Pétersbourg.

Le lendemain de son explication avec sa mère, Natacha attendit Bolkonski toute la journée, mais il ne vint pas ; le jour suivant, le troisième, ce fut la même chose. Pierre ne venait pas non plus et Natacha, ne sachant pas que le prince André était parti chez son père, ne pouvait s'expliquer son absence.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Natacha ne voulait se montrer nulle part et errait dans sa chambre comme une ombre, oisive et désolée. Le soir, en cachette de tous, elle pleurait et n'allait pas chez sa mère. A chaque instant elle rougissait et s'énervait. Elle s'imaginait que tous connaissaient son dépit et se moquaient d'elle ou la plaignaient. Jointe à toute l'intensité de sa douleur intime, la blessure de l'amour-propre augmentait encore son malheur.

Un jour elle vint chez la comtesse, pour lui dire quelque chose, et, tout à coup, elle se mit à pleurer. Ses larmes coulaient comme celles d'un enfant humilié qui ne sait lui-même pourquoi il est puni.

La comtesse se mit à la calmer. Natacha, qui d'abord écoutait les paroles de sa mère, tout à coup l'interrompit :

— Assez, maman. Je ne pense pas et ne veux pas penser ! Eh bien, il venait, il a cessé, cessé...

Sa voix tremblait. Elle était sur le point de pleurer, mais se retenant, elle continua tranquillement :

— Je ne veux pas du tout me marier ; et j'ai peur de lui. Maintenant je suis tout à fait calme...

Le lendemain, après cette conversation, Natacha mit une vieille robe qu'elle aimait particulièrement parce qu'elle s'y trouvait très à l'aise pour le matin, et, de ce jour, elle reprit le train de vie dont

elle s'était déshabituée depuis le bal. Après avoir pris le thé, elle alla au grand salon qu'elle aimait à cause de sa forte résonnance et se mit à solfier.

Quand elle eut terminé la première leçon, elle s'assit au milieu de la salle et répéta une phrase musicale qui lui plaisait particulièrement. Elle écoutait avec plaisir le charme avec lequel ses sons, en se répandant, emplissaient tout le vide de la salle puis s'éteignaient lentement; et tout à coup elle devint gaie. « A quoi bon y penser beaucoup, c'est bien sans cela! » se dit-elle, et elle se mit à marcher de long en large, sur le parquet sonore de la salle, non pas simplement, mais en changeant de pas chaque fois et glissant du talon sur la pointe; (elle avait les chaussures neuves qu'elle préférait), puis joyeuse comme en entendant le son de sa voix, elle écoutait le choc régulier du talon et le grincement des pointes. En passant devant le miroir elle s'y regardait. « Voilà comme je suis! » semblait dire l'expression de son visage quand elle se voyait. « Eh bien, c'est bon, il ne me faut personne! »

Le valet voulut entrer pour arranger quelque chose dans le salon; mais elle ne le laissa pas, ferma derrière lui la porte et continua sa promenade. Ce matin-là, elle revenait de nouveau à son état favori d'amour de soi-même et d'admiration pour sa personne... « Quel charme cette Nathalie! se disait-elle de nouveau comme si c'eût été un

personnage masculin qui parlât d'elle. Belle, jolie voix, jeune, et elle ne fait de mal à personne ; il faut seulement la laisser tranquille. » Mais bien qu'on la laissât tranquille elle ne pouvait être calme et aussitôt le sentait.

La porte du perron s'ouvrit dans le vestibule ; quelqu'un demanda si l'on était à la maison. Des pas se firent entendre. Natacha se regardait dans le miroir mais ne se voyait pas. Elle entendait des sons dans l'antichambre. Quand elle s'aperçut, son visage était pâle. C'était *lui*. Elle en était sûre, bien qu'elle entendît à peine le son de sa voix à travers les portes fermées.

Pâle et effrayée, elle accourut au salon.

— Maman ! Bolkonski est arrivé ! Maman, c'est terrible, c'est insupportable ! Je ne veux pas... me tourmenter ! Que dois-je faire ?

La comtesse n'avait pas le temps de lui répondre que déjà le prince André, le visage troublé et sérieux, entra au salon.

Aussitôt qu'il aperçut Natacha, son visage s'éclaira. Il baisa la main de la comtesse, celle de Natacha et s'assit sur le canapé :

— Il y a longtemps que nous n'avons pas eu le plaisir... commença la comtesse, mais le prince André l'interrompit en répondant à sa question, pressé évidemment de dire ce qu'il lui fallait.

— Je ne suis pas venu chez vous de tout ce temps, parce que j'étais chez mon père. J'avais

besoin de lui parler de quelque chose de très important. Je ne suis arrivé que cette nuit même, dit-il en jetant un regard sur Natacha... J'aurais à vous parler, comtesse, ajouta-t-il après une minute de silence.

La comtesse soupira péniblement et baissa les yeux.

— Je suis à vous, ajouta-t-elle.

Natacha comprenait qu'elle devait se retirer ; mais elle ne pouvait le faire ; quelque chose lui serrait la gorge et, impoliment, les yeux grands ouverts, elle regarda fixement le prince André.

« Tout de suite ! Immédiatement ?... Non, c'est impossible ! » pensa-t-elle.

Il la regarda de nouveau et ce regard la convainquit qu'elle ne se trompait pas. Oui... tout de suite, à l'instant, son sort se déciderait.

— Va, Natacha, je t'appellerai, — murmura la comtesse.

Natacha regarda le prince André et sa mère avec des yeux effrayés et suppliants et sortit.

— Comtesse, je suis venu demander la main de votre fille, prononça le prince André.

Le visage de la comtesse rougit, d'abord elle ne répondit rien.

— Votre proposition... commença lentement la comtesse.

Le prince André se taisait et la regardait.

— Votre proposition... (elle était gênée) nous

est agréable et... je l'accepte et j'en suis heureuse. Et mon mari... j'espère... mais, cela dépend d'elle-même...

— Je le lui demanderai quand j'aurai votre consentement... Vous me le donnez? dit le prince André.

— Oui... prononça la comtesse.

Elle lui tendit la main et avec un sentiment mêlé de tendresse et de crainte elle appuya ses lèvres sur le front du prince André pendant qu'il lui baisait la main. Elle désirait l'aimer comme son fils, mais elle le sentait trop étranger et imposant pour cela.

— Je suis persuadée que mon mari consentira, dit la comtesse; mais votre père?

— Mon père, à qui j'ai communiqué mes intentions, met comme condition absolue de son consentement que le mariage n'ait pas lieu avant une année, et c'est ce que je voulais vous dire, dit le prince André.

— C'est vrai que Natacha est encore jeune, mais si longtemps...

— Ce ne peut être autrement, fit en soupirant le prince André.

— Je vous l'enverrai, dit la comtesse; et elle sortit du salon.

— Dieu seigneur, aie pitié de moi, répétait-elle en allant chercher sa fille. Sonia lui dit que Natacha était dans sa chambre à coucher.

Elle était assise sur son lit, pâle, les yeux secs ; elle regardait l'icône et, en se signant rapidement, murmurait quelque chose. En apercevant sa mère elle bondit et se précipita vers elle.

— Quoi ? Maman ? Quoi ?

— Va, va près de lui. Il demande ta main, dit la comtesse froidement, à ce qu'il sembla à Natacha, Va, va, répétait-elle avec tristesse et reproche derrière sa fille qui courait ; et elle soupirait péniblement.

Natacha ne se souvenait pas comment elle entra au salon. A la porte, elle l'aperçut et s'arrêta. « Est-ce que cet étranger est maintenant devenu *tout* pour moi ? » se demanda-t-elle et elle ; se répondit aussitôt : « Oui, tout. Lui seul m'est maintenant plus cher que tout au monde ! » Le prince André s'approcha d'elle les yeux baissés.

— Je vous ai aimée depuis que je vous ai vue. Puis-je espérer ?...

Il la regardait. L'expression grave et passionnée de son visage le frappait. Son visage disait : « Pourquoi interroger, pourquoi douter de ce qu'on ne peut ignorer ? Pourquoi parler quand on ne peut exprimer avec des paroles ce que l'on sent » ?

Elle s'approcha de lui et s'arrêta. Il prit sa main et la baisa.

— M'aimez-vous ?

— Oui, oui, dit Natacha comme si elle avait du

dépit ; elle soupira profondément, puis plus souvent et sanglota.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous ?

— Ah ! je suis si heureuse ! répondit-elle en souriant à travers ses larmes ; elle s'inclina vers lui, réfléchit une seconde comme si elle s'interrogeait et l'embrassa.

Le prince André tenait ses mains, la regardait dans les yeux et ne trouvait pas en son âme l'ancien amour pour elle. Tout d'un coup quelque chose se changeait en lui, il n'y avait plus le charme ancien, poétique, mystérieux du désir, mais la pitié pour sa faiblesse de femme et d'enfant, la peur devant sa tendresse et sa confiance, la conscience à la fois pénible et joyeuse du devoir qui le liait à elle pour toujours. Le sentiment actuel, bien qu'il ne fût pas si pur et si poétique que l'ancien, était plus profond et plus vif.

— Votre mère vous a-t-elle dit que ce ne peut être avant un an ? dit le prince André en continuant à la regarder dans les yeux. « Suis-je cette fillette enfant (comme tous disaient de moi) ? pensait Natacha ; est-ce moi qui suis à partir de ce moment *la femme*, l'égale de cet étranger charmant, intelligent, respecté même par mon père. Est-ce vrai que maintenant on ne peut déjà plus plaisanter avec la vie, que maintenant je suis une grande personne, que je suis responsable de cha-

cun de mes actes, de chaque parole? Oui, que m'a-t-il demandé? »

— Non, répondit-elle, mais elle ne savait pas ce qu'il avait demandé.

— Pardonnez-moi, dit le prince André, vous êtes si jeune et moi j'ai tant vécu déjà. J'ai peur pour vous, vous ne vous connaissez pas.

Natacha écoutait attentivement, essayant de comprendre le sens de ces paroles et ne comprenant pas.

— Quelque pénible que me soit cette attente d'une année qui ajourne mon bonheur, continua le prince André, pendant ce délai vous vous examinerez. Dans une année je vous demanderai de faire mon bonheur, mais vous êtes libre... Nos fiançailles resteront secrètes, et si vous vous convainquez que vous ne m'aimiez pas ou si vous aimiez... dit le prince André avec un sourire forcé.

— Pourquoi dites-vous cela? l'interrompit Natacha. Vous savez que depuis le jour où vous vîtes à Otradnoié je vous ai aimé, prononça-t-elle, fermement convaincue de dire la vérité.

— Pendant un an, vous vous connaîtrez. .

— Un an! s'écria tout à coup Natacha, comprenant seulement maintenant que le mariage était ajourné à une année. Pourquoi un an? Pourquoi?

Le prince André lui en expliqua la cause.

Natacha ne l'écoutait pas.

— N'est-ce pas possible autrement? demanda-t-elle.

Le prince André ne répondit rien, son visage exprimait l'impossibilité de changer cette décision.

— C'est terrible! Non, c'est affreux! affreux! se mit à dire tout à coup Natacha qui sanglota de nouveau. Je mourrai en attendant une année. C'est impossible! c'est affreux!

Elle regarda le visage de son fiancé et crut y voir une expression de pitié et d'étonnement.

— Non, non, je ferai tout, dit-elle soudain en essuyant ses larmes. Je suis si heureuse!

Le père et la mère entrèrent au salon et bénirent les fiancés.

Depuis ce jour le prince André vint chez les Rostov comme fiancé.

XXIV

Il n'y eut pas de fiançailles et l'on ne dit à personne que Bolkonski et Natacha étaient fiancés. Le prince André y tenait. Il objectait qu'étant la cause du retard, il en devait seul porter la peine. Il disait que sa parole le liait pour toujours, mais qu'il ne voulait pas lier Natacha et lui laissait toute liberté. Dans six mois, si elle sent qu'elle ne m'aime pas, elle aura le droit de me refuser. Il va sans dire que ni les parents, ni Natacha ne voulaient entendre parler de cela, mais le prince André insistait. Il venait chaque jour chez les Rostov, mais il ne se tenait pas avec Natacha comme un fiancé. Il lui disait *vous* et lui baisait la main. Après la demande en mariage, entre le prince André et Natacha s'établirent des relations tout autres que celles qu'ils avaient auparavant : des relations amicales, simples. Il se trouvait que jusqu'ici ils ne se connaissaient pas l'un l'autre. Tous deux aimaient à

se rappeler comment ils se jugeaient quand ils n'étaient encore *rien* l'un pour l'autre. Maintenant tous deux se sentaient des êtres tout autres. Autrefois ils étaient dissimulés, maintenant ils étaient simples et francs.

Dans la famille, on sentit d'abord quelque gêne dans les rapports avec le prince André; il avait l'air d'un homme d'un autre milieu, et pendant longtemps Natacha accoutuma ses familiers au prince André, affirmant à tous, avec fierté, qu'il semblait particulier, mais qu'en somme il était comme tout le monde, qu'elle n'avait pas peur de lui et que personne n'en devait avoir peur. Au bout de quelque temps la famille s'habitua à lui, et, sans se gêner de sa présence, on menait le train de vie ordinaire auquel il prenait part. Il savait parler de l'exploitation avec le comte, toilette avec la comtesse et Natacha, albums et tapisserie avec Sonia. Parfois les Rostov, entre eux et devant le prince André, s'étonnaient de ce qui était arrivé, et combien les signes de la destinée étaient évidents : l'arrivée du prince André à Otradnoïé, leur séjour à Pétersbourg, la ressemblance entre le prince André et Natacha que la vieille bonne avait remarquée à la première visite du prince, la discussion entre André et Nicolas, en 1805, et encore beaucoup d'autres circonstances remarquées par les familiers.

Dans la maison régnait cet ennui poétique et si-

ne faut pas parler de cela, une seule chose : quoi qu'il vous arrive, quand je ne serai pas là.....

— Que peut-il donc arriver ?

— Quelque malheur qu'il advienne, je vous demande, mademoiselle Sophie, de vous adresser à lui seul pour le conseil et l'aide. C'est l'homme le plus distrait et le plus drôle, mais c'est un cœur d'or.

Ni le père, ni la mère, ni Sonia, ni le prince André lui-même ne pouvaient prévoir quel effet la séparation avec son fiancé produirait sur Natacha. Rouge et émue, les yeux secs, elle parcourait tout le jour la maison, s'occupant des choses les plus minimes, comme si elle ne comprenait pas ce qui l'attendait. Elle ne pleurait pas, même au moment où, lui disant adieu, il baisa pour la dernière fois sa main. — « Ne partez pas ! » lui dit-elle d'une voix qui lui fit se demander si en effet il ne devait pas rester, et dont il se souvint pendant longtemps. Quand il fut parti, elle ne pleura pas non plus, mais, pendant quelques jours, elle restait assise dans sa chambre, ne s'intéressant à rien et parfois seulement disant : « Ah ! pourquoi est-il parti ! »

Mais deux semaines après son départ, à la surprise de ceux qui l'entouraient, elle s'éveilla de son malaise moral, devint telle qu'auparavant, mais avec son individualité morale changée, comme chez les enfants qui se lèvent avec une autre physionomie, après une longue maladie...

La santé et le caractère du prince Nicolas Andréévitch Bolkonskī, pendant cette dernière année, depuis le départ du fils, s'étaient beaucoup affaiblis. Il était devenu encore plus irritable qu'auparavant et presque tous les emportements de sa colère sans cause retombaient sur la princesse Marie.

Il parais sait chercher avec soin tous ses points aibles pour la torturer le plus cruellement.

La princesse Marie avait deux passions et, par elles, deux joies : son neveu Nikolouchka et la religion ; et toutes les deux étaient les sujets favoris de la moquerie du prince. De quoi qu'on parlât, il amenait la conversation sur la superstition des vieilles filles ou les gâteries envers les enfants.

— Tu veux en faire une vieille fille comme toi. C'est en vain, le prince André a besoin d'un fils et pas d'une fille. — Ou il s'adressait à mademoiselle Bourienne et lui demandait, devant la princesse

Marie, ce qu'elle pensait de nos prêtres et de nos icônes et plaisantait...

Il blessait sans cesse, très péniblement, la princesse Marie, mais elle lui pardonnait sans peine. Pouvait-il être coupable envers elle, pouvait-il, l'aimant comme elle le savait, être injuste à son égard ? Et qu'est-ce que c'est que la justice ? La princesse ne pensait jamais à ce mot « l'équité ». Toutes les lois compliquées de l'humanité se réduisaient pour elle à une loi simple et claire, la loi d'amour, de sacrifice que nous a donnée celui qui, étant Dieu, souffrit pour l'humanité avec amour. Qu'avait-elle à voir avec la justice et l'injustice des hommes ? Elle-même devait souffrir et aimer, et elle le faisait.

Pendant l'hiver le prince André vint à Lissia-Gori. Il était gai, doux et tendre, comme la princesse Marie ne l'avait pas vu depuis longtemps ; elle pressentit qu'il lui était arrivé quelque chose, mais il ne lui dit rien de son amour. Avant de partir, le prince André avait causé longuement avec son père et la princesse Marie remarqua qu'avant de se quitter, tous deux étaient mécontents l'un de l'autre. Peu après le départ du prince André, la princesse Marie écrivit de Lissia-Gori à Pétersbourg, à son amie Julie Karaguine (en ce moment, en deuil d'un de ses frères tué en Turquie), qu'elle rêvait de marier à son frère, comme le font toutes les jeunes filles.

« Les chagrins sont évidemment notre sort commun, chère et tendre Julie. Votre deuil est si terrible que je ne puis pas me l'expliquer autrement que comme une faveur particulière de Dieu qui, vous aimant, vient vous éprouver vous et votre excellente mère. Ah! mon amie! La religion seule peut, je ne dis pas nous consoler mais nous délivrer du désespoir. La religion seule peut nous expliquer ce que, sans son aide, l'homme ne peut comprendre : pourquoi les êtres nobles, bons, qui savent trouver le bonheur dans la vie, qui non seulement ne nuisent à personne mais sont nécessaires au bonheur des autres, sont appelés à Dieu, tandis que restent des êtres méchants, inutiles, nuisibles ou qui sont un fardeau pour les autres. La première mort que j'ai vue et que je n'oublierai jamais, c'est la mort de ma charmante belle-sœur, qui a produit sur moi tant d'impression. De même que vous demandez au sort pourquoi votre bon frère devait mourir, de même j'ai demandé pourquoi Lise devait mourir, cet ange qui non seulement n'avait fait de mal à personne, mais qui n'avait eu dans l'âme que des pensées bonnes. Eh quoi, mon amie! cinq ans se sont écoulés et moi, avec mon faible esprit, je commence enfin à comprendre clairement pourquoi elle devait mourir et comment cette mort n'était que l'expression de la bonté infinie du Créateur, dont tous les actes, bien que pour la plupart nous

ne les comprenions pas, ne sont qu'une manifestation de son amour infini envers ses créatures. Je pense souvent qu'elle était trop angélique et douce pour avoir la force de supporter tous les devoirs de mère. Elle était sans reproche comme femme, elle n'eût peut-être pas été telle comme mère. Maintenant, non seulement elle nous a laissé, et surtout au prince André, le regret et le souvenir les plus purs, mais là-haut, elle aura probablement cette place que je n'ose espérer pour moi. Mais sans déjà parler d'elle seule, cette mort prématurée et terrible a eu l'influence la plus bienfaisante, malgré toute sa tristesse, sur moi et sur mon frère. Au moment de sa perte, ces idées ne pouvaient me venir, alors j'étais les aurais chassées avec horreur, mais maintenant, elles sont claires et indiscutables. Je vous écris tout cela, mon amie, seulement pour vous convaincre de la vérité évangélique qui est devenue pour moi la règle de la vie. « Pas un seul cheveu ne tombera de la tête sans Sa volonté », et Sa volonté ne se guide que par l'amour infini envers nous. C'est pourquoi tout ce qui nous arrive, arrive pour notre bien.

» Vous demandez si nous passerons le prochain hiver à Moscou ? Malgré tout le désir de vous voir, je ne le pense pas, et je ne le souhaite pas. Vous vous étonnerez que la cause en soit à Buonaparte et voici pourquoi. La santé de mon père s'affaiblit à vue d'œil. Il ne peut souffrir la contradiction et

s'irrite. Cette irritation, comme vous le savez, est portée principalement sur les affaires publiques. Il ne peut supporter la pensée que Buonaparte traite d'égal à égal avec tous les empereurs d'Europe et surtout avec le nôtre, avec le petit-fils de la grande Catherine ! Comme vous le savez, je suis tout à fait indifférente aux choses politiques, mais, des paroles de mon père et par ses conversations avec Mikhaïl Ivanovitch, je sais tout ce qui se passe et surtout les honneurs qu'on accorde à Buonaparte ; il me semble qu'il n'y a guère qu'à Lissia-Gorï qu'on ne le reconnaît pas pour un grand homme et encore moins pour l'empereur des Français. Mon père ne peut le supporter ; vu ses idées sur les affaires politiques, et prévoyant les discussions qu'il aurait à cause de son habitude d'exprimer ses opinions sans se gêner, il ne parle pas volontiers du voyage à Moscou. Tout le profit qu'il tire de la cure, il le perd par ses discussions sur Buonaparte qu'il invective tout seul. En tout cas cela se décidera très prochainement. Notre vie de famille est toujours la même à l'exception de la présence de mon frère André. Lui, comme je vous l'ai déjà écrit, a beaucoup changé ces temps derniers. Depuis sa douleur ce n'est que de cette année qu'il revit moralement. Il est devenu tel que je le connaissais enfant : bon, tendre, avec ce cœur d'or dont je ne connais pas le pareil. Il a compris, à ce qu'il me semble, que la vie n'est pas finie pour

lui. Mais avec ce changement moral, il est physiquement très affaibli. Il a maigri, il est plus nerveux, je crains pour lui et je suis heureuse qu'il entreprenne ce voyage à l'étranger que les docteurs lui ont prescrit depuis longtemps. J'espère qu'il se rétablira.

» Vous m'écrivez qu'à Pétersbourg on parle de lui comme d'un des jeunes hommes les plus actifs, les plus instruits et intelligents. Pardonnez ma vanité de parente, je n'en avais jamais douté. On ne peut compter le bien qu'il a fait ici à tous, à commencer par ses paysans jusqu'aux gentilshommes. Il n'a trouvé à Pétersbourg que ce qu'il méritait. Je m'étonne comment, en général, les bruits arrivent de Pétersbourg à Moscou et surtout des bruits si faux que ceux que vous m'écrivez : le mariage imaginaire de mon frère avec la petite Rostov. Je ne pense pas qu'André se remarie jamais et surtout avec elle, et voici pourquoi : Premièrement, je sais bien qu'il parle rarement de défunt sa femme, mais la douleur de cette perte est entrée trop profondément dans son cœur pour qu'il se décide jamais à lui donner une remplaçante et à donner une belle-mère à notre petit ange. Deuxièmement, parce que je sais que cette personne n'est pas de ces femmes qui peuvent plaire au prince André ; je ne pense pas que le prince André la choisisse pour femme et je vous avouerai franchement que je ne le désire pas. Mais je bavarde

trop. Je termine ma deuxième feuille. Adieu, ma chère amie, que Dieu vous garde sous sa protection sainte et puissante. Ma chère compagne, mademoiselle Bourienne, vous embrasse. »

Au milieu de l'été, la princesse Marie reçut de Suisse une lettre du prince André, où il lui communiquait une nouvelle étrange, inattendue. Le prince André lui annonçait ses fiançailles avec la jeune Rostov. Toute cette lettre respirait l'enthousiasme amoureux pour sa fiancée et l'amitié tendre et confiante envers sa sœur. Il écrivait que jamais il n'avait aimé comme maintenant et que seulement maintenant il comprenait la vie. Il demandait à sa sœur de lui pardonner si à Lissia-Gorï il ne lui avait rien dit de cette décision bien qu'il en eût parlé à son père. Il ne le lui avait pas dit afin qu'elle ne se mît pas à intercéder auprès du père pour obtenir son consentement ; elle l'eût irrité sans atteindre le but et supporté tout le poids de son mécontentement. « Cependant, écrivait-il, la chose n'était pas encore si fermement résolue que maintenant, mon père me donna un

délai d'une année, et voilà que *six mois*, la moitié du délai imposé, sont écoulés, et je suis plus ferme que jamais dans ma décision. Si les médecins ne me retenaient pas ici aux eaux, je serais en Russie, mais je dois ajourner mon retour encore pour trois mois. Tu me connais et tu sais mes relations avec mon père. Je n'ai besoin en rien de lui. Je fus et serai toujours indépendant, mais braver sa volonté, mériter sa colère quand, peut-être, il lui reste si peu à vivre avec nous, détruirait la moitié de mon bonheur. Je lui écris maintenant sur le même sujet, et je te demande, en choisissant un bon moment, de lui transmettre la lettre et de me dire comment il envisage tout cela et s'il y a quelque espoir qu'il consente à abréger de quatre mois le délai. »

Après de longues hésitations, de longs doutes, et de grandes prières, la princesse Marie transmet la lettre à son père.

Le lendemain, le vieux prince lui dit tranquillement :

— Écris à ton frère qu'il attende ma mort... Ce ne sera pas long. Bientôt je le débarrasserai...

La princesse voulut objecter quelque chose, son père ne le lui permit pas et se mit à élever la voix.

— Marie-toi, marie-toi, mon cher... Une belle parenté ! Des gens intelligents ! hein ! hein ? Riches ! hein ! Oui, une fameuse belle-mère pour Nikolouchka. Écris-lui qu'il se marie dès demain.

Elle sera la belle-mère de Nikolouchka et moi j'épouserai mademoiselle Bourienne. Ah ! ah ! ah ! Pour que lui non plus ne soit pas sans belle-mère ! Seulement je ne veux plus de femmes dans ma maison. Qu'il se marie et moi à part. Peut-être toi aussi, iras-tu chez lui ? Que Dieu t'accompagne ! Le bon temps, le bon temps... le bon temps.

Après cet emportement, le prince ne parla plus de cette affaire, mais un dépit continu envers son fils s'exprimait dans les rapports du père et de la fille. Aux anciens prétextes de moquerie s'en ajoutait un nouveau : la conversation sur les belles-mères et les amabilités envers mademoiselle Bourienne.

— Pourquoi ne me marierais-je pas ? disait-il à sa fille. Ce serait une belle princesse !

Et, en effet, les derniers temps, à son grand étonnement, la princesse Marie commença à remarquer que son père devenait de plus en plus intime avec la Française. La princesse Marie écrivit au prince André comment leur père avait accueilli sa lettre, mais elle consolait son frère en lui donnant l'espoir de l'amener à cette idée.

Nikolouchka et son éducation, André et la religion étaient la consolation et la joie de la princesse Marie. Mais, en outre, puisque chacun a besoin d'espairs personnels, chez la princesse Marie, dans le fond de son âme, se cachaient un rêve et un espoir qui faisaient la consolation prin-

cipale de sa vie. Ce rêve consolant, cet espoir lui étaient donnés par les gens de Dieu, les innocents et les pèlerins qui venaient chez elle à l'insu du prince. Plus la princesse Marie vivait, plus la vie l'éprouvait, plus elle était étonnée de l'aveuglement des gens qui cherchent ici, sur la terre, le plaisir et le bonheur, qui travaillent, qui souffrent, qui luttent, se font du mal l'un l'autre pour atteindre ce bonheur imaginaire, impossible et pernicieux.

« Le prince André aimait sa femme, elle meurt ; c'est peu, il veut retrouver le bonheur avec une autre femme. Le père ne le veut pas, parce qu'il désire pour son fils un mariage plus brillant, plus riche. Et tous ils luttent, souffrent, se tourmentent, et gâtent leur âme, l'âme éternelle, pour atteindre un bien éphémère. C'est peu que nous le sachions nous-mêmes : le Christ, fils de Dieu, est descendu sur la terre, et nous a dit que cette vie n'est qu'un court moment, une épreuve, et cependant nous y tenons et pensons toujours y trouver le bonheur. Comment personne ne l'a-t-il pas compris, pensait la princesse Marie, personne, sauf ces pauvres gens de Dieu qui, le sac sur le dos, viennent chez nous par l'escalier de service, ayant peur de rencontrer le prince, non qu'ils aient peur de souffrir par lui, mais pour ne pas l'induire en péché.

« Quitter la famille, la patrie, tous les soucis sur

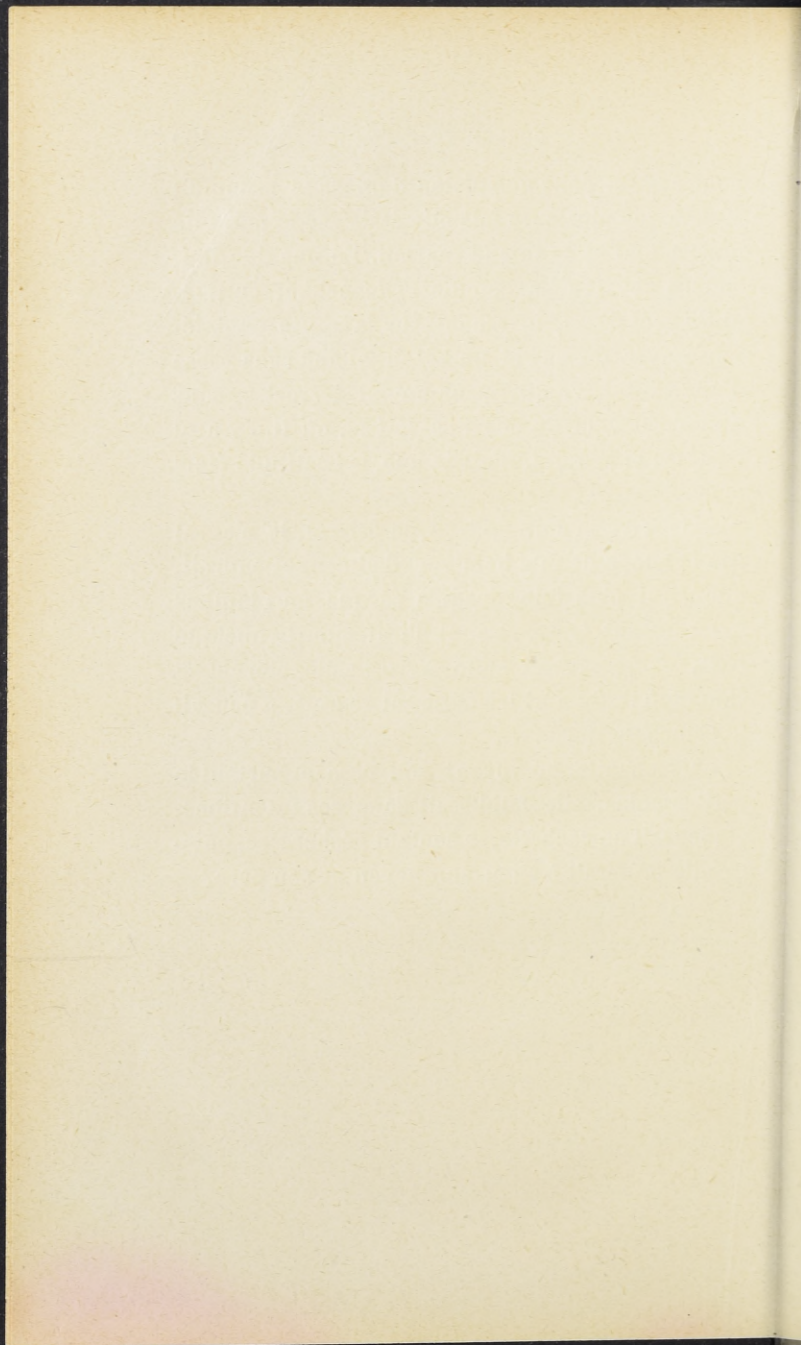
les biens de ce monde et, me détachant de tout, vêtue de haillons, marcher sous un nom d'emprunt, d'un endroit à l'autre, sans faire de tort aux hommes et en priant pour eux, en priant pour ceux qui chassent et pour ceux qui accueillent. Il n'y a pas de vie, pas de vérité supérieure ! »

La princesse Marie aimait particulièrement une pèlerine, Fedosuchka, une petite vieille, grêlée, de cinquante ans, très timide, qui depuis déjà trente ans allait pieds nus avec des chaînes. Un jour que dans la chambre éclairée d'une seule veilleuse, Fedosuchka racontait sa vie, la princesse Marie, tout à coup, fut saisie avec une telle force de l'idée que seule Fedosuchka avait trouvé le vrai chemin de la vie qu'elle décida d'aller elle-même errer. Quand Fedosuchka partit se coucher, la princesse Marie y réfléchit longuement et enfin décida, quelque étrange que ce fût, qu'elle devait aller en pèlerinage. Elle confia son intention à son directeur de conscience, un moine, le père Akinfi, et le moine approuva son intention. Sous prétexte de cadeaux à faire aux pèlerines, la princesse se prépara un costume entier de pèlerine : chemise, *lapti*, caftan, châle noir. Souvent, en s'approchant de la commode secrète, la princesse Marie s'arrêtait indécise, se demandait si le moment n'était pas venu de réaliser son projet. Souvent, en écoutant les pèlerins, elle s'enflammait à leurs récits simples, mécaniques

pour eux, et pour elle pleins d'un sens profond ; si bien que plusieurs fois elle était sur le point de quitter tout et de fuir la maison. En imagination, elle se voyait déjà comme Fedosuchka, en guenilles grossières, marchant sur la route poussiéreuse avec un sac et un bâton, allant sans cesse d'un saint à l'autre, sans amour terrestre, sans désirs, et à la fin des fins, là-bas, où il n'y a ni tristesse ni soupirs, mais la joie, la béatitude éternelle.

« J'arriverai à un endroit, je prierai, je n'aurai pas le temps de m'y habituer, d'aimer cet endroit, que j'irai plus loin, jusqu'à ce que mes jambes me refusent le service, et j'irai mourir quelque part, et j'arriverai enfin à cet asile éternel et calme où il n'y a ni tristesse, ni regrets, » pensait la princesse Marie.

Mais ensuite, en voyant son père et surtout le petit Nicolas, elle faiblissait dans ses intentions, et pleurait en cachette, se sentant pécheresse, puisqu'elle préférait à Dieu son neveu et son père.



SEPTIÈME PARTIE

I

La Bible nous apprend que l'absence du travail, l'oisiveté, était la condition de béatitude du premier homme avant sa chute. L'amour de l'oisiveté reste le même en l'homme déchu, mais la malédiction pèse toujours sur l'homme, non en ce que nous devons gagner notre pain à la sueur de notre front, mais en ce que, par nos qualités morales, nous ne pouvons, étant oisifs, être heureux. Une voix mystérieuse dit que nous devons être coupables puisque nous sommes oisifs. Si l'homme pouvait trouver un état où, étant oisif, il se sentirait utile et faisant son devoir, il retrouverait une partie de sa béatitude première.

Une classe entière, la classe militaire, jouit de cet état d'oisiveté obligatoire et irréprochable, et

c'est précisément en cette oisiveté obligatoire et irréprochable que réside l'attrait principal du service militaire.

Nicolas Rostov éprouvait complètement cette béatitude depuis 1807, en continuant de servir dans le régiment de Pavlograd où il commandait déjà l'ancien escadron de Denissov.

Rostov était devenu un garçon aux manières rudes, bon, que les connaissances de Moscou trouvaient un peu mauvais genre, mais qui était aimé et respecté par ses camarades, ses subalternes et ses chefs, et qui était content de sa vie.

Ces derniers temps, en 1809, dans les lettres de la maison, il trouvait plus fréquemment les plaintes de sa mère ; elle disait que leurs affaires allaient de plus en plus mal et qu'il devrait venir à la maison consoler et réjouir ses vieux parents.

En lisant ces lettres, Nicolas éprouvait la peur qu'on ne voulût le faire sortir de ce milieu, où, débarrassé de tous les soucis de la vie, il se trouvait si tranquille et si heureux. Il sentait que tôt ou tard il lui faudrait rentrer dans l'engrenage de la vie : du dérangement et de l'arrangement des affaires, des comptes avec les gérants, des discussions, des intrigues, des relations, de la société, de l'amour de Sonia et de sa promesse.

Tout cela était horriblement difficile et embrouillé et, aux lettres de sa mère, il répondait par des lettres froides, classiques, qui commençaient

par : MA CHÈRE MAMAN, et se terminaient par : VOTRE OBÉISSANT FILS, en se taisant sur son intention de revenir à la maison. En 1810, il reçut une lettre de ses parents qui lui annonçaient que Natacha était fiancée à Bolkonskī et que le mariage n'aurait lieu que dans un an, parce que le vieux prince n'y consentait pas. Cette lettre attrista et offensa Nicolas. Premièrement, il regrettait le départ de Natacha, qu'il aimait plus que le reste de la famille ; deuxièmement, en sa qualité de hussard, il regrettait de n'avoir pas été là-bas pour montrer à ce Bolkonskī que ce n'était pas du tout un si grand honneur de lui être apparenté et que, s'il aimait Natacha, il pouvait se passer de la permission de son fou de père. Un moment, il hésita à demander congé pour voir Natacha fiancée, mais les manœuvres approchaient, puis il pensait à Sonia, à l'embarras des affaires, et il ajourna de nouveau son départ. Mais, au printemps de cette année, il reçut une lettre que sa mère lui écrivit en secret du comte, et cette lettre le décida à partir. Elle écrivait que s'il ne venait pas, s'il ne s'occupait pas de leurs affaires, les domaines seraient vendus publiquement et qu'ils seraient tous réduits à la mendicité, que le comte était si faible, qu'il s'était tant reposé sur Mitenka, qu'il était si bon et si trompé par tous, que tout allait de mal en pis. « Au nom de Dieu, je te supplie de venir immédiatement si tu ne veux pas

nous rendre tous malheureux, » écrivait la comtesse.

Cette lettre impressionna Nicolas. Il avait ce bon sens de la médiocrité, qui lui indiquait ce qu'il devait faire.

Maintenant, il fallait partir, sinon en donnant sa démission, au moins en prenant un congé. Pourquoi fallait-il partir, il ne le savait pas, mais après avoir bien dormi, après le dîner, il ordonna de seller son gris Mars, un trotteur très fougueux qui n'était pas sorti depuis longtemps, et, arrivant à son logis sur le trotteur écumant, il déclara à Lavrouchka (le valet de Denissov était resté chez Rostov) et aux camarades qui étaient venus le voir, qu'il prenait un congé et partait à la maison. Bien que ce lui fût difficile et étrange de penser qu'il allait partir et ne saurait pas de l'état-major (ce qui l'intéressait particulièrement) s'il serait promu capitaine, s'il recevrait la décoration d'Anne pour les dernières manœuvres, si étrange que ce fût pour lui de penser qu'il allait partir sans avoir vendu, au comte polonais Goloukovsky, les trois chevaux qu'il lui marchandait et qu'il pensait vendre deux mille roubles, si incompréhensible que lui parût son absence au bal que les hussards devaient donner à madame Pchasetzka pour rivaliser avec les uhlands qui en donnaient un à madame Borjovska, il savait qu'il devait quitter ce milieu bon, et aller quelque part, là-bas, où tout était bêtise et

ennuis. Une semaine après il recevait son congé. Les hussards, non seulement ses camarades du régiment mais de la brigade, offrirent à Rostov un dîner qui coûtait quinze roubles par tête, avec deux orchestres et deux chœurs. Rostov dansa le *trepak* avec le major Bassov ; les officiers, ivres, balancèrent, enlacèrent et laissèrent retomber Rostov ; les soldats du 3^e escadron le balancèrent encore une fois et crièrent hourrah ! Enfin, on mit Rostov en traîneau et on l'accompagna jusqu'au premier relais.

Jusqu'à la moitié du chemin, de Krementchoug jusqu'à Kiev, comme il arrive toujours, toutes les pensées de Rostov étaient encore dans l'escadron, mais la moitié du chemin parcourue, il commença déjà à oublier la troïka de ses chevaux rouans, son maréchal des logis Dojovéïka et, il se demandait avec inquiétude ce qu'il allait trouver à Otradnoié. Plus il approchait, plus et plus fortement (comme si le sentiment moral était soumis à la loi de la vitesse de la chute des corps) il pensait à la maison. Au dernier relais, avant Otradnoié, il donna au postillon trois roubles de pourboire, et comme un gamin, gravit essoufflé le perron de la maison.

Après les expansions du retour, après une impression étrange de mécontentement chez Rostov, qui ne trouva pas ce à quoi il s'attendait : — « Toujours les mêmes, pensait-il, pourquoi

me suis-je tant hâté! » — Nicolas commença à s'habituer à son ancien monde. Son père et sa mère étaient les mêmes, seulement ils avaient vieilli un peu. En eux, il y avait de nouveau une certaine inquiétude et parfois le désaccord, inconnu autrefois, et qui provenait, Nicolas l'apprit bientôt, du mauvais état des affaires. Sonia avait déjà dix-neuf ans passés. Elle avait cessé d'embellir, elle ne promettait rien de plus, mais c'était suffisant. Elle respirait toute le bonheur et l'amour depuis que Nicolas était arrivé, et l'amour constant, inébranlable de cette jeune fille, agissait joyeusement sur lui. Pétia et Natacha surprirent le plus Nicolas.

Pétia était déjà un grand garçon de treize ans, joli, intelligent et endiablé, dont la voix commençait à muer. Natacha étonna pendant longtemps Nicolas, et il riait en la regardant.

— Pas du tout la même! disait-il.

— Quoi, enlaidie?

— Au contraire... mais de l'importance. La princesse! lui chuchotait-il.

— Oui, oui, disait joyeusement Natacha.

Elle lui raconta son roman avec le prince André, son arrivée à Otradnoïé et lui montra sa dernière lettre.

— Quoi, es-tu content? Moi, je suis maintenant si heureuse, si tranquille!

— Très heureux, répondit Nicolas. C'est un brave homme. Eh bien! Toi, es-tu éprise?

— Comment te dire?... J'ai été amoureuse de Boris, du professeur, de Denissov, mais ce n'est pas du tout ça. Maintenant je me sens calme, tranquille. Je sais qu'il n'y a pas d'homme meilleur que lui, et maintenant je me sens tranquille et bien. Pas du tout comme autrefois.

Nicolas exprima à Natacha son mécontentement pour l'ajournement d'une année à son mariage, mais Natacha, en s'agaçant contre son frère, lui prouvait que ce ne pouvait être autrement, qu'il serait mal d'entrer dans la famille contre la volonté du père, qu'elle-même le désirait ainsi.

— Tu ne comprends pas du tout, pas du tout, — dit-elle.

Nicolas se tut et se rangea à son avis.

Il s'étonnait souvent en la regardant ; elle ne lui faisait pas l'effet d'une fiancée amoureuse, séparée de son fiancé. Elle était calme, gaie comme autrefois. Nicolas en était étonné et même envisageait avec méfiance les fiançailles de Bolkonski. Il ne croyait pas que le sort de sa sœur fût déjà décidé, d'autant plus qu'il ne voyait pas le prince André avec elle.

Il lui semblait toujours que quelque chose n'allait pas dans ce futur mariage.

« Pourquoi l'ajournement ? Pourquoi pas de fiançailles ? » pensait-il. Une fois, en causant avec sa mère au sujet de sa sœur, à son étonnement et un peu à son plaisir, il trouva qu'au fond de

son âme, la mère, parfois, envisageait ce mariage avec déplaisir.

— Voilà, il écrit, dit-elle en montrant à son fils la lettre du prince André, avec ce sentiment caché d'hostilité de la mère pour le futur bonheur conjugal de sa fille. Il écrit qu'il ne viendra pas avant décembre. Quelles affaires peuvent le retenir ? Probablement la maladie. Il a peu de santé. N'en parle pas à Natacha. Ne fais pas attention à sa gaité, c'est son dernier temps de jeune fille qu'elle passe, mais moi je sais en quel état elle est chaque fois que nous recevons ses lettres. Et cependant, avec l'aide de Dieu, tout ira bien, concluait-elle, en ajoutant chaque fois : c'est un homme admirable !

II

Lors de son arrivée, Nicolas était sérieux et même triste. L'obligation de se mêler de cette ennuyeuse affaire de l'exploitation, pour laquelle sa mère l'avait mandé, le contrariait. Pour se débarrasser au plus vite de ce fardeau, le troisième jour après son retour, mécontent, sans répondre à la question : où vas-tu ? les sourcils froncés, il se dirigea vers le pavillon de Mitenka et lui demanda les comptes *de tout*. Quels étaient ces comptes *de tout*, Nicolas le savait encore moins que Mitenka qui tremblait de peur et était très étonné. La conversation et les comptes de Mitenka ne durèrent pas longtemps.

Le starosta et l'élu de la commune qui attendaient dans le vestibule du pavillon, entendirent avec plaisir et aussi avec peur, d'abord la voix du jeune comte, qui s'élevait et grandissait de plus

en plus, puis les mots injurieux qui tombaient l'un après l'autre.

— Brigand... créature ingrate... te mettrai en morceaux, le chien... ce ne sera pas comme avec mon père. Tu as volé... etc.

Ensuite, ces gens, avec non moins de plaisir et de peur, virent comment le jeune comte, tout rouge, les yeux pleins de sang, tirait Mitenka par le collet et, avec une grande adresse, entre chaque parole, lui donnait des coups de pied dans le derrière en criant : « Va-t'en ! Qu'on ne t'entende pas ici ! Vaurien ! »

Mitenka roula les six marches et s'enfuit dans le massif. (Ce massif était le lieu de salut des criminels à Otradnoïé. Mitenka lui-même s'y cachait, quand il revenait ivre de la ville, et beaucoup d'habitants d'Otradnoïé, qui se cachaient de Mitenka, connaissaient la force salutaire de ce refuge.)

La femme et les brus de Mitenka, avec des visages effrayés, se montrèrent dans le vestibule, de la porte de la chambre où bouillait le samovar brillant et où l'on apercevait le haut lit de l'intendant sous la couverture faite de petits morceaux.

Le jeune comte, essoufflé, sans faire attention, à pas résolu, passa devant elles et entra dans la maison.

La comtesse, ayant aussitôt appris par les femmes de chambre ce qui se passait dans le pa-

villon, se tranquillisa d'un côté, en songeant que maintenant leur fortune allait se rétablir, de l'autre, elle s'inquiétait de l'effet produit sur son fils. Plusieurs fois, sur la pointe des pieds, elle s'approcha de sa porte, pendant qu'il fumait une pipe après l'autre.

Le lendemain, le vieux comte appela son fils et lui dit avec un sourire timide :

— Sais-tu, mon ami, que tu t'es emporté en vain ? Mitenka m'a tout raconté.

— « Je savais bien qu'ici, dans ce monde d'imbéciles, je ne comprendrais rien, » pensait Nicolas.

— Tu t'es fâché parce qu'il n'a pas inscrit ces sept cents roubles. Ils sont inscrits en report à l'autre page, tu ne l'as pas regardée.

— Papa, c'est un filou et un voleur ; ça, je le sais. Ce que j'ai fait est fait, mais si vous le voulez, je ne dirai plus rien.

— Non, mon ami. (Le comte était gêné. Il sentait qu'il avait mal géré les biens de sa femme et qu'il était coupable envers ses enfants, mais il ne savait comment y remédier.) Non, je te prie de t'occuper des affaires. Je suis vieux, moi...

— Non, papa, pardonnez-moi, si je vous ai contrarié, je sais moins que vous.

— « Que le diable les emporte, ces paysans, cet argent, ces reports ! pensa-t-il. Doubler le sixième pli, je le comprenais encore autrefois, mais le re-

port sur les pages, je n'y comprends rien du tout. » Et depuis il ne se mêla pas de leurs affaires. Une fois seulement, la comtesse appela son fils et lui demanda ce qu'elle devait faire d'un billet à ordre de deux mille roubles souscrit par Anna Mikhaïlovna.

— Voilà ce que je pense, répondit Nicolas ; vous dites que ça dépend de moi ; je n'aime ni Anna Mikhaïlovna, ni Boris, mais c'étaient nos amis et ils sont pauvres. Alors voici : il déchira le billet à ordre, et cet acte fit verser à la vieille comtesse des larmes de joie.

Après cela, le jeune Rostov ne se mêla plus d'aucune affaire ; il s'adonnait avec passion à quelque chose de nouveau pour lui, à la chasse qui, chez le vieux comte, était tenue sur un grand pied.

III

Les premières gelées commençaient déjà. Les gelées du matin emprisonnaient la terre trempée par la pluie d'automne, le blé d'hiver commençait à se mettre en touffes et se séparait par sa verdure éclatante des chaumes brunis du blé d'hiver récolté et des chaumes jaune-clair du blé d'été piétinés par le bétail et entrecoupés par les bandes rouges de sarrasin.

Les bouquets d'arbres qui, à la fin d'août, étaient encore comme des îlots verts parmi les champs noirs labourés et les chaumes, étaient devenus des îles dorées et rouge-vif parmi les semailles d'automne vert clair. Le lièvre avait à demi perdu son poil ; les jeunes renards commençaient à se disperser, et les jeunes loups étaient déjà plus grands que des chiens. C'était la meilleure saison pour la chasse. Les chiens de Rostov, qui était un chasseur jeune, ardent, non seulement étaient déjà

assez maigres pour la chasse, mais étaient en tel état, que sur le conseil des chasseurs, il fut décidé de donner aux chiens trois jours de repos et de se mettre en route le 16 septembre en commençant par la forêt où une portée de louveteaux était signalée. Tel était l'état des choses au 14 septembre.

Tout ce jour, les chasseurs étaient à la maison. La gelée était piquante. Mais le soir, le temps commença à s'adoucir et il dégela. Le 15 septembre, quand le jeune Rostov, le matin, en robe de chambre, regarda à la fenêtre, il aperçut une matinée, comme on n'en pouvait espérer de meilleure pour la chasse : le ciel semblait fondre et, sans vent, descendre sur la terre. Le seul mouvement, dans l'air, était le mouvement doux, de haut en bas, des gouttes microscopiques de brouillard. Aux branches nues du jardin pendaient des gouttes transparentes qui, elles, tombaient sur les feuilles détachées. Dans le potager, la terre noire, fraîche brillait comme les graines de pavot et se confondait à une petite distance avec la couche humide et terne du brouillard. Nicolas sortit sur le perron mouillé, couvert de boue ; une odeur de forêt fanée et de chiens imprégnait l'air. La chienne noire, Milka, aux taches feu, à la large croupe, de gros yeux noirs obliques, se leva en apercevant son maître, s'étira, se coucha comme un lièvre, puis bondit sur lui à l'improviste et le lécha, droit sur le nez et la moustache. Un autre chien, un lévrier,

en apercevant le maître, du parterre de fleurs où il était couché, se jeta rapidement, en courbant le dos, vers le perron, et, en soulevant la queue, se mit à se frotter le long des jambes de Nicolas.

« Oh! Hoï! » se fit entendre à ce moment, ce cri inimitable des chasseurs qui unit à la basse la plus profonde le ténor le plus aigu, et le veneur Danilo se montra du coin. C'était un chasseur ridé, gris, les cheveux coupés en fer à cheval, à la mode petite-russienne; il tenait un fouet à la main, avait cette expression d'énergie et de mépris pour tout l'univers qu'on ne rencontre que chez les chasseurs. Il ôta son bonnet circassien devant le maître et le regarda avec dédain. Ce dédain n'était pas blessant pour le maître : Nicolas savait que ce Danilo qui méprisait tous les autres et qui se sentait plus haut que tous, était son homme et son chasseur.

— Danilo! dit Nicolas qui, devant la perspective de cette chasse, avec ce temps, ces chiens et ces chasseurs, était saisi de ce frémissement invincible du chasseur qui fait que l'homme oublie toute autre intention antérieure, comme l'amoureux en présence de son amante.

— Que daignez-vous ordonner, Votre Excellence? demanda la basse, comme celle du premier diacre, enrouée à force d'exciter les chiens, et deux yeux noirs brillants regardaient en dessous le maître qui se taisait : « Quoi, est-ce que tu

ne résisteras pas ? » semblaient dire ces yeux.

— La belle journée, hein ? Et la chasse à courre, hein ? dit Nicolas en grattant Milka derrière l'oreille.

Danilo ne répondit pas, il se contenta de battre des paupières.

— J'ai envoyé Ouvarka à la pointe du jour, pour écouter, dit la basse après un moment de silence. Il dit qu'elle *a passé* dans le bois d'Otradnoïé et qu'ils ont hurlé là-bas. (*A passé*, signifiait que la louve, qu'ils entendaient tous les deux, était allée avec ses petits dans le bois d'Otradnoïé, endroit réservé pour la chasse, à deux verstes de la maison.)

— Alors, il faut partir ? dit Nicolas. Viens donc chez moi avec Ouvarka.

— Comme il vous plaira.

— Alors, attends un peu, ne donne pas à manger aux chiens.

— J'obéis.

Cinq minutes après, Danilo et Ouvarka étaient dans le grand cabinet de Nicolas. Bien que Danilo ne fût pas de très haute taille, le voir dans une chambre faisait le même effet que de voir un cheval ou un ours sur le parquet parmi les meubles et les autres accessoires de la vie domestique. Danilo lui-même le sentait, et, comme à l'ordinaire, il se tenait près de la porte ; il tâchait de parler plus bas et de ne pas se mouvoir pour ne rien cas-

ser dans la chambre des maîtres, et faisait en sorte de dire le plus vite possible tout ce qu'il avait à dire, pour sortir de l'espace plafonné sous le ciel.

Après avoir terminé les questions, et obtenu l'assurance de Danilo que les chiens étaient prêts (Danilo lui-même voulait partir), Nicolas donna ordre de seller. Mais, au moment où Danilo allait sortir, Natacha entra dans la chambre à pas rapides, pas encore habillée ni peignée, dans le grand châle de la vieille bonne. Pétia accourait derrière elle.

— Tu y vas ? dit Natacha. Je le savais ! Sonia disait que vous n'iriez pas. Je savais qu'aujourd'hui la journée est telle qu'on ne peut n'y point aller.

— Partons, répondit sans grand désir Nicolas qui, ayant ce jour-là l'intention d'entreprendre une chasse sérieuse, ne voulait pas emmener Natacha, ni Pétia. Partons, mais c'est la chasse aux loups, tu t'ennuieras.

— Tu sais que c'est mon plus grand plaisir, dit Natacha. C'est mal. Tu pars, tu as ordonné de seller et tu ne nous as rien dit.

— *Les Russes ne connaissent aucun obstacle* (1). Partons ! cria Pétia.

— Mais toi, tu ne peux pas. Maman a dit que tu ne pouvais pas, dit Nicolas en s'adressant à Natacha.

(1) Phrase d'une chanson populaire.

— Non, j'irai, j'irai absolument, dit fermement Natacha. Danilo, ordonne de seller pour nous, et que Mikhaïlo sorte avec ma meute, dit-elle au veneur.

Être dans une chambre semblait à Danilo incommode et pénible, mais avoir affaire avec la demoiselle lui semblait impossible. Il baissa les yeux et se hâta de sortir, comme si cela ne le regardait pas, en tâchant de ne pas faire, par hasard, quelque dommage à la demoiselle.

IV

Le vieux comte qui avait toujours tenu une grande chasse et maintenant en avait transmis la direction à son fils, ce jour-là, 15 septembre, était de très bonne humeur, et se préparait à partir aussi avec lui.

Une heure après, toute la chasse était près du perron. Nicolas, d'un air sévère et sérieux, montrant que maintenant il n'avait pas le temps de s'occuper d'enfantillages, passa devant Natacha et Pétia qui lui racontaient quelque chose. Il inspecta toutes les parties de la chasse, envoya en avant une meute et les chasseurs, monta son alezan de Donietz, et, en sifflant les chiens de sa meute, il franchit l'enclos et se dirigea vers les champs qui menaient au bois d'Otradnoïé. Le cheval du vieux comte, un petit hongre bai brun, appelé Véflianka, était mené par un garçon d'écurie, et le

comte lui-même devait se rendre en drojki à l'endroit qui lui était désigné.

Il y avait cinquante-quatre chiens conduits par six veneurs, et, près des chiens courants, outre les maîtres, il y avait huit chasseurs derrière lesquels couraient quarante lévriers, si bien qu'avec les meutes des maîtres, environ cent trente chiens et vingt chasseurs à cheval partirent à la chasse.

Chaque chien connaissait son maître et répondait à son nom. Chaque chasseur savait son métier, sa place et son emploi. Dès qu'ils eurent dépassé l'enclos, tous sans bruit et sans causer, d'un pas égal et tranquille, s'alignèrent sur la route et sur les champs qui menaient au bois d'Otradnoïé.

Les chevaux marchaient dans les champs comme sur un tapis moelleux, enjambant de temps en temps les flaques quand on traversait les sentiers. Le ciel couvert continuait à s'abaisser insensiblement sur la terre. L'air était doux, chaud et calme. De temps en temps, on entendait tantôt le sifflement d'un chasseur, tantôt les reniflements d'un cheval, tantôt des coups de cravache ou les cris d'un chien qui ne marchait pas à son rang.

Après une verste, à l'encontre de la chasse des Rostov, cinq cavaliers avec des chiens se montrèrent dans le brouillard. Devant marchait un beau vieillard encore vert, à grandes moustaches blanches.

— Bonjour, oncle ? dit Nicolas quand le vieux s'approcha de lui.

— Bon ! J'en étais sûr ! fit l'oncle (c'était un parent lointain et voisin, peu riche, des Rostov), j'en étais sûr que tu ne te retiendrais pas, et tu fais bien d'aller à la chasse. Bon ! (C'était le mot favori de l'oncle.) Entre tout de suite dans le bois, mon Guirtchik m'a rapporté que les Ilaguine, avec leur chasse, sont à l'affût ; ils prendront la bande chez toi, sous ton nez. Bon !

— J'y vais. Faut-il assembler les meutes ? demanda Nicolas. Assemblez...

Les chiens courants s'assemblèrent en une meute et l'oncle avec Nicolas avancèrent côte à côte. Natacha, enveloppée de châles au-dessous desquels on apercevait son visage animé, ses yeux brillants, s'approcha d'eux accompagnée de Pétia, du chasseur Mikhaïlo qui ne la quittait pas, et d'un valet d'écurie chargé d'être près d'elle. Pétia riait de quelque chose et frappait et tirait son cheval. Natacha était assise solidement et élégamment sur son cheval noir Arabtchik ; d'une main sûre, sans effort, elle l'arrêta.

L'oncle regarda Pétia et Natacha d'un air peu approbateur. Il n'aimait pas unir l'espièglerie à l'affaire sérieuse de la chasse.

— Bonjour, petit oncle. Nous y allons aussi ! cria Pétia.

— Bonjour, bonjour. Mais prenez garde, n'écra-

sez pas les chiens, dit sévèrement l'oncle. Nikolenka, quel beau chien ce Trounila!

— Il m'a reconnu, dit Natacha, parlant de son chien à courre favori.

« D'abord, Trounila n'est pas un chien ordinaire, mais un chien de chasse, » pensa Nicolas, et il regarda sévèrement sa sœur en tâchant de lui faire comprendre la distance qui devait les séparer en ce moment. Natacha le comprit.

— Petit oncle, ne croyez pas que nous serons gênants. Nous resterons à notre place et ne bougerons pas.

— C'est bien, petite comtesse, dit l'oncle, seulement ne tombez pas de cheval, autrement il n'y aurait pas moyen de se rattraper.

Le bois réservé d'Otradnoïé se voyait déjà à deux cents mètres et les chasseurs s'en rapprochaient.

Rostov ayant définitivement résolu, avec l'oncle, d'où lancer les chiens, montra à Natacha l'endroit où elle devait rester, là rien ne pouvait courir, et lui se dirigea dans le fourré, au delà du ravin.

— Attention, mon neveu, c'est une louve, dit l'oncle; prends garde de ne pas la laisser échapper.

— On verra, répondit Nicolas.

— Hé! Karaï! psst! s'écria-t-il, en répondant par cet appel aux paroles de l'oncle.

Karaï était un vieux chien à poil roux, très

laid, connu parce que lui seul allait contre la louve.

Le vieux comte, qui connaissait l'ardeur de son fils pour la chasse, se hâtait pour n'être pas en retard, et les chasseurs n'étaient pas encore réunis qu'Ilia Andréiévitich, gai, rouge, les joues tremblantes, les cheveux noirs, s'approcha de l'endroit qu'on lui désignait. Ouvrant sa pelisse et prenant les armes de chasse, il monta sur sa Viflianka, une bonne bête, vieille comme lui, douce et grasse. On renvoya la drojki. Bien que le comte Ilia Andréiévitich ne fût pas un chasseur passionné, il connaissait à fond les lois de la chasse. Il se plaça sur la lisière du bois, rassembla les rênes, s'arrangea bien en selle, et, se sentant prêt, il regarda tout alentour en souriant.

Près de lui se trouvait son valet de chambre, un vieux cavalier, mais très gauche, Siméon Tchekmar. Tchekmar tenait en laisse trois bons dogues, mais aussi trop gras comme le maître et le cheval. Deux vieux chiens intelligents se couchèrent sans laisse. A cent pas plus loin, sur la lisière, se tenait un autre valet du comte, Mitka, cavalier effréné et chasseur passionné.

Selon une vieille habitude, le comte, avant la chasse, but dans une coupe d'argent de l'eau-de-vie de chasseurs; il mangea ensuite des sandwiches et les arrosa d'une demi-bouteille de son bordeaux favori.

Ilia Andréievitch était un peu rouge à cause du vin et du mouvement. Ses yeux humides brillaient particulièrement, et, enveloppé de sa pelisse, sur la selle, il avait l'air d'un enfant qu'on a emmené promener.

Tchekmar, maigre, les joues creusées, se préparait tout en regardant son maître qu'il servait très intimement depuis trente ans; le voyant de bonne humeur, il s'attendait à une conversation agréable. Une troisième personne s'approcha très prudemment (on voyait que c'était un habitué de la forêt) et s'arrêta derrière le comte. C'était un vieillard à barbe blanche, en manteau de femme et coiffé d'un grand bonnet. C'était le bouffon qu'on appelait Nastasia Ivanovna.

— Eh bien ! Nastasia Ivanovna, essaye seulement de faire peur à la bête et tu auras des nouvelles de Danilo, lui murmura le vieux comte en clignant des yeux.

— Moi aussi... je m'y connais, dit Nastasia Ivanovna.

— Chut!... fit le comte, et s'adressant à Siméon : As-tu vu Nathalie Ilinichna ? Où est-elle ?

— Elle est avec Pierre Ilitch, près du hallier de Jarov, répondit Siméon en souriant. Voilà, c'est pourtant une dame, mais aussi une grande passion pour la chasse...

— Tu serais étonné comme elle monte à cheval, hein ? Comme un homme ! dit le comte.

— Comment s'étonner ! Habilement, bravement !

— Et où est Nicolas ? Au-dessus de Ladov, hein ? demandait le comte, toujours en chuchotant.

— Parfaitement. Il sait déjà où se mettre. Il monte si habilement à cheval qu'il arrive que moi et Danilo, nous en sommes étonnés, dit Siméon, sachant ce qui faisait plaisir à son maître.

— Il monte bien, hein ? Et comme il se tient sur le cheval !

— On en pourrait faire un tableau ! Récemment, quand il a chassé le renard, près des halliers de Zavarzino, il s'est mis à bondir... c'était merveille. Le cheval vaut mille roubles, mais le cavalier n'a pas de prix. Oui, un garçon pareil, il faut le chercher !

— Chercher... répéta le comte, regrettant visiblement que le discours de Siméon fût sitôt fini. Chercher ! fit-il en retournant le pan de sa pelisse et prenant sa tabatière.

— Récemment, quand il s'est montré à la messe en uniforme de parade, alors Mikhaïl Sideritch...

Siméon n'acheva pas. Entendant dans l'air calme les aboiements de deux ou trois chiens courants et les cris de poursuite, il pencha la tête, écouta et, sans mot dire, fit signe au maître.

— Ils ont tombé sur la portée ! Juste à Ladov ! chuchota-t-il.

Le comte, oubliant d'effacer le sourire de son

Ilia Andréievitch était un peu rouge à cause du vin et du mouvement. Ses yeux humides brillaient particulièrement, et, enveloppé de sa pelisse, sur la selle, il avait l'air d'un enfant qu'on a emmené promener.

Tchekmar, maigre, les joues creusées, se préparait tout en regardant son maître qu'il servait très intimement depuis trente ans; le voyant de bonne humeur, il s'attendait à une conversation agréable. Une troisième personne s'approcha très prudemment (on voyait que c'était un habitué de la forêt) et s'arrêta derrière le comte. C'était un vieillard à barbe blanche, en manteau de femme et coiffé d'un grand bonnet. C'était le bouffon qu'on appelait Nastasia Ivanovna.

— Eh bien ! Nastasia Ivanovna, essaye seulement de faire peur à la bête et tu auras des nouvelles de Danilo, lui murmura le vieux comte en clignant des yeux.

— Moi aussi... je m'y connais, dit Nastasia Ivanovna.

— Chut!... fit le comte, et s'adressant à Siméon : As-tu vu Nathalie Ilinichna ? Où est-elle ?

— Elle est avec Pierre Ilitch, près du hallier de Jarov, répondit Siméon en souriant. Voilà, c'est pourtant une dame, mais aussi une grande passion pour la chasse...

— Tu serais étonné comme elle monte à cheval, hein ? Comme un homme ! dit le comte.

— Comment s'étonner ! Habilement, bravement !

— Et où est Nicolas ? Au-dessus de Ladov, hein ? demandait le comte, toujours en chuchotant.

— Parfaitement. Il sait déjà où se mettre. Il monte si habilement à cheval qu'il arrive que moi et Danilo, nous en sommes étonnés, dit Siméon, sachant ce qui faisait plaisir à son maître.

— Il monte bien, hein ? Et comme il se tient sur le cheval !

— On en pourrait faire un tableau ! Récemment, quand il a chassé le renard, près des halliers de Zavarzino, il s'est mis à bondir... c'était merveille. Le cheval vaut mille roubles, mais le cavalier n'a pas de prix. Oui, un garçon pareil, il faut le chercher !

— Chercher... répéta le comte, regrettant visiblement que le discours de Siméon fût sitôt fini. Chercher ! fit-il en retournant le pan de sa pelisse et prenant sa tabatière.

— Récemment, quand il s'est montré à la messe en uniforme de parade, alors Mikhaïl Sideritch...

Siméon n'acheva pas. Entendant dans l'air calme les aboiements de deux ou trois chiens courants et les cris de poursuite, il pencha la tête, écouta et, sans mot dire, fit signe au maître.

— Ils ont tombé sur la portée ! Juste à Ladov ! chuchota-t-il.

Le comte, oubliant d'effacer le sourire de son

visage, regardait devant lui, et, sans priser, tenait en main sa tabatière. Après l'aboiement des chiens, on entendit les cris de poursuite du loup en réponse aux sons de la corne basse de Danilo. La meute se joignit aux trois premiers chiens; on entendait les hurlements particuliers que font les chiens à la poursuite du loup. Déjà, les valets des chiens ne les excitaient plus, ils criaient seulement « vélaut » et toutes les voix étaient dominées par celle de Danilo, tantôt basse, tantôt perçante. La voix de Danilo semblait emplir toute la forêt et se répandre au loin dans la campagne.

Le comte et son valet écoutèrent en silence pendant quelques secondes et se convinquirent que les chiens se séparaient en deux meutes, une grande, qui hurlait avec une ardeur inusitée et s'éloignait, l'autre, courant le long de la forêt, devant le comte; près d'elle, on entendait les « vélauts » de Danilo.

Les aboiements de ces deux meutes se confondaient, roulaient ensemble, mais toutes deux s'éloignaient.

Siméon soupira et s'inclina pour arranger la laisse où s'embarrassait un jeune chien.

Le comte soupira aussi, et, s'apercevant qu'il avait en main sa tabatière, il l'ouvrit et y puisa une prise. — « Arrière! » cria Siméon au chien qui s'avavançait trop. Le comte tressaillit et laissa tomber sa tabatière. Nastasia Ivanovna descendit et

la ramassa. Le comte et Siméon le regardaient. Tout à coup, ainsi qu'il arrive souvent, le son des cris de poursuite se rapprocha subitement ; les gueules jappantes des chiens et les « vélauts » de Danilo semblaient tout proches d'eux.

Le comte se retourna et aperçut à sa droite Mitka, qui, les yeux sortant des orbites, regardait le comte, et, en soulevant son bonnet, lui désignait l'autre côté en avant.

— Garde ! — s'écria-t-il d'une telle voix, qu'on voyait qu'il n'avait pu retenir plus longtemps cette exclamation. Et il sauta, en lâchant les chiens dans la direction du comte.

Le comte et Siméon quittèrent la lisière et aperçurent à gauche le loup, qui, en se balançant, à petits sauts, s'approchait de cette même lisière. Les chiens furieux poussèrent un cri, se délivrèrent de leurs laisses et se jetèrent vers le loup devant les pattes des chevaux.

Le loup s'arrêta. Gauchement, comme s'il eût eu le torticolis, il tourna sa large tête vers les chiens puis, avec le même balancement, fit un bond, un deuxième, et, agitant sa queue, disparut à l'orée du bois.

Au même moment, du côté opposé de la lisière, avec un hurlement semblable à des gémissements, un, deux, trois chiens s'élancèrent, et toute la meute courut par les champs à la poursuite du loup. Derrière les chiens à courre, un buisson de

coudrier s'écarta livrant passage au cheval brun, noir de sueur, de Danilo. Sur sa large croupe Danilo se tenait penché en avant, sans bonnet, ses cheveux blancs ébouriffés sur son visage rouge, en sueur.

— Vélaut! Vélaut! — criait-il. Quand il aperçut le comte, la foudre brilla dans ses yeux.

— Sacrr... — cria-t-il, menaçant, le fouet levé vers le comte.

— Manqué le loup. En voilà des chasseurs!

Et sans honorer d'une plus longue conversation le comte confus et effrayé, avec toute la colère amassée contre celui-ci, il frappa les côtes mouillées du hongre et courut derrière les chiens. Le comte très honteux était debout; il se retourna, et tâcha, par un sourire, de provoquer en Siméon quelque pitié pour sa situation.

Mais Siméon n'était plus là. Il avait contourné les buissons et se jetait à la rencontre du loup. Les lévriers poursuivaient la bête des deux côtés. Mais le loup se glissait dans les broussailles, et aucun chasseur ne l'attrapait.

Cependant Nicolas Rostov restait à sa place dans l'attente de la bête. A l'approche et à l'éloignement de la poursuite indiqués par les aboiements, à l'approche et à l'éloignement des chasseurs, à l'élévation de leur voix, il comprenait ce qui se passait dans la petite forêt. Il savait que de jeunes et de vieux loups s'y trouvaient. Il savait que les chiens s'étaient séparés en deux meutes, que, quelque part, on relançait la bête et qu'il était arrivé quelque malchance. A chaque instant il attendait la bête de son côté. Il faisait des milliers de suppositions sur la direction et la vitesse du loup, et sur la façon dont il l'attaquerait. L'espoir alternait avec le découragement. Plusieurs fois il demanda à Dieu d'envoyer le loup vers lui ; il pria avec une passion mêlée de honte, comme les gens qui prient au moment d'une forte émotion due à une cause minime. « Eh bien ! qu'est-ce que cela

Te coûtera de le faire pour moi ! Je sais bien que Tu es grand et que je commets un péché en Te demandant cela ; mais, mon Dieu, fais que le vieux loup coure sur moi, et que, sous les yeux de l'oncle qui regarde là-bas, Karaï le saisisse à la gorge. »

Durant cette demi-heure, Rostov parcourut mille fois, d'un regard obstiné, tendu, inquiet, la lisière de la forêt : deux chênes, étalant leurs branches sur un massif de tremble, le fossé aux bords défoncés par l'eau et le bonnet de l'oncle émergeant à peine d'un buisson, à droite. « Mais je n'aurai pas cette chance, pensait-il. Et ce serait si facile ! Non, ce ne sera pas ! Dans les cartes et à la guerre et en tout, je n'ai jamais de chance ! »

Austerlitz et Dolokhov se présentaient rapidement à son imagination. « Une seule fois dans la vie, tuer un vieux loup ; je n'en demande pas davantage » ; et il tendait l'oreille et les regards à gauche, et de nouveau à droite, en écoutant les moindres échos du bruit de la poursuite. Il regarda encore à droite et vit dans l'espace désert quelque chose qui courait de son côté. « Non, ce n'est pas possible ! » pensa Rostov en soupirant lourdement, comme un homme qui voit s'accomplir ce qu'il a attendu si longtemps. Le plus grand bonheur s'accomplissait si simplement, sans bruit, sans fanfare, sans signes particuliers. Rostov

n'en croyait pas ses yeux, et ce doute dura plus d'une seconde.

Le loup courait en avant et sautait par-dessus une mare qui se trouvait sur sa route. C'était un animal au dos gris, au ventre large et roux. Il courait sans se hâter, convaincu que personne ne le voyait. Rostov, sans respirer, regarda les chiens. Les uns étaient couchés, d'autres debout, ne voyant pas le loup et ne comprenant rien. Le vieux Karaï tournait la tête et, en montrant ses dents jaunes, cherchait une puce avec colère, et faisait claquer ses dents sur ses pattes de derrière.

— Vélaut! Vélaut! — chuchota Rostov. Les chiens, tremblant des pattes et dressant les oreilles, bondirent. Karaï cessa de gratter sa patte, se leva en dressant les oreilles, agita un peu la queue où pendaient des touffes de poil.

« Les lâcher ou non? » se demandait Nicolas pendant que le loup, sorti de la forêt, s'avancait vers lui... Tout d'un coup toute l'expression du loup se modifia et il tressaillit en apercevant, probablement pour la première fois de sa vie, des yeux humains fixés sur lui, et, tournant un peu la tête vers le chasseur, il s'arrêta. « Retourner ou avancer? Bah! qu'importe, en avant! » semblait dire le loup et, sans plus regarder, il s'élança en avant, par bonds calmes, sûrs et décidés,

— Vélaut! Vélaut! — cria Nicolas d'une voix terrible, et tout à coup, son bon cheval s'élança du

monticule, sauta à travers la mare en coupant la route du loup. Les chiens couraient encore plus vite et le dépassaient. Nicolas n'entendit pas son cri, ne sentit pas son galop, ne vit pas ses chiens ni l'endroit où ils bondirent, il ne voyait que le loup, qui, accélérant sa course, bondissait par-dessus les creux sans changer de direction.

La noire Milka, aux larges reins, parut la première près de la tête de la bête. Elle commençait à la rattraper. Plus près ! plus près ! et elle la touchait. Mais le loup la regarda à peine, et, au lieu d'accélérer sa course comme elle faisait toujours, Milka, tout à coup, souleva sa queue et se mit à s'appuyer sur ses pattes de devant.

— Harloup ! loup ! — cria Nicolas.

Le rouge Lubime bondit par-dessus Milka, se jeta rapidement sur le loup et le saisit par la cuisse de derrière. Mais soudain effrayé il sauta de l'autre côté. Le loup s'affaissa, grinça des dents, se releva, et courut en avant, suivi à la distance d'un mètre par tous les chiens qui ne s'approchaient pas de lui.

— Il va s'échapper ! Non, c'est impossible ! pensa Nicolas, en continuant à crier d'une voix enrouée.

— Karaï, vélaut ! vélaut ! criait-il en cherchant des yeux le vieux chien, son seul espoir... Karaï allait de toutes ses vieilles forces, et, en regardant le loup, il courait à côté de la bête, lui coupant la route. Mais à la rapidité de la course du loup, et

à la lenteur de celle du chien, il était évident que les calculs de Karaï n'étaient pas justes. Nicolas le voyait déjà près de cette forêt où il s'échapperait certainement. Mais des chiens et des chasseurs, courant presque à sa rencontre, surgirent par devant. Il y avait encore de l'espoir. Un long chien noir, jeune, d'une meute étrangère que Nicolas ne connaissait pas, se jeta rapidement sur le loup et le renversa presque. Le loup, plus lestement qu'on ne pouvait s'y attendre, se releva et se jeta sur le chien noir en claquant des dents. Le chien ensanglanté, le flanc déchiré, poussa un cri perçant et tomba la tête sur le sol.

— Karaïuchka ! père !... pleurait presque Nicolas.

Le vieux chien aux pattes fourbues, grâce à l'arrêt survenu, en coupant la route au loup, était déjà à cinq pas de lui. Le loup se sentant en danger regarda Karaï, rentra encore davantage sa queue entre ses jambes, et augmenta sa vitesse. Mais ici, Nicolas s'aperçut que quelque chose se passait entre Karaï et le loup : tous deux tombaient comme une masse dans une fondrière qui se trouvait devant eux. Quand Nicolas aperçut dans la fondrière les chiens qui y cernaient le loup, et au-dessous d'eux, les poils gris de la bête, sa patte de derrière allongée, ses oreilles serrées, sa tête effrayée et haletante (Karaï le tenait par la gorge), ce fut le moment le plus heureux de sa vie. Il attra-

pait déjà l'arçon de la selle pour descendre et achever le loup, quand tout-à-coup, de cette masse de chiens, émergea la tête de la bête ; ensuite ses pattes de devant s'appuyèrent au bord de la fondrière. Le loup claquait des dents (Karaï ne le serrait plus par la gorge) ; il bondit sur ses pattes de derrière, hors de la fondrière, derechef, se sépara des chiens qu'il dépassa. Karaï, le poil ébouriffé, probablement blessé, faisait de grands efforts pour sortir de la fondrière.

— Mon Dieu ! Pourquoi ?... cria désespérément Nicolas.

De l'autre côté les chasseurs de l'oncle galopèrent en travers du loup et les chiens l'arrêtèrent de nouveau, il était encore une fois entouré.

Nicolas, son valet de chasse, l'oncle et son veneur tournaient autour de la bête en criant : vélaut ! vélaut ! Ils se tenaient prêts à descendre quand le loup s'asseyait sur le derrière, et avançaient chaque fois que le loup se rapprochait de la lisière qui devait le sauver.

Dès le commencement de cette course, Danilo en entendant : vélaut ! vélaut ! était sorti à la lisière de la forêt. Il vit Karaï saisir le loup, et supposant l'affaire terminée, il arrêta son cheval. Mais comme les chasseurs ne descendaient pas, le loup se secoua et de nouveau s'apprêta à fuir. Danilo ne lança pas son cheval dans la direction du loup, mais en ligne droite vers la forêt, afin,

comme Karaï, de lui couper la retraite. De la sorte il se trouva près du loup au moment où les chiens de l'oncle l'arrêtaient pour la seconde fois.

Danilo accourut en silence, un poignard dans la main gauche ; comme avec un fléau, il cravachait les côtes de son hongre brun.

Nicolas n'avait ni vu ni entendu Danilo jusqu'au moment où le cheval brun passa devant lui en soufflant bruyamment ; alors il aperçut le bruit de la chute d'un corps et vit Danilo au milieu des chiens, assis sur la croupe du loup, et tâchant de l'attaquer par les oreilles.

Il était évident pour les chasseurs, les chiens et le loup, que tout était fini. La bête effrayée, aplattissant les oreilles, tâchait de se soulever, mais les chiens l'entouraient. Danilo, se leva, fit un pas indécis et, de tout son corps, comme s'il se couchait pour se reposer, il tomba sur le loup en l'attrapant par les oreilles. Nicolas voulut le percer mais Danilo murmura : Il ne faut pas, nous le prendrons vivant ! Et changeant de position, il mit son pied sur la gorge du loup, on lui introduisit un bâton dans la gueule, avec une corde on ficela ses pattes et, par deux fois, Danilo renversa le loup d'un côté sur l'autre.

Avec des visages heureux, fatigués, les chasseurs mirent le loup vivant sur un cheval effrayé qui s'ébrouait, et que les chiens accompagnèrent en aboyant, jusqu'à l'endroit où tous devaient se

réunir. Tous s'approchèrent pour regarder : le loup laissa tomber sa tête à la gueule empalée, et de ses grands yeux vitreux regarda cette foule de chiens et d'hommes qui l'entouraient. Quand on le touchait, ses pattes repliées tremblaient ; d'un regard à la fois simple et sauvage, il les regardait tous. Le comte Ilia Andréiévitich s'approcha aussi et toucha le loup.

— Ah ! quel grand loup ! c'est un vieux, hein ? demanda-t-il à Danilo qui était près de lui.

— Un vieux, un vieux, répondit Danilo en ôtant vivement son bonnet.

Le comte se rappela qu'il avait laissé échapper le loup et son altercation avec Danilo.

— Cependant, mon cher, tu es bien emporté ! dit-il.

Danilo ne répondit rien et seulement sourit d'un rire gêné, enfantin, doux et agréable.

VI

Le vieux comte partit à la maison. Natacha et Pétia promirent de rentrer bientôt. Comme il était encore de bonne heure, la chasse continua.

Vers midi on laissa les chiens à courre au fond d'un ravin couvert d'un épais taillis. Nicolas, demeuré sur le chaume, voyait tous les chasseurs.

En face de Nicolas, s'étalait la verdure des semailles d'automne et là, dans un fossé, son chasseur se cachait derrière un bouquet de noyers. Dès qu'on eut lâché les chiens Nicolas entendit l'aboie-ment d'un chien qu'il connaissait, Voltorn ; les autres chiens, réunis avec lui, tantôt s'arrêtaient, tantôt recommençaient à aboyer. Une minute après, du ravin, on cria au renard, et toute la meute s'élança dans la direction de la verdure, du côté opposé à Nicolas.

Il voyait les chasseurs en bonnet rouge qui galopaient sur le bord du ravin, il voyait même

les chiens, et, à chaque moment, il s'attendait à ce que le renard se montrât de l'autre côté, dans la verdure.

Le chasseur qui était dans le creux lâcha les chiens et Nicolas aperçut un renard rouge étrange, très bas sur pattes, qui, en épanouissant sa queue, courait hâtivement sur la verdure. Les chiens commençaient à le rattraper. Voici qu'ils s'approchent, voici le renard qui commence à courir parmi eux en cercles de plus en plus courts et en mouvant sa large queue ; voici qu'un chien blanc s'élançe derrière lui, puis un chien noir... et tout s'emmêle ; et les chiens s'arrêtent en étoile, presque immobiles, en montrant le derrière. Deux chasseurs accourent vers les chiens, l'un en bonnet rouge, l'autre, un étranger, en caftan vert.

— « Qui est-ce ? D'où viennent ces chasseurs ? Ce ne sont pas des chasseurs de l'oncle, » pense Nicolas.

Les chasseurs s'emparèrent du renard et longtemps restèrent debout sans se séparer. Près d'eux se tenaient des chevaux sellés et des chiens allongés. Les chasseurs agitaient les bras, faisaient quelque chose avec le renard. On entendit de là le son des cornes, signal convenu de la querelle.

— C'est un chasseur d'Illaguine qui se dispute avec notre Ivan, dit l'écuyer de Nicolas. Nicolas l'envoya chercher sa sœur et Pétia et, au pas, se dirigea vers l'endroit où le veneur réunissait les

chiens. Quelques chasseurs étaient accourus à l'endroit de la bagarre.

Nicolas descendit de cheval, s'arrêta près des chiens avec Natacha et Pétia qui s'étaient rapprochés et ils attendirent l'issue de la dispute. Un chasseur qui se débattait avec le renard dans les mains parut à la lisière et s'avança vers le jeune maître. De loin il ôta son bonnet et tâcha de parler respectueusement. Mais il était pâle, essoufflé, son visage était plein de colère. Il était blessé à l'œil mais, apparemment, il ne le savait pas.

— Qu'y avait-il là-bas entre vous ? demanda Nicolas.

— Comment donc, il chasse sur les traces de nos chiens ! C'est ma chienne qui a attrapé. Va chez le juge après ! Il s'empare du renard ! Eh bien ! voilà, je l'ai battu avec ce même renard, et vous n'aimez pas cela ? dit le chasseur en désignant le poignard et s'imaginant sans doute être encore avec son adversaire.

Sans répondre au chasseur, Nicolas demanda à sa sœur et à Pétia de l'attendre, et il alla où était la chasse ennemie d'Ilaguine.

Le chasseur vainqueur se mêla aux autres chasseurs, et là, dans la foule des curieux sympathiques à lui, raconta son exploit.

Voici ce qui s'était passé. Ilaguine, avec qui les Rostov étaient en querelle et en procès, chassait sur des terrains qui, par droit de coutume, appar-

tenaient aux Rostov : maintenant, comme exprès, il avait ordonné de se rapprocher de l'endroit réservé où chassaient les Rostov et avait permis à son chasseur de lancer ses chiens vers la bête poursuivie par une meute étrangère.

Nicolas n'avait jamais vu Ilaguine, mais comme toujours dans tous ses raisonnements et sentiments ne sachant le juste milieu des bruits qui couraient sur la violence et l'arbitraire de ce propriétaire, il le détestait de toute son âme et le regardait comme son pire ennemi. Bourru et courroucé, il s'avancait en serrant fortement sa cravache, prêt aux actes les plus résolus et les plus dangereux envers son adversaire.

A peine avait-il tourné le bois qu'il aperçut un gros monsieur en bonnet de loutre, sur un beau cheval noir, qui venait à sa rencontre accompagné de deux valets. Au lieu d'un ennemi, Rostov trouva en Ilaguine un seigneur très respectable, poli, qui désirait particulièrement faire connaissance avec le jeune comte. En s'approchant de Rostov, Ilaguine souleva son bonnet de loutre, dit qu'il regrettait beaucoup ce qui venait d'arriver, qu'il donnerait l'ordre de punir le chasseur qui s'était permis de se mêler à la chasse d'un autre, qu'il demandait au comte de faire sa connaissance et lui proposa ses champs pour la chasse.

Natacha qui avait craint que son frère nese livrât à quelque acte horrible, tout émue, le suivait de

près. Voyant que les ennemis se saluaient amicalement, elle s'approcha d'eux. Ilaguine souleva encore plus haut son bonnet de loutre devant Natacha et, en souriant aimablement, dit que la jeune comtesse représentait Diane par sa passion pour la chasse et pour sa beauté dont il avait beaucoup entendu parler.

Ilaguine, pour réparer la faute de son chasseur, pria instamment Rostov de passer sur ses terres gardées, distantes d'une verste, et où, selon lui, les lièvres pullulaient. Nicolas consentit et la chasse, doublée, s'avança plus loin. Pour arriver à la chasse d'Ilaguine il fallait passer par les champs. Les maîtres marchaient ensemble. L'oncle, Nicolas, Ilaguine regardaient furtivement les chiens l'un de l'autre, en tâchant de n'être pas remarqués, et cherchaient parmi ces chiens les rivaux des leurs.

Rostov était surtout frappé de la beauté d'une chienne, pas grande, étroite, mais avec des muscles d'acier, la gueule fine, les yeux noirs, obliques. Cette chienne appartenait à la meute d'Ilaguine. Il avait entendu parler des chiens de race d'Ilaguine, et en cette belle chienne il voyait une rivale de sa Milka.

Au milieu d'une conversation polie entamée par Ilaguine sur la récolte de l'année, Rostov lui désigna sa chienne.

— Cette chienne est-elle bonne? Est-elle vive? demanda-t-il d'un ton négligent.

— Celle-ci ? Oui, c'est une bonne chienne. Elle chasse bien, répondit Ilaguine d'un ton indifférent pour sa belle Erza pour qui, une année avant, il avait donné à son voisin trois familles de cerfs.

— Alors chez vous, comte, la récolte n'est pas fameuse cette année ? fit-il en continuant la conversation commencée. Et croyant poli de payer le jeune comte de la même monnaie, il regarda ses chiens et s'arrêta à Milka qui le frappait par sa largeur.

— Cette tachée de noir est bonne ? dit-il.

— Oui, pas mauvaise. Elle court bien, répondit Nicolas. « Ah ! si un vieux lièvre courait ! Je te montrerais quel animal... » pensa-t-il ; et, se tournant vers son valet, il promit un rouble à celui qui trouverait un lièvre au repos.

— Je ne comprends pas, continua Ilaguine, pourquoi les chasseurs sont jaloux des bêtes et des chiens ; quant à moi, je vous dirai, comte, que ce qui m'amuse c'est de me promener comme ça, voilà : on rencontre un compagnon agréable, qu'y a-t-il de mieux (de nouveau il ôta son bonnet de loutre devant Natacha), mais compter des peaux, combien on a tué, cela m'est indifférent...

— Parfaitement juste.

— ... Ou être attristé parce que c'est un chien étranger qui attrape et non le mien ?... Je m'amuse seulement à regarder les chasses. N'est-ce pas, comte ? parce que je juge...

— Taïaut! prononça en ce moment, dans un long cri, un des chasseurs qui s'arrêtait. Il se trouvait sur un petit monticule. En levant la cravache, encore une fois il répéta longuement : Taïaut! (Ce mot et la cravache levée indiquaient un lièvre.)

— Ah! on dirait qu'il a flairé, dit négligemment Ilaguine. Eh bien, comte, allons, chassons-le.

En regardant Erza et le roux Rougaï de l'oncle, deux rivaux avec lesquels il n'avait jamais eu la chance de mesurer ses chiens, Nicolas pensa en se rapprochant du lièvre à côté de l'oncle et d'Ilaguine : « Qu'est-ce que ce sera s'ils dépassent ma Milka? »

— Un vieux? demanda Ilaguine en s'approchant du chasseur qui avait vu le lièvre; et non sans émotion il se retourna et siffla : Erza...

— Et vous, Mikhaïl Nikanoravitch? s'adressa-t-il à l'oncle.

L'oncle marchait en fronçant les sourcils.

— Pourquoi m'en mêlerais-je?... Bon! Vous avez payé un village pour chaque chien : ce sont des chiens de mille roubles. Bon! Rivalisez ensemble, moi, je regarde.

— Rougaï! pstt, pstt, cria-t-il. Petit Rougaï, ajouta-t-il en exprimant malgré lui, par ce diminutif, sa tendresse pour le chien roux et l'espoir qu'il mettait en lui. Natacha voyait et sentait l'émotion cachée des deux vieux et de son frère, et elle-même était nerveuse. Le chasseur se tenait

sur le monticule, la cravache levée ; les maîtres, au pas, s'approchèrent de lui. Les chiens à courre s'éloignaient du lièvre, les chasseurs s'écartaient aussi. Tous s'avançaient lentement et en silence.

— Où est la bête ? demanda Nicolas, s'approchant à cent pas du chasseur qui le premier l'avait remarqué. Mais avant qu'il eût eu le temps de répondre, le lièvre, sentant la gelée du lendemain, ne put rester en place et bondit. La meute des chiens courut derrière lui en hurlant. De tous côtés les chiens courants, qui n'étaient pas en laisse, se jetèrent vers le lièvre. Tous ces piqueurs qui s'avançaient lentement, en criant : Vélaut ! et les autres chasseurs avec les cris : Taïaut ! partirent à fond de train dans les champs. L'impassible Ilaguine, Nicolas, Natacha et l'oncle couraient, ne sachant eux-mêmes où et comment, ne voyant que les chiens et le lièvre et ayant peur de perdre pour une seconde la marche de la course. Le lièvre était vieux, vif, il faisait de petits sauts ; il dressa les oreilles et se mit à courir en entendant les cris et les piétinements qui éclataient soudain de tous côtés. Il sauta une dizaine de fois, pas très rapidement, en laissant approcher les chiens, et enfin, après avoir choisi sa direction et compris le danger, il aplatit ses oreilles et courut à toute vitesse. Il était sur le chaume, mais devant lui se trouvait la verdure humide. Deux des chiens du chasseur qui l'avait dépisté, les premiers remar-

quèrent le lièvre et se mirent à courir. Mais ils n'étaient pas encore très loin quand parut la rouge Erza d'Ilaguine. Elle s'approcha du lièvre à la distance d'une tête, et, croyant saisir la queue du lièvre qu'elle avait visée, elle roula à terre. Le lièvre courba le dos et courut encore plus vite. Milka parut derrière Erza et commença à s'avancer rapidement vers le lièvre. « Milouchka, petite mère ! » s'écria triomphalement Nicolas... On eût dit que Milka allait tomber sur le lièvre et l'attraper, mais elle le dépassa. Le lièvre courait de nouveau. De nouveau la belle Erza se mit à courir et elle était près de la queue même, mesurant pour ne pas se tromper et attraper la cuisse de derrière.

— Erzenka, petite sœur ! C'était la voix, toute changée et suppliante, d'Ilaguine. Erza n'entendait pas cette prière ; au moment même où l'on pensait qu'elle allait attraper le lièvre, il tira de côté et parut sur la limite de la verdure et du chaume. De nouveau Erza et Milka, comme une paire de chevaux attelés, recommencèrent à courir après le lièvre. Sur la limite, le lièvre se sentait mieux, les chiens n'étaient plus si près de lui.

— Rougaï, Rougaïuchka ! Bon ! cria à ce moment une nouvelle voix et le rouge Rougaï, le chien de l'oncle, en s'allongeant et courbant l'échine, rejoignit les deux premiers chiens, les dépassa, et, déjà atteignant le lièvre, le dérouta au bord de la verdure et dans la boue jusqu'au ventre s'enfonça

dans l'herbe sale ; l'on voyait seulement comment en se couvrant le dos de boue il roulait avec le lièvre. Les chiens l'entouraient en étoile. Une minute après tous se trouvaient près des chiens assemblés. L'oncle, tout heureux, descendit et prit le lièvre. Il le secoua pour faire couler le sang et il regardait, tout troublé, en roulant les yeux, ne sachant où mettre ses pieds et ses mains et parlant sans savoir ni avec qui il parlait ni ce qu'il disait.

— Voilà, ça, c'est bon!... En voilà un chien... Voilà, il les a dépassés tous, même ceux de mille roubles. Bon! dit-il en suffoquant ; il regardait avec colère comme s'il voulait injurier quelqu'un, comme si tous étaient ses ennemis, comme si on l'eût offensé et qu'il eût réussi maintenant à se justifier. Voilà pour les chiens de mille roubles ! Bon ! Rougaï ! En voilà un morceau, tu l'as mérité, dit-il en jetant au chien la patte arrachée, maculée de terre. Bon !

— Elle était fatiguée, elle seule a couru trois fois, dit Nicolas, n'écoutant personne et sans se soucier si on l'écoutait ou non.

— Mais qu'est-ce que c'est, comme ça, en travers?... disait le chasseur d'Ilaguine.

— Oui, mais de cette façon n'importe quel chien de garde attrape, dit en même temps Ilaguine, tout rouge, respirant à peine de la course et de l'émotion. En même temps Natacha, toute suffo-

cante, joyeuse et triomphante, poussait des cris si perçants qu'ils résonnaient dans les oreilles. Par ces sons elle exprimait tout ce que les autres chasseurs exprimaient par leurs paroles. Et ce cri était si sauvage qu'elle-même en aurait eu honte, et que tous, en un autre temps, en auraient été étonnés. L'oncle lui-même arrangea le lièvre, le jeta sur la croupe du cheval, et, comme s'il en voulût à tout le monde, d'un air de ne vouloir même causer à personne, il monta sur son cheval et partit seul.

Tous, sauf lui, se séparaient tristes et froissés et seulement longtemps après pouvaient se mettre à feindre l'indifférence. Pendant longtemps encore ils regardaient le rouge Rougaï qui, tout couvert de boue, le dos voûté, en secouant son collier, d'un air calme et vainqueur, marchait derrière les pattes du cheval de l'oncle.

Et Nicolas voyait dans l'expression du chien :
« Quoi ! je suis comme les autres quand il n'y a pas la course ; mais alors, prenez garde ! »

Quand, longtemps après, l'oncle s'approcha de Nicolas et lui causa, celui-ci fut flatté qu'après tout ce qui s'était passé il daignât encore lui parler.

VII

Quand vers le soir Ilaguine fit ses adieux à Nicolas, celui-ci se trouvait si loin de sa maison qu'il accepta pour toute la chasse l'hospitalité que lui offrit l'oncle dans son village Mikhaïlovka.

-- Si vous veniez chez moi, bon ! dit l'oncle ; voyez-vous, ce sera mieux, le temps est humide. Vous vous reposeriez, on ramènerait la petite comtesse en voiture.

La proposition de l'oncle était acceptée ; on envoya un domestique à Otradnoié chercher la voiture, et Nicolas, Natacha et Pétia partirent chez l'oncle.

Cinq personnes de la domesticité, grandes et petites, accoururent au grand escalier pour rencontrer le maître. Des dizaines de femmes, vieilles, grandes et petites, s'y montrèrent pour regarder les chasseurs qui arrivaient. La présence de Natacha, d'une dame à cheval, amena la curiosité des

domestiques de l'oncle à un tel degré que plusieurs, sans se gêner de sa présence, s'approchèrent pour la regarder dans les yeux, et devant elle faisaient leurs observations comme sur un phénomène qu'on montre et qui ne peut entendre ni comprendre ce qu'on dit de lui :

— Arinka, regarde donc, elle est assise de côté... Elle est assise et sa jupe penche... Et une corne aussi !

— Mes aïeux ! un couteau !

— En voilà une Tatare.

— Comment n'es-tu pas tombée ? demanda la plus hardie en s'adressant à Natacha.

L'oncle descendit de cheval près du perron de la maison de bois entourée d'un jardin, et, ayant regardé ses domestiques, il cria impérieusement que ceux qui étaient de trop s'en allassent, et qu'on fit tout le nécessaire pour recevoir les invités de la chasse.

Tous se dispersèrent. L'oncle fit descendre de cheval Natacha et lui fit monter les marches en planches branlantes du perron. La maison, non tapissée, où l'on apercevait les poutres formant le mur, n'était pas très propre. On ne voyait pas que le but des gens qui l'habitaient consistât en ce qu'il n'y eût pas de taches, mais on n'y remarquait pas non plus l'abandon. Une odeur de pommes fraîches emplissait le vestibule ; des peaux de loups et de renards y étaient appendues.

Du vestibule, l'oncle conduisit ses hôtes dans une petite salle meublée d'une table pliante et de sièges rouges, ensuite dans le salon, avec une table ronde de bouleau, un divan ; puis dans le cabinet de travail, avec une chaise-longue défoncée, un tapis fané, un portrait de Souvoroff, les portraits du père et de la mère du maître du logis, et son propre portrait en uniforme militaire. Le cabinet était empli d'une forte odeur de tabac et de chien. L'oncle invita ses hôtes à s'asseoir et à faire comme chez eux, et lui-même sortit. Rougaï, avec le dos sale, entra dans le cabinet, s'allongea sur une longue chaise et se nettoya avec sa langue en claquant des dents. Du cabinet de travail, partait un couloir où l'on apercevait un paravent avec un rideau déchiré. Derrière le paravent on entendait le rire des femmes et le chuchotement. Natacha, Nicolas et Pétia se débarrassèrent de leurs vêtements et s'assirent sur la chaise-longue. Pétia, s'appuyant sur son bras, s'endormit aussitôt. Natacha et Nicolas étaient assis en silence. Leurs visages brillaient, ils avaient grand faim et étaient très gais. Ils se regardaient l'un l'autre. (Après la chasse, dans la chambre, Nicolas ne jugeait plus nécessaire de montrer sa supériorité d'homme devant sa sœur.) Natacha cligna des yeux à son frère, et tous deux ne se retinrent pas plus longtemps et éclatèrent d'un rire sonore avant même d'inventer un prétexte à leur rire.

Peu après, l'oncle rentrait en casaque, pantalon bleu, et en petites bottes, et Natacha sentit que ce costume, dans lequel, avec étonnement et raillerie, elle avait remarqué l'oncle à Otradnoïé, était un vrai costume, pas pire que la jaquette et l'habit.

L'oncle aussi était gai ; non seulement il ne s'offensa pas du rire du frère et de la sœur (il ne pouvait pas même lui venir en tête qu'ils eussent à se moquer de sa vie), mais lui-même se joignit à leur rire inexplicé.

— Voilà la jeune comtesse. Bon ! Je n'en ai pas vu de pareille ! dit-il, en donnant à Rostov une pipe à long tuyau, et en prenant une autre courte entre ses trois doigts, son geste habituel.

— Toute la journée à cheval, comme un homme, et rien !

Peu après l'entrée de l'oncle, la porte s'ouvrit ; à en juger par le bruit des pas, c'était évidemment une femme de chambre, pieds nus ; et une femme d'une quarantaine d'années, grosse, rouge, jolie, à deux mentons, les lèvres épaisses, rouges, se montra tenant un plateau garni de diverses choses.

Avec un air hospitalier et des mines engageantes, à chaque instant elle regardait les invités, et, avec un sourire aimable, les saluait respectueusement. Malgré une obésité plus qu'ordinaire, qui la forçait d'avancer le ventre et la poitrine et de rejeter

la tête en arrière, cette femme (la gouvernante de l'oncle) marchait d'un pas très alerte.

Elle s'approcha de la table, y déposa le plateau et, habilement, de ses mains blanches, potelées, disposa sur la table les bouteilles et les hors-d'œuvre.

Cela fait, elle s'éloigna, et, le sourire aux lèvres s'arrêta à la porte. « Me voici ! Maintenant tu comprends ton oncle ! » semblait dire à Rostov toute sa personne. Comment ne pas comprendre ? Non seulement Rostov, mais Natacha comprirent l'oncle, et la signification des sourcils froncés et du sourire heureux, satisfait, qui, à peine, plissait ses lèvres, lorsqu'entraîna Anicia Féodorovna. Sur le plateau il y avait différentes sortes d'infusion, des champignons marinés, des petites galettes de blé noir, du miel cuit et mousseux, des pommes, des noisettes fraîches et grillées, des noisettes au miel. Ensuite Anicia Féodorovna apporta des confitures au miel et au sucre, du jambon, un poulet qu'on venait de cuire.

Tout cela était choisi et préparé par Anicia Féodorovna. Tout cela sentait et avait le goût d'Anicia Féodorovna. Tout cela rappelait la fraîcheur, la propreté, la blancheur et le sourire agréable.

— Mangez, mademoiselle la comtesse, disait-elle à Natacha en lui offrant les divers plats.

Natacha mangeait de tout, et il lui semblait n'avoir jamais vu ni mangé de telles galettes, de

telles confitures, de telles noisettes au miel, d'un pareil poulet.

Anicia Féodorovna sortit, Rostov et l'oncle, en buvant, après le souper, de la liqueur de cerises, causèrent de la chasse passée et future, de Rougaï, et des chiens d'Ilaguine. Natacha, les yeux brillants, était assise toute droite sur la chaise longue et les écoutait. Plusieurs fois elle avait essayé de réveiller Pétia, pour le faire manger, mais il marmonnait quelques paroles incompréhensibles, et ne s'éveillait pas. Natacha sentait en son âme une telle gaiété, elle se trouvait si bien en ce milieu nouveau pour elle, qu'elle craignait seulement que la vois-ture ne vint trop tôt pour l'emmener. Après un silence fortuit, qui arrive presque toujours chez les personnes qui reçoivent des connaissances pour la première fois, l'oncle dit, en répondant à la pensée de ses hôtes :

— Voilà comment je termine ma vie. On mourra, bon ! il ne restera rien. Pourquoi donc pécher ?

En disant cela, le visage de l'oncle était très imposant et même beau. Rostov se rappelait spontanément tout le bien qu'il avait entendu dire de cet oncle, par son père et des voisins. Dans tout le district, il avait la réputation de l'homme le plus noble et le moins intéressé ; on le prenait comme arbitre pour des affaires de famille ; on le choisissait comme exécuteur testamentaire ; on lui confiait des secrets ; on le choisissait comme juge et pour d'au-

tres fonctions encore. Mais il avait refusé obstinément un emploi public, et passait l'automne et le printemps dans les champs, sur son hongre; l'hiver, il restait chez lui, et l'été, couchait dans son jardin touffu.

— Pourquoi donc ne servez-vous pas, l'oncle ?

— J'ai servi, mais j'ai cessé. Je ne suis pas bon pour cela. Je n'y comprends rien. Bon ! C'est votre affaire ; mais moi, je n'ai pas d'esprit. Quant à la chasse, c'est autre chose, bon ! Ouvrez donc la porte ! cria-t-il. Pourquoi avez-vous fermé ?

La porte au bout du couloir menait dans la chambre de chasse — ainsi s'appelait la chambre réservée aux chasseurs. Quelqu'un marcha rapidement pieds nus, et une main invisible ouvrit la porte de la chambre de chasse. Du couloir on entendit clairement le son d'une balalaïka, dont jouait évidemment un artiste.

Depuis longtemps Natacha écoutait ces sons ; elle sortit dans le couloir pour les mieux entendre.

— C'est mon cocher Mitka... je lui ai acheté une bonne balalaïka ; j'aime ça, dit l'oncle.

Quand l'oncle revenait de la chasse, c'était l'habitude que Mitka jouât de la balalaïka dans la chambre des chasseurs. L'oncle aimait cet instrument.

— C'est très bien, vraiment bien ! dit Nicolas avec une certaine négligence involontaire, comme

s'il avait honte d'avouer que cet instrument lui était très agréable.

— Comment, c'est bien ? dit Natacha avec reproche, comprenant le ton avec lequel son frère avait prononcé ces mots. Non, pas bien... C'est superbe tout simplement !

De même que les champignons, le miel et les liqueurs de l'oncle lui avaient paru les meilleurs au monde, de même cette chanson lui semblait en ce moment un délice musical.

— Encore, encore, s'il vous plaît ! dit Natacha, dès que la balalaïka se tut.

Mitka l'accorda et de nouveau attaqua bravement *Barinia* avec des variations et des nuances.

L'oncle, assis, écoutait en penchant la tête de côté avec un sourire à peine marqué. Le motif de *Barinia* se répéta une centaine de fois. Plusieurs fois on accorda la balalaïka et de nouveau le même son tremblait, et les auditeurs n'en étaient pas ennuyés et voulaient encore et encore entendre cette musique. Anicia Feodorovna rentra et appuya son gros corps contre la porte.

— Vous daignez écouter ? dit-elle à Natacha avec un sourire très semblable à celui de l'oncle. Il joue bien.

— Voilà, dans ce passage il ne fait pas ce qu'il faut, dit tout à coup l'oncle, avec un geste énergique. Ici, il faut un trille. Bon ! un trille.

— Est-ce que vous savez jouer? demanda Natacha.

L'oncle sourit sans répondre.

— Regarde donc, Anisuchka, si les cordes de la guitare sont bonnes; il y a longtemps que je ne l'ai tenue dans les mains. Bon!

Anicia Feodorovna partit très empressée, de son allure légère, faire la commission de son maître et apporta la guitare.

L'oncle, sans regarder personne, souffla la poussière; de ses doigts osseux frappa sur la caisse de la guitare, l'accorda et s'installa commodément dans le fauteuil. D'un geste un peu théâtral, en écartant le coude gauche, il prit la guitare, et, en clignant des yeux à Anicia Feodorovna, il n'entonna pas *Barinia*, mais un accord sonore, net, et, lentement, avec calme, mais avec vigueur, il commença sur une mesure très lente la chanson connue: « *Po oulitzé mostovoï* » (*Sur la rue pavée*).

En mesure, avec cette gaité saine (cette même gaité que respirait toute la personne d'Anicia Feodorovna), le motif de la chanson vibrait dans l'âme de Nicolas et de Natacha. Anicia Feodorovna rougit, et, se cachant avec son fichu, elle sortit de la chambre en riant. L'oncle continua sa chanson sur un ton énergique, en changeant d'expression et prenant un air inspiré à ce passage où Anicia Feodorovna sortit. Quelque chose riait à peine d'un côté de son visage, sous la moustache grise,

surtout quand la chanson s'avavançait et accentuait la mesure dans les passages émus.

— C'est merveilleux, merveilleux, petit oncle. Encore, encore ! s'écria Natacha, dès qu'il eut terminé.

Bondissant de sa place elle enlaça l'oncle et l'embrassa. Nicolas, Nicolas ! disait-elle en regardant son frère, d'un air interrogateur.

Nicolas aussi était ravi du jeu de l'oncle. Celui-ci joua une deuxième fois la chanson. Le visage souriant d'Anicia Feodorovna parut de nouveau dans la porte ; d'autres visages se montraient encore derrière elle.

« Là-bas, en allant puiser de l'eau à la source fraîche, il crie : jeune fille, attends ! » jouait l'oncle, et il fit encore une variation très habile, brisa un accord et remua les épaules.

— Eh bien, oncle chéri ! s'écria Natacha d'une voix aussi suppliante que si sa vie eût été en jeu. L'oncle se leva. Il semblait qu'il y eût en lui deux hommes : l'un sérieux et l'autre gai ; l'homme gai fit une sortie naïve avant la danse.

— Eh bien ! ma nièce, cria l'oncle en faisant à Natacha un geste de la main et en brisant l'accord.

Natacha rejeta son fichu, se mit devant l'oncle et, les mains sur les hanches, fit un mouvement des épaules et s'arrêta.

Où, quand, comment s'était formé en elle cet

esprit russe que respirait cette jeune comtesse élevée par une Française émigrante ; où avait-elle pris toutes ces manières que le *pas de châte* aurait dû, semble-t-il, effacer depuis longtemps ? Mais son esprit, ses manières, étaient ces mêmes manières russes, inimitables, que l'oncle attendait d'elle. Dès qu'elle s'arrêta, souriant triomphalement avec fierté et gaité, le premier sentiment qui avait saisi Nicolas et tous les assistants, la peur qu'elle ne pût s'en tirer, s'évanouit et ils l'admiraient déjà. Elle fit tout à fait ce que faisait Anicia Feodorovna, qui, aussitôt, lui donna le fichu nécessaire pour la danse et rit à pleurer en regardant cette jeune comtesse, fine, gracieuse, si éloignée d'elle, vêtue de soie et de velours, qui savait comprendre tout ce qui était en elle, Anicia, en son père, en sa tante, en sa mère et en chaque Russe.

— Eh bien ! petite comtesse, bon ! dit l'oncle avec un rire gai quand il eut terminé la danse. En voilà une nièce ! Voilà, maintenant tu n'as plus qu'à choisir un bon mari ; bon !

— Il est déjà choisi, dit en souriant Nicolas.

— Oh ! fit l'oncle étonné, en la regardant d'un air interrogateur.

Natacha, avec un sourire heureux, hochait affirmativement la tête.

— Et quel mari ! dit-elle. Mais aussitôt un autre genre de pensées et de sentiments surgit en elle.

« Que signifiait le sourire de Nicolas quand il a dit « déjà choisi » ? En est-il content ou non ? Il a l'air de penser que Bolkonski ne comprendrait pas, n'encouragerait pas notre joie. Non, il comprendrait tout. Où est-il maintenant ? » pensait Natacha, et tout à coup son visage devint sérieux. Mais cela ne dura qu'une seconde. « Ne pas penser ; ne pas oser y penser », se dit-elle, et, en souriant, elle s'assit de nouveau près de l'oncle et lui demanda de jouer encore quelque chose.

L'oncle joua encore une chanson, puis une valse, puis il s'arrêta, toussota et entonna sa chanson favorite des chasseurs.

Au soir, la neige
Tombait bien...

L'oncle chantait comme chante le peuple, avec cette conviction absolue et naïve que toute la signification de la chanson est dans les mots, que le motif vient de lui-même, qu'il n'y a pas de motif à part, qu'il n'est là que pour la mesure. C'est pourquoi ce motif inconscient comme le chant de l'oiseau était chez l'oncle extraordinairement beau.

Natacha était enthousiasmée du chant de l'oncle. Elle décida qu'elle n'apprendrait plus à jouer de la harpe, mais seulement de la guitare. Elle demanda à l'oncle sa guitare, et aussitôt y trouva les accords d'une chanson.

A dix heures du soir, arrivèrent les breaks et trois hommes à cheval envoyés à la recherche de Natacha et Pétia. L'envoyé rapporta que le comte et la comtesse ne savaient pas où ils étaient et étaient fort inquiets.

On emporta Pétia, et, comme un cadavre, on le coucha dans le break. Natacha et Nicolas montèrent dans la drojki. L'oncle enveloppa Natacha et lui dit adieu avec une tendresse toute nouvelle. Il les accompagna à pied jusqu'au pont qu'il fallait contourner pour passer à gué, et ordonna que les chasseurs, munis de lanternes, marchassent devant.

— Au revoir, ma chère nièce ! cria-t-il.

Sa voix n'était pas celle que Natacha connaissait, mais celle qui chantait *La Neige*.

Dans la campagne qu'ils traversaient brillèrent de petits feux rouges ; une odeur de fumée montait.

— Quel charme que cet oncle ! dit Natacha quand ils sortirent sur la grand'route.

— Oui, oui, dit Nicolas. Tu n'as pas froid ?

— Non, je me sens très bien, très bien ; je me sens si bien que j'en suis étonnée.

Ils se turent longtemps. La nuit était obscure et humide. On ne voyait pas les chevaux, on n'entendait que leurs piétinements dans la boue invisible.

Que se passait-il dans cette âme enfantine, impressionnable, qui saisissait si vivement et s'assi-

milait toutes les impressions les plus diverses de la vie? Comment tout cela s'arrangeait-il en elle? Quoi qu'il en fût, elle était très heureuse.

Près de la maison, elle se mit à chanter le motif de *Quand hier la neige*, qu'elle avait cherché tout le long du chemin, et dont elle s'était ressouvenue enfin.

— L'as-tu saisi? dit Nicolas.

— A quoi penses-tu maintenant, Nicolas?

Ils aimaient s'interroger.

— Moi? fit Nicolas en cherchant, voici; d'abord je pensais que Rougaï, le chien roux, est comme l'oncle, et que s'il était un homme, il aurait l'oncle chez lui, sinon pour sa cour, du moins pour son bon caractère, mais il le garderait. Comme il est bon l'oncle! N'est-ce pas? Eh bien, et toi?

— Moi? Attends, attends... Oui, j'ai pensé d'abord que nous allons et pensons aller à la maison, mais qu'en réalité Dieu seul sait où nous allons dans cette obscurité, et que tout à coup nous arriverons et ne verrons pas Otradnoïé, mais un royaume féerique. Ensuite j'ai pensé encore... Non, rien de plus...

— Je sais, tu as sans doute pensé à lui, dit Nicolas en souriant; ce que Natacha reconnut au son de sa voix.

— Non, répondit-elle, bien qu'en effet, elle pensât au prince André, se demandant si l'oncle lui plairait. Et encore tout le long de la route je

me suis répété : Comme Anisuchka danse bien, danse bien...

Et Nicolas entendit son rire sonore, heureux, sans cause.

— Sais-tu, dit-elle tout à coup, je sens que je ne serai jamais si heureuse, si tranquille que maintenant.

— Quelle sottise ! dit Nicolas, et il pensa : « Quel charme, cette Natacha ! Je n'aurai jamais une pareille amie. Pourquoi se marie-t-elle ? nous nous promènerions tout le temps ensemble ! »

« Quel charme, ce Nicolas ! pensait Natacha. Ah ! encore de la lumière au salon, » dit-elle en désignant les fenêtres de la maison qui brillaient dans l'obscurité humide, veloutée de la nuit.

VIII

Le comte Ilia Andréiévitich avait renoncé à être maréchal de la noblesse, parce que cette fonction entraînait trop de dépenses, mais cependant ses affaires ne s'arrangeaient pas. Souvent Natacha et Nicolas surprenaient les pourparlers mystérieux et inquiétants de leurs parents, et entendaient des conversations sur la vente de la riche maison patrimoniale et de la propriété voisine de Moscou. Il n'était plus maréchal de noblesse et n'était plus obligé à de grandes réceptions, et la vie à Otradnoïé était plus modeste que les années précédentes. Mais la grande maison et le pavillon étaient toujours pleins de gens, plus de vingt personnes s'asseyaient toujours autour de la table. Toutes vivaient depuis longtemps dans la maison, comme des membres de la famille, et certains ne croyaient pas devoir de rétribution pour vivre dans la maison du comte. Tels étaient Dimmler, le musicien, et sa

femme ; Fogel, le maître de danse, avec sa famille ; la vieille demoiselle Biélova et encore plusieurs autres : le précepteur de Pétia, l'ancienne gouvernante des demoiselles, et tout simplement des gens pour qui il était plus avantageux de vivre chez le comte que chez eux. Il n'y avait pas d'aussi grandes réceptions qu'auparavant, mais le train de vie était le même, sans lequel le comte et la comtesse ne pouvaient se représenter la vie. C'était la même chasse augmentée encore par Nicolas. Il y avait toujours quinze cochers et cinquante chevaux à l'écurie ; les mêmes cadeaux chers aux jours de fête, les mêmes dîners solennels pour tout le district, les mêmes whist et boston où le comte, chaque jour, en laissant voir ses cartes à tout le monde, permettait aux voisins, qui trouvaient dans leur partie avec le comte Ilia Andréiévitich le plus gros de leurs revenus, de gagner des centaines de roubles.

Le comte était pris dans ses affaires comme en un immense filet, et tâchait de ne pas voir qu'à chaque pas il s'empêtrait de plus en plus, ne se sentant ni la force de couper les mailles qui l'entravaient, ni de les dénouer avec prudence et patience.

La comtesse, avec son cœur aimant, sentait que ses enfants se ruinaient, que le comte n'en était pas coupable, qu'il ne pouvait pas changer, qu'il souffrait lui-même, bien qu'il le cachât, de sa

ruine et de celle de ses enfants, et elle cherchait le moyen d'y remédier. A son esprit de femme, un seul moyen se présentait : le mariage de Nicolas avec un riche parti. Elle sentait que c'était le dernier espoir, et que s'il refusait le parti qu'elle lui ménageait, il fallait pour toujours dire adieu à la possibilité de réparer les affaires. Ce parti, c'était Julie Karaguine, la fille de bons et vertueux parents, que Rostov connaissait depuis l'enfance, et qui, depuis la mort du dernier de ses frères, était devenue l'une des plus riches héritières.

La comtesse écrivit directement à madame Karaguine, à Moscou, en lui proposant de marier son fils à sa fille, et elle reçut une réponse favorable. Madame Karaguine répondit que, pour sa part, elle y consentait, mais que tout dépendait de sa fille. Madame Karaguine invitait Nicolas à venir à Moscou.

Plusieurs fois, la comtesse, les larmes aux yeux, disait à son fils que son unique désir, maintenant que ses deux filles étaient casées, c'était de le voir se marier. Elle disait qu'après cela, elle mourrait tranquille. Puis, elle laissait entendre qu'elle avait en vue une charmante jeune fille et tentait de savoir l'opinion de son fils sur le mariage.

D'autres fois, elle louait Julie, et conseillait à Nicolas d'aller s'amuser à Moscou pendant les fêtes. Nicolas devinait le but des conversations de sa mère, et, au cours de l'une d'elles, il l'amena à

l'entière franchise. Elle lui expliqua que tout l'espoir de remédier à leur situation reposait maintenant sur son mariage avec mademoiselle Karaguine.

— Eh quoi ! Si j'aimais une jeune fille sans fortune, exigeriez-vous, maman, que je sacrifiasse mon amour et mon honneur pour l'argent ? demanda-t-il, sans comprendre la cruauté de sa question, et voulant seulement montrer sa noblesse.

— Non, tu ne m'as pas comprise, dit la mère ne sachant comment se justifier. Tu ne m'as pas comprise, Nicolas. Je désire ton bonheur, ajouta-t-elle, et, sentant qu'elle ne disait pas la vérité et s'embrouillait, elle se mit à pleurer.

— Petite mère, ne pleurez pas, mais dites-moi seulement que vous le voulez et sachez que je donnerais toute ma vie, tout, pour que vous soyez tranquille. Je sacrifierais tout pour vous, même mes sentiments.

Mais la comtesse ne voulait pas poser ainsi la question. Elle ne voulait pas sacrifier son fils, elle-même eût voulu se sacrifier pour lui.

— Non, tu ne m'as pas comprise, n'en parlons plus, dit-elle en essuyant ses larmes.

« Oui, mais j'aime peut-être une jeune fille pauvre, se dit Nicolas, alors dois-je sacrifier mon cœur et mon honneur à l'argent ? Je m'étonne que maman ait pu me dire cela. Alors parce que Sonia est pauvre je ne peux pas l'aimer, je ne

puis répondre à son amour fidèle, dévoué. Assurément je serai plus heureux avec elle qu'avec une poupée comme Julie. Je peux toujours sacrifier mon cœur au bien de mes parents, mais je ne puis commander à mes sentiments. Si j'aime Sonia, mon amour est, pour moi, plus fort et plus haut que tout. »

Il ne partit pas à Moscou ; la comtesse ne lui parla plus mariage et, avec tristesse et parfois avec colère, elle remarquait un rapprochement de plus en plus grand entre son fils et Sonia qui n'avait pas de dot. Elle se le reprochait, mais elle ne pouvait s'empêcher de montrer son mécontentement envers Sonia en la réprimandant souvent, sans aucun motif, en l'appelant « vous » et « ma chère ». Ce qui fâchait le plus la bonne comtesse, c'est précisément que Sonia, cette nièce pauvre aux yeux noirs, était si douce, si bonne, si dévouée, si reconnaissante envers ses bienfaiteurs, si constante en son amour pour Nicolas, qu'on ne pouvait rien lui reprocher.

Nicolas terminait son congé chez ses parents. Déjà on avait reçu du prince André, de Rome, une quatrième lettre où il écrivait qu'il serait depuis longtemps en route pour la Russie, si, tout à coup, sous le climat chaud, sa blessure ne s'était rouverte, ce qui le forçait à ajourner son départ jusqu'au commencement de la prochaine année.

Natacha était aussi amoureuse de son fiancé,

aussi calmée par cet amour et aussi accessible à toutes les joies de la vie. Mais au bout du quatrième mois de séparation, elle était prise d'accès de tristesse, qu'elle ne pouvait vaincre.

Elle se trouvait à plaindre, elle regrettait ce temps perdu pour elle, alors qu'elle se sentait si capable d'aimer et d'être aimée.

Dans la maison des Rostov on n'était pas gai.

IX

Noël arriva, et outre la messe solennelle, outre les félicitations solennelles et ennuyeuses des voisins et des domestiques, outre les robes et les vestons neufs, il n'y avait rien de particulier.

Avec un froid sans vent de 20°, le soleil clair, aveuglant pendant le jour, et la lumière étoilée d'hiver pendant la nuit, on sentait le besoin de fêter ce jour d'une façon quelconque.

Le troisième jour des fêtes, après le dîner, tous les familiers se dispersèrent dans les chambres. C'était le moment le plus ennuyeux de la journée. Nicolas, qui était allé le matin chez des voisins, s'endormit dans le divan. Le vieux comte reposait dans son cabinet. Sonia était assise devant la table ronde du salon, elle calquait un dessin. La comtesse se faisait les cartes, Nastasia Ivanovna le bouffon, le visage triste, était assis près de la fenêtre avec deux vieilles femmes.

Natacha entra au salon et s'approcha de Sonia, regarda ce qu'elle faisait, puis s'approcha de sa mère et s'arrêta en silence.

— Qu'as-tu à marcher comme une âme en peine ? Que veux-tu ? lui dit sa mère.

— J'ai besoin de lui... Il me le faut tout de suite ! dit Natacha sans sourire, les yeux brillants.

La comtesse leva la tête et regarda fixement sa fille.

— Ne me regarde pas, maman, ne me regarde pas ! Je vais pleurer.

— Viens ici, assieds-toi près de moi, dit la comtesse.

— Maman, il me le faut. Pourquoi est-ce que je m'ennuie tant, maman ?

Sa voix s'arrêta, des larmes coulaient de ses yeux ; pour les cacher elle se détourna rapidement et sortit du salon. Elle passa dans le divan, s'y arrêta, réfléchit et partit dans la chambre des bonnes. La vieille bonne grondait une jeune fille qui accourait, tout essoufflée du froid.

— Vous vous amusez ; il y a temps pour tout, disait la vieille bonne.

— Laisse-la, Kondratievna, dit Natacha. Va, Mavroucha, va.

Et, laissant partir Mavroucha, Natacha traversa la salle et alla dans l'antichambre.

Un vieux valet et deux jeunes jouaient aux cartes. Ils interrompirent leur jeu et se levèrent à

l'entrée de la demoiselle. « Que ferais-je d'eux ? pensa Natacha. Va, Nikita, va, je t'en prie... Où l'enverrai-je?... Oui... Va à la cour et apporte-moi un coq, et toi, Micha, apporte-moi de l'avoine. »

— Pas beaucoup d'avoine ? dit Micha gaiement et très aimablement.

— Va, va plus vite, ordonna le vieux.

— Feodor, toi, apporte de la craie.

En passant devant l'office, elle commanda le samovar bien que ce ne fût pas du tout l'heure. Le maître d'hôtel, Phoca, était l'homme le plus bourru de toute la maison. Natacha aimait à essayer sur lui son pouvoir. Il ne la crut pas et alla voir si c'était vrai.

— Ah ! cette demoiselle ! dit Phoca en feignant de froncer les sourcils contre Natacha.

Personne à la maison ne dérangeait tant de gens et ne leur donnait tant de travail que Natacha. Elle ne pouvait pas voir quelqu'un sans l'envoyer quelque part. Elle avait l'air de vouloir essayer si l'on oserait se révolter contre elle. Mais tous exécutaient ses ordres avec plus de plaisir que n'importe quels autres.

— « Que ferai-je ? Où irai-je ? » pensait Natacha en marchant lentement dans le couloir.

— Nastasia Ivanovna ! quelle progéniture aurai-je ! demanda-t-elle au bouffon en camisole qui allait à sa rencontre.

— De toi? des puces, des criquets, des saute-relles, répondit-il.

— « Mon Dieu, mon Dieu! toujours la même chose. Et où irai-je; que ferai-je! »

Elle gravit rapidement l'escalier, chez Fogel, qui habitait là avec sa femme.

Deux gouvernantes étaient assises chez Fogel. Sur la table était placée une assiette avec des raisins secs, des noix, des amandes. Les gouvernantes parlaient des endroits où la vie est le meilleur marché; était-ce à Odessa ou à Moscou? Natacha s'assit, écouta leur conversation avec un visage pensif et sérieux et se leva. « L'Ile Madagascar, » prononça-t-elle. « Ma-da-gas-car » répéta-t-elle en prononçant distinctement chaque syllabe et, sans répondre aux questions de madame Chausse, elle sortit de la chambre.

Pétia était aussi en haut avec son gouverneur, il préparait un feu d'artifice qu'il avait l'intention d'allumer le soir.

— Pétia! Pétia! lui cria-t-elle. Porte-moi en bas.

Pétia courut vers elle et lui tendit le dos. Elle sauta sur lui, enlaçant son cou avec ses bras, et lui, en sautillant, courut avec elle.

« Non, pas ça. Ile Madagascar, » prononça-t-elle, et sautant de dessus lui, elle partit en bas.

Comme si elle parcourait son royaume et se convainquait que tous étaient soumis et que c'était

pourtant triste, Natacha alla dans la salle, prit la guitare, s'assit dans un coin sombre, derrière une petite armoire, et se mit à tâter les cordes, dans la basse, en jouant une phrase d'opéra qu'elle avait entendue à Pétersbourg, avec le prince André. Pour les auditeurs étrangers, les sons qui sortaient de la guitare n'avaient aucun sens, mais, dans l'imagination de Natacha, ces sons étaient accompagnés d'une série entière de souvenirs. Elle était assise derrière la petite armoire, les yeux fixés sur la lumière qui tombait de la porte de l'office et elle écoutait et se rappelait ; elle se trouvait dans l'état de souvenirs.

Sonia, un verre à la main, traversa la salle pour aller à l'office. Natacha la regarda, regarda la porte ouverte de l'office, et elle crut se rappeler qu'une fois déjà la lumière tombait de cette porte et que Sonia passait tenant un petit verre. « Oui, c'est tout à fait comme ça, » pensa-t-elle.

— Sonia, qu'est-ce que c'est ? cria Natacha en passant son doigt sur la grosse corde.

— Ah ! tu es ici ! dit Sonia en tressaillant : elle s'approcha et écouta. — Je ne sais pas. *L'Orage* ? prononça-t-elle timidement, ayant peur de se tromper.

« Et bien, oui ; tout à fait, elle a tressailli comme ça. Elle s'est approchée tout à fait comme ça, a souri timidement, et je pensais qu'il manquait quelque chose en elle, » se rappela de nouveau Natacha.

— Non, c'est le chœur des *Porteurs d'eau*. Tu entends ?

Et Natacha chanta le motif du chœur, pour le faire comprendre à Sonia.

— Où allais-tu ? demanda Natacha.

— Changer l'eau du petit verre. Je finis tout de suite le dessin.

— Toi, tu es toujours occupée, et moi, je ne peux pas l'être. Et, où est Nicolas ?

— Il dort, je crois.

— Sonia, va l'éveiller. Dis-lui que je l'appelle pour chanter. Elle était assise, réfléchissant à ce que signifiait qu'elle se rappelât tout cela et, sans résoudre cette question, elle se transporta de nouveau, sans nul regret, au temps où elle était avec lui et qu'il la regardait avec des yeux amoureux.

« Ah ! qu'il vienne plus vite ! j'ai tant peur que ça n'arrive pas ! Et surtout, je vieillis, voilà ! Il n'y aura plus en moi ce qu'il y a maintenant. Peut-être viendra-t-il aujourd'hui, tout de suite. Peut-être est-il arrivé en bas, au salon. Peut-être est-il rentré depuis hier et l'ai-je oublié. » Elle se leva, posa la guitare et alla au salon. Tous les familiers : précepteurs, gouvernantes et hôtes, étaient assis à la table à thé. Les valets se tenaient autour de la table. Le prince André n'était pas là et c'était toujours la même vie.

— Ah ! la voilà ! dit Ilia Andréiévitich en apercevant Natacha qui entra. Eh bien, assieds-toi près

de moi. Mais Natacha s'arrêta près de sa mère et regarda tout autour comme en cherchant quelque chose.

— Maman, donne-le-moi. Donne-le-moi plus vite, plus vite, et de nouveau elle retint ses larmes avec peine.

Elle s'assit près de la table, écouta la conversation des personnes âgées et de Nicolas qui, lui aussi, était venu à table. « Mon Dieu, mon Dieu, les mêmes visages, les mêmes conversations. Papa tient sa tasse de la même façon et souffle de la même manière, » pensait-elle en sentant avec humeur le dégoût qui s'élevait en elle contre tous ses familiers parce qu'ils étaient toujours les mêmes.

Après le thé, Nicolas, Sonia et Natacha allèrent au divan, dans leur coin favori, où, comme toujours, avaient lieu leurs conversations intimes.

— Est-ce qu'il ne t'arrive pas de penser qu'il n'y aura plus rien, rien, que tout ce qui est beau est déjà passé, et que ce n'est pas ennuyeux, mais triste? dit Natacha à son frère, quand ils se furent installés au divan.

— Oh! comment donc? dit-il; il me semble parfois que tout est bien, tous sont gais, et à moi, il vient en tête que tout cela est ennuyeux et que tout le monde n'a plus qu'à mourir. Une fois, au régiment, je ne suis pas allé en promenade, et, là-bas, la musique jouait et, tout d'un coup, je devins triste...

— Ah! je sais, je sais, je sais! reprit Natacha. Cela m'est arrivé, quand j'étais encore toute petite. Tu te rappelles, une fois, on m'avait punie pour des prunes, et, vous tous, vous dansiez, et moi, j'étais dans la salle de classe et je sanglotais. Je ne l'oublierai jamais. J'étais triste et je plaignais

tout le monde et moi-même; tous, tous; et surtout, je n'étais pas coupable. Tu te le rappelles?

— Je me le rappelle. Je me souviens que je suis venu te trouver, je voulais te consoler, et tu sais, j'avais honte. Nous étions très drôles. J'avais alors un jouet et j'ai voulu te le donner. Tu te rappelles?

— Et toi, tu te rappelles, dit Natacha avec un sourire pensif, il y a déjà longtemps, longtemps, nous étions encore tout petits, l'oncle m'appela dans le cabinet de travail, encore dans la vieille maison. Il faisait sombre, nous sommes venus et, là-bas, debout...

— Un nègre, termina Nicolas avec un sourire joyeux. Comment ne pas me le rappeler! Jusqu'ici, je ne sais pas même ce que c'était : était-ce un nègre, ou l'avons-nous vu en rêve, ou nous l'a-t-on raconté?

— Il était gris, tu te rappelles, et les dents blanches...

— Il était debout et nous regardait...

— Vous vous en souvenez, Sonia? demanda Nicolas.

— Oui, oui, je me rappelle aussi quelque chose, vaguement, répondit timidement Sonia.

— J'ai interrogé papa et maman sur ce nègre, dit Natacha. Ils disent qu'il n'y avait aucun nègre, et toi, voilà, tu te souviens!

— Et comment!..... Je me souviens encore des dents, comme si c'était d'aujourd'hui.

— Comme c'est étrange! C'était comme dans un rêve. J'aime cela.

— Te rappelles-tu, quand nous roulions des œufs dans la salle, et tout d'un coup, deux vieilles femmes arrivèrent et se mirent à se rouler sur le tapis. C'est arrivé ou non? Rappelle-toi comme c'était bien.

— Oui, et tu te rappelles comme papa, en pelisse bleue, tirait du fusil sur le perron?

Ils cherchaient, en souriant avec plaisir, non les souvenirs tristes, sombres, mais les souvenirs poétiques, enfantins, ces souvenirs du passé le plus lointain où la vision confine à la réalité; et ils riaient doucement, avec une joie intime.

Bien que leurs souvenirs fussent communs, Sonia, comme toujours, restait en arrière d'eux.

Elle ne se rappelait plus beaucoup de choses, et même, ce dont elle se souvenait n'excitait plus en elle ce sentiment poétique qu'ils éprouvaient. Elle se réjouissait seulement de leur joie et tâchait de s'y accommoder.

Elle prit part à la conversation seulement quand ils évoquèrent la première arrivée de Sonia. Celle-ci racontait qu'elle avait peur de Nicolas parce que son petit veston avait des cordelières et que ses bonnes lui avaient dit qu'on l'attacherait avec des cordes.

— Moi, je me rappelle qu'on me disait que tu étais née dans un chou, dit Natacha, et je me sou-

viens qu'alors je n'osais en douter, mais je savais pourtant que ce n'était pas vrai, et je me sentais gênée.

Pendant cette conversation, la tête de la femme de chambre se montra dans une porte du fond.

— Mademoiselle, on a apporté le coq, chuchota la bonne.

— Ce n'est plus la peine, Paula, dis qu'on le remporte.

Au milieu de la conversation qui se tenait au divan, Dimmler entra, s'approcha de la harpe qui était dans un coin, ôta la toile qui la couvrait et, de la harpe, sortit un son faux.

— Edouard Carlitch, jouez, s'il vous plaît, mon nocturne favori de Field, fit entendre, du salon, la voix de la vieille comtesse.

Dimmler prit un accord et s'adressant à Natacha, à Sonia et à Nicolas, dit :

— Jeunesse, comme vous êtes tranquille !

— Oui, nous philosophons, fit Natacha en se retournant pour une seconde et continuant la conversation. Ils parlaient maintenant des rêves.

Dimmler se mit à jouer. Natacha, sans bruit, sur la pointe des pieds, s'approcha de la table, prit des bougies, les rapporta et revint doucement s'asseoir à sa place. Dans la chambre et surtout près du canapé où ils étaient assis, il faisait sombre, mais par les grandes fenêtres la lumière du disque argenté de la lune tombait sur le parquet.

— Sais-tu à quoi je pense ? chuchota Natacha en s'approchant de Nicolas et de Sonia, quand Dimmler, ayant déjà terminé, restait assis, touchant faiblement les cordes et se demandant s'il fallait cesser ou recommencer autre chose. Quand on commence à se rappeler tout, tout, alors on se souvient à un tel point, qu'on se rappelle ce qu'on était avant d'être au monde...

— C'est la métempsychose, dit Sonia qui avait toujours bien étudié et se rappelait tout. Les Egyptiens croyaient que nos âmes venaient des animaux et qu'après notre mort, elles y retournaient.

— Non, tu sais, je ne crois pas que nous étions dans les animaux, dit Natacha, toujours en chuchotant, bien que la musique eût cessé. Moi, je suis sûre que nous étions des anges, quelque part là-bas, et c'est pourquoi nous nous rappelons tout?

— Puis-je me joindre à vous ? demanda doucement Dimmler. Il s'approcha d'eux et s'assit.

— Si nous étions des anges, pourquoi tomberions-nous plus bas ? Non, c'est impossible ! dit Nicolas !

— Pas plus bas, qui te dit que c'est plus bas ? Pourquoi sais-je ce que j'étais auparavant ? répondit Natacha avec conviction. L'âme est immortelle... Alors si j'ai vécu toujours, j'ai vécu aussi aujourd'hui, j'ai vécu toute l'éternité...

— Oui, mais c'est difficile de se représenter toute l'éternité, dit Dimmler avec un sourire doux et méprisant, et causant maintenant, comme les jeunes gens, bas et sérieusement.

— Pourquoi est-ce difficile de se représenter l'éternité ? dit Natacha. Aujourd'hui est, demain sera, toujours sera ; hier était, avant-hier était...

— Natacha ! maintenant c'est ton tour. Chante-moi quelque chose, prononça la comtesse. Pourquoi êtes-vous assis là-bas comme des conspirateurs ?

— Maman, je ne veux pas, je n'en ai aucune envie, répondit Natacha, mais, en même temps, elle se levait.

Eux tous et même Dimmler qui n'était pas jeune, ne voulaient pas interrompre la conversation et sortir du coin du divan. Mais Natacha se leva et Nicolas s'assit au clavecin. Comme toujours, Natacha se plaça au milieu de la salle, choisissant la place la plus avantageuse pour la résonnance, puis elle se mit à chanter le morceau préféré de sa mère.

Elle avait dit qu'elle n'avait pas envie de chanter, mais depuis longtemps et longtemps après, elle ne chanta autant que ce soir. Le comte Ilia Andréiévitich, du cabinet où il causait avec Mitenska, l'entendit chanter, et, comme un élève qui se hâte de terminer sa leçon pour aller jouer, il s'embrouilla en donnant des ordres au gérant, et

enfin se tut. Mitenka aussi écoutait en silence, avec un sourire, debout devant le comte.

Nicolas ne quittait pas des yeux sa sœur et respirait en même temps qu'elle.

Sonia, en l'écoutant, pensait à l'énorme différence qui était entre elle et son amie et voyait qu'il lui était impossible d'être aussi séduisante que sa cousine. La vieille comtesse était assise, avec un sourire heureux, triste, les larmes aux yeux, et de temps en temps, elle hochait la tête. Elle pensait à Natacha, à sa jeunesse, à ce qu'il y avait d'inattendu et de terrible dans le mariage de Natacha et du prince André. Dimmler, assis près de la comtesse, écoutait, les yeux fermés.

— Non, comtesse, dit-il enfin, c'est un talent européen. Elle doit étudier. Cette souplesse, cette force, cette tendresse...

— Ah ! comme je crains pour elle, comme j'ai peur ! dit la comtesse sans penser à qui elle parlait. Son instinct de mère lui disait qu'en Natacha il y avait quelque chose de trop qui l'empêcherait d'être heureuse. Natacha n'avait pas encore fini de chanter quand, dans la chambre, accourut l'enthousiaste de quatorze ans, Pétia ; il apportait la nouvelle de l'arrivée des masques.

Natacha s'arrêta aussitôt.

— Sot ! lui cria-t-elle, et elle courut vers une chaise, y tomba et sanglota tellement qu'elle ne pouvait s'arrêter.

— Ce n'est rien, maman, vraiment rien, mais Pétia m'a effrayée, dit-elle en tâchant de sourire ; mais ses larmes coulaient toujours, et dessanglots emplissaient sa gorge.

Les domestiques, masqués en ours, en Turcs, en cabaretiers, en grandes dames, terribles et drôles, apportant avec eux le froid et la gaieté, d'abord serrés timidement dans l'antichambre, ensuite, se cachant l'un derrière l'autre, parurent dans le salon et, d'abord timidement, puis de plus en plus gais, ils commencèrent leurs chansons, leurs danses, leurs rondes et leurs jeux de Noël.

La comtesse reconnaissait les visages, riait des déguisements, puis elle passa au salon. Le comte Ilia Andréievitch, le sourire épanoui, restait dans la salle, approuvant les amuseurs. La jeunesse avait disparu quelque part.

Une demi-heure après, d'autres masques entrèrent dans la salle ; une vieille dame en paniers, c'était Nicolas ; une Turque, Pétia ; un clown, Dimmler ; un hussard, Natacha ; un circassien, Sonia, avec une moustache et des sourcils faits au bouchon.

Après l'étonnement complaisant, la feinte de ne pas reconnaître les travestis et les louanges de ceux qui n'étaient pas déguisés, les jeunes gens se trouvèrent si bien costumés qu'ils eurent le désir de se montrer encore à quelqu'un. Nicolas, qui voulait promener tout le monde sur l'admirable

route, dans sa troïka, proposa de prendre dix des domestiques costumés et d'aller chez l'oncle.

— Non, vous dérangeriez le vieux, dit la comtesse, et chez lui, il n'y a pas où se retourner. Si vous voulez partir quelque part, alors, allez chez les Melukhov.

Madame Melukhov était une veuve ayant des enfants de divers âges, qui avaient aussi des institutrices et des précepteurs. Elle habitait à quatre verstes des Rostov.

— Voilà, ma chère, ce qui est sage, reprit le vieux comte en se secouant. Bon, je m'habillerai tout de suite et j'irai avec vous; je saurai bien réveiller Pachette. Mais la comtesse ne consentit pas à laisser partir le comte.

Tous ces jours-ci il avait eu mal à la jambe. Il fut décidé qu'Ilia Andréievitch ne pouvait partir, mais que si Louise Ivanovna, madame Chausse, voulait les accompagner, les demoiselles pouvaient aller chez madame Melukhov. Sonia toujours timide se mit à supplier le plus instamment Louisa Ivanovna de ne point refuser. Sonia était la mieux costumée. Ses moustaches et ses sourcils lui allaient à merveille; tous disaient qu'elle était très belle, et elle était d'une humeur extraordinaire, animée, énergique. Une voix intérieure lui disait qu'aujourd'hui ou jamais son sort serait décidé, et, dans son costume d'homme, elle semblait une tout autre personne. Louise Ivanovna consentait; une demi-

heure plus tard, quatre troïkas avec des clochettes, les patins grinçant sur la neige gelée, s'approchèrent du perron.

Natacha la première donna le ton de la gaité de Noël, et cette gaité, en passant de l'un à l'autre, s'augmentait encore plus, et atteignit le plus haut degré au moment où tous sortirent de la maison, et en causant, s'interpellant, riant et criant, s'installèrent en traîneaux.

Il y avait deux troïkas de service, la troisième était celle du vieux comte avec un grand trotteur attelé au milieu; la quatrième, celle de Nicolas, avec son petit cheval noir, au poil dru, au milieu. Nicolas, dans son costume de vieille dame par-dessus lequel il avait mis son manteau de hussard, était debout au milieu de son traîneau et tenait les guides.

Il faisait si clair qu'il voyait briller à la lumière de la lune les plaques des chevaux et leurs yeux qu'ils tournaient craintivement vers les voyageurs qui faisaient du bruit sous l'auvent sombre du perron.

Natacha, Sonia, madame Chausse et deux bonnes s'assirent dans le traîneau de Nicolas; dans celui du comte, Dimmler, sa femme et Pétia; dans les autres, les domestiques masqués.

— Va en avant, Zakhar! cria Nicolas au cocher de son père, pour avoir l'occasion de le dépasser en route.

La troïka du vieux comte, où étaient assis Dimmler et d'autres masques, en faisant grincer ses patins, comme si elle s'accrochait à la neige, s'avança dans un tintement de clochettes. Les chevaux de côté se serraient contre les brancards et foulaien la neige. Nicolas suivait la première troïka; derrière, grinçaient les autres. D'abord ils marchèrent au petit trot par une route étroite. Pendant qu'ils passaient devant le jardin, les ombres des arbres dénudés couvraient la route et cachaient la lumière claire de la lune. Mais aussitôt qu'ils eurent quitté le domaine, la plaine de neige, éclairée par la lune, brillante comme le diamant, avec un ton bleuâtre, immobile, s'ouvrit de tous côtés. Une, deux, le traîneau de devant reçut une secousse, la même secousse reçut le traîneau suivant et, rompant audacieusement le calme profond, les traîneaux s'alignèrent en file.

— La trace d'un lièvre ! Beaucoup de trous ! résonna dans l'air gelé la voix de Natacha.

— Comme on voit bien Nicolas ! dit Sonia.

Nicolas se retourna vers Sonia et se pencha pour regarder de plus près son visage. Un visage nouveau, charmant, avec des sourcils et des moustaches noires, au clair de lune émergeait de la zibeline et le regardait.

« C'était autrefois Sonia, » pensa Nicolas. Il la regarda de plus près et sourit.

— Qu'avez-vous, Nicolas ?

— Rien.

Il se retourna vers les chevaux.

Sur la grande route où l'on voyait au clair de lune des traces de traîneaux, les chevaux, d'eux-mêmes, tendirent leurs guides et accélérèrent le pas. Le cheval de gauche, en tournant la tête, tirait ses guides; celui du milieu se balançait en dressant les oreilles comme s'il demandait : faut-il commencer ou est-ce encore tôt? Devant, déjà loin, on apercevait sur la neige blanche la troïka noire de Zakhar, qui faisait tinter ses lourdes clochettes; on entendait de son traîneau les stimulations, les éclats de rire et les voix des masques.

— Hé! mes amis! cria Nicolas, tirant la guide d'un côté et faisant un mouvement de la main armée du fouet. Et rien qu'au vent qui paraissait s'élever et à la tension du cheval de côté, on pouvait remarquer avec quelle rapidité volait la troïka.

Nicolas se retourna. Aux sons des rires et des cris, en agitant le fouet, on forçait les chevaux des autres troïkas d'aller au galop. Le cheval du milieu, se balançant bravement sous son arc, promettait d'aller encore et encore plus vite quand il le faudrait.

Nicolas rejoignit la première troïka. Ils descendirent une pente et se trouvèrent sur la route large et piétinée, dans un champ, près d'une rivière. « Où passons-nous? pensa Nicolas. Par le pré pro-

bablement. Mais c'est quelque chose de nouveau, je n'ai jamais vu cela. Ce n'est ni le pré Kossoï ni la montagne Diomkino, Dieu sait ce que c'est! C'est quelque chose de nouveau et de magique. Eh bien, soit! » Et criant après son cheval, il se mit à devancer la première troïka.

Zakhar retenait ses chevaux et tournait son visage couvert de givre déjà jusqu'aux sourcils.

Nicolas lança ses chevaux bride abattue. Zakhar, les bras tendus, en faisant claquer sa langue, laissa les siens au galop.

— Eh bien, prends garde, mon maître, prononça-t-il.

Les deux troïkas volaient côte à côte encore plus rapidement et les pattes des chevaux se croisaient de plus en plus souvent.

Nicolas prenait de l'avance. Zakhar, sans changer de position, les mains tendues, leva un bras avec les guides.

— Tu te trompes, mon maître, cria-t-il à Nicolas.

Nicolas laissait galoper ses chevaux et dépassait Zakhar. Les chevaux lançaient au visage des voyageurs un nuage de neige sèche. Le grincement des traîneaux sur la neige et les cris des femmes s'entendaient de tous côtés.

Nicolas arrêta de nouveau ses chevaux et regarda autour de lui. La même plaine magique parsemée d'étoiles, noyée de la lumière de la lune, s'étendait alentour. « Zakhar crie que je

prenne à gauche, mais pourquoi ? » pensa Nicolas. « Est-ce que nous allons chez les Melukhov, est-ce le village Melukovka ? Nous allons, Dieu sait où et Dieu seul sait ce qu'il en est de nous. Et c'est étrange et très bien ce qui nous arrive ! » Il regarda le traîneau.

— Regarde, ses moustaches et ses sourcils, tout est blanc, prononça une des personnes assises dans le traîneau, étrange, très jolie, avec une fine moustache et des sourcils.

« On dirait que celle-ci est Natacha, se dit Nicolas, et celle-ci madame Chausse, peut-être non. Et le Circassien à moustaches, je ne sais qui c'est, mais je l'aime. »

— N'avez-vous pas froid ? demanda-t-il.

Ils ne répondirent pas et rirent. Dimmler, du traîneau de derrière, cria quelque chose, c'était probablement très drôle, mais on ne pouvait distinguer ce qu'il criait.

— Oui, oui, répondirent des voix en riant.

« Cependant, voici une forêt magique, avec des ombres noires, changeantes et diamantées et avec une enfilade de marches de marbre et de toits argentés, des palais de fées et un cri aigu de bête.

« Si, en effet, c'était Melukovka. Ce serait encore plus étrange qu'allant Dieu sait où, nous arrivions à Melukovka, » pensa Nicolas.

En effet, c'était Melukovka et sur le perron,

accoururent des domestiques, des valets aux visages joyeux, tenant des bougies.

— Qui est-ce? demandait-on du perron.

— Les masques de chez le comte ! Je le vois aux chevaux, répondit une voix.

XI

Pélagie Danilovna Melukhova, une femme robuste, énergique, en lunettes, et couverte d'une large capote, était assise au salon, entourée de ses filles qu'elle tâchait de distraire. Elles faisaient fondre de la cire et regardaient attentivement les ombres des figures, quand un bruit de pas et des voix animées s'entendirent dans l'antichambre.

Les hussards, les dames, les sorcières, les paillasses, les ours, en toussotant et essuyant leurs visages couverts de givre, entrèrent dans la salle où l'on alluma hâtivement des bougies. Le clown Dimmler avec la dame Nicolas ouvrirent la danse. Entourés des enfants qui riaient, les masques, en cachant leurs visages et changeant leurs voix, saluaient la maîtresse du logis et s'installaient dans la chambre.

— Ah! on ne peut les reconnaître! Ah! Nat-tacha! Regardez à qui elle ressemble! Vraiment,

elle me rappelle quelqu'un. Edouard Carlitch, comme il est beau ! Je ne l'aurais pas reconnu. Et comme il danse ! Ah ! un Circassien ! Vraiment, ça va bien à Sonitchka... Qu'est-ce encore ? Eh bien, vous nous avez amusés ! Enlevez les tables. Nikita ! Vania ! Nous qui étions si tranquilles !

— Ah ! ah ! ah ! un hussard ! un hussard ! Pour un garçon, voilà des jambes ! Je ne puis pas voir... disaient des voix.

Natacha, la favorite des jeunes Melukhov, disparut avec elles dans une chambre de derrière où ils demandaient des bouchons, des robes de chambre, des habits d'homme, que prenaient aux valets, par la porte ouverte, les bras nus des jeunes filles. Dix minutes après, toute la jeunesse de la famille Melukhov s'adjoignit aux masques.

Pélagie Danilovna ordonnait de débarrasser la place pour les hôtes et de préparer à manger pour les maîtres et les serviteurs, et, sans ôter ses lunettes, avec un sourire retenu, marchait parmi les masques, les regardant de très près et ne reconnaissant personne. Non seulement elle ne reconnaissait pas les Rostov et Dimmler, mais elle ne pouvait même reconnaître ses filles sous les robes de chambre et les uniformes dont elles étaient affublées.

— Et qui est-ce ? demanda-t-elle en s'adressant à la gouvernante et dévisageant sa fille costumée en Tatar de Kazan. On dirait que c'est quelqu'un

des Rostov. Eh bien, et vous, monsieur le hussard, dans quel régiment servez-vous? demandait-elle à Natacha. Donnez des pâtes de fruit au Ture, dit-elle au sommelier qui passait des plats. Ce n'est pas défendu par leur loi.

Parfois, en regardant les pas étranges et ridicules des danseurs qui avaient décidé une fois pour toutes qu'étant masqués, personne ne les reconnaîtrait et qu'ainsi ils n'avaient pas besoin de se gêner, Pélagie Danilovna se cachait dans son mouchoir et tout son gros corps tremblait d'un bon rire de vieille qu'elle ne pouvait retenir.

— Ma Sacha! Ma Sacha! disait-elle.

Après la danse et les rondes russes, Pélagie Danilovna réunit tous les maîtres et les serviteurs dans une grande ronde. On apporta une bague, une ficelle, un rouble et on organisa des jeux communs.

Une heure après, tous les costumes étaient chiffonnés, les moustaches et les sourcils faits au boucnon coulaient sur les visages en sueur, enflammés et gais. Pélagie Danilovna commençait à reconnaître les masques, s'enthousiasmait sur la perfection des costumes, comme ils allaient bien aux demoiselles, et remerciait tout le monde de l'avoir tant amusée. On appela les hôtes au salon, pour souper, les domestiques reçurent dans la salle de quoi se régaler.

— Non, mais aller chercher la bonne aventure

dans le bain, voilà ce qui est terrible, dit pendant le souper une vieille fille qui demeurait chez les Melukhov.

— Pourquoi ? demanda la fille aînée de madame Melukhov.

— Vous n'iriez pas là-bas ; là-bas, il faut du courage.

— Moi, j'irais, dit Sonia.

— Racontez ce qui est arrivé à cette demoiselle, demanda la cadette des Melukhov.

— Voici : une demoiselle y est allée, elle a pris un coq, deux couverts, tout ce qu'il faut et s'est assise, dit la vieille demoiselle. Tout à coup, elle entend le bruit d'un traîneau et des clochettes qui s'approchent. Elle entend qu'on vient. Elle voit un homme, comme un officier. Il entre, s'assied en face d'elle, devant le couvert.

— Ah ! ah ! s'écria Natacha en levant les yeux avec horreur.

— Mais comment ! il a parlé ?

— Oui, tout comme un homme ; et il commence à causer avec elle. Elle devait lui parler jusqu'au chant du coq. Elle avait peur et cachait son visage dans ses mains. Il la saisit immédiatement. Heureusement que les bonnes sont accourues...

— Eh ! pourquoi les effrayer ! dit Pélagie Danilovna.

— Maman, mais vous-même vous avez voulu vous faire dire la bonne aventure, dit l'une des filles.

— Comment tire-t-on la bonne aventure dans la grange? demanda Sonia.

— Mais voilà, maintenant, par exemple, si l'on va près de la grange, on entendra quelque chose. Si on entend frapper, c'est mauvais; si c'est un bruit de blé qui tombe, c'est bien; il arrive aussi...

— Maman, racontez ce que vous avez entendu dans la grange?

Pélagie Danilovna sourit.

— Moi, j'ai déjà oublié, dit-elle. Personne de vous n'ira donc?

— Non. Moi, j'irai. Pélagie Danilovna, le permettez-vous?... dit Sonia.

— Va, si tu n'as pas peur.

— Louisa Ivanovna, on peut? demanda Sonia.

Jouait-on à la bague, à la corde, au rouble, causait-on comme précédemment, Nicolas ne s'éloignait pas de Sonia et la regardait avec des yeux nouveaux. Il lui semblait que seulement maintenant, grâce à ses moustaches au bouchon, il la connaissait pour la première fois tout à fait bien. Sonia, en effet, était ce soir gaie, animée et belle comme ne l'avait jamais vue Nicolas.

« Alors, voici ce qu'elle est, et moi le sot! » pensait-il en regardant ses yeux brillants et le sourire heureux, enthousiaste, qui formait des fossettes au-dessus des moustaches, et qu'il n'avait pas vu auparavant.

— Je ne crains rien, dit Sonia. Peut-on y aller

tout de suite ? Elle se leva. On lui expliqua où était la grange et comment elle devait rester silencieuse et écouter. On lui donna sa pelisse ; elle la jeta sur sa tête et regarda Nicolas.

« Comme elle est délicieuse, cette fille ! se dit-il, et à quoi pensais-je, jusqu'à présent ! » Sonia sortit dans le couloir pour aller à la grange ; Nicolas se rendit hâtivement au perron du grand escalier, sous prétexte qu'il faisait trop chaud. En effet, à cause du grand nombre de gens, on étouffait dans la maison.

Dans la cour, il faisait toujours le même froid immobile ; la même lune, seulement encore plus claire. La lumière était si forte et il y avait tant d'étoiles sur la neige qu'on ne désirait pas regarder le ciel, pour y voir les vraies étoiles. Le ciel était noir et triste, et la terre était gaie !

« Imbécile, imbécile, qu'ai-je attendu jusqu'ici, » pensa Nicolas, et, s'élançant du perron, il tourna le coin de la maison, par le sentier qui allait au perron de service. Il savait que Sonia passerait par là. A moitié chemin, un tas de bois coupé couvert de neige faisait de l'ombre. De l'autre côté du bois, les ombres des vieux tilleuls nus tombaient sur la neige et sur le sentier. Le sentier menait à la grange. Le mur de la grange et le toit couvert de neige brillaient au clair de lune, comme s'ils eussent été faits de pierres précieuses. Un arbre craqua dans le jardin, et de nouveau tout se

calma; sa poitrine ne semblait pas respirer l'air, mais une force éternelle, jeune et gaie.

Du perron des domestiques, quelqu'un descendait en frappant du pied les marches; un grincement se fit entendre sur la dernière marche couverte de neige, et la voix d'une vieille femme prononça :

— Tout droit, tout droit, par le sentier, mademoiselle, mais il ne faut pas se détourner.

— Je n'ai pas peur, répondit la voix de Sonia, et ses fins souliers crièrent dans la direction de Nicolas.

Sonia marchait, enveloppée dans sa pelisse. Elle n'était qu'à deux pas de lui quand elle le remarqua.

Elle aussi vit un autre homme que celui qu'elle connaissait et dont elle avait toujours un peu peur. Il était en robe de femme, les cheveux ébouriffés, avec un sourire heureux, nouveau pour Sonia. Elle courut rapidement vers lui.

« Tout autre et toujours la même, » pensa Nicolas en regardant son visage tout éclairé par la lune. Il passa ses mains sous la pelisse qui couvrait sa tête, l'enlaça, la serra contre lui, et lui baisa les lèvres, que surmontait la moustache sentant le bouchon brûlé. Sonia le baisa au milieu des lèvres et, dégageant ses deux mains, elle le prit par les joues.

— Sonia!... — Nicolas!... dirent-ils seulement.

Ils coururent vers la grange, et retournèrent, chacun de son côté.

XII

Quand tous partirent de chez Pélagie Danilovna, Natacha, qui apercevait et remarquait tout, s'arrangea de façon à s'installer avec Louisa Ivanovna dans le traîneau de Dimmler, et Sonia avec Nicolas et les bonnes.

Nicolas, sans tâcher maintenant de dépasser les autres, allait d'un pas mesuré et, de temps en temps, il regardait fixement Sonia à cette umière étrange de la lune, et cherchait, à cette lumière qui change tout, à travers ses sourcils et ses moustaches, l'ancienne Sonia, et la Sonia présente dont il avait décidé de ne jamais se séparer. Il la regardait fixement, et quand il la reconnaissait toujours la même et autre, il se rappelait l'odeur de bouchon brûlé mêlée à la sensation du baiser, il respirait à pleins poumons l'air glacé, et, regardant la terre qui fuyait sous le traîneau et le ciel brillants, il partait de nouveau dans le royaume magique.

— Sonia, *tu* te sens bien? demandait-il de temps en temps.

— Oui, répondait Sonia, et *toi*?

Au milieu de la route, Nicolas ordonna au cocher de tenir les chevaux, et courut, pour un moment, au traîneau de Natacha, et se tint sur les patins.

— Natacha, tu sais, j'ai décidé sur Sonia..., chuchota-t-il en français.

— Tu lui as dit? demanda Natacha, s'animant tout à coup, toute joyeuse.

— Ah! comme tu es étrange avec tes moustaches et tes sourcils, Natacha. Es-tu contente?

— Je suis si contente, si heureuse! J'étais déjà fâchée contre toi. Je ne te l'ai pas dit, mais tu as mal agi avec elle. C'est un tel cœur, Nicolas. Comme je suis contente! Parfois je suis vilaine, mais j'ai honte d'être heureuse, seule, sans Sonia. Maintenant, je suis si contente. Eh bien, va chez elle.

— Non, attends. Ah! que tu es drôle! dit Nicolas, toujours la regardant et trouvant aussi dans sa sœur quelque chose de nouveau, pas ordinaire, de charme et de tendresse, qu'il n'avait pas vu en elle auparavant. Natacha, c'est féérique dis?

— Oui, répondit-elle, tu as bien fait.

« Si auparavant, je l'avais vue telle que maintenant, je lui aurais demandé depuis longtemps ce qu'il fallait faire et j'aurais fait tout ce qu'elle aurait ordonné; et tout serait bien, » pensait Nicolas.

— Alors, tu es contente et j'ai bien fait ?

— Ah ! très bien ! Il n'y a pas longtemps que je me suis fâchée avec maman, parce que maman dit qu'elle t'enjôle. Comment peut-on dire cela ? J'ai failli me fâcher avec maman ; et je ne permettrai jamais à personne de dire du mal d'elle, même d'en penser, car en elle il n'y a que du bon.

— Alors c'est bien ? dit Nicolas en regardant encore une fois l'expression du visage de sa sœur, pour savoir si c'était vrai ; et, en faisant crier ses bottes, il sauta des patins et s'élança vers son traîneau. Le même Circassien toujours heureux, souriant, avec une petite moustache et des yeux brillants, regardant en dessous du manteau de zibeline, était assis là-bas. Ce Circassien, c'était Sonia, sa future femme, et heureuse, et aimante.

Arrivées à la maison, après avoir raconté à la comtesse comment elles avaient passé leur temps chez les Melukhov, les jeunes filles allèrent chez elles.

En se déshabillant, mais sans effacer leurs moustaches, elles restèrent assises longtemps et causèrent de leur bonheur. Elles causaient de leur vie une fois mariées, de leurs maris qui seraient des amis, et de leur bonheur. Sur la table de Natacha, il y avait des miroirs préparés encore la veille par Douniacha. « Seulement, quand tout cela arrivera-t-il ? J'ai peur que ce ne soit jamais.

Ce serait trop beau ! » dit Natacha en se levant et s'approchant des miroirs.

— Assieds-toi, Natacha, tu le verras peut-être, dit Sonia.

Natacha alluma des bougies et s'assit.

— Je vois quelqu'un avec des moustaches, dit Natacha en voyant son visage.

— Il ne faut pas rire, mademoiselle, dit Douniacha.

Natacha, aidée de Sonia et de la femme de chambre, trouva la position favorable du miroir. Son visage prit une expression sérieuse, et elle se tut. Longtemps elle resta assise, regardant la série des bougies qui s'éloignaient du miroir, et supposant (conformément aux récits qu'elle avait entendus) qu'elle verrait un cercueil et *lui*, le prince André, dans ce dernier carré confus et vague. Mais elle avait beau être disposée à prendre la moindre tache pour un visage ou pour un cercueil, elle ne voyait rien ; elle commençait à battre des paupières et elle s'éloigna du miroir.

— Pourquoi les autres voient-ils, quand moi je ne vois rien ?

— Eh bien, assieds-toi, Sonia. Aujourd'hui, tu dois absolument regarder, seulement ce sera la bonne aventure pour moi... J'ai si peur aujourd'hui !

Sonia s'assit devant le miroir, s'installa et se mit à regarder.

— Voilà, Sophie Alexandrovna verra absolument, chuchota Douniacha, et vous, vous riez toujours.

Sonia entendit ces paroles et celles de Natacha qui disait tout bas :

— Oui, je sais qu'elle verra, l'année dernière elle a vu aussi.

Pendant trois minutes, toutes se turent. « Absolument », chuchota Natacha. Elle n'acheva pas... Tout à coup, Sonia repoussa le miroir qu'elle tenait et cacha ses yeux avec ses mains.

— Ah ! Natacha, dit-elle.

— Tu as vu ? Tu as vu ? Qu'as-tu vu ? s'écria Natacha en soutenant le miroir.

Sonia n'avait rien vu ; elle commençait à avoir envie de battre des paupières et se levait quand elle entendit la voix de Natacha qui disait « absolument ». Elle ne voulait décevoir ni Natacha, ni Douniacha, et elle était fatiguée d'être assise ainsi. Elle ne savait elle-même comment, ni à cause de quoi, elle avait poussé un cri et caché ses yeux dans ses mains.

— Tu l'as vu ? demanda Natacha en lui prenant les mains.

— Oui, attends... je... l'ai vu... dit malgré elle Sonia, ne sachant encore qui Natacha désignait par *le*, Nicolas ou André ? Et il lui vint en tête : « Pourquoi ne dirais-je pas que j'ai vu ? Les autres voient bien ! Et qui peut savoir si j'ai vu ou non ? »

— Oui, je l'ai vu, dit-elle.

— Comment? Comment? Assis ou couché?

— Non, je l'ai vu; tout d'abord il n'y avait rien et tout d'un coup je le vois couché.

— André couché? Est-il malade? interrogea Natacha, en faisant des yeux effrayés.

— Non, au contraire, au contraire, le visage était gai, il se tournait vers moi.

Tandis qu'elle parlait elle croyait vraiment avoir vu ce qu'elle disait.

— Eh bien, Sonia, et après?

— Ici, je n'ai pas bien vu, il y avait du bleu et du rouge...

— Sonia! Quand reviendra-t il? Quand le vrai-je? Mon Dieu, comme j'ai peur pour lui, pour moi et pour tous... Et, sans répondre aux paroles de consolation de Sonia, Natacha se mit au lit, et longtemps après que les bougies furent éteintes, elle était allongée immobile, les yeux ouverts, regardant le clair de lune froid, à travers les vitres givrées.

XIII

Peu après Noël, Nicolas déclara à sa mère son amour pour Sonia, et son désir inébranlable de l'épouser. La comtesse, qui remarquait depuis longtemps ce qui se passait entre Sonia et Nicolas et attendait cette explication, écouta en silence les paroles de son fils, lui dit qu'il pouvait se marier avec qui bon lui semblait, mais que ni elle ni son père ne béniraient ce mariage.

Pour la première fois, Nicolas sentit que sa mère était mécontente de lui et que malgré toute sa tendresse pour lui, elle ne céderait pas. Froidement, sans regarder son fils, elle envoya chercher son mari. Quand il fut là, la comtesse qui se proposait de lui exprimer de quoi il s'agissait, brièvement et avec calme, en présence de Nicolas, ne put se retenir : elle versa des larmes de dépit et sortit de la chambre. Le vieux comte se mit à exhorter Nicolas, à le supplier de renoncer à son

projet. Nicolas répondit qu'il ne pouvait trahir la parole donnée, et le père, en soupirant, tout confus, interrompit bientôt son discours et se rendit chez la comtesse. Tout le temps qu'il discutait avec son fils, il était pénétré de la conscience de sa faute envers lui, pour la mauvaise administration des affaires ; c'est pourquoi il ne pouvait se fâcher contre son fils pour son refus d'épouser une femme riche, et pour le choix de Sonia qui était sans dot. Dans ce cas, il se rappelait plus vivement que jamais que si ses affaires n'étaient pas en mauvais état, on ne pourrait souhaiter pour Nicolas une meilleure épouse que Sonia, et que dans le mauvais état de leur fortune lui seul était coupable avec son Mitenka et ses habitudes incorrigibles.

Le père et la mère ne parlèrent plus de ce mariage à leur fils ; mais quelques jours après, la comtesse appela Sonia, et, avec une cruauté que n'attendaient ni l'une ni l'autre, elle reprocha à sa nièce d'avoir ennamouré son fils et d'être une ingrate. Sonia, les yeux baissés, écoutait ces paroles cruelles de la comtesse et ne comprenait ce qu'on voulait d'elle. Elle était toujours prête à se sacrifier pour ses bienfaiteurs. L'idée de sacrifice était son idée favorite, mais dans ce cas elle ne pouvait comprendre à qui se sacrifier et comment. Elle ne pouvait point ne pas aimer la comtesse et toute la famille Rostov, mais elle ne pouvait

pas non plus cesser d'aimer Nicolas, ni ignorer que son bonheur dépendait de cet amour. Elle était silencieuse et triste et ne répondait pas. Nicolas ne pouvait supporter plus longtemps cette situation et alla s'expliquer avec sa mère. Tantôt il la suppliait de leur pardonner à lui et à Sonia, de consentir à leur mariage, tantôt il menaçait sa mère d'épouser Sonia immédiatement, secrètement si on la persécutait.

La comtesse, avec une froideur que ne lui avait jamais connue son fils, lui répondait qu'il était majeur, que le prince André se mariait sans le consentement de son père et qu'il pouvait en faire autant, mais que jamais elle ne reconnaîtrait cette *intrigante* pour sa fille.

Furieux du mot *intrigante*, Nicolas éleva la voix, et dit à sa mère qu'il n'aurait jamais pensé qu'elle le forcerait à vendre son affection, et que, si c'était ainsi, il partirait pour la dernière fois... Mais il n'eut pas le temps de prononcer ce mot décisif, que sa mère, à en juger par son expression, attendait avec effroi, et qui, peut-être, resterait toujours entre eux comme un cruel souvenir ; il n'eut pas le temps de le prononcer parce que Natacha, avec un visage pâle et sérieux, entra dans la chambre par la porte d'où elle avait écouté.

— Nikolenka ! tu dis des bêtises, tais-toi. Je te dis de te taire !... cria-t-elle presque, en étouffant sa voix. Maman chérie, ce n'est pas du tout ça. Ma

pauvre petite maman, fit-elle à sa mère qui, se sentant au bord de la séparation, regardait son fils avec effroi, mais par obstination et par l'entraînement de la lutte, ne pouvait ni ne voulait céder. Nicolas, je t'expliquerai, va-t-en. Ecoutez, ma petite maman, ma colombe.

Ses paroles n'avaient pas de sens mais aboutirent au résultat qu'elle désirait.

La comtesse, en sanglotant, cacha son visage sur la poitrine de sa fille. Nicolas se leva, et en se prenant la tête, sortit de la chambre.

Natacha se chargea de la réconciliation et l'amena à un tel point que Nicolas reçut de sa mère la promesse qu'on ne persécuterait pas Sonia, et que lui-même promit de ne rien entreprendre en cachette de ses parents.

Avec l'intention ferme de revenir et d'épouser Sonia après avoir arrangé ses affaires au régiment et pris sa retraite, Nicolas, triste et sérieux, en désaccord avec ses parents, mais, à ce qu'il lui semblait, passionnément amoureux, partit pour le régiment au commencement de janvier.

Après le départ de Nicolas, la maison des Rostov devint plus triste que jamais. La comtesse, à la suite de ces émotions, tomba malade.

Sonia était triste du départ de Nicolas et encore plus de l'attitude hostile que la comtesse ne pouvait s'empêcher de lui montrer. Le comte était soucieux plus que jamais de la mauvaise

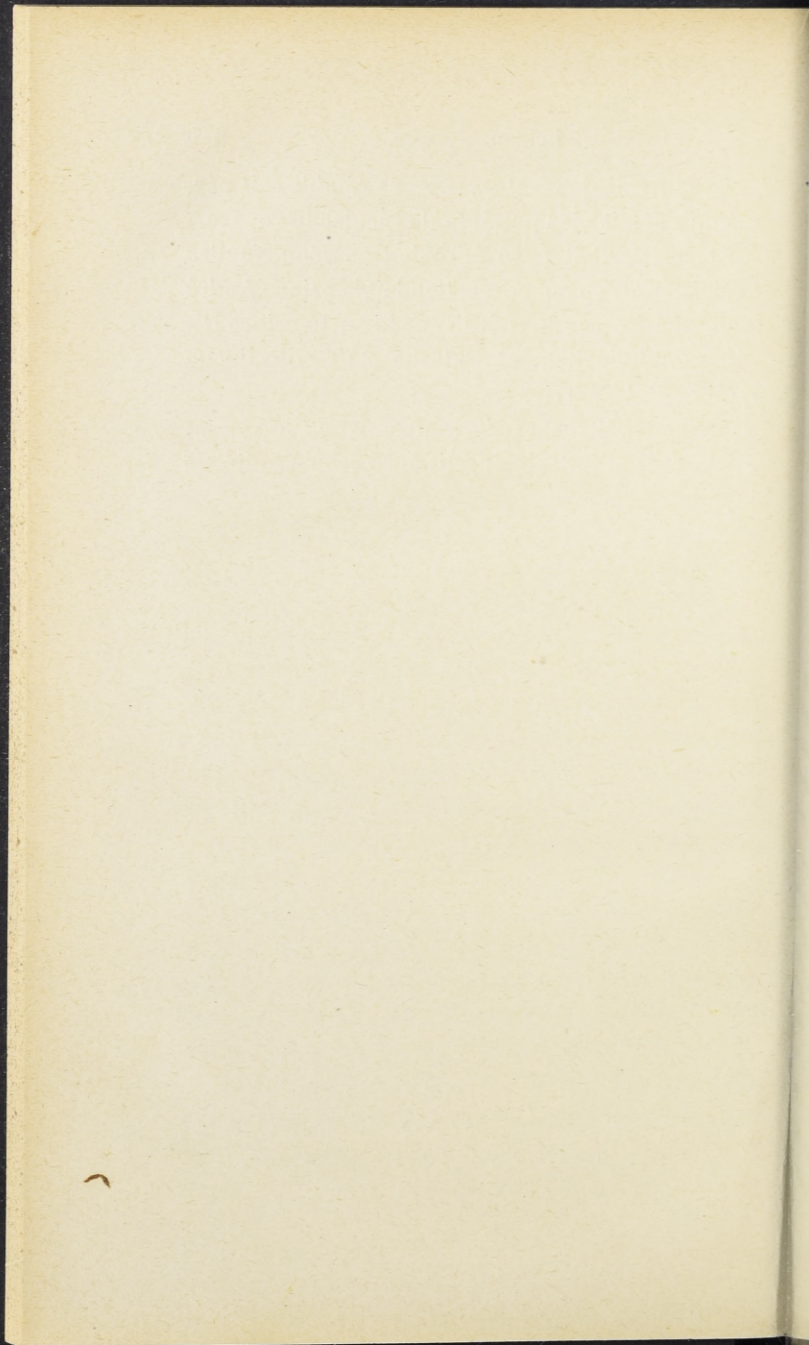
situation de ses affaires qui exigeaient des mesures radicales. Il fallait vendre la maison de Moscou et le domaine voisin de cette ville, et pour la vente de la maison, il était nécessaire d'aller à Moscou ; mais la santé de la comtesse faisait ajourner le départ.

Natacha, qui, au commencement supportait aisément et même gaiement la séparation avec son fiancé, devenait de jour en jour plus émue, plus impatiente. La pensée que son meilleur temps, qu'elle emploierait à l'aimer, se passait inutilement pour tout le monde, la tourmentait toujours. La plupart de ses lettres la fâchaient. Il lui était difficile de penser que tandis qu'elle ne vivait qu'en pensant à lui, lui vivait d'une vraie vie, voyait de nouveaux pays, de nouveaux hommes qui l'intéressaient. Plus ses lettres étaient intéressantes, plus elle avait de dépit, et les lettres qu'elle lui écrivait n'étaient pas pour elle une consolation, mais se présentaient comme un devoir ennuyeux et faux.

Elle n'aimait pas écrire parce qu'elle ne pouvait comprendre la possibilité d'exprimer franchement dans une lettre la millième partie de ce qu'elle était habituée d'exprimer par la voix, le sourire, le regard. Elle lui écrivait des lettres sèches, classiquement monotones auxquelles elle-même n'attachait aucune importance et dont, en brouillons, la comtesse lui corrigeait les fautes d'orthographe.

La santé de la comtesse ne se rétablissait pas, mais il n'était plus possible de reculer le voyage à Moscou. Il fallait faire faire le trousseau, vendre la maison, et, en outre, on attendait le prince André d'abord à Moscou, où vivait cet hiver le prince Nicolas Andréievitch, et Natacha était convaincue qu'il était déjà arrivé.

La comtesse resta à la campagne, et le comte, avec Sonia et Natacha, partit à Moscou à la fin de janvier.



HUITIÈME PARTIE

I

Après les fiançailles du prince André et de Natacha, Pierre, sans aucune cause apparente, sentit tout à coup l'impossibilité de continuer la vie qu'il menait. Malgré ses convictions fermes en la vertu que lui avait révélée son bienfaiteur, malgré la joie qu'il avait éprouvée les premiers temps de son travail intérieur de perfectionnement, auquel il s'était adonné avec tant d'ardeur après les fiançailles du prince André avec Natacha et la mort de Joseph Alexéievitch, dont il reçut la nouvelle presque en même temps, tout à coup le charme de cette vie passée disparut pour lui; il ne lui restait que le squelette de cette vie : sa maison avec sa brillante femme qui jouissait maintenant des faveurs d'un personnage très important; ses rela-

tions avec le tout Pétersbourg; le service avec ses formalités ennuyeuses. Et cette vie passée, tout à coup, se présentait à Pierre avec une horreur inattendue. Il avait cessé d'écrire son journal, évitait la compagnie des frères, commençait de nouveau à aller au club, à beaucoup boire, à se rapprocher des célibataires et à mener une telle vie que la comtesse Hélène Vassilievna crut nécessaire de lui en faire l'observation. Pierre sentit qu'elle avait raison et, pour ne pas compromettre sa femme, il partit à Moscou.

A Moscou, dès qu'il entra dans son immense maison, avec les princesses maigres et desséchées et une nombreuse valetaille, aussitôt qu'il aperçut, en traversant la ville, cette chapelle de la sainte Vierge Iverskaïa, avec les feux innombrables des cierges devant les cadres dorés, la place du Kremlin avec sa neige presque immaculée, ses cochers, les masures de Sivtzev Vrajek; quand il aperçut les vieux messieurs de Moscou qui ne désiraient rien, et, sans se presser, terminaient leur siècle, quand il vit les vieilles dames de Moscou, les bals, le club anglais, il se sentit chez soi, dans un doux asile.

A Moscou, il éprouva une sensation de calme, de chaleur, d'habitude, d'usure, comme celle que vous donne une vieille robe de chambre.

La société de Moscou, à commencer par les vieilles dames jusqu'aux enfants, reçut Pierre comme un hôte attendu depuis longtemps, dont

la place était toujours prête et inoccupée. Pour le monde de Moscou, Pierre était l'originale plus charmant, le meilleur, intelligent, gai, magnanime, distrait, généreux, un seigneur russe des vieilles générations. Sa bourse était toujours vide parce qu'elle était ouverte à tout le monde. Des bénéfices, des mauvais tableaux, des statues, des sociétés de bienfaisance, des tziganes, des écoles, des diners en l'honneur de quelqu'un, des orgies, les maçons, les églises, les livres, personne et rien n'essuyait de refus, et sans deux de ses amis qui lui empruntaient beaucoup d'argent et l'avaient pris en tutelle, il eût donné tout ce qu'il avait. Au club il n'y avait pas un dîner, pas une soirée sans lui. Aussitôt qu'il s'installait à sa place sur le divan, après deux bouteilles de Margaux, on l'entourait et l'on commençait à discuter plaisamment, ou si l'on se fâchait, lui, par son seul sourire bon et agréable, faisait l'accord à propos. Les loges maçonniques étaient ennuyeuses et tristes quand il n'y était pas.

Quand, après un souper de célibataires, avec son sourire bon et doux, cédant aux désirs de la joyeuse compagnie, il se levait pour aller avec eux, un rire joyeux, triomphant, éclatait parmi les jeunes. Au bal, s'il manquait un cavalier, il dansait. Les jeunes femmes et les demoiselles l'aimaient parce que sans faire la cour à personne, il était également aimable avec tout le monde, surtout après souper.

« IL EST CHARMANT, IL N'A PAS DE SEXE, » disait-on de lui.

Pierre était un de ces chambellans en retraite qui terminaient tranquillement leur vie à Moscou et dont il y avait des centaines.

Quelle horreur eût-il éprouvée sept-ans avant, quand il revenait de l'étranger, si on lui eût dit qu'il ne fallait rien chercher, rien inventer, que sa voie était depuis longtemps faite, définie pour toujours et que, malgré tous ses efforts, il serait ce que furent tous les jeunes gens de sa situation ! Il n'y aurait pu croire ! N'était-ce pas lui qui désirait de toute son âme, tantôt établir la République en Russie, tantôt être Napoléon, tantôt un philosophe, tantôt vaincre Napoléon ? N'était-ce pas lui qui croyait possible et désirait passionnément la transformation du genre humain, et comptait arriver soi-même au plus haut degré de perfection ? N'était-ce pas lui qui fondait des écoles, des hospices, qui affranchissait ses paysans ?

Et au lieu de tout cela, le voilà riche, mari d'une femme infidèle, chambellan en retraite ; il aime manger et boire, et, en se déboutonnant un peu, injurier le gouvernement ; il est membre du club anglais, aimé de toute la société moscovite ! Pendant longtemps il ne pouvait se faire à cette idée d'être lui-même ce chambellan en retraite de Moscou, dont sept ans avant il méprisait si profondément le type.

Parfois il se consolait à la pensée qu'il ne menait cette vie qu'en attendant, mais ensuite une autre pensée l'horrifiait : combien de gens comme lui, en attendant, étaient entrés dans cette vie, dans ce club, ayant encore des cheveux et en étaient sortis déjà chauves !

Dans les moments d'orgueil, quand il réfléchissait à sa situation, il lui semblait être tout différent de ces chambellans en retraite qu'il méprisait auparavant, que ceux-ci étaient vulgaires et sots, contents et satisfaits de leur situation, « et moi, maintenant, je suis mécontent de tout ; toujours je désire faire quelque chose pour l'humanité, » se disait-il. « Et peut-être que tous mes compagnons cherchaient comme moi une route nouvelle, et comme moi, par la force du milieu, de la société, de la race, par cette force de l'élément contre quoi l'homme est impuissant sont-ils arrivés où je suis moi-même conduit ? » se disait-il aux heures de modestie ; et après avoir passé à Moscou quelque temps, il ne méprisait plus ses camarades et commençait à les aimer, à les respecter, à les plaindre comme soi-même.

Pierre n'avait plus comme auparavant des moments de désespoir, d'hypocondrie et de dégoût de la vie, mais la maladie qui se manifestait auparavant par des accès de fureur était refoulée en lui-même et ne le quittait plus d'un moment. « A quoi ? Pourquoi ? que se fait-il en ce monde ? » se

demandait-il avec étonnement, plusieurs fois par jour, en commençant insensiblement à pénétrer le sens des phénomènes de la vie. Mais, sachant par expérience qu'il n'y avait pas de réponses à ces questions, il tâchait de s'en détourner au plus vite, prenait un livre, ou courait au club ou chez un certain Apollon Nikolaévitch causer des potins de la ville.

« Hélène Vassilievna qui n'a jamais aimé rien, sauf son corps et qui est une des femmes les plus sottes au monde, pensait Pierre, semble aux hommes le comble de l'esprit et de la finesse et l'on s'incline devant elle. Napoléon Bonaparte a été méprisé de tous, tant qu'il a été grand, et depuis qu'il est devenu un vulgaire comédien, l'empereur Frantz fait tout son possible pour lui donner sa fille pour concubine. Les Espagnols envoient une prière par l'intermédiaire du clergé catholique en apprenant qu'ils ont vaincu les Français le 14 juin ; et les Français envoient la prière par le même clergé catholique pour avoir vaincu les Espagnols le 14 juin. Mes frères maçons jurent sur le sang qu'ils sont prêts à sacrifier tout pour leur prochain et ne paient pas leur cotisation pour les pauvres, et intriguent et font des démarches pour obtenir le vrai tapis écossais et un acte dont celui même qui l'écrit ne connaît pas le sens et qui n'est nécessaire à personne. Nous professons tous la loi chrétienne du pardon des injures et de l'amour du

prochain, la loi pour laquelle nous avons élevé à Moscou quarante fois quarante églises, et hier on a fouetté du knout, jusqu'à la mort, un soldat qui s'était enfui ; et le défenseur de cette même loi de l'amour et du pardon, le prêtre, fait baiser la croix au soldat avant le supplice. » Ainsi pensait Pierre et tout ce mensonge, admis par tous, malgré toute l'habitude qu'il en avait, le frappait chaque fois comme quelque chose de nouveau. « Je comprends ce mensonge et cet aveuglement, pensait-il, mais comment leur exprimer tout ce que je sens ? J'ai essayé et j'ai toujours constaté qu'au fond de leur âme, ils sentent la même chose que moi et s'efforcent seulement de ne pas la voir. Alors il le faut ainsi. Mais moi, où irai-je ? » Il éprouvait cette capacité malheureuse, assez fréquente en Russie, de voir et de croire en la possibilité du bien et de la vérité et la capacité de voir trop clairement le mal et le mensonge de la vie pour y pouvoir prendre une part sérieuse. Chaque domaine de travail, à ses yeux, s'unissait au mal et à la tromperie ; quoi qu'il essayât de faire, quelque travail qu'il entreprit, le mal et le mensonge l'en repoussaient et lui barraient la route de toute activité. Et cependant il fallait vivre, il fallait s'occuper. Il était trop terrible d'être sous le joug de ces questions insolubles de la vie et il s'adonnait à l'orgie seulement pour les oublier. Il allait dans le monde le plus possible, buvait beaucoup, achetait

des tableaux, bâtissait et principalement lisait.

Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, et il lisait tant, que rentré chez lui, pendant que son valet le déshabillait, il prenait déjà un livre et le lisait. De la lecture il passait au sommeil, du sommeil au bavardage dans les salons et le club ; du bavardage aux noces et à la fête ; de la fête, de nouveau au bavardage , à la lecture, au vin. Boire lui devenait un besoin physique et moral de plus en plus pressant. Bien que les docteurs lui disaient qu'avec sa corpulence c'était dangereux pour lui, il buvait beaucoup. Il ne se sentait tout à fait bien que lorsque, sans s'en apercevoir lui-même, après avoir vidé dans sa large bouche quelques verres de vin, il éprouvait une chaleur agréable dans tout le corps, de la tendresse pour tout son prochain et une rapidité d'esprit pour répondre superficiellement à chaque pensée, sans l'approfondir. Seulement après avoir bu une bouteille de vin, puis deux, il percevait vaguement que ce nœud de la vie, terrible, emmêlé qui l'effrayait auparavant, n'était pas si terrible qu'il se l'imaginait. Avec des bourdonnements dans la tête, en bavardant, en écoutant les conversations, en lisant après dîner et après souper, il voyait sans cesse ce nœud d'un côté ou de l'autre. Mais sous l'influence du vin il se disait : « Je dénouerai cela ; voilà, chez moi l'explication est faite. Mais maintenant je n'ai pas le temps ; je réfléchirai à tout cela après. »

Mais ce « après » ne venait jamais.

Le matin toutes les questions antérieures se présentaient aussi insolubles et terribles, et Pierre hâtivement prenait un livre et se réjouissait quand quelqu'un venait chez lui.

Parfois, Pierre se rappelait les conversations qu'il avait entendues, les récits de guerre : quand les soldats se trouvent dans l'avant-poste, sous les coups, quand ils n'ont rien à faire et cherchent une occupation quelconque, afin de supporter plus facilement le danger. Et tous les hommes se présentaient à Pierre comme ces soldats qui se sauvent de la vie, l'un par l'ambition, l'autre par les cartes, l'autre par l'élaboration des lois, l'autre par les femmes, l'autre par le jeu, par les chevaux, par la politique, par la chasse, le vin, les affaires d'État. « Il n'y a rien de mesquin ni d'important, seulement s'enfuir d'elle si possible, seulement ne pas *la voir*, cette terrible vie ! » pensait Pierre.

II

Au commencement de l'hiver, le prince Nicolas Andréievitch Bolkonski et sa fille arrivèrent à Moscou. Par son passé, son esprit et son originalité — et principalement à cause de la diminution actuelle de l'enthousiasme pour le règne de l'empereur Alexandre, et du courant d'opinions francophobes et patriotiques qui régnait alors à Moscou, — le prince Nicolas Andréievitch devint aussitôt l'objet d'un respect particulier de la part des Moscovites et le centre de l'opposition à Moscou.

Le prince avait beaucoup vieilli cette année. Les indices irrécusables de la vieillesse se voyaient en lui : des somnolences intempestives, l'oubli d'événements récents et la mémoire d'événements anciens, l'ambition enfantine avec laquelle il acceptait le rôle de chef de l'opposition à Moscou. Malgré cela, quand le vieillard, surtout en soirée, paraissait au thé, en pelisse courte et perruque poudrée,

et, provoqué par quelqu'un, commençait ses récits saccadés sur le passé, ou ses jugements encore plus saccadés et plus raides sur le présent, il excitait en tous les hôtes un sentiment d'estime et de respect. Pour les visiteurs, toute cette maison ancienne, avec ses énormes trumeaux, ses meubles d'avant la Révolution, ses valets poudrés, ce vieillard guindé et spirituel du siècle passé, sa douce fille et sa jolie Française, qui, toutes les deux, l'adoraient, formait un spectacle majestueux et agréable. Mais les visiteurs ne se doutaient pas qu'outre ces deux ou trois heures pendant lesquelles ils voyaient le maître, il y avait dans la journée encore vingt-deux heures durant lesquelles s'écoulait la vie intérieure, mystérieuse de la maison.

Les derniers temps, à Moscou, cette vie intérieure était devenue très pénible pour la princesse Marie. A Moscou, elle était privée de ses meilleures joies : ses causeries avec les gens pieux et la solitude qui la reconfortaient à Lissia-Gorï, et elle n'avait aucune compensation dans les joies de la vie de la capitale. Elle n'allait pas dans le monde : tous savaient que son père ne l'y laissait pas aller sans lui, et lui-même, à cause de sa santé, ne pouvait y aller, et on ne l'invitait ni aux soirées, ni aux soupers. La princesse Marie avait abandonné tout espoir de se marier ; elle voyait avec quelle froideur et quelle colère le prince Nicolas Andréiévitich recevait et

éloignait les jeunes gens qui pouvaient être des partis et qui parfois venaient chez eux. D'amies, la princesse Marie n'en avait pas. Cette année, à Moscou, elle avait perdu toute illusion sur deux personnes très intimes : mademoiselle Bourienne, avec qui elle ne pouvait être tout à fait franche, maintenant, lui devenait désagréable, et, pour certaines raisons, elle commençait à s'éloigner d'elle ; Julie, qui était à Moscou, et avec qui la princesse Marie correspondait depuis cinq années, se trouva tout étrangère à ses yeux, quand de nouveau elle se lia avec elle personnellement. Julie, depuis la mort de ses frères, était devenue l'un des plus riches partis de Moscou, et se lançait dans le tourbillon des plaisirs mondains. Elle était entourée de jeunes gens qui, comme elle le pensait, appréciaient soudain toutes ses qualités. Julie se trouvait à cette période de la vie des demoiselles mondaines qui vieillissent et savent que leur dernière chance de se marier est arrivée, et que maintenant ou jamais se décidera leur sort. La princesse Marie, avec un sourire triste, se rappelait chaque jeudi qu'elle n'avait maintenant personne à qui écrire, puisque Julie, dont la présence ne lui donnait plus de joie, était ici, et qu'elles se voyaient chaque semaine. Comme un vieil émigrant qui a renoncé à épouser la dame chez qui, pendant plusieurs années, il passa toutes ses soirées, la princesse Marie regrettait que Julie fût ici, et de n'avoir

avec qui correspondre. A Moscou, elle ne savait à qui écrire, à qui confier ses peines, et beaucoup de douleurs nouvelles l'accablaient alors. Le retour du prince André et le moment de son mariage approchaient, et la mission de préparer son père, non seulement n'était pas remplie, mais, au contraire, la chose semblait tout à fait gâtée : rappeler au vieux prince l'existence de la comtesse Rostov, c'était le mettre hors de lui, d'autant plus que, sans cela, il était déjà presque toujours de mauvaise humeur.

Le nouvel ennui qui s'ajoutait, ces derniers temps, à ceux de la princesse Marie, c'étaient les leçons qu'elle donnait à son neveu de six ans. Dans ses occupations avec Nikolouchka, avec horreur elle reconnaissait en soi l'emportement de son père. Elle avait beau se dire qu'elle ne devait pas se laisser aller à l'emportement en instruisant son neveu, presque chaque fois qu'elle prenait l'alphabet français, elle avait un tel désir de déverser plus vite son savoir en l'enfant, qui avait déjà peur que sa tante ne se fâchât, qu'à la moindre inattention de sa part, elle tremblait, s'excitait, s'emportait, élevait la voix, parfois lui secouait le bras et le mettait dans un coin. Cela fait, elle-même pleurait sur sa nature méchante, mauvaise, et Nikolenka, en l'imitant, sanglotait, sortait sans permission du coin, s'approchait d'elle, retirait de ses mains son visage mouillé de larmes et la consolait.

Mais le plus pénible pour la princesse Marie, c'était l'emportement de son père, dirigé toujours contre elle, et qui, ces derniers temps, allait jusqu'à la cruauté. S'il l'avait forcée à se prosterner toute la nuit devant l'icône, s'il l'avait battue, forcée à tirer l'eau, à chercher le bois, elle n'eût pas trouvé son sort pire. Mais ce bourreau aimant était surtout cruel parce qu'il aimait et, par cette raison, les faisait souffrir elle et lui-même. Non seulement il savait la blesser, l'humilier, mais il lui prouvait qu'elle était coupable en tout. Les derniers temps il y eut un nouveau fait qui attrista beaucoup la princesse Marie : c'était ses rapports de plus en plus intimes avec mademoiselle Bourienne. L'idée plaisante qui lui était venue soudain en apprenant les intentions de son fils : que si le prince André se mariait, lui épouserait mademoiselle Bourienne, cette idée, visiblement lui plaisait, et, les derniers temps, avec une obstination particulière (il semblait à la princesse Marie que ce n'était que pour la blesser), il montrait une tendresse spéciale à mademoiselle Bourienne, et témoignait de son mécontentement envers sa fille par des marques d'amour pour mademoiselle Bourienne. Un jour, à Moscou, en présence de la princesse Marie (il lui sembla que son père faisait cela exprès, devant elle), le vieux prince baisa la main de mademoiselle Bourienne et, l'attirant vers lui, l'enlaça et la caressa. La princesse Marie rougit et

s'enfuit de la chambre. Quelques minutes après, mademoiselle Bourienne entra chez la princesse Marie en souriant et raconta quelque chose, de son ton agréable. La princesse Marie essuya hâtivement ses larmes, à pas résolu elle s'approcha de mademoiselle Bourienne, et, sans se rendre compte elle-même de ce qu'elle faisait, avec la hâte de la colère et l'emportement dans la voix, elle se mit à crier à la Française : « C'est vilain, c'est bas, grossier, de profiter de la faiblesse... » Elle n'acheva pas. « Sortez de ma chambre ! » s'écria-t-elle ; et elle sanglota.

Le lendemain, le prince ne dit pas un mot à sa fille, mais elle remarqua, qu'au diner, il ordonna de servir mademoiselle Bourienne la première. A la fin du repas, quand le valet, suivant l'habitude, versa le café en commençant par la princesse, le prince, tout à coup, devint furieux, jeta sa canne sur Philippe et aussitôt donna l'ordre de son enrôlement comme soldat.

— On n'écoute pas... J'ai dit deux fois!... On n'écoute pas.... C'est la première personne dans cette maison. C'est ma meilleure amie, cria le prince. Et si tu te permets encore une fois ce que tu as osé hier... s'écria-t-il avec colère, s'adressant pour la première fois à la princesse Marie... si tu t'oublies devant elle, je te montrerai qui est le maître dans la maison. Va-t'en, que je ne te voie pas ! Demande-lui pardon.

La princesse Marie demanda pardon à mademoiselle Bourienne et à son père pour elle et pour Philippe, le maître d'hôtel, qui la suppliait d'intercéder.

Dans de pareils moments, des sentiments semblables à la fierté du sacrifice se rassemblaient dans l'âme de la princesse Marie. Tout à coup, en de pareils moments, devant elle, ce père qu'elle blâmait cherchait ses lunettes en tâtonnant, ne les voyant pas, et oubliait ce qui était tout à l'heure ; ou ses jambes faibles faisaient un faux pas et il regardait si quelqu'un n'avait pas aperçu cette faiblesse ; ou, pendant le diner, quand il n'y avait pas d'invités qui l'excitaient, il s'endormait tout à coup, en laissant tomber sa serviette, et sa tête tremblante se penchait sur son couvert. « Il est vieux, il est faible, et moi, j'ose le blâmer ! » pensait-elle alors avec dégoût pour soi-même.

III

En 1811 vivait à Moscou un médecin français qui était devenu rapidement à la mode. Il était de grande taille, beau, charmant comme un Français, et, comme on disait à Moscou, médecin d'un talent extraordinaire. Il s'appelait Métivier. Il était reçu dans la haute société, non comme médecin, mais en égal. Le prince Nicolas Andréievitch, qui se moquait des médecins, les derniers temps, sur le conseil de mademoiselle Bourienne, s'était adressé à lui et s'y était habitué. Métivier venait deux fois par semaine chez le prince.

Au jour de la Saint-Nicolas, fête du prince, tout Moscou était près du perron de sa demeure, mais il avait ordonné de ne recevoir personne, et seuls quelques privilégiés, dont il avait remis la liste à la princesse Marie, devaient être invités à dîner.

Métivier qui vint le matin, comme docteur, trouva convenable de FORCER LA CONSIGNE, comme

il le dit à la princesse Marie, et entra chez le prince. Il arrivait que ce matin de sa fête, le vieux prince était dans un de ses plus mauvais jours. Toute la matinée il avait parcouru la maison en grondant tout le monde et en feignant de ne pas comprendre ce qu'on lui disait et de n'être pas compris. La princesse Marie connaissait parfaitement cet état d'esprit aigre-doux, d'où, ordinairement, éclatait un élan de fureur, et elle marchait toute cette matinée comme devant un fusil chargé dont la gâchette est soulevée, attendant le coup inévitable. Le matin, avant l'arrivée du docteur, tout alla bien. Après avoir introduit le docteur, la princesse Marie s'assit avec un livre au salon, près de la porte, d'où elle pouvait entendre tout ce qui se passait dans le cabinet.

D'abord elle n'entendit que la voix de Métivier, après celle de son père, ensuite les deux voix qui parlaient ensemble. La porte s'ouvrit et sur le seuil parurent, le beau Métivier à la chevelure noire, le visage effrayé, et le prince, en bonnet et robe de chambre, le visage déformé par la fureur, et les yeux baissés.

— Tu ne comprends pas ! et moi je comprends ! s'écriait le prince. Un espion français ! Un esclave de Bonaparte ! Un espion ! Hors de ma maison ! Sortez !

Et il claqua la porte.

Métivier, en haussant les épaules, s'approcha de

mademoiselle Bourienne, qui, à ces cris, accourait de la chambre voisine.

— Le prince n'est pas tout à fait bien portant ; LA BILE ET LE TRANSPORT AU CERVEAU. TRANQUILLISEZ-VOUS, JE REPASSERAI DEMAIN, dit Métivier, et en portant les doigts à ses lèvres, il sortit rapidement.

Derrière la porte on entendait des pas en pantoufles et les cris : les espions ! les traîtres ! partout des traîtres ! Même dans ma maison il n'y a pas un moment de tranquillité !

Après le départ de Métivier le vieux prince appela sa fille et toute sa colère tomba sur elle. Elle était coupable d'avoir laissé pénétrer chez lui un espion : il lui avait pourtant dit de faire une liste et ne pas laisser entrer ceux qui n'y étaient pas inscrits. « Pourquoi alors as-tu laissé entrer ce lâche ! » Elle était la cause de tout : avec elle on ne pouvait avoir un moment de calme, il ne pouvait mourir tranquille, disait-il.

— Non, ma petite : se séparer... se séparer... sache-le ! Maintenant je ne puis plus ! dit-il en sortant de la chambre ; et, comme s'il craignait qu'elle pût se consoler d'une façon quelconque, il se retourna puis, en tâchant de prendre un air calme, il ajouta : Et ne pensez pas que je vous aie dit cela dans un moment de colère, je suis calme et réfléchi, ce sera. Se séparer... Cherchez une place pour vous !... Mais il ne pouvait se contenir, et avec cette colère qui ne peut se rencontrer que

chez l'homme qui aime et en souffre lui-même, il lui cria en agitant le poing :

— Et qu'un imbécile quelconque vous épouse !

Il claqua la porte, appela mademoiselle Bourienne et se calma dans son cabinet.

A deux heures, six personnes d'élite étaient réunies pour dîner. Les hôtes étaient : le bien connu comte Rostoptchine, le prince Lapoukhine et son neveu le général Chatrov, vieux amis du prince, et parmi les jeunes, Pierre et Boris Droubetzkoï. Tous l'attendaient au salon.

Boris, qui venait d'arriver à Moscou, en congé, désirait être présenté au prince Nicolas Andréievitch, et il sut si bien acquérir ses bonnes grâces que le prince fit en sa faveur une exception, puisqu'il ne recevait chez lui aucun célibataire.

La maison du prince n'était pas ce qu'on appelait « le monde », mais être reçu dans le petit cercle qui le fréquentait, bien qu'il ne fit pas parler de lui dans la ville, était cependant très flatteur. C'était ce que Boris avait compris une semaine avant quand, devant lui, Rostoptchine avait dit au général en chef qui l'invitait à dîner le jour de la saint Nicolas, qu'il ne pouvait y aller : Ce jour, je vais toujours saluer les reliques du prince Nicolas Andréievitch.

— Ah ! oui, oui, avait répondu le général en chef. Eh bien ? Comment va-t-il ?

La petite société qui était réunie avant le dîner

dans le salon à l'ancienne mode, haut, avec de vieux meubles, ressemblait à un jury assemblé pour le conseil solennel. Tous se taisaient et s'ils parlaient, c'était bas. Le prince Nicolas Andréievitch parut sérieux et renfermé ; la princesse Marie semblait encore plus douce et plus timide qu'à l'ordinaire. Les hôtes s'adressaient peu volontiers à elle, parce qu'ils la voyaient détachée de la conversation.

Le comte Rostoptchine tenait seul la conversation en racontant les dernières nouvelles de la ville ou de la politique.

Lapoukhine et le vieux général y prenaient rarement part. Le prince Nicolas Andréievitch écoutait comme un juge suprême écoute le rapport qu'on lui fait, répondant rarement, et, par un silence ou un mot bref, indiquant qu'il prend note du rapport.

Le ton de la conversation montrait que personne n'approuvait ce qui se faisait en politique. On ne parlait des événements qu'avec la certitude évidente que tout allait de mal en pis. Mais, chose remarquable, dans chaque récit ou discussion, le narrateur s'arrêtait ou était arrêté sur les confins au delà desquels le raisonnement pouvait avoir trait à la personne de l'empereur. Pendant le dîner la conversation tournait sur les dernières nouvelles politiques, sur l'accaparement par Napoléon des possessions du duc d'Oldenbourg, et sur

la note russe, hostile à Napoléon, envoyée à toutes les cours européennes.

— Bonaparte agit avec l'Europe comme un pirate avec un vaisseau conquis, dit le comte Rostoptchine, en répétant une phrase déjà prononcée plusieurs fois. On s'étonne seulement de l'apathie ou de l'aveuglement de l'Europe. Maintenant il s'agit déjà du pape; Bonaparte, sans se gêner, veut renverser le chef de la religion chrétienne, et tous se taisent! Seul notre empereur a protesté contre l'accaparement des possessions du duc d'Oldenbourg et aussi... le comte Rostoptchine se tut, se sentant sur la limite où l'on ne pouvait plus juger.

— On a proposé d'autres possessions au lieu du duché d'Oldenbourg, dit le prince Nicolas Andréiévitich. C'est comme moi : j'ai transporté les paysans de Lissia-Gorï à Bogoutcharovo et dans mon domaine de Riazan ; ainsi l'on change les ducs.

— LE DUC D'OLDENBOURG SUPPORTE SON MALHEUR AVEC UNE FORCE DE CARACTÈRE ET UNE RÉSIGNATION ADMIRABLES, dit Boris, en entrant respectueusement dans la conversation.

Il dit cela parce qu'en passant à Pétersbourg il avait eu l'honneur d'être présenté au duc.

Le prince Nicolas Andréiévitich regarda le jeune homme comme s'il voulait répondre, mais il réfléchit, le jugeant trop jeune pour cet honneur.

— J'ai lu notre protestation sur l'affaire d'Olden-

bourg et je m'étonne de la mauvaise rédaction de cette note, dit le comte Rostoptchine du ton négligent d'un homme qui juge une affaire qu'il connaît bien.

Pierre regarda Rostoptchine avec un étonnement naïf, ne comprenant pas pourquoi la mauvaise rédaction de la note l'inquiétait.

— La rédaction de la note n'est-elle pas indifférente, comte, si le contenu est fort ?

— MON CHER, AVEC NOS CINQ CENT MILLE HOMMES DE TROUPES IL SERAIT FACILE D'AVOIR UN BEAU STYLE, répondit Rostoptchine.

Pierre comprit pourquoi la rédaction de la note inquiétait le comte Rostoptchine.

— Il me semble qu'il y a pourtant assez de scribes maintenant, dit le vieux prince. Là-bas, à Pétersbourg, on écrit tout, non seulement des notes, mais de nouvelles lois. Mon *Andrucha*, là-bas, a écrit pour la Russie un volume entier de lois. Aujourd'hui on écrit tant !

Et il rit d'une manière peu naturelle.

La conversation cessa pour un moment ; le vieux général, par un toussotement, attira à lui l'attention.

— Vous avez entendu parler du dernier événement à la revue de Pétersbourg ? Comment se montra l'ambassadeur français ?

— Quoi ? Oui, j'en ai entendu parler. Il a fait ne gaffe devant Sa Majesté.

— Sa Majesté attirait son attention sur la division des grenadiers et sur l'ordre des préséances et des cérémonies, continua le général, et on dit que l'ambassadeur n'y a fait aucune attention et qu'il s'est permis de dire, qu'en France, on ne faisait pas attention à de telles bagatelles. L'empereur n'a voulu rien objecter. On dit qu'à la revue suivante l'empereur n'a pas daigné s'adresser à lui une seule fois.

Tous se turent ; sur ce fait qui se rapportait personnellement à l'Empereur, on ne pouvait rien dire.

— Les audacieux ! dit le prince. Vous connaissez Métivier ? Aujourd'hui je l'ai chassé de chez moi. Il était ici, on l'avait laissé entrer quand j'avais défendu d'introduire qui que ce fût... Le prince regarda sa fille avec colère, et il raconta toute sa conversation avec le médecin français et les causes qui l'avaient convaincu que Métivier était un espion. Bien que ces causes fussent très insuffisantes et peu claires, personne n'y contredita.

Au rôti, on versa du champagne. Les hôtes se levèrent et félicitèrent le vieux prince.

La princesse Marie s'approcha aussi.

Le prince la regarda d'un air froid, méchant, et lui tendit sa joue ridée, rasée. Toute l'expression de son visage lui disait que la conversation du matin n'était pas oubliée, que sa décision restait aussi forte, et que seule la présence des hôtes l'empêchait de le lui dire maintenant.

Quand on passa au salon pour prendre le café, les vieux s'assirent ensemble.

Le prince Nicolas Andréievitch s'anima davantage et exprima son opinion sur la future guerre. Il dit que nos guerres avec Bonaparte seraient malheureuses tant que nous chercherions l'alliance allemande et nous mêlerions des affaires de l'Europe, à quoi nous a entraînés la paix de Tilsitt, et qu'il ne nous fallait faire la guerre ni pour ni contre l'Autriche. « Notre politique est toute orientale ; avec Bonaparte il ne fallait qu'une chose : armer la frontière, être ferme en politique ; avec cela jamais il n'aurait franchi la frontière russe en 1807. »

— Oh ! prince, est-ce que nous pouvons faire la guerre contre les Français ? dit le comte Rostoptchine. Est-ce que nous pouvons nous armer ? Regardez : notre jeunesse, nos dames, nos dieux sont les Français ; notre royaume céleste, Paris. Il commençait à parler plus haut, afin que tous l'entendissent. Des toilettes françaises, des pensées françaises, des sentiments français. Voilà, vous avez chassé Métivier parce que c'est un Français et un lâche, et nos dames se traînent derrière lui à genoux. Hier j'étais en soirée, alors cinq dames ont paru : trois sont catholiques et avec la permission du pape brodent le dimanche et elles-mêmes sont presque nues, comme les enseignes de bain, sauf votre respect. Eh ! prince, quand je

regarde notre jeunesse, il me prend l'envie d'enlever du musée le vieux bâton de Pierre-le-Grand et de casser les côtes, à la russe, alors toute la bêtise disparaîtrait !

Tous se turent, le vieux prince, le sourire sur le visage, regarda Rostoptchine et hocha approbativement la tête.

— Eh bien, au revoir, Votre Excellence. Portez-vous bien, dit Rostoptchine en se levant et tendant la main au prince avec la rapidité de mouvements qui lui était particulière.

— Adieu, mon cher, j'aime toujours entendre ta lyre !

Et le vieux prince en retenant sa main, lui tendit sa joue à baiser. Les autres convives se levèrent en même temps que Rostoptchine.

IV

La princesse Marie, assise au salon, écoutait sans rien comprendre les racontars et les conversations des vieux. Elle se demandait seulement si les hôtes ne s'apercevaient pas des manières hostiles de son père envers elle. Elle ne remarqua même pas les attentions particulières et les amabilités que, durant tout le dîner, lui témoignait Droubetzkoï qui venait à la maison pour la troisième fois.

La princesse Marie, d'un regard distrait, interrogateur, s'adressait à Pierre qui, le dernier, le chapeau à la main, le visage souriant, s'était approché d'elle après le départ de son père, et tous deux restaient seuls au salon.

— Peut-on encore rester? dit-il en laissant tomber son gros corps sur une chaise près de la princesse Marie.

— Oh oui! dit-elle. Son regard disait: « Vous n'avez rien remarqué? »

Pierre se trouvait dans l'humeur agréable de l'après-dîner. Il regardait devant lui et souriait doucement.

— Connaissez-vous ce jeune homme depuis longtemps ?

— Qui ?

— Droubetzkoï.

— Non, récemment.

— Vous plaît-il ?

— Oui, c'est un jeune homme agréable... Pourquoi me demandez-vous cela ? dit la princesse Marie en continuant à penser à sa conversation du matin avec son père.

— Parce que j'ai fait une observation. D'ordinaire, les jeunes gens viennent de Pétersbourg à Moscou pour faire un riche mariage.

— Vous avez fait cette observation ?

— Oui, continua Pierre avec un sourire, le jeune homme s'arrange de façon à aller partout où il y a un riche parti. Moi, je lis en lui comme en un livre. Il hésite maintenant où commencer l'attaque : vous ou mademoiselle Julie Karaguine. IL EST TRÈS ASSIDU AUPRÈS D'ELLE.

— Il va chez eux ?

— Oui, très souvent. Vous connaissez cette nouvelle manière de faire la cour ? dit Pierre avec un sourire gai, se trouvant évidemment dans cette disposition à la raillerie qu'il se reprochait souvent dans son journal.

— Non, dit la princesse Marie.

— Maintenant, pour plaire aux jeunes filles de MOSCOU, IL FAUT ÊTRE MÉLANCOLIQUE. ET IL EST TRÈS MÉLANCOLIQUE AUPRÈS DE MADEMOISELLE KARAGUINE.

— Vraiment ! fit la princesse Marie en regardant le bon visage de Pierre et, pensant toujours à son chagrin : « Je me sentirais mieux si je me décidais à confier à quelqu'un ce que j'éprouve, et c'est précisément à Pierre que je me sens l'envie de dire tout. Il est si bon et si noble. Cela me soulagerait. Il me donnerait un conseil » ; pensait-elle.

— L'épouseriez-vous ? demanda Pierre.

— Ah ! mon Dieu ! comte, il y a des moments où j'épouserais n'importe qui, prononça tout à coup la princesse Marie, se surprenant elle-même, avec des larmes dans la voix. Ah ! comme c'est pénible d'aimer un homme proche et de sentir, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, qu'on ne peut rien lui faire que du chagrin, quand on sait qu'on ne peut pas le changer !

— Qu'avez-vous ? Qu'avez-vous, princesse ?

Sans achever, la princesse Marie se mit à pleurer.

— Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui. Ne faites pas attention. Oubliez ce que je vous ai dit.

Toute la bonne humeur de Pierre disparut. Il interrogeait soucieux la princesse, la suppliant de dire tout, de lui confier sa douleur. Mais elle répétait seulement qu'elle le priait d'oublier ce qu'elle

avait dit, qu'elle ne se le rappelait pas, qu'elle n'avait aucun chagrin sauf celui qu'il savait : le mariage du prince André qui menaçait de brouiller le père et le fils.

— Avez-vous entendu parler des Rostov? demanda-t-elle pour changer la conversation. On m'a dit qu'ils arriveraient bientôt ici. J'attends aussi André chaque jour; je désirerais qu'ils se rencontrassent ici.

— Et comment envisage-t-il cette affaire? demanda Pierre, comprenant par *il* le vieux prince.

La princesse Marie hocha la tête.

— Mais que faire? D'ici la fin de l'année il ne reste plus que quelques mois, et cela ne peut être. Je désirerais seulement débarrasser mon frère des premiers moments. Je voudrais qu'elles vinsent plus vite. J'espère m'arranger avec elles. Vous les connaissez depuis longtemps. La main sur la conscience, dites-moi toute la vérité. Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille? Comment la trouvez-vous? Mais toute la vérité, parce que vous comprenez qu'André risque beaucoup en se mariant contre la volonté de son père, et je désirerais savoir...

Un instinct vague disait à Pierre que dans ces ménagements et ces demandes réitérées de dire *toute la vérité*, s'exprimait la malveillance de la princesse Marie envers sa future belle-sœur, et qu'elle désirait que Pierre n'approuvât point le

choix du prince André. Mais Pierre dit ce qu'il pensait ou plutôt ce qu'il sentait :

— Je ne sais que répondre à vos questions ; — il rougit sans savoir lui-même pourquoi. — Je ne sais vraiment pas ce qu'est cette jeune fille, je ne puis nullement l'analyser. Elle est adorable. Mais pourquoi ? Je n'en sais rien. Voilà tout ce que je puis vous dire d'elle.

La princesse Marie soupira et l'expression de son visage disait : « Oui, je m'attendais à cela et j'en avais peur ».

— Est-elle intelligente ? continua la princesse Marie.

Pierre réfléchit.

— Je pense que non, mais cependant oui... elle ne daigne pas être intelligente... Mais non, elle est adorable et rien de plus.

De nouveau la princesse Marie eut un hochement de tête peu approbateur.

— Ah ! je désire tant l'aimer ? Dites-le lui si vous la voyez avant moi.

— J'ai entendu dire qu'ils arrivent ces jours-ci, dit Pierre.

La princesse Marie exposa à Pierre son projet de se rapprocher de sa future belle-sœur dès l'arrivée des Rostov, et de tâcher d'habituer à elle le vieux prince.

Boris, ayant manqué un riche parti à Pétersbourg, était venu à Moscou dans l'intention d'en chercher un autre. A Moscou, il hésitait entre les deux plus riches héritières : Julie et la princesse Marie. Malgré sa laideur, la princesse Marie lui semblait plus sympathique que Julie, mais il se sentait gêné pour faire la cour à mademoiselle Bolkonski. La dernière fois qu'il l'avait vue, le jour de la fête du vieux prince, à toutes ses tentatives de causerie, elle avait répondu distraitement et, évidemment, sans l'écouter. Julie, au contraire, bien que d'une manière particulière à elle, acceptait sa cour très volontiers.

Julie avait vingt-sept ans. Depuis la mort de ses frères, elle était devenue très riche. Elle était maintenant tout à fait laide, mais se croyait non seulement aussi jolie qu'auparavant, mais beaucoup plus attrayante. Elle était soutenue dans

cette erreur parce que, premièrement, elle était devenue un très riche parti, et, deuxièmement, parce que plus elle vieillissait, plus les hommes pouvaient sans danger se conduire librement avec elle, et sans aucune obligation, pouvaient jouir de ses soupers, de ses soirées et de la société animée qui se réunissait chez elle. Un homme qui, dix ans auparavant, aurait eu peur d'aller chaque jour dans une maison où il y avait une jeune fille de dix-sept ans, dans la crainte de la compromettre et pour ne pas s'engager, venait maintenant hardiment chez elle chaque jour, et se tenait avec elle non comme avec une demoiselle à marier mais comme avec une connaissance insexuée.

Cet hiver, la maison des Karaguine était à Moscou la plus agréable et la plus hospitalière. Outre les soirées et les diners, chaque jour, une grande société se réunissait chez les Karaguine, on y soupaît à minuit et l'on y restait jusqu'à trois heures. Julie ne manquait pas un bal, pas une promenade, pas un spectacle; ses toilettes étaient toujours à la dernière mode, mais malgré cela Julie semblait désenchantée de tout. Elle disait à chacun qu'elle ne croyait ni à l'amitié ni à l'amour, ni aux joies de la vie, et n'attendait la tranquillité que *là-bas*. Elle adoptait le ton d'une jeune fille qui a éprouvé de grandes désillusions, qui a perdu l'homme aimé ou qui a été cruellement trompée par lui. Bien qu'il ne lui fût arrivé rien de pareil, on le pen-

sait ainsi, et, elle-même croyait avoir beaucoup souffert dans la vie.

Cette mélancolie, qui ne l'empêchait point de s'amuser, n'empêchait pas les jeunes gens qui la fréquentaient de passer agréablement le temps. Chacun des hôtes payait sa dette à l'humeur mélancolique de la maîtresse du logis et ensuite s'occupait de conversations mondaines, de danses, de jeux d'esprit, de tournois de bouts-rimés, à la mode chez les Karaguine. Seuls, quelques jeunes gens, parmi lesquels Boris, se pénétraient de l'humeur mélancolique de Julie, et, avec ceux-ci, elle avait des conversations plus longues et plus personnelles sur la vanité des choses de ce monde, et, à eux, elle ouvrait ses albums pleins d'images tristes, de sentences et de vers.

Julie était particulièrement tendre envers Boris. Elle plaignait son désenchantement prématuré de la vie, lui proposait des consolations amicales qu'elle pouvait proposer, ayant, elle-même, tant souffert, et lui ouvrait son album. Boris dessina deux arbres sur l'album et écrivit : ARBRES RUSTIQUES, VOS SOMBRES RAMEAUX SECOUENT SUR MOI LES TÉNÉBRES ET LA MÉLANCOLIE.

Ailleurs, il dessina un cercueil et inscrivit :

LA MORT EST SECOURABLE ET LA MORT EST TRANQUILLE.
AH ! CONTRE LES DOULEURS, IL N'EST PAS D'AUTRE ASILE.

Julie trouva cela charmant.

— IL Y A QUELQUE CHOSE DE SI RAVISSANT DANS LE SOURIRE DE LA MÉLANCOLIE. C'EST UN RAYON DE LUMIÈRE DANS L'OMBRE, UNE NUANCE ENTRE LA DOULEUR ET LE DÉSESPOIR, QUI MONTRE LA CONSOLATION POSSIBLE, dit-elle à Boris en répétant mot à mot le passage d'un livre.

A quoi Boris lui écrivit :

ALIMENT DE POISON D'UNE AME TROP SENSIBLE,
TOI, SANS QUI LE BONHEUR ME SERAIT IMPOSSIBLE,
TENDRE MÉLANCOLIE. AH ! VIENS ME CONSOLER,
VIENS CALMER LES TOURMENTS DE MA SOMBRE RETRAITE
ET MÊLE UNE DOUCEUR SECRÈTE
A CES PLEURS QUE JE SENS COULER.

Julie jouait à Boris, sur la harpe, les nocturnes les plus tristes. Boris lui lisait à haute voix *La pauvre Lise*, et, plusieurs fois, l'émotion qui lui serrait la gorge le faisait interrompre sa lecture. Quand Julie et Boris se rencontraient dans la grande société, ils se regardaient comme s'ils eussent été des gens uniques dans ce monde indifférent et qui se comprenaient l'un l'autre.

Anna Mikhaïlovna, qui venait souvent chez les Karaguine, tout en faisant sa partie avec la mère, tâchait de prendre des renseignements sûrs, quant à la dot de Julie (on lui donnait les deux domaines de Penza et des forêts en Nijni-Novgorod). Anna Mikhaïlovna, soumise à la volonté de la Providence, regardait, avec attendrissement, la tristesse raffinée qui liait son fils à la riche Julie.

— TOUJOURS CHARMANTE ET MÉLANCOLIQUE, CETTE CHÈRE JULIE. Boris dit qu'il se repose l'âme dans votre maison. Il a eu tant de désillusions et il est si sensible ! disait-elle à la mère.

— Ah ! mon ami, comme je me suis attaché à Julie ces derniers temps, je ne puis te l'exprimer. Et qui pourrait ne pas l'aimer ? Ce n'est pas une créature de ce monde. Ah ! Boris, Boris ! disait-elle à son fils. Après un moment, elle ajoutait : Et comme je plains sa mère ! Aujourd'hui elle m'a montré les comptes et les lettres de Penza (elles ont là-bas un immense domaine) et la pauvre femme, seule, on la trompe tellement !

Boris souriait à peine en écoutant sa mère. Il souriait doucement de sa ruse simple, mais l'écoutait et parfois l'interrogeait minutieusement sur les domaines de Penza et de Nijni-Novgorod.

Julie attendait depuis longtemps la déclaration de son adorateur mélancolique et était prête à l'accepter ; mais un sentiment quelconque d'aversion pour elle, pour son désir passionné de se marier, pour son manque de naturel, et le sentiment d'effroi devant le renoncement à l'amour sincère, arrêtaient encore Boris. Son congé touchait à sa fin ; il passait ses journées entières chez les Karaguine, et, chaque jour, en se raisonnant, il se promettait de faire sa demande le lendemain ; mais en présence de Julie, en voyant son visage et son menton presque toujours couverts de poudre,

ses yeux humides et l'expression de son visage qui la décélaient toujours prête à passer immédiatement de la mélancolie à l'enthousiasme artificiel du bonheur conjugal, Boris ne pouvait prononcer le mot décisif, bien qu'en imagination il se considérât, depuis longtemps, comme le possesseur des domaines de Penza et de Nijni-Novgorod et en arrangeât l'emploi des revenus.

Julie voyait l'indécision de Boris et parfois elle croyait lui déplaire, mais aussitôt l'amour-propre féminin la consolait et elle se disait que l'amour seul était cause de sa gêne. Cependant la mélancolie commençait à se changer en nervosité et, peu de temps avant le départ de Boris, vers la fin de son congé, elle entreprit un plan décisif. Anatole Kouraguine parut à Moscou et, naturellement, fréquenta le salon des Karaguine.

Tout à coup, Julie abandonna la mélancolie, devint gaie et se montra attentive envers Kouraguine.

— MON CHER, JE SAIS DE BONNE SOURCE QUE LE PRINCE BASILE ENVOIE SON FILS A MOSCOU, POUR LUI FAIRE ÉPOUSER JULIE, dit Anna Mikhaïlovna à son fils. J'aime tant Julie, que je la regretterais. Qu'en penses-tu, mon ami?

L'idée d'en être pour ses frais et de perdre en vain tout un mois de dur service mélancolique près de Julie et de voir en d'autres mains, surtout en celles de cet imbécile d'Anatole, tous les revenus

des domaines, dont il disposait déjà en imagination, blessait Boris. Il partit chez les Karaguine avec l'intention ferme de faire sa demande. Julie l'accueillit d'un air joyeux, elle raconta négligemment combien elle s'était amusée au bal de la veille et lui demanda quand il partait.

Bien que Boris fût venu avec l'intention de parler de son amour, et par conséquent eût l'intention d'être tendre, il se mit à parler nerveusement sur l'inconstance des femmes, sur leur facilité à passer de la tristesse à la joie et sur leur humeur qui dépend seulement de celui qui leur fait la cour. Julie, offensée, dit que c'est vrai, qu'une femme aime la variété, que le « toujours la même chose » ennue n'importe qui...

— Pour cela je vous conseille... Il désirait la piquer, mais à ce moment, il lui vint la pensée blessante qu'il pourrait quitter Moscou sans avoir atteint son but et en perdant en vain son travail (ce qui ne lui arrivait jamais); il s'arrêta au milieu de la conversation, baissa les yeux pour ne pas voir le visage désagréable, agacé et indécis, et dit : — Je ne suis pas venu pour me quereller avec vous. Au contraire... Il la regarda pour s'assurer s'il pouvait continuer. Toute la nervosité de Julie disparut d'un seul coup et ses yeux inquiets, suppliants, étaient fixés sur lui avec une attention ardente. « Je pourrai toujours m'arranger pour ne la voir que rarement, et l'affaire est commencée, il faut la finir ! » pensa

Boris. Il rougit, leva les yeux vers elle et lui dit :

— Vous connaissez mes sentiments pour vous !

Il ne fallait plus rien ajouter.

Le visage de Julie brillait de contentement, mais elle força Boris à lui dire tout ce qu'on dit en pareil cas : à lui dire qu'il l'aimait et n'avait jamais aimé personne plus qu'elle. Elle savait que pour les domaines de Penza et de Nijni-Novgorod elle pouvait exiger cela et elle reçut ce qu'elle exigeait.

Les fiancés, sans parler davantage des arbres qui les couvraient de ténèbres et de mélancolie, formaient des plans sur leur future installation à Pétersbourg, faisaient des visites et préparaient tout pour le brillant mariage.

VI

A la fin de janvier, le comte Ilia Andréievitch arriva à Moscou avec Sonia et Natacha. La comtesse, toujours malade, n'avait pu partir, mais il était impossible d'attendre son rétablissement. Le prince André était attendu à Moscou d'un jour à l'autre ; en outre, il fallait acheter le trousseau, vendre la villa voisine de Moscou, et il était nécessaire de profiter du séjour du vieux prince à Moscou pour lui présenter sa future bru. La maison des Rostov, à Moscou, n'était pas chauffée, de plus ils venaient pour peu de temps, la comtesse n'était pas avec eux ; pour toutes ces raisons, Ilia Andréievitch décida de s'arrêter à Moscou chez Maria Dmitrievna Akhrosimovna qui depuis longtemps avait offert l'hospitalité au comte. Tard le soir, les quatre voitures des Rostov arrivèrent dans la cour de Maria Dmitrievna, rue des Vieilles-Écuries. Maria Dmitrievna y vivait seule : sa fille était déjà mariée, ses fils étaient au service. Elle se tenait

toujours droite, à n'importe qui disait son opinion franchement et aussi haut, et, par toute sa personne, semblait reprocher aux autres leurs diverses faiblesses, leurs passions, qu'elle ne se tolérait pas. De bonne heure, le matin, en camisole, elle s'occupait du ménage, ensuite partait faire des courses; pendant les fêtes, elle allait à la messe, et, après la messe, à la prison où elle avait des affaires dont elle ne parlait à personne, et les jours ouvrables, elle recevait à la maison des solliciteurs de diverses classes, qui venaient chaque jour chez elle; ensuite elle dînait. Au diner, très succulent, il y avait toujours trois ou quatre invités. Après le diner, elle faisait sa partie de boston; à la veillée, elle se faisait lire les journaux et les nouveaux livres, et elle-même tricotait. Elle faisait de rares exceptions pour sortir, et, si elle sortait, c'était seulement chez les personnes les plus importantes de la ville.

Elle n'était pas encore couchée quand les Rostov et leurs domestiques, soufflant de froid, poussèrent la porte du vestibule qu'un contrepoids faisait grincer. Maria Dmitrievna, les lunettes sur le nez, se tenait à la porte de la salle et d'un air sévère, méchant, regardait ceux qui entraient. On aurait pu penser qu'elle était fâchée contre eux et qu'elle allait les chasser sur le champ, si en même temps elle n'eût pas donné des ordres pour installer les hôtes et leurs bagages.

— Ce sont les bagages du comte ? Porte-les ici, dit-elle en montrant une valise et ne saluant personne. — Les demoiselles, ici : à gauche. Eh bien ! qu'est-ce que vous chantez là-bas ? cria-t-elle aux femmes de chambre. Qu'on chauffe le samovar ! Tu as engraisié, embelli, dit-elle, en tirant vers elle par son châle Natalie toute rouge de froid. Ah ! comme elle est froide ! Mais débarrasse-toi plus vite ! cria-t-elle au comte qui voulait lui baiser la main. Tu es gelé, n'est-ce pas ? Qu'on donne du rhum pour le thé ! Sonitchka BONJOUR, dit-elle à Sonia en marquant par ce salut français ses rapports un peu dédaigneux et tendres envers Sonia.

Quand tous, après avoir changé de vêtements et s'être un peu remis de la route, descendirent pour prendre le thé, Maria Dmitrievna les embrassa en rang.

— Je suis contente de tout cœur que vous soyez rendus et arrêtés chez moi. Il est déjà temps... dit-elle en regardant Natacha... Le vieux est ici, on attend le fils d'un jour à l'autre. Il faut faire sa connaissance. Eh bien, nous en recauserons, ajouta-t-elle en jetant un regard vers Sonia et montrant qu'elle ne désirait pas parler de tout cela devant elle. — Maintenant, écoute, fit-elle au comte. Qu'as-tu à faire demain ? Qui enverras-tu chercher ? Chinchine ? — elle plia un doigt ; — la pleurnicheuse Anna Mikhaïlovna, deux. Elle est ici avec son fils. Son fils se marie, hein ? Ensuite

Bezoukhov peut-être ! Il est ici avec sa femme. Il s'est enfui d'elle, et elle est venue chez lui ; mercredi il a dîné chez moi. Et les demoiselles, elle les désignait, demain je les conduirai à Iverskaïa, et ensuite nous irons chez Ober Chalmet. Vous ferez faire tout neuf ? Ne prenez pas modèle sur moi, aujourd'hui les manches se portent comme ça. Récemment la jeune princesse Irène Vassilievna est venue chez moi, c'était effrayant : on aurait dit qu'elle avait un tonneau à chaque bras. Maintenant la mode change tous les jours. Et chez toi, quoi de neuf ? demanda-t-elle sévèrement au comte.

— Tout arrive à la fois, répondit le comte ; acheter le trousseau et voilà, un acquéreur pour mon domaine et pour la maison. Si votre grâce me permet de prendre un moment, j'irai pour un jour à Marinskié et je vous laisserai mes filles.

— Bon, bon ! elles seront en sûreté chez moi comme au conseil de tutelle... Je les ferai sortir où il faut, je les gronderai, les gênerai, dit Maria Dmitrievna en touchant de sa large main la joue de sa favorite Natacha.

Le lendemain matin Maria Dmitrievna conduisit les demoiselles à Iverskaïa chez madame Ober Chalmet qui craignait tant Maria Dmitrievna qu'elle lui cédaît un costume à perte, pour se débarrasser d'elle au plus vite. Maria Dmitrievna commanda tout le trousseau. De retour à la maison,

elle renvoya tout le monde de la chambre, sauf Natacha, et approcha sa favorite de sa chaise.

— Eh bien, maintenant, causons. Je te félicite pour tes fiançailles. Tu as attrapé un bon gaillard ! Je suis heureuse pour toi, et lui, je l'ai connu quand il avait cet âge (elle désignait une *archine* du sol). — Natacha rougit joyeusement. — Je l'aime et j'aime toute sa famille. Maintenant, écoute : tu sais que le vieux prince n'a pas grand désir que son fils se marie. Un vieil entêté. Sans doute le prince André n'est pas un enfant, il se passera de son consentement. Mais entrer dans la famille contre son désir, ce n'est pas bien. Il faut que ce soit avec la paix, avec l'amour. Tu es intelligente, tu pourras t'arranger comme il faut. Tu t'y prendras avec douceur, intelligence, et voilà, tout ira bien.

Natacha se taisait, par gêne pensait Maria Dmitrievna, mais en réalité il lui était désagréable qu'on s'immiscât dans son amour pour le prince André, qui lui semblait quelque chose de différent de toute autre affaire humaine, et, qu'à son avis, personne ne pouvait comprendre. Elle seule connaissait et aimait le prince André, il l'aimait et devait arriver ces jours-ci et l'épouser. Il ne lui fallait rien de plus.

— Vois-tu, je le connais depuis longtemps, et j'aime Machenka, ta future belle-sœur. Les belles-sœurs sont méchantes, mais celle-ci ne ferait pas de mal à une mouche. Elle m'a demandé

de lui faire faire ta connaissance. Demain tu iras chez elle avec ton père. Mais sois gentille. Tu es plus jeune qu'elle. Voilà, ton fiancé viendra, et toi tu connaîtras déjà sa sœur et l'on t'aimera. C'est entendu, n'est-ce pas? Ce sera mieux?

— Mieux, répondit Natacha sans grand enthousiasme.

VII

Le lendemain, sur le conseil de Maria Dmitrievna, le comte Ilia Andréievitch partit avec Natacha chez le prince Nicolas Andréievitch. Le comte n'était pas très joyeux en se préparant à cette visite. Il avait peur du prince. La dernière entrevue avec lui, pendant l'enrôlement, quand, en réponse, à l'invitation à dîner, il avait reçu une verte réprimande pour n'avoir pu fournir d'hommes, lui était vivement présente à la mémoire. Natacha, qui avait sa plus belle robe était au contraire de très joyeuse humeur. « Ce n'est pas possible qu'ils ne m'aiment pas ; tout le monde m'a toujours aimée, et je suis prête à les aimer parce que lui est son père et elle sa sœur ; vraiment ils n'auront pas de raison de ne point m'aimer, » pensait Natacha.

Ils arrivèrent à la vieille maison sombre de Vozdvijenka et entrèrent dans le vestibule.

— Eh bien, que Dieu nous bénisse ! prononça le

comte mi-plaisant mi-sérieux. Mais Natacha remarqua que son père se hâtait en entrant dans le vestibule et qu'il demandait timidement, à voix basse, si le prince et la princesse étaient chez eux. Quand leur arrivée fut annoncée, un trouble quelconque se produisit parmi les valets du prince : le valet qui était parti les annoncer était arrêté par un autre valet, dans la salle, et ils chuchotaient quelque chose.

Une femme de chambre accourut dans la salle, et aussi en se hâtant dit quelque chose en mentionnant la princesse. Enfin un vieux valet parut ; avec un visage sévère il informa Rostov que le prince ne pouvait le recevoir, mais que la princesse les demandait chez elle. Mademoiselle Bourienne vint la première à la rencontre des hôtes. Elle salua le père et la fille avec une politesse particulière et les conduisit chez la princesse. Celle-ci, le visage ému, effrayé, couvert de taches rouges, vint, d'un pas lourd, à la rencontre des visiteurs, en tâchant, mais en vain, de paraître à l'aise et accorte. Du premier coup d'œil Natacha ne plut pas à la princesse Marie. Elle lui parut trop bien habillée, frivole, gaie et vaniteuse. La princesse Marie ne se rendait pas compte qu'avant d'avoir vu sa future belle-sœur elle était déjà mal disposée envers elle par l'envie involontaire pour sa beauté, sa jeunesse et son bonheur, et par jalousie de l'amour de son frère. Outre ce sentiment invincible d'anti-

pathie pour elle, à ce moment la princesse Marie était encore émue parce que, en apprenant la visite des Rostov, le vieux prince avait dit qu'il n'avait pas besoin d'eux, que la princesse pouvait les recevoir si elle voulait mais qu'il défendait qu'on les laissât entrer chez lui. La princesse Marie s'était décidée à recevoir les Rostov, mais à chaque instant elle craignait que le prince ne fit une sortie quelconque, vu qu'il semblait très ému de l'arrivée des Rostov.

— Eh bien, ma chère princesse, voilà, je vous ai amené une chanteuse, dit le comte en saluant et regardant autour de lui comme s'il avait peur que le vieux prince n'entrât. Comme je suis heureux que nous fassions connaissance... C'est dommage que le prince soit toujours fatigué. Et après avoir dit quelques phrases banales il se leva.

— Si vous permettez, princesse, je vous laisserai Natacha pour un quart d'heure. J'irai à deux pas d'ici, à la Place des Chiens, chez Anna Séméonovna et après je passerai la prendre.

Ilia Andréievitch avait inventé cette ruse diplomatique pour donner à la future belle-sœur de sa fille le loisir de s'expliquer avec elle (comme il le dit après à sa fille) et encore pour éviter la possibilité d'une rencontre avec le prince dont il avait si grand'peur. Il ne le dit pas à sa fille, mais Natacha comprit cette peur et l'inquiétude de son père et elle en fut offensée. Elle rougit pour son

père, se fâcha encore davantage pour avoir rougi et, d'un regard hardi, provocant, qui disait qu'elle-même n'avait peur de personne, elle regarda la princesse. Celle-ci dit au comte combien il était bon et qu'elle lui demandait de rester plus longtemps chez Anna Séméonovna, et Ilia Andréievitch sortit.

Mademoiselle Bourienne ne se retirait pas malgré les regards que lui jetait la princesse Marie, qui désirait parler seule à seule avec Natacha, et elle tenait fermement la conversation sur les plaisirs de Moscou et le théâtre. Natacha était offensée par le trouble qui s'était produit dans l'antichambre, par l'inquiétude de son père et le ton forcé de la princesse qui, lui semblait-il, lui faisait une grâce en la recevant, c'est pourquoi tout lui était désagréable. La princesse Marie ne lui plaisait pas : elle la trouvait très laide, affectée et sèche. Tout d'un coup Natacha se crispa moralement et, malgré soi, prit un ton négligent qui éloignait d'elle encore davantage la princesse Marie. Après cinq minutes de conversation pénible, forcée, on entendit s'approcher des pas rapides, en pantoufles. Le visage de la princesse Marie exprima l'effroi. La porte de la chambre s'ouvrit et le prince entra ; il était en bonnet blanc et robe de chambre.

— Ah ! mesdames ! se mit-il à dire. Madame la comtesse, la comtesse Rostov, si je ne me trompe. Je vous demande pardon, pardon, je ne savais pas, mademoiselle. Dieu est témoin que je ne savais pas

que vous aviez daigné nous honorer de votre visite. Je suis venu chez ma fille en un pareil costume !... Je vous prie de m'excuser ; Dieu sait que j'ignorais, répéta-t-il faussement en accentuant le mot Dieu, et d'un ton si désagréable que la princesse Marie, les yeux baissés, n'osait regarder ni son père, ni Natacha. Natacha se leva, se rassit, ne sachant elle aussi ce qu'elle devait faire.

Seule mademoiselle Bourienne souriait agréablement.

— Je vous prie de m'excuser, de m'excuser ! Dieu sait que j'ignorais, ... murmura le vieux et, en examinant Natacha de la tête aux pieds, il sortit.

Mademoiselle Bourienne la première se remit après cette apparition et engagea la conversation sur l'indisposition du prince.

Natacha et la princesse Marie se regardaient en silence, et plus elles se regardaient ainsi, sans exprimer ce qu'il leur fallait dire, plus elles se jugeaient avec malveillance l'une l'autre. Quand le comte revint, Natacha, impoliment, montra son contentement et se hâta de partir.

En ce moment elle haïssait presque cette vieille, sèche princesse qui avait pu la mettre dans cette situation désagréable et passer avec elle une demi-heure sans rien lui dire du prince André ! « Je ne pouvais pas commencer la première à parler de lui devant cette Française ? » pensa Natacha. Dans le même temps, la princesse Marie se disait la même

chose : elle savait ce qu'elle devait dire à Natacha mais elle ne pouvait le faire, d'abord parce que la présence de mademoiselle Bourienne l'en empêchait, ensuite parce que, sans savoir pourquoi, il lui était pénible de commencer à parler de ce mariage. Quand le comte avait déjà quitté la chambre, la princesse Marie s'approcha rapidement de Natacha, lui prit la main et lui dit en soupirant lourdement : « Attendez, il me... faut... » Natalie, d'un air moqueur, dont elle ne savait elle-même la cause, regarda la princesse Marie.

— Chère Natalie, vous savez, je suis heureuse, que mon frère ait trouvé le bonheur. . La princesse Marie s'arrêta, sentant qu'elle ne disait pas la vérité.

Natacha remarqua cette hésitation et en comprit la cause.

— Je pense, princesse, qu'il n'est pas commode de parler de cela maintenant, dit Natacha avec une dignité et une froideur extraordinaires ; et les larmes lui serraient la gorge.

« Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? » pensa-t-elle dès qu'elle fut sortie de la chambre.

Ce jour on attendit longtemps Natacha pour le dîner. Elle était assise dans sa chambre et sanglotait comme un enfant, en se mouchant. Sonia était près d'elle et lui baisait les cheveux.

— Natacha, qu'est-ce donc ! qu'est-ce que cela peut te faire ? Tout passera, Natacha, lui disait Sonia.

— Non, si tu savais comme c'est blessant...

— Ne dis pas cela, Natacha, tu n'es pas coupable, alors qu'est-ce que cela te fait ? Embrasse-moi.

Natacha leva la tête, embrassa son amie sur les lèvres et appuya contre elle son visage mouillé.

— Je ne puis dire, je ne sais pas, personne n'est coupable. Je suis coupable. Mais tout cela est pénible, affreux. Ah ! pourquoi ne vient-il pas !... disait Natacha.

Elle avait les yeux rouges quand elle descendit pour dîner. Maria Dmitrievna qui savait comment le prince avait reçu les Rostov feignit de ne pas remarquer le visage attristé de Natacha et, pendant le dîner, plaisanta à haute voix avec le comte et les autres convives.

VIII

Ce soir-là les Rostov allèrent à l'Opéra où Maria Dmitrievna avait pris des billets. Natacha ne voulait pas y aller, mais on ne pouvait répondre par un refus à cette amabilité de Maria Dmitrievna qui était exclusivement pour elle. Quand, habillée, elle passa au salon en attendant son père et, en se regardant dans la grande glace, elle s'aperçut qu'elle était belle, très belle, elle devint encore plus triste mais d'une tristesse douce et affectueuse.

« Mon Dieu, s'il était ici, alors je ne serais plus comme auparavant, sottement timide devant quelque chose, mais de nouveau simplement, je l'enlacerai, je me serrerais contre lui, je l'obligerai à me regarder de ses yeux curieux avec lesquels il me regardait si souvent, ensuite je le forcerai de rire comme il riait alors, et ses yeux, comme je vois ses yeux ! pensait Natacha. Et qu'ai-je affaire avec son père et sa sœur ? Je l'aime lui seul, son

visage, ses yeux, son sourire viril et enfantin à la fois... Non, mieux vaut n'y pas penser, n'y pas penser, oublier, oublier tout à fait pour le moment. Je ne supporterai pas cette attente, je vais sangloter tout de suite. — Et elle s'éloigna de la glace en faisant un effort pour ne pas pleurer. — Et comment Sonia peut-elle aimer Nicolas si également, si tranquillement et attendre si longtemps avec une telle patience! pensa-t-elle en regardant Sonia qui entraît habillée aussi et un éventail à la main. Non, elle est tout autre, mais moi je ne puis pas! »

Natacha se sentait en ce moment si tendre, si douce que pour elle c'était peu d'aimer et de se savoir aimée, il fallait tout de suite embrasser l'homme aimé, entendre de lui la parole d'amour dont son cœur était plein. Pendant qu'elle était en voiture à côté de son père et regardait songeuse les feux des réverbères qui glissaient dans la vitre givrée, elle se sentait encore plus tendre et plus triste et oubliait avec qui elle était et où elle allait. Dans la file des voitures, les roues grinçant sur la neige, la voiture des Rostov s'approchait du théâtre. Natacha et Sonia sortirent vivement en relevant leurs jupes; le comte descendit, aidé par les valets, et, parmi les dames et les messieurs qui entraient et parmi les vendeurs de programmes, tous trois pénétrèrent dans le couloir des baignoires. Derrière la porte fermée on entendait les sons de la musique.

— Natalie, vos cheveux, murmura Sonia. Le valet, avec politesse, se glissa rapidement devant les dames et ouvrit la porte de la loge. On entendit plus distinctement la musique ; les rangs éclairés des loges brillaient de dames aux bras nus et l'orchestre étincelait d'uniformes.

La dame qui entra dans la baignoire voisine regarda Natacha d'un regard envieux de femme.

Le rideau n'était pas encore levé, on jouait l'ouverture. Natacha, en rajustant sa robe, passa avec Sonia et s'assit en regardant les rangs éclairés des loges de face. La sensation, qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps, que des centaines d'yeux regardaient ses bras et son cou nus, tout à coup la saisit agréablement et désagréablement, en excitant en elle une foule de souvenirs, de désirs correspondant à cette sensation.

Les deux jeunes filles remarquablement jolies, Natacha et Sonia, accompagnées du comte Ilia Andréiévitich qu'on n'avait pas vu depuis longtemps à Moscou attiraient l'attention générale. En outre, tout le monde connaissait vaguement les fiançailles de Natacha avec le prince André, on savait que, depuis, les Rostov vivaient à la campagne et l'on regardait avec curiosité la fiancée d'un des plus beaux partis de la Russie.

De l'avis de tous, Natacha avait embelli à la campagne, et ce soir, à cause de son émotion, elle était particulièrement belle. Elle frappait par la

plénitude de vie et de beauté unie à l'indifférence pour tout ce qui l'entourait. Ses yeux noirs regardaient la foule sans chercher personne, son bras mince, nu plus haut que le coude, s'appuyait sur le rebord de velours, et, inconsciemment, en mesure de l'ouverture, se serrait en froissant le programme.

— Regardez, on dirait Alénine avec sa mère, dit Sonia.

— Mes aïeux ! Mikhaïl Kyrilitch a encore grossi, remarquait le vieux comte.

— Regardez notre Anna Mikhaïlovna, avec quelle toque !

— Les Karaguine, Julie et Boris avec eux. On voit tout de suite deux fiancés ; Droubetzkoï a fait sa demande.

— Comment donc, aujourd'hui je l'ai appris, dit Chinchine en entrant dans la loge des Rostov.

Natacha regarda dans la direction où regardait son père et aperçut Julie, qui, des perles autour de son gros cou rouge (couvert de poudre comme Natacha le savait), était assise, l'air heureux, à côté de sa mère. Derrière eux, souriant, l'oreille penchée près de la bouche de Julie, on voyait la belle tête bien peignée de Boris. Il regardait en dessous les Rostov et, en souriant, disait quelque chose à sa fiancée.

« Il parle de nous, de moi avec lui, et, probablement, il calme la jalousie de sa fiancée envers moi ;

il s'inquiète en vain, s'il savait comme tout cela m'est égal! » pensait Natacha.

Anna Mikhaïlovna, en toque verte, le visage heureux, en fête, soumise à la volonté de Dieu, était assise derrière eux. Dans leur loge régnait cette atmosphère de fiançailles que connaissait et aimait tant Natacha. Elle se retourna et, tout d'un coup, toute l'humiliation de sa visite du matin se rappela à elle. « Quel droit a-t-il de ne pas vouloir m'accepter dans sa parenté? Ah! il vaut mieux n'y pas penser jusqu'à son retour! » et elle se mit à regarder les visages connus et inconnus de l'orchestre. Devant l'orchestre, juste au milieu, le dos tourné vers la rampe, se tenait Dolokhov, avec ses cheveux épais, bouclés, rejetés en arrière; il était en costume persan. Il était le point de mire de toute la salle, et tout en sachant qu'il attirait l'attention générale, il se tenait avec autant d'aisance que s'il eût été dans sa chambre. Près de lui s'était groupée la jeunesse dorée de Moscou, et l'on voyait qu'il la dirigeait.

Le comte Ilia Andréievitch, en riant, poussa Sonia rougissante en lui montrant son ancien adorateur.

— L'as-tu reconnu? dit-il. Et d'où sort-il? demanda-t-il à Chinchine. Il était disparu quelque part.

— Oui, il avait disparu, répondit Chinchine. Il est allé au Caucase, et là-bas s'est enfui. On dit qu'il a été ministre d'un prince quelconque en

Perse. Il a tué là-bas le frère du Schah. Eh bien, toutes les dames de Moscou en sont folles : DOLOKHOV LE PERSAN, et c'est fini. Maintenant, chez nous, il n'y a pas un mot sans Dolokhov. On ne jure que par lui ; on invite à le savourer comme le sterlet. Dolokhov et Anatole Kouraguine ont rendu folles toutes nos dames.

Dans la baignoire voisine entra une grande et belle dame, avec une énorme tresse, les épaules et le cou très décolletés, blancs et forts. Un double rang de grosses perles entourait son cou. Elle mit longtemps à s'installer en faisant bruire sa robe de soie.

Natacha, malgré elle regarda ce cou, ces épaules, ces perles, la coiffure et admira la beauté des épaules et des perles. Pendant que Natacha la regardait pour la deuxième fois, la dame se tourna, et, se rencontrant du regard avec le comte Ilia Andréiévitich qui connaissait tout le monde, elle se pencha et se mit à lui parler.

— Vous êtes ici depuis longtemps, comtesse ? Je viendrai, je viendrai vous baiser la main. Et voilà, je suis venu pour les affaires et j'ai amené mes fillettes. On dit que Semionova joue divinement. Le comte Pierre Kyrilovitch ne nous oubliait jamais. Est-il ici ?

— Oui, il avait l'intention de venir, dit Hélène ; et elle regarda attentivement Natacha.

Le comte Ilia Andréiévitich se rassit à sa place.

— Elle est belle ! chuchota-t-il à Natacha.

— Une merveille. Vraiment on en peut devenir amoureux, dit-elle.

A ce moment résonnait le dernier accord de l'ouverture et le chef d'orchestre frappait de sa baguette. Au parterre, les messieurs en retard prenaient leurs places.

Le rideau se leva.

Aussitôt, les loges et le parterre, tout se tut ; tous les messieurs vieux ou jeunes, en uniformes et habits, toutes les dames avec des pierres précieuses sur leurs corps nus, avec une curiosité avide, fixèrent toute leur attention sur la scène. Natacha se mit à regarder.

IX

La scène était faite de planches égales; au milieu, de côté, des toiles peintes représentaient des arbres; au fond une toile était tendue sur une planche. Une jeune femme en corsage rouge et jupe blanche était assise au milieu de la scène; une autre très grosse, en robe de soie blanche, était assise plus loin, sur un banc bas derrière lequel était collé un carton vert. Toutes deux chantaient quelque chose. Quand elles eurent fini leur chanson, la jeune femme en blanc s'approcha de la boîte du souffleur, un homme en culotte de soie collante sur de grosses jambes, avec un plumet et un poignard, vint près d'elle et se mit à chanter en faisant des gestes des mains. L'homme en culotte collante chanta seul, puis ce fut elle qui chanta; ensuite tous deux se turent. La musique entonna et l'homme prit la main de la jeune femme en robe blanche, attendant de nouveau visiblement la me-

sure pour commencer sa partie avec elle. Ils chantèrent tous les deux et les spectateurs se mirent à applaudir et à bisser ; et l'homme et la femme, qui en scène représentaient des amoureux, se mirent à saluer en agitant les mains .

Après la campagne, et dans cette disposition sérieuse où se trouvait Natacha, tout cela lui parut sauvage et grotesque. Elle ne pouvait suivre la marche de l'opéra, même ne pouvait écouter la musique ; elle voyait seulement des cartons peints, des hommes et des femmes étrangement habillés qui, à la lumière vive, se remuaient étrangement, parlaient et chantaient. Elle savait ce que tout cela devait représenter, mais c'était si faux, si peu naturel, que tantôt elle avait honte pour les acteurs, tantôt elle en riait. Elle regardait circulairement les visages des spectateurs, en y cherchant le même sentiment de moquerie et d'étonnement qui était en elle, mais tous étaient attentifs à ce qui se passait sur la scène et exprimaient une admiration qui, à Natacha, semblait feinte. « Probablement ce doit être ainsi ! » pensait-elle. Tour à tour elle regardait tantôt ces rangs de têtes pommadées, à l'orchestre, tantôt les femmes décolletées dans les loges, et surtout sa voisine Hélène qui, à peine vêtue, avec un sourire calme et tranquille, ne quittait pas des yeux la scène ; et elle sentait la lumière claire qui emplissait toute la salle et l'air rendu chaud par la foule. Peu à peu Na-

tacha commençait à entrer dans un état d'ivresse qu'elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Elle ne se rappelait pas qui elle était, où elle était et ce qui se faisait devant elle.

Elle regardait et pensait, et les idées les plus étranges, les plus inattendues, sans lien, passaient dans sa tête. Tantôt il lui venait l'idée de bondir sur la rampe, de chanter l'air que chantait l'actrice; tantôt elle voulait accrocher avec son éventail un petit vieux assis non loin d'elle; tantôt se pencher vers Hélène et la chatouiller.

Dans un de ces moments, quand sur la scène tout était silencieux dans l'attente du commencement d'un air, la porte d'entrée du parterre grinça du côté de la loge d'Hélène, et des pas d'hommes se firent entendre. « Voici Kouraguine ! » chuchota Chinchine. La comtesse Bezoukhov se tourna en souriant vers celui qui entra. Natacha regarda dans la direction des yeux de la comtesse Bezoukhov et aperçut un aide de camp remarquablement beau, à l'air assuré et en même temps poli, qui s'approchait de leur loge. C'était Anatole Kouraguine qu'elle n'avait vu depuis longtemps et qu'elle avait remarqué au bal de Pétersbourg. Il était maintenant en uniforme d'aide de camp avec une épaulette et des aiguillettes. Il marchait d'une allure contenue, brave, qui aurait été ridicule s'il n'eût été si beau et s'il n'y avait eu sur son beau visage cette expression de satisfaction joviale et de gaité. Mal-

gré la représentation commencée, il marchait sur le tapis du couloir sans se hâter, en tapant un peu des éperons et du sabre et portant haut sa belle tête parfumée. En regardant Natacha, il s'approcha de sa sœur, appuya sa main gauche sur le rebord de la loge, lui fit un signe de tête, et, s'inclinant, il lui demanda quelque chose en désignant Natacha.

— MAIS CHARMANTE! dit-il, évidemment de Natacha qui entendit moins qu'elle ne comprit au mouvement des lèvres. Ensuite il passa au premier rang et s'assit près de Dolokhov qu'il poussa du coude amicalement et négligemment, tandis que tous les autres lui montraient tant d'égards. Il lui sourit en clignant gaîment des yeux et appuya son pied sur la rampe.

— Comme le frère et la sœur se ressemblent, et comme ils sont beaux tous deux! dit le comte.

Chinchine, à mi-voix, commença à raconter au comte l'histoire d'une intrigue de Kouraguine à Moscou; Natacha tâchait de l'entendre, précisément parce qu'il avait dit d'elle : CHARMANTE!

Le premier acte était terminé. A l'orchestre tous se levèrent, s'emmêlèrent et commencèrent à marcher et à sortir.

Boris vint dans la loge des Rostov. Il reçut très simplement les félicitations et, les sourcils soulevés, avec un sourire distrait, il demanda à Natacha et à Sonia, de la part de sa fiancée, de venir à leur

mariage, et il sortit. Natacha, avec un sourire gai et quelque coquetterie, avait causé et félicité pour son mariage ce même Boris dont elle était éprise autrefois. Dans l'état d'ivresse où elle se trouvait, tout lui semblait simple et naturel.

Hélène, nue, était assise près d'elle et souriait également à tous, et de même Natacha sourit à Boris.

La loge d'Hélène s'emplissait et était entourée, du côté du parterre, des hommes les plus illustres et les plus spirituels qui, semblait-il, désiraient montrer à tous qu'ils la connaissaient.

Durant tout cet entr'acte, Kouraguine était debout près de la rampe, à côté de Dolokhov, et regardait la loge des Rostov. Natacha savait qu'il causait d'elle, et elle en avait du plaisir. Elle se tournait de façon qu'il la vît de profil, croyant cette pose plus avantageuse pour elle. Avant le commencement du deuxième acte, Pierre, que les Rostov n'avaient pas encore vu depuis leur arrivée, se montra au parterre. Son visage était triste, et il avait encore grossi depuis que Natacha l'avait vu. Sans remarquer personne, il passa au premier rang; Anatole s'approcha de lui et se mit à lui dire quelque chose, en montrant la loge des Rostov. Pierre s'anima en apercevant Natacha, et hâtivement traversa les rangs jusqu'à leur loge. Il s'y accouda, et en souriant, causa à Natacha.

Pendant sa conversation avec Pierre, Natacha

entendit de la loge de la comtesse Bezoukhov une voix d'homme ; elle devina que c'était celle de Kouraguine. Elle se tourna et leurs yeux se rencontrèrent. Lui, presque souriant, la regardait dans les yeux avec un regard si enthousiaste et si tendre qu'il lui semblait étrange d'être si près de lui, de le regarder ainsi, d'être convaincue de lui plaire et de ne pas le connaître.

Au deuxième acte, des tableaux représentaient des monuments, et la toile était percée d'un trou qui figurait la lune. On leva les abat-jour sur la rampe, et, dans la basse, les trompettes et les contrebasses commencèrent à jouer, et de droite et de gauche sortirent beaucoup de gens en manteaux noirs. Tous se mirent à remuer les bras, et dans leurs mains ils tenaient quelque chose comme un poignard. Ensuite, d'autres personnes accoururent entraînant la jeune fille qui, au premier acte, était en robe blanche, et qui, maintenant, était en bleu. Ils ne l'entraînèrent pas d'un coup, mais longtemps chantèrent avec elle, et seulement après l'entraînèrent, puis derrière les coulisses, on frappa trois coups sur quelque chose de métallique, et tous se mirent à genoux et entonnèrent une prière.

Tout ceci fut plusieurs fois entrecoupé par les cris enthousiastes des spectateurs.

Pendant cet acte, chaque fois que Natacha regardait l'orchestre elle voyait Anatole Kouraguine

qui, le bras appuyé sur le dos de son fauteuil, la regardait. Natacha était ravie de le voir si charmé d'elle, et il ne lui venait pas en tête qu'il y eût en cela quelque chose de mauvais.

Quand le deuxième acte fut terminé, la comtesse Bezoukhov se leva, se tourna vers la loge des Rostov (sa poitrine était tout à fait nue), de sa main gantée fit signe au vieux comte et, sans faire attention à ceux qui entraient dans sa loge, en souriant gracieusement, elle se mit à lui parler.

— Mais présentez-moi donc vos charmantes filles, dit-elle, toute la ville parle d'elles et moi je ne les connais pas.

Natacha se leva et fit une révérence à la splendide comtesse. La louange de cette brillante belle était si agréable à Natacha, qu'elle en rougit de plaisir.

— Maintenant, je veux aussi devenir Moscovite, dit Hélène. Et comment n'avez-vous pas honte d'enfouir des perles pareilles à la campagne?

La comtesse Bezoukhov avait à juste titre la réputation d'une femme aimable. Elle pouvait dire ce qu'elle ne pensait pas, et surtout flatter avec simplicité et naturel.

— Mon cher comte, vous me permettrez de m'occuper de vos filles, bien que, comme vous, je ne sois pas ici pour longtemps. Je tâcherai de les distraire. J'ai beaucoup entendu parler de vous à Pétersbourg, et je désirais vous connaître, dit-elle

à Natacha, avec un sourire immuable et beau. J'ai entendu parler de vous par mon page Droubetzkoï, vous savez qu'il se marie, et par l'ami de mon mari, Bolkonski, le prince André Bolkonski, dit-elle avec un accent particulier, en laissant entendre ainsi qu'elle connaissait ses liens avec Natacha.

Pour faire plus ample connaissance, elle demanda à une des jeunes filles de passer le reste du spectacle dans sa loge, et Natacha y alla.

Au troisième acte, la scène représentait un palais où brûlaient beaucoup de bougies, et qu'ornaient des tableaux imaginaires de chevaliers à petite barbiche. Au milieu se tenaient probablement le roi et la reine. Le roi agitait sa main droite et, visiblement intimidé, en chantant très mal quelque chose, il s'assit sur un trône violet. La jeune femme d'abord en blanc puis en bleu, maintenant était en chemise, les cheveux épars, et se tenait près du trône. Elle chantait tristement quelque chose en s'adressant à la reine, mais le roi agitait sévèrement la main ; des côtés sortirent des hommes et des femmes aux jambes nues, qui, tous ensemble, se mirent à danser. Ensuite le violon joua très fin un air gai, et une des jeunes filles, avec de grosses jambes nues et des bras maigres, se sépara des autres, s'éloigna près de la coulisse, répara son corsage, puis s'avança au milieu et se mit à sautiller en frappant très rapidement une

jambe contre l'autre. Tout le monde applaudissait et criait bravo! Ensuite un homme sortit d'un coin, près de l'orchestre, les cymbales et les trompettes jouèrent plus haut, et cet homme aux jambes nues se mit à bondir très haut en frappant des jambes. (C'était Duport, qui recevait soixante mille roubles par an pour cet art.) Tous à l'orchestre, dans les loges et les galeries se mirent à applaudir et à crier de toutes leurs forces. L'homme s'arrêta, se mit à sourire et à saluer de tous côtés. Ensuite, des hommes et des femmes aux jambes nues dansèrent encore ensemble, ensuite, de nouveau, une voix cria quelque chose, et tous se mirent à chanter. Mais tout à coup, on entendit les trompettes, la gamme chromatique et l'accord de septième mineure, et tous coururent et de nouveau traînèrent dans les coulisses une des personnes présentes, et le rideau se baissa. De nouveau, parmi les spectateurs, de formidables applaudissements et des cris enthousiastes se firent entendre, et l'on se mit à crier : Duport! Duport! Duport!

Natacha ne trouvait plus cela étrange. Avec plaisir, en souriant gaiement, elle regardait autour d'elle.

— N'EST-CE PAS QU'IL EST ADMIRABLE, DUPORT? lui dit Hélène.

— OH! OUI, répondit Natacha.

A l'entr'acte, de l'air, le froid filtra dans la loge d'Hélène, la porte s'ouvrit et Anatole entra en s'inclinant et tâchant de ne déranger personne.

— Permettez-moi de vous présenter mon frère, dit Hélène en portant des yeux inquiets de Natacha sur Anatole. Natacha, par-dessus l'épaule nue, tourna sa jolie tête vers le bel officier et sourit.

Anatole, qui était aussi beau de près que de loin, s'assit près d'elle et lui dit que depuis longtemps il désirait avoir ce plaisir, depuis le bal des Narischkine, où il avait eu l'inoubliable bonheur de la voir.

Avec les femmes, Kouraguine était beaucoup plus intelligent et plus simple qu'avec les hommes; il causait hardiment et simplement, et Natacha était agréablement frappée de ce que cet homme, dont on racontait tant de choses, non seulement n'avait rien de si terrible, mais au contraire, avait le

sourire le plus naïf, le plus gai et le plus doux.

Kouraguine l'interrogea sur l'impression causée par le spectacle, et raconta qu'à la représentation précédente, Sémionovna était tombée en jouant.

— Savez-vous, comtesse, qu'on annonce chez nous un carnaval costumé. Vous devriez y participer, ce sera très gai. Tous se réunissent chez les Karaguine.

— Je vous en prie, venez, vraiment ! dit-il tout à coup en s'adressant à elle comme à une vieille connaissance.

En disant cela, il ne détachait pas ses yeux souriants du visage, du cou et des bras nus de Natacha. Elle était sûre qu'il l'admirait ; elle en était contente, mais elle ne savait pourquoi sa présence lui devenait trop proche et pénible. Quand elle ne le regardait pas, elle s'imaginait qu'il fixait ses épaules, et, malgré elle, elle interposait son regard pour qu'il la regardât plutôt dans les yeux. Mais quand il regardait dans ses yeux, elle sentait avec frayeur qu'entre elle et lui il n'y avait aucun obstacle, ni la gêne qu'elle sentait toujours entre elle et les autres hommes. Natacha, sans elle-même savoir comment, au bout de cinq minutes se sentait tout à fait proche de cet homme. Quand elle se détournait, elle craignait que par derrière il ne saisit son bras nu ou ne lui baisât le cou. Ils causaient des choses les plus simples, et elle sentait qu'ils étaient intimes comme elle ne l'avait jamais été avec un

homme. Natacha se tourna vers Hélène et vers son père comme pour leur demander ce que cela signifiait; mais Hélène était absorbée dans une conversation avec un général, et ne répondit pas à son regard, et celui de son père ne lui dit rien d'autre que ce qu'il disait toujours : « Tu es gaie, eh bien, je suis heureux ! »

Pour rompre un moment de silence gênant pendant lequel Anatole, avec ses yeux saillants, la regardait tranquillement, obstinément, Natacha lui demanda comment lui plaisait Moscou. Elle le demanda et rougit ; il lui semblait toujours qu'elle faisait quelque chose d'inconvenant en causant avec lui. Anatole sourit comme pour l'encourager.

— Au commencement il ne m'a pas plu beaucoup, parce que ce qui fait une ville agréable, ce sont les jolies femmes, n'est-ce pas? Eh bien, maintenant, Moscou me plaît beaucoup, dit-il en la regardant avec gravité. Vous viendrez au carnaval, comtesse? Venez, dit-il, et, tendant la main vers son bouquet, en baissant la voix il ajouta : Vous serez la plus jolie. Venez, chère comtesse, et comme gage donnez-moi cette fleur.

Natacha ne comprit pas ce qu'il disait, lui-même ne le comprenait pas non plus, mais elle sentit en ces paroles incompréhensibles une intention inconvenante. Elle ne savait que dire et se détourna comme si elle ne l'avait pas entendu. Mais

aussitôt, elle pensa qu'il était derrière elle, si près. « Que fait-il maintenant? Est-il confus, fâché? Faut-il réparer cela? » se demandait-elle, et elle ne put s'empêcher de se retourner. Elle le regarda droit dans les yeux et sa proximité, son assurance, sa tendresse joviale et son sourire la vainquirent. Elle aussi sourit en le regardant droit dans les yeux. Et de nouveau, avec horreur elle sentait qu'entre elle et lui il n'y avait aucun obstacle.

Le rideau se levait de nouveau. Anatole sortit de la loge, calme et gai. Natacha retourna avec son père, dans la loge, déjà tout à fait soumise à ce monde où elle se trouvait. Tout ce qui se passait devant elle lui semblait maintenant tout à fait naturel, mais en revanche toutes ses anciennes idées sur son fiancé, sur la princesse Marie, la vie à la campagne, pas une seule fois ne lui vinrent à l'esprit, comme si tout cela eût été passé depuis longtemps.

Au quatrième acte un diable chanta en gesticulant jusqu'à ce qu'on eût ôté de dessous lui une planche, et il disparut par là. C'est tout ce que Natacha vit du quatrième acte; quelque chose l'émotionnait et la tourmentait et la cause de cette émotion était Kouraguine, qu'involontairement elle suivait des yeux. Comme ils sortaient du théâtre, Kouraguine s'approcha d'eux, appela leur voiture, les aida à y monter et, en aidant à Natacha, il lui serra le bras, au-dessus du coude. Natacha émue

et rouge le regarda. Des yeux brillants et un sourire tendre étaient fixés sur elle.

Arrivée à la maison, seulement alors, Natacha put réfléchir nettement à tout ce qui s'était passé, et, tout à coup, pendant le thé que tous se préparaient à prendre après le théâtre, se rappelant le prince André, saisie d'horreur devant tout le monde, elle prononça à haute voix : « Oh ! » et toute rouge s'enfuit de la chambre : « Mon Dieu ! je suis perdue ! Comment ai-je pu permettre ? » se dit-elle. Longtemps elle resta assise, son visage caché dans ses mains, en tâchant de se rendre exactement compte de ce qui s'était passé, et elle ne pouvait comprendre ni ce qui s'était fait ni ce qu'elle sentait. Tout lui semblait sombre, obscur et terrible. Là-bas, dans cette immense salle éclairée, au son de la musique, Dupont, les jambes nues, en veston pailleté, et des jeunes filles, et des vieillards sortaient des planches arrosées, et Hélène, décolletée, avec son sourire calme et fier, et tous avaient crié : « Bravo ! » Là-bas, à l'ombre de cette Hélène, tout était net et simple, mais maintenant, seule avec elle-même, c'était incompréhensible. « Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce que cette peur que j'ai éprouvée pour lui ? Qu'est ce remords de conscience que j'éprouve maintenant ? » pensait-elle.

A la vieille comtesse seule, Natacha pourrait, dans la nuit, au lit, raconter tout ce qu'elle pen-

sait. Sonia, elle le savait, avec ses principes sévères et scrupuleux ne comprendrait rien et serait terrifiée de son aveu. Seule avec elle-même, Natacha tâchait de résoudre ce qui la tourmentait. « Suis-je perdue pour l'amour du prince André ou non ? » se demandait-elle, et avec un sourire calme elle se répondait : « Quelle sottise je suis de le demander ? Que s'est-il passé avec moi ? Rien, je n'ai rien fait, je ne l'ai point provoqué. Personne ne le saura et je ne le reverrai plus jamais. Alors c'est clair que rien n'est arrivé, que je n'ai pas sujet de me repentir, que le prince André peut m'aimer *telle* que je suis. Mais comment *telle* ? Ah ! mon Dieu ! Pourquoi n'est-il pas là ? »

Natacha se calma pour un moment, mais de nouveau un instinct quelconque lui disait que bien que tout cela fût vrai, bien qu'il n'y eût rien, l'ancienne pureté de son amour pour le prince André était finie, et de nouveau elle se remémorait toute sa conversation avec Kouraguine, elle se représentait le visage, les gestes, le sourire tendre de cet homme beau et hardi pendant qu'il lui serrait le bras.

XI

Anatole Kouraguine vivait à Moscou parce que son père l'avait renvoyé de Pétersbourg où il dépensait plus de vingt mille roubles par an, et encore en faisant des dettes dont les créanciers exigeaient du prince le paiement.

Le prince déclara à son fils qu'il paierait pour la dernière fois la moitié de ses dettes mais à condition qu'il allât à Moscou comme aide de camp du général en chef, fonction qu'il lui avait obtenue, et qu'il tâchât de trouver là-bas un bon parti. Il lui désigna la princesse Marie et Julie Karaguine.

Anatole consentit et vint à Moscou où il s'arrêta chez Pierre. D'abord celui-ci le reçut sans grand plaisir, mais ensuite il s'habitua à lui, parfois allait s'amuser avec lui et, sous forme d'emprunts, lui donnait de l'argent.

Comme le disait justement Chinchine, depuis qu'Anatole était à Moscou il faisait tourner la tête

de toutes les dames, précisément parce qu'il les négligeait et leur préférait les tziganes et les actrices françaises, parmi lesquelles mademoiselle Georges, avec qui, disait-on, il était en relations très intimes. Il ne manquait pas une seule orgie chez Danilov et autres amis de Moscou. Il buvait des nuits entières, dépensait tout, et fréquentait toutes les soirées et les bals du grand monde. On lui prêtait quelques intrigues avec une dame de Moscou, et au bal il faisait la cour à quelques jeunes filles, surtout aux riches héritières qui, pour la plupart étaient laides, mais il ne s'avancé pas, d'autant plus qu'Anatole, ce que personne ne savait, sauf ses amis les plus intimes, était marié depuis deux ans. Deux ans auparavant, pendant le séjour de son régiment en Pologne, un seigneur polonais, pas très riche, l'avait obligé d'épouser sa fille. Anatole, peu après, quittait sa femme et, moyennant de l'argent qu'il avait promis d'envoyer à son beau-père, il s'était réservé le droit de se faire passer pour célibataire.

Anatole était toujours content de sa situation, de soi-même et des autres. D'instinct, il était convaincu de ne pouvoir vivre autrement qu'il vivait, et de n'avoir jamais fait rien de mal en sa vie. Il ne pensait pas et était incapable de réfléchir à l'effet que ses actes pouvaient avoir sur les autres, ou de ce qui pouvait en advenir. Il était convaincu qu'ainsi que le canard est conformé de telle façon

qu'il doit vivre dans l'eau, lui était créé par Dieu de telle façon qu'il lui fallait trente mille roubles par an et une situation prépondérante dans la société. Il en était si pertinemment convaincu qu'en le regardant les autres en étaient convaincus de même et ne lui refusaient ni la place prépondérante, ni l'argent qu'il empruntait au premier venu sans penser à le rendre.

Il n'était pas joueur, c'est-à-dire qu'il ne désirait pas le gain ; il n'était pas vaniteux, il s'inquiétait peu de ce qu'on disait de lui, encore moins était-il coupable d'ambition ; plusieurs fois il avait fâché son père en nuisant à sa carrière et se moquant de tout le monde. Il n'était pas avare et ne refusait à quiconque s'adressait à lui. La seule chose qu'il aimât c'était le plaisir et les femmes, et comme, selon ses conceptions, ces goûts n'avaient rien de contraire à la noblesse, comme il ne pouvait réfléchir aux conséquences pour les autres de la satisfaction de ses goûts, alors, il se considérait comme un homme irréprochable, méprisait franchement les lâches et les méchants, et, la conscience tranquille, portait haut la tête.

Chez les noceurs, chez ces *hommes-madeleines*, il y a un sentiment secret de la conscience de l'innocence, basé, comme chez la Madeleine, sur l'esprit de pardon. « Tout lui sera pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé » et à eux il leur sera beaucoup pardonné parce qu'ils se sont beaucoup amusés.

Dolokhov qui, cette année, était réapparu à Moscou après un séjour et des aventures en Perse, et qui menait la vie luxueuse du jeu et de la débauche, se rapprocha de son vieux camarade Kouraguine et profita de lui pour ses débuts.

Anatole aimait sincèrement Dolokhov pour son esprit et sa bravoure. Dolokhov avait besoin du nom et des relations d'Anatole Kouraguine pour attirer dans sa société de jeu les jeunes gens riches, et, sans le lui faire sentir, il profitait et s'amusait de Kouraguine. Outre le calcul d'après lequel Anatole lui était nécessaire, le fait même de diriger la volonté d'un autre était le plaisir habituel de Dolokhov et un besoin pour lui.

Natacha avait fortement impressionné Kouraguine. Pendant le souper, après le spectacle, en grand connaisseur, il examina devant Dolokhov les qualités de ses bras, de ses épaules, de ses pieds, de ses cheveux et déclara son intention de lui faire la cour. Qu'en pourrait-il advenir ! Anatole ne pouvait y penser ni le prévoir, ne sachant jamais ce qu'il adviendrait de ses actes.

— Elle est belle, mon cher, mais pas pour nous, dit Dolokhov.

— Je demanderai à ma sœur qu'elle l'invite à dîner, hein ? dit Anatole.

— Attends plutôt qu'elle soit mariée...

— Tu sais, J'ADORE LES PETITES FILLES ; elle se perdra tout de suite, dit Anatole.

— Tu as déjà été fichu avec une PETITE FILLE, remarqua Dolokhov qui connaissait son mariage.

— Mais on ne peut pas deux fois, hein? dit Anatole, en riant de plaisir.

XII

Le lendemain, après le thé, les Rostov n'allèrent nulle part et personne ne vint chez eux.

Maria Dmitrievna, en cachette de Natacha, parla avec son père. Natacha devina qu'ils causaient du vieux prince et inventaient quelque chose, et elle en fut inquiète et offensée. A chaque instant elle attendait le prince André, et deux fois, en ce jour, elle envoya le portier à Vozdvijenka, s'informer s'il n'était point arrivé. Il n'était pas rendu ; et c'était maintenant, pour Natacha, plus pénible qu'aux premiers jours de son arrivée. A l'impatience à la tristesse se joignaient le souvenir désagréable de l'entrevue avec la princesse Marie et avec le vieux prince et une peur et une inquiétude dont elle ne savait pas la cause. Il lui semblait toujours ou qu'il ne viendrait jamais, ou qu'avant son arrivée, quelque événement se produirait. Elle ne pouvait, comme auparavant, penser à lui

tranquillement et longuement. Aussitôt qu'elle commençait à y penser, à ce souvenir se joignait celui du vieux prince et de la princesse Marie, celui du dernier spectacle et de Kouraguine, et, de nouveau, elle se demandait si elle n'était pas coupable, si elle n'avait pas manqué à sa fidélité pour le prince André, et de nouveau elle se rappelait jusqu'au moindre détail, chaque mot, chaque geste, chaque nuance du jeu de physionomie de cet homme qui savait exciter en elle un sentiment incompréhensible et terrible.

Aux yeux des familiers, Natacha semblait plus animée qu'à l'ordinaire, mais elle n'était pas aussi calme et aussi heureuse qu'auparavant.

Le dimanche matin, Maria Dmitrievna emmena ses hôtes à la messe dans sa paroisse, à l'église de l'Assomption.

— Je n'aime pas ces églises à la mode, disait-elle, visiblement fière de son indépendance, Dieu est partout le même. Notre prêtre est très bon et officie très convenablement, avec noblesse, et le diacre aussi. Sera-ce plus saint parce qu'on chantera un concert dans le chœur ? Je n'aime pas cela, c'est de l'idolâtrie.

Maria Dmitrievna aimait jouir du dimanche et savait le fêter. Depuis le samedi sa maison était toute lavée et nettoyée, ses domestiques et elle ne travaillaient pas, prenaient leurs habits de fête et tous allaient à la messe. Au dîner des maîtres, on

ajoutait des plats et aux domestiques on donnait de l'eau-de-vie, des oies rôties ou des cochons de lait; mais nulle part on ne remarquait autant de fête que dans le large visage de Maria Dmitrievna, qui, ce jour-là, recevait l'expression immuable de la solennité.

Quand on eut pris le café, après la messe, dans le salon dont on avait enlevé les housses, on vint annoncer à Maria Dmitrievna que la voiture était prête, et d'un air sévère, parée de son châle de fête qu'elle mettait pour faire des visites, elle se leva et déclara qu'elle allait chez le prince Nicolas Andréiévitich Bolkonski, pour s'expliquer avec lui au sujet de Natacha.

Après le départ de Maria Dmitrievna, l'ouvrière de madame Chalmet arriva, et Natacha, très contente de la distraction, fermant la porte de la chambre voisine du salon, s'occupa de l'essayage d'une robe neuve. Pendant qu'elle mettait le corsage encore bâti, sans les manches, et, en tournant la tête, se regardait dans le miroir pour voir comment allait le dos, elle entendit dans le salon les sons animés de la voix de son père et d'une autre voix, de femme, qui la fit rougir, c'était la voix d'Hélène. Natacha avait à peine réussi à enlever le corsage qu'elle essayait, que la porte s'ouvrit, et dans la chambre entra, brillante d'un sourire doux et tendre, la comtesse Bezoukhov, en robe de velours lilas foncé avec un haut col.

— Ah! MA DÉLICIEUSE! CHARMANTE! — dit-elle à Natacha toute rouge. Non, ça ne ressemble à rien, mon cher comte, dit-elle à Ilia Andréiévitich, qui entraît derrière elle. Comment! vivre à Moscou et n'aller nulle part? Non, je ne vous quitte pas. Ce soir, mademoiselle Georges déclamera chez moi, et quelques amis viendront, et si vous ne m'amenez pas vos belles, qui sont beaucoup mieux que mademoiselle Georges, je ne vous connais plus. Mon mari n'est pas ici, il est parti à Tver, autrement je l'aurais envoyé vous chercher. Venez absolument, venez à neuf heures.

Elle salua de la tête la couturière qu'elle connaissait, et qui s'inclina devant elle très respectueusement, puis elle s'assit sur une chaise, près du miroir, en déployant avec art sa robe de velours. Elle ne cessait de bavarder gaiement en admirant sans cesse la beauté de Natacha. Elle examinait ses robes, et les louait, en se vantant aussi de sa robe neuve DE GAZE MÉTALLIQUE reçue de Paris, et elle conseillait à Natacha de se faire faire la pareille.

— Mais, à vous, tout vous va, ma belle, dit-elle.

Un sourire de plaisir ne quittait pas le visage de Natacha. Elle se sentait heureuse et épanouie sous les louanges de cette étonnante comtesse Bezoukhov qui auparavant lui semblait une dame si inaccessible et si importante, et qui maintenant était si gentille avec elle. Natacha devenait gaie, elle se

sentait presque amoureuse de cette femme si belle et si simple.

Hélène, de son côté, admirait sincèrement Natacha et désirait la divertir. Anatole lui avait demandé de le mettre en présence de Natacha, c'est pourquoi elle était venue chez les Rostov. L'idée de rapprocher son frère et Natacha l'amusait.

Bien qu'elle eût eu du dépit contre Natacha, parce qu'à Pétersbourg elle lui avait ravi Boris, maintenant elle n'y pensait plus, et, de toute son âme, désirait du bien à Natacha. En quittant les Rostov, elle prit à part sa PROTÉGÉE.

— Hier mon frère a dîné chez nous ; nous mourions de rire : il n'a rien mangé et soupire après vous, ma belle. IL EST FOU, MAIS FOU AMOUREUX DE VOUS, MA CHÈRE.

A ces paroles, Natacha rougit profondément.

— Comme elle rougit, comme elle rougit, MA DÉLICIEUSE ! SI VOUS AIMEZ QUELQU'UN, MA DÉLICIEUSE, CE N'EST PAS UNE RAISON POUR SE CLOITRER, SI MÊME VOUS ÊTES PROMISE, JE SUIS SURE QUE VOTRE PROMIS AURAIT DÉSIRÉ QUE VOUS ALLIEZ DANS LE MONDE EN SON ABSENCE, PLUTÔT QUÉ DE PÉRIR D'ENNUI : Venez absolument, prononça Hélène.

« Alors elle sait que je suis fiancée ; avec son mari, avec Pierre, ce juste Pierre, ils causent de cela et en rient. Alors ce n'est rien. » Et de nouveau, sous l'influence d'Hélène, ce qui, auparavant lui semblait terrible, lui paraissait maintenant

simple et naturel. « Et elle, si grande dame, si charmante, on le voit, elle m'aime de tout son cœur... Pourquoi ne pas s'amuser ? » pensait Natacha en fixant Hélène de ses yeux grands ouverts.

Maria Dmitrievna rentra pour le dîner, taciturne et sérieuse; évidemment elle avait été éconduite chez le vieux prince. Elle était trop émue de ce qui s'était passé pour être en état de le raconter tranquillement. A la question du comte, elle répondit que tout allait bien, et qu'elle le raconterait le lendemain. Ayant appris la visite de la comtesse Bezoukhov et l'invitation à la soirée, Maria Dmitrievna dit :

— Je n'aime pas la société de madame Bezoukhov et je ne vous la conseille pas ; mais si tu as promis, va, tu te distrairas, ajouta-t-elle, s'adressant à Natacha.

XIII

Le comte Ilia Andréievitch emmena ses filles chez la comtesse Bezoukhov. Il y avait beaucoup de monde à la soirée, mais toute la société était presque inconnue à Natacha. Le comte Ilia Andréievitch remarqua avec mécontentement que toute cette société était principalement composée d'hommes et de dames connus pour la liberté de leurs allures. Mademoiselle Georges, entourée de jeunes gens, se tenait dans un coin du salon. Il y avait quelques Français, et parmi eux Métivier, qui, depuis l'arrivée d'Hélène, était le familier de sa maison.

Le comte Ilia Andréievitch décida de ne pas se mettre aux cartes, afin de ne pas s'éloigner de ses filles, et de partir aussitôt que mademoiselle Georges aurait déclamé.

Anatole, près de la porte, attendait évidemment l'entrée des Rostov. Ayant salué le comte, aussitôt

il s'approcha de Natacha et la suivit. Dès que Natacha l'aperçut, comme au théâtre, le sentiment du plaisir orgueilleux de lui plaire et la peur causée par l'absence d'obstacles entre elle et lui, la saisirent. Hélène reçut joyeusement Natacha et admira sa beauté et sa toilette. Bientôt après leur arrivée, mademoiselle Georges se retira dans une chambre pour se costumer. Dans le salon on commençait à installer les chaises, et Anatole approcha une chaise à Natacha et voulut s'asseoir à ses côtés ; mais le comte, qui ne quittait pas des yeux Natacha, s'assit près d'elle. Anatole se plaça derrière.

Mademoiselle Georges, ses gros bras nus, un châle roulé jeté sur une épaule, sortit dans l'espace libre laissé pour elle devant les chaises, et s'arrêta dans une pose apprêtée. On entendit des chuchotements enthousiastes. Mademoiselle Georges, sévèrement et sombrement, regarda le public et commença à réciter des vers français où il était question de son amour criminel pour son fils. A certains passages elle haussait la voix, à d'autres elle parlait bas en levant triomphalement la tête, à certains endroits elle s'arrêtait et râlait en ouvrant largement les yeux.

— *Adorable ! divin ! délicieux !* entendait-on de tous côtés. Natacha regardait la grosse Georges mais n'entendait rien de ce qui se faisait devant elle. De nouveau elle se sentait seulement tout à fait prise par ce monde étrange, fou, si éloigné

de l'autre, par ce monde où l'on ne pouvait savoir ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est raisonnable, ce qui est fou. Anatole était assis derrière elle et, le sentant si proche, effrayée, elle attendait quelque chose.

Après le premier monologue toute la société se leva et entoura mademoiselle Georges en lui exprimant son enthousiasme.

— Comme elle est belle ! dit Natacha à son père qui, avec les autres, se levait et, traversant la foule, s'avançait vers l'actrice.

— Je ne le trouve pas en vous regardant, dit Anatole qui suivait Natacha. Il le dit au moment où elle seule pouvait l'entendre. — Vous êtes charmante... depuis que je vous ai vue je n'ai pas cessé...

— Allez, allez, Natacha, dit le comte en se retournant et cherchant sa fille. Comme elle est belle !

Natacha, sans rien dire, s'approcha de son père et le regarda avec des yeux étonnés et interrogateurs.

Après quelques monologues, mademoiselle Georges se retira et la comtesse Bezoukhov invita les hôtes au salon.

Le comte voulut partir, mais Hélène le supplia de ne pas gêner son bal improvisé. Les Rostov restèrent. Anatole invita Natacha pour la valse, et pendant la valse, en serrant sa taille dans ses bras, il lui dit qu'elle était ravissante et qu'il l'aimait.

Pendant l'écossaise, que de nouveau elle dansa avec Kouraguine, quand ils restèrent seuls, Anatole ne lui dit rien et seulement la regarda. Natacha se demandait si ce n'était pas un rêve, ce qu'il lui avait dit pendant la valse. A la fin de la première figure, de nouveau il lui serra la main. Natacha leva sur lui des yeux effrayés, mais dans son regard doux et son sourire il y avait tant de tendresse qu'en le regardant elle ne put dire ce qu'elle avait à lui dire. Elle baissa les yeux.

— Ne me dites pas de choses pareilles, je suis fiancée, j'en aime un autre, prononça-t-elle très rapidement.

Elle le regarda. Anatole n'était ni gêné, ni attristé de ce qu'elle lui avait dit.

— Ne me dites pas cela, que m'importe, dit-il; je sais que je suis amoureux fou de vous. Suis-je coupable si vous êtes ravissante !... C'est à vous de commencer.

Natacha, animée et troublée, les yeux largement ouverts, effrayés, regardait autour d'elle et paraissait plus gaie qu'ordinairement. Elle ne comprenait presque rien de ce qui se passait ce soir. On dansa l'écossaise et la polonaise. Son père l'invitait à partir et elle demandait à rester. Où qu'elle fût, avec qui elle causât, elle sentait sur elle son regard. Ensuite elle se rappela qu'elle avait demandé à son père la permission de sortir dans le cabinet de toilette pour arranger sa robe, qu'Hélène l'y avait

suivie et, en riant, lui avait parlé de l'amour de son frère, et que, dans le petit divan, elle avait de nouveau rencontré Anatole, qu'Hélène avait disparu quelque part et qu'elle s'était trouvée seule avec Anatole, et que celui-ci, lui prenant la main, lui avait dit d'une voix tendre :

— Je ne puis pas aller chez vous, mais ne vous reverrai-je jamais ? Je vous aime follement. Est-ce que jamais ?... Et, en lui barrant le chemin, il avait approché son visage du sien.

Des grands yeux d'homme, brillants, étaient si près des siens qu'elle ne voyait rien de plus.

— Natalie !! murmurait-il en lui serrant fortement la main. Natalie ?

« Je ne comprends rien, je n'ai rien à dire, » lui répondait son regard.

Des lèvres ardentes s'appuyèrent sur les siennes, et, au même moment, elle se sentit de nouveau libre, et dans la chambre il y eut un bruit de pas et le froufrou de la robe d'Hélène. Natacha regarda Hélène ; ensuite, rouge et tremblante, elle le regarda d'un air effrayé, interrogateur et se dirigea vers la porte.

— UN MOT, UN SEUL AU NOM DE DIEU ! dit Anatole.

Elle s'arrêta. Il lui était si nécessaire d'entendre ce mot qui lui expliquerait ce qui était arrivé et auquel elle répondrait.

— NATALIE, UN MOT, UN SEUL, répétait-il tou-

jours, ne sachant véritablement que dire ; et il le répéta jusqu'au moment où Hélène fut près d'eux.

Hélène sortit avec Natacha dans le salon. Sans rester au souper, les Rostov partirent.

Natacha ne dormit pas de toute la nuit. La question insoluble : aimait-elle Anatole ou le prince André ? la tourmentait. Elle aimait le prince André, elle se rappelait vivement combien elle l'aimait ; mais elle aimait aussi Anatole, c'était indiscutable. « Autrement cela aurait-il pu être ? » pensait-elle. « Après ce qui s'est passé, si j'ai pu, en lui disant adieu, répondre à son sourire par un sourire, si j'ai pu faire cela, c'est la preuve que je l'ai aimé depuis le premier instant. Alors il est bon, noble, beau, et on ne peut point ne pas l'aimer. Que dois-je faire si je l'aime et si j'en aime un autre ? » se disait-elle sans pouvoir répondre à ces terribles questions.

XIV

Le matin arriva avec ses occupations et son branle-bas. Tous se levèrent, s'agitèrent, se mirent à parler. De nouveau les couturières vinrent, Maria Dmitrievna sortit et l'on appela pour le thé. Natacha, les yeux agrandis, comme si elle voulait saisir chaque regard fixé sur elle, les regardait tous avec inquiétude et tâchait de paraître telle qu'elle était toujours. Après le déjeuner Maria Dmitrievna (c'était son meilleur moment), assise dans un fauteuil, appela près d'elle Natacha et le vieux comte.

— Eh bien ! Mes amis, j'ai réfléchi maintenant à toute l'affaire et voici mon conseil, commença-t-elle ; hier je suis allé chez le prince Nicolas et j'ai causé avec lui... Il s'est mis à crier, moi j'ai crié encore plus fort ! Je lui ai tout dévidé !

— Et que dit-il ? demanda le comte.

— Lui ? C'est un fou... Il ne veut rien entendre. Eh bien, il n'y a plus rien à dire, nous avons déjà

assez tourmenté la pauvre fille. Mon conseil, c'est de finir vos affaires et de partir à la maison, à Otradnoïé, et là-bas attendre...

— Oh ! non, s'écria Natacha.

— Non, il faut partir et attendre là-bas. Si le fiancé arrive maintenant, ça ne se passera pas sans querelle. Et lui seul, en tête à tête, s'expliquera avec le vieux et ensuite viendra chez vous.

Ilia Andréiévitich approuva cet avis, dont il comprit aussitôt toute la sagesse. — Si le vieux s'adoucit, dit-elle, il sera toujours temps de venir chez lui à Moscou ou à Lissia-Gorï ; sinon, si le mariage a lieu contre sa volonté, il ne peut se faire qu'à Otradnoïé.

— C'est tout à fait juste, je regrette même d'être allé chez lui et d'y avoir amené ma fille, dit le vieux comte.

— Non, pourquoi regretter ! Etant ici, vous ne pouviez pas faire autrement, par politesse. Mais s'il ne veut pas, c'est son affaire, dit Maria Dmitrievna en cherchant quelque chose dans son réticule. Le trousseau est prêt, que vous faut-il encore attendre ? Ce qui ne sera pas prêt, je vous l'enverrai. Je le regrette bien, mais ce sera mieux, Dieu vous accompagne.

Ayant trouvé dans son réticule ce qu'elle y cherchait, elle le donna à Natacha. C'était une lettre de la princesse Marie :

— Elle t'écrit, dit-elle ; elle se tourmente, la pau-

vre; elle a peur que tu penses qu'elle ne t'aime pas.

— Mais elle ne m'aime pas, dit Natacha.

— Ne dis pas de bêtises! s'écria Maria Dmitrieva.

— Je n'en croirai personne. Je sais qu'elle ne m'aime pas, dit hardiment Natacha en prenant la lettre. Et sur son visage s'exprimait une résolution froide et méchante qui força Maria Dmitrievna à la fixer et à froncer les sourcils.

— Petite amie, ne parle pas ainsi, dit-elle, ce que je dis c'est la vérité. Écris la réponse.

Natacha ne répondit pas et courut dans sa chambre pour lire la lettre de la princesse Marie.

Elle écrivait qu'elle était au désespoir à cause du malentendu survenu entre elles; elle demandait à Natacha de croire que, quels que fussent les sentiments de son père, elle ne saurait que l'aimer, comme celle choisie par son frère, pour le bonheur de qui elle est prête à tout sacrifier.

« Cependant, écrivait-elle, ne pensez pas que mon père soit mal disposé pour vous. C'est un homme âgé et malade, il faut l'excuser; mais il est bon, magnanime et aimera celle qui fera le bonheur de son fils. » La princesse Marie priait Natacha de fixer le jour où elle pourrait la revoir.

Après avoir lu cette lettre, Natacha s'assit à sa table pour écrire la réponse :

« CHÈRE PRINCESSE, » écrivit-elle rapidement, mécaniquement; puis elle s'arrêta. Que pouvait-

elle écrire après ce qui s'était passé la veille? « Oui, oui, tout cela était, et maintenant, c'est tout autrement! » pensait-elle, assise devant la lettre commencée. « Il faut refuser. C'est nécessaire? C'est horrible!... » Et pour oublier ces pensées terribles, elle partit trouver Sonia et, avec elle, se mit à examiner des broderies.

Après le dîner, Natacha alla dans sa chambre et se mit de nouveau à la lettre pour la princesse Marie. « Tout est-il déjà fini? Tout cela est-il arrivé si vite, tout le passé est-il anéanti? » Elle se rappelait toute la force de son amour pour le prince André, et, en même temps, elle sentait qu'elle aimait Kouraguine. Elle se voyait vivement la femme du prince André, elle se représentait le tableau, tant de fois présent à son imagination, du bonheur avec lui, et en même temps, elle s'enflammait d'émotion en se rappelant tous les détails de son entrevue de la veille avec Anatole. « Pourquoi ce ne peut-il être ensemble? » pensa-t-elle plusieurs fois dans l'étourdissement complet. « C'est seulement alors que je serais tout à fait heureuse; mais sans l'un d'eux je ne puis l'être. Dire au prince André ce qui s'est passé, ou le lui cacher c'est également impossible. Et avec *cela* rien n'est encore gâté. Mais faut-il renoncer pour toujours au bonheur de l'amour du prince André, bonheur avec lequel j'ai vécu si longtemps? »

— Mademoiselle, dit la femme de chambre qui,

l'air mystérieux, entra dans la chambre : un homme m'a ordonné de vous remettre ceci, elle tendit une lettre. Seulement au nom du Christ, comtesse... continua-t-elle pendant que Natacha, sans y penser, d'un mouvement inconscient ouvrait le cachet et lisait la lettre d'amour d'Anatole où elle ne comprenait rien, sauf que la lettre était de lui, de l'homme qu'elle aimait. Oui, elle l'aimait, autrement ce qui était arrivé aurait-il pu arriver? Cette lettre d'amour de lui pourrait-elle se trouver dans ses mains ?

Natacha tenait dans ses mains tremblantes cette lettre passionnée que Doloklov avait écrite pour Anatole, et, en la lisant, elle y trouvait l'écho de tout ce qu'elle croyait sentir en elle.

La lettre commençait par ces mots :

« Depuis hier mon sort est décidé ! Etre aimé de vous ou mourir, je n'ai pas d'autre issue. » Il écrivait ensuite qu'il savait que ses parents ne la lui donneraient pas vu certaines causes mystérieuses, qu'il ne pouvait expliquer qu'à elle seule, mais que, si elle l'aimait, qu'elle dise ce mot : oui, et aucune force humaine n'empêcherait leur bonheur ; l'amour vaincrait tout. Il l'enlèverait et l'emmènerait au bout du monde. »

— « Oui, oui, je l'aime ! » pensait Natacha en relisant cette lettre pour la vingtième fois, et cherchant en chaque mot, un sens particulier, profond.

Ce soir-là Maria Dmitrievna alla chez les Arkharov, et proposa aux jeunes filles d'y venir avec elle. Natacha, sous prétexte d'un mal de tête, resta à la maison.

En revenant le soir, tard, Sonia entra dans la chambre de Natacha, et, à son étonnement, la trouva endormie tout habillée sur le divan. La lettre d'Anatole, ouverte, était près d'elle sur la table. Sonia la prit et se mit à la lire.

Elle lisait et regardait Natacha endormie en cherchant sur son visage l'explication de ce qu'elle lisait et ne la trouvait pas. Le visage était calme, doux et heureux. Se tenant la poitrine pour ne pas étouffer, Sonia, pâle, tremblante de peur et d'émotion, s'assit sur une chaise et fondit en larmes.

« Comment n'ai-je rien vu? Comment cela a-t-il pu aller si loin? Elle a cessé d'aimer le prince André; et comment a-t-elle pu permettre cela à Kouraguine? C'est un trompeur, un malfaiteur, c'est clair. Que fera Nicolas, que dira ce charmant, ce noble Nicolas quand il saura cela? Alors voilà ce que signifiait son visage ému, décidé et pas na-

turel, d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas possible qu'elle l'aime! Elle a probablement ouvert cette lettre sans savoir de qui elle était. Elle est sans doute offensée. Elle ne peut pas faire cela? » pensait Sonia.

Elle essuya ses larmes, s'approcha de Natacha, et, de nouveau, regarda attentivement son visage.

— Natacha! prononça-t-elle presque bas.

Natacha s'éveilla et aperçut Sonia.

— Ah! tu es déjà de retour? Et, avec la décision et la tendresse qui se produisent au moment du réveil, elle embrassa son amie. Mais en remarquant la confusion de Sonia, son visage exprima aussitôt la gêne et la méfiance.

— Sonia, as-tu lu la lettre? dit-elle.

— Oui, répondit doucement Sonia.

Natacha sourit triomphalement.

— Non, Sonia, je ne puis plus me cacher de toi, dit-elle. Tu sais, nous nous aimons, Sonia, ma chérie, il écrit... Sonia...

Sonia, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles, les yeux largement ouverts, regardait Natacha.

— Et Bolkonski? dit-elle.

— Ah! Sonia! Ah! si tu pouvais savoir comme je suis heureuse. Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour.

— Mais, Natacha, est-ce que *l'autre* est déjà tout à fait passé?

Natacha, les yeux grands ouverts, regardait

Sonia comme si elle ne comprenait pas sa question.

— Quoi ! Refuses-tu le prince André ? dit Sonia.

— Ah ! tu ne comprends rien ; ne dis pas de bêtises. Écoute, fit Natacha avec dépit.

— Non, je ne puis y croire, répéta Sonia, je ne comprends pas comment tu as pu, pendant toute une année, aimer un homme et tout d'un coup... Mais tu ne l'as vu que trois fois, Natacha. Je ne te crois pas ; tu plaisantes. En trois jours oublier tout et...

— Trois jours ! Il me semble que je l'aime depuis cent ans ! Il me semble que je n'ai aimé personne avant lui. Tu ne peux le comprendre, Sonia. Natacha l'embrassa. — On m'araconté que ça arrive, probablement tu l'as entendu dire, mais ce n'est que maintenant que j'ai éprouvé cet amour. Ce n'est pas ce qui était auparavant. Aussitôt que je l'ai aperçu, j'ai senti qu'il était mon maître, que j'étais son esclave et que je ne pouvais pas ne pas l'aimer. Oui, esclave ! quoiqu'il m'ordonne je le ferai. Tu ne comprends pas. Que faut-il que je fasse, Sonia ? dit Natacha avec un visage heureux et effrayé.

— Mais pense donc à ce que tu fais, je ne puis pas te laisser ainsi. Des lettres mystérieuses. Comment as-tu pu le lui permettre ? prononça-t-elle avec un dégoût, une horreur qu'elle cachait avec effort.

— Je te dis que je n'ai plus de volonté. Comment ne comprends-tu pas ? Je l'aime !

— Ah ! je ne le permettrai pas ! Je vais le raconter, s'écria Sonia dont les larmes coulaient.

— Que dis-tu, au nom de Dieu ? Si tu le racontes, tu es mon ennemie, tu veux mon malheur, tu veux qu'on nous sépare...

Devant cette crainte de Natacha, Sonia versa des larmes de honte et de pitié pour son amie.

— Mais que s'est-il passé entre vous ? demanda-t-elle. Que t'a-t-il dit ? Pourquoi ne vient-il pas à la maison ?

Natacha ne répondit pas à ces questions.

— Au nom de Dieu, Sonia, ne le dis à personne, ne me fais pas souffrir ! Souviens-toi qu'on ne peut pas se mêler de choses pareilles. Je t'ai révélé...

— Mais pourquoi ce mystère ? Pourquoi ne vient-il pas à la maison ? Pourquoi ne demande-t-il pas ta main ? Le prince André t'a donné pleine liberté... Mais je ne le crois pas, Natacha. As-tu pensé quelles peuvent être *les causes mystérieuses* ?

Natacha regardait Sonia avec des yeux étonnés. Évidemment cette question se présentait à elle pour la première fois, et elle ne savait qu'y répondre.

— Quelles causes ? Je ne sais pas, mais il y a des causes.

Sonia soupira et hocha la tête avec méfiance.

— S'il y avait des causes... commença-t-elle.

Mais Natacha, devant ce doute, l'interrompit effrayée.

— Sonia ! on ne peut pas douter de lui. On ne le peut pas, on ne le peut pas !

— Est-ce qu'il t'aime ?

— S'il m'aime ? répéta Natacha avec un sourire de pitié pour l'inintelligence de son amie. Tu as lu la lettre, tu l'as vue ?

— Mais si ce n'est pas un homme noble ?

— Lui ? Pas un homme noble ? Si tu le connaissais..., dit Natacha.

— S'il est noble, il doit ou déclarer son intention ou cesser de te voir. Et si tu ne veux pas l'y obliger, c'est moi qui le ferai pour toi. Je lui écrirai, je le dirai à père, dit résolument Sonia.

— Mais je ne puis vivre sans lui ! s'écria Natacha.

— Natacha, je ne te comprends pas, que dis-tu ? Souviens-toi de ton père, de Nicolas.

— Je n'ai besoin de personne. Je n'aime personne, sauf lui. Comment oses-tu dire qu'il n'est pas noble ? Ne sais-tu pas que je l'aime ! s'écria Natacha. Sonia, va-t'en, je ne veux pas me fâcher avec toi, mais va-t'en au nom de Dieu, va-t'en ! Tu vois comme je me tourmente ! s'écria méchamment Natacha d'une voix agacée et désespérée.

Sonia en sanglotant s'enfuit dans sa chambre.

Natacha s'approcha de la table et, sans réfléchir un moment, elle écrivit à la princesse Marie la réponse qu'elle n'avait pu faire toute la matinée. Elle écrivit brièvement à la princesse Marie que tout leur malentendu était terminé, que, profitant de la magnanimité du prince André, qui en partant lui avait laissé toute liberté, elle lui demandait d'oublier tout et de lui pardonner si elle était coupable envers lui ; mais qu'elle ne pouvait être sa femme. Tout cela, en ce moment, lui semblait si facile, si simple et si clair.

Le vendredi, les Rostov devaient partir à la campagne. Le mercredi, le comte partit avec l'acquéreur de son domaine, près de Moscou.

Le jour du départ du comte, Sonia et Natacha devaient assister à un grand dîner chez les Karaguine et Maria Dmitrievna les y conduisit.

Au dîner, Natacha rencontra de nouveau Anatole, et Sonia remarqua qu'elle lui parlait en tâchant de n'être entendue de personne, et que, tout le temps du dîner, elle était encore plus émue qu'auparavant. Quand elles furent à la maison, Natacha, la première, commença à son amie l'explication qu'elle attendait.

— Voilà, Sonia ! tu as dit plusieurs sottises à son sujet, commença Natacha d'une voix douce, de cette voix qu'ont les enfants quand ils veulent qu'on les approuve. — Nous nous sommes expliqués aujourd'hui.

— Eh bien, quoi ? Que t'a-t-il dit ? Comme je suis heureuse que tu ne sois pas fâchée contre moi. Dis-moi tout, toute la vérité. Qu'a-t'il dit ?

Natacha devint pensive.

— Ah ! Sonia, si tu le connaissais comme moi. Il a dit... Il m'a demandé comment j'avais promis à Bolkonski. Il est heureux qu'il ne dépende que de moi de le refuser.

Sonia soupira tristement.

— Mais tu n'as pas refusé Bolkonski ? dit-elle.

— Peut-être. J'ai peut-être refusé. Peut-être tout est-il fini avec Bolkonski. Pourquoi penses-tu si mal de moi ?

— Je ne pense rien ; seulement je ne comprends pas...

— Attends, Sonia, tu comprendras tout. Tu verras quel homme il est. Ne pense mal ni de moi, ni de lui.

— Je ne pense mal de personne. J'aime et je plains tout le monde. Mais que dois-je faire ?

Sonia ne cédait pas au ton tendre avec lequel Natacha s'adressait à elle. Plus l'expression du visage de Natacha était tendre et recherchée, plus celle de Sonia était sérieuse et sévère.

— Natacha, dit-elle, tu m'as demandé de ne t'en pas parler, je ne l'ai pas fait ; maintenant c'est toi qui as commencé. Natacha, je n'ai pas confiance en lui. Pourquoi ce mystère ?

— Encore ! l'interrompt Natacha.

— Natacha, je crains pour toi.

— De quoi as-tu peur ?

— J'ai peur que tu ne te perdes, prononça résolument Sonia, effrayée elle-même de ce qu'elle disait.

Le visage de Natacha exprima de nouveau la colère.

— Je me perdrai ! je me perdrai ! je me perdrai le plus vite ! Ce n'est pas votre affaire. Tant pis pour moi et non pour vous. Laisse-moi, laisse-moi, je te hais !

— Natacha ! dit Sonia effrayée.

— Je te hais ! je te hais ! et tu es mon ennemie pour toujours !

Natacha ne parlait plus à Sonia et l'évitait. Avec la même expression d'étonnement ému et la conscience d'une faute, elle marchait dans la chambre, prenant tantôt l'une, tantôt l'autre occupation et aussitôt la quittant.

Quelque pénible que ce fût pour Sonia, elle suivait son amie avec soin.

La veille du retour du comte, Sonia remarqua que Natacha restait assise toute la matinée près de la fenêtre du salon, comme si elle attendait quelque chose, elle la vit faire un signe à un militaire qui passait et que Sonia prit pour Anatole.

Sonia se mit à observer encore plus attentivement son amie et remarqua que Natacha, tout le temps du dîner et le soir, était dans un état

étrange, pas naturel. (Elle répondait mal à propos aux questions qu'on lui posait, commençait des phrases qu'elle n'achevait pas et riait de tout.)

Après le thé, Sonia aperçut la femme de chambre qui, tremblante, attendait Natacha près de la porte. Elle la laissa passer et ayant écouté près de la porte, elle apprit que de nouveau une lettre était transmise. Soudain, elle comprit que Natacha avait quelque plan terrible pour ce soir. Elle frappa à la porte de Natacha, celle-ci ne la laissa pas entrer.

« Elle va fuir avec lui, pensa Sonia. Elle est capable de tout. Aujourd'hui, son visage avait quelque chose de triste et de résolu. Elle a pleuré en disant adieu à l'oncle. Oui, c'est sûr, elle va s'enfuir avec lui. Et que puis-je faire ? pensait Sonia en se rappelant tous les indices qui prouvaient clairement que Natacha nourrissait quelque projet terrible. Le comte n'est pas là, que puis-je faire ? Courir chez Kouraguine et lui demander une explication. Mais, qui le forcera à répondre ? Écrire à Pierre, comme l'a demandé le prince André, en cas de malheur. Mais peut-être, qu'en effet, elle a déjà rendu sa parole à Bolkonskī ; hier, elle a envoyé une lettre à la princesse Marie. L'oncle n'est pas là ! » Le dire à Maria Dmitrievna, qui avait tant de confiance en Natacha, lui semblait terrible. « Mais de telle ou telle façon, pensait Sonia, dans le couloir sombre, maintenant ou jamais, c'est le mo-

ment de prouver que je me souviens des bienfaits de leur famille et que j'aime Nicolas. Non, je ne dormirai pas de trois nuits, je ne sortirai pas de ce couloir. Par force, je l'empêcherai de sortir et je ne permettrai pas que la honte jaillisse sur leur famille. »

XVI

Les derniers temps, Anatole habitait chez Dolokhov. Le plan d'enlèvement de mademoiselle Rostov était, depuis quelques jours, mûri et préparé par Dolokhov, et, le jour où Sonia écoutait près de la porte de Natacha et décidait de la garder, ce plan devait être exécuté. Natacha avait promis à Kouraguine de le rejoindre, à dix heures du soir, par l'escalier de service. Kouraguine devait la mettre dans une troïka préparée et l'emmener au village Kamenka, à soixante verstes de Moscou; là, un pope révoqué devait faire le mariage.

A Kamenka une voiture toute prête devait les conduire sur la route de Varsovie et, de là, en voiture de poste, ils fileraient à l'étranger. Anatole avait le passeport, le billet de route, dix mille roubles, pris chez sa sœur, et dix autres mille roubles empruntés par l'intermédiaire de Dolokhov.

Deux témoins : Khvostikov, ancien fonctionnaire que Dolokhov employait au jeu de cartes, et Makarine, hussard en retraite, homme naïf et faible qui avait une amitié sans bornes pour Kouraguine, étaient assis dans la première chambre et prenaient le thé.

Dans son grand cabinet, orné du haut en bas de tapis persans, avec des peaux d'ours et des armes, Dolokhov, en habit de voyage et hautes bottes, était assis devant le bureau ouvert où se trouvaient les comptes et des liasses de billets de banque. Anatole, l'uniforme déboutonné, marchait de cette chambre, où les témoins étaient assis, dans le cabinet et la chambre de derrière, où son valet français, avec d'autres domestiques, arrangeait la dernière malle. Dolokhov comptait l'argent et inscrivait.

— Et bien, il faut donner deux mille roubles à Khvostikov, dit-il.

— Eh bien, donne-les, dit Anatole.

— Makarka (il appelait ainsi Makarine), celui-ci marchera sans argent; pour toi, il irait au feu et à l'eau. Eh bien, voici les comptes, dit Dolokhov, en montrant les billets. C'est ça?

— Sans doute, dit Anatole qui, visiblement, n'écoutait pas Dolokhov et regardait devant lui avec un sourire qui ne quittait pas son visage. Dolokhov ferma le bureau et s'adressa à Anatole avec un sourire moqueur.

— Sais-tu, laisse tout cela, il en est encore temps.

— Imbécile! dit Anatole, cesse de dire des bêtises. Si tu savais, diable, ce que c'est!

— Vraiment, laisse, je te dis la vérité. Ce n'est pas une plaisanterie que tu veux faire!

— Eh bien, ne m'agace pas de nouveau. Va au diable! hein!... dit Anatole en s'énervant. — Vraiment, je ne suis pas disposé à tes sottises.

Il sortit de la chambre. Dolokhov sourit avec mépris.

— Attends! Attends! fit-il à Anatole. Je ne plaisante pas, je parle sérieusement. Viens, viens ici.

Anatole revint dans la chambre et tachant d'être attentif, il regarda Dolokhov; visiblement, il se soumettait à lui malgré soi.

— Écoute-moi, je te parle pour la dernière fois. Pourquoi plaisanter avec toi? T'en ai-je empêché? Qui a tout arrangé? Qui a trouvé le prêtre? Qui a pris le passeport? Qui a trouvé l'argent? C'est moi.

— Et bien, je te remercie. Crois-tu que je ne t'en sois pas reconnaissant?

Anatole soupira et enlaça Dolokhov.

— Je t'ai aidé, mais toutefois, je dois te dire toute la vérité : c'est une affaire dangereuse et, si l'on y réfléchit, assez sotté. Et bien, tu l'emmèneras; est-ce qu'on laissera ça? On apprendra

que tu es marié, on te traînera devant les tribunaux...

— Ah! Ah! des bêtises! dit de nouveau Anatole en fronçant les sourcils. Je te l'ai déjà expliqué, hein!

Et Anatole, avec cette obstination particulière (qui se rencontre chez les sots) pour ses idées, répéta le raisonnement qu'il tenait déjà pour la centième fois à Dolokhov :

— Je t'ai donc expliqué ce que j'ai décidé : Si ce mariage n'est pas valable, dit-il en pliant un doigt, alors je ne suis pas responsable, et s'il est valable, c'est la même chose, à l'étranger, personne ne le saura, hein? Et ne me parle pas, ne me parle pas!

— Vraiment, laisse cela, tu ne feras que t'empêtrer...

— Va au diable, dit Anatole ; et, en se prenant par les cheveux, il sortit dans l'autre chambre, il revint aussitôt et s'assit sur une chaise, les jambes repliées sous lui, tout près de Dolokhov.

— Le diable sait ce que c'est, hein! Regarde comme ça bat? Il prit la main de Dolokhov et l'appuya sur sa poitrine. AH! QUEL PIED, MON CHER, QUEL REGARD! UNE DÉESSE!

Dolokhov le regarda avec son sourire froid et ses beaux yeux brillants, hardis ; on voyait qu'il désirait se moquer de lui.

— Eh bien! tu dépenseras l'argent, alors?

— Alors? Hein? répéta Anatole avec un étonnement sincère, devant la pensée de l'avenir. Alors, quoi?... je ne sais pas quoi?... Eh bien, à quoi bon dire des bêtises! — Il regarda sa montre : Il est temps!

Anatole passa dans l'arrière-chambre.

— Eh bien! serez-vous bientôt prêts? Qu'est-ce que vous mettez là? cria-t-il aux domestiques.

Dolokhov serra l'argent, appela un garçon pour qu'il préparât à manger et à boire pour la route, puis entra dans la chambre où étaient assis Khvostikov et Makarine.

Anatole, dans le cabinet, était couché sur le divan, la tête appuyée sur son bras; il souriait pensivement et sa belle bouche murmurait quelques paroles tendres.

— Va, mange quelque chose. Eh bien, bois! lui cria Dolokhov, de l'autre chambre.

— Je ne veux pas, répondit Anatole, continuant à sourire.

— Va, Balaga est arrivé.

Anatole se leva et entra dans la salle à manger.

Balaga était un cocher de troïka, très connu, qui conduisait bien. Dolokhov et Anatole se servaient souvent de sa troïka. Plusieurs fois, quand le régiment d'Anatole était à Tver, il l'emmenait de Tver le soir, à l'aube ils arrivaient à Moscou, et le lendemain, la nuit, ils étaient de retour. Plusieurs fois, il avait sauvé Dolokhov de la poursuite. Plusieurs

fois, en ville, il les avait promenés avec des bohémiennes et des petites dames, comme disait Balaga. Plusieurs fois, en les conduisant à Moscou, il avait écrasé des gens du peuple et des cochers, et toujours avait pu se sauver. Avec eux, il avait crevé plusieurs chevaux. Plusieurs fois, il avait été battu par eux; plusieurs fois, ils l'avaient enivré de champagne et de madère, qu'il aimait, et il connaissait plusieurs de leurs tours dont chacun méritait la Sibérie. Dans leurs orgies, ils invitaient souvent Balaga, le forçaient à boire et à danser chez les tziganes, et beaucoup de milliers de roubles passaient par ses mains. A leur service, il risquait sa vie vingt fois par an, et, pour eux, il avait tué plus de chevaux qu'il n'en avait reçu d'argent. Mais il les aimait; il aimait ces courses folles de dix-huit verstes à l'heure; il aimait renverser les cochers et écraser les piétons et parcourir, au grand galop, les rues de Moscou. Il aimait entendre derrière lui les voix crier : « Plus vite! Plus vite! » alors qu'il était impossible d'aller plus vite. Il aimait allonger un coup de fouet sur le dos d'un paysan qui, sans cela, plus mort que vif, s'écartait de lui. « De vrais seigneurs! » pensait-il.

Anatole et Dolokhov, eux aussi, aimaient Balaga pour sa connaissance artistique du métier et parce qu'il aimait les mêmes choses qu'eux. Aux autres, Balaga demandait vingt-cinq roubles pour une

course de deux heures, et le plus souvent ne les conduisait pas lui-même mais envoyait ses garçons, et avec ces seigneurs, comme il les appelait, il conduisait toujours lui-même et il ne demandait jamais rien pour son travail. Mais quand il savait par les valets qu'il y avait de l'argent, il venait un bon matin, à jeun, et, saluant très bas, leur demandait de le sauver. Les seigneurs le faisaient toujours asseoir.

— « Sauvez-moi, petit père Fédor Ivanitch, ou Votre Excellence, disait-il. Je n'ai plus de chevaux et il me faut partir à la foire, prêtez-moi ce que vous pourrez. » Quand Anatole et Dolokhov avaient de l'argent, ils lui donnaient par mille ou deux mille roubles.

Balaga était un paysan de vingt-sept ans, blond, au visage rouge et sombre, le cou rouge, fort, trapu, le nez retroussé, de petits yeux brillants et une petite barbiche. Il portait un cafetan de fin drap bleu doublé de soie, qu'il mettait par-dessus une pelisse.

Il se signa en regardant le coin et s'approcha de Dolokhov en lui tendant sa petite main brune.

— Salut ! Fédor Ivanitch !

— Bonjour, mon cher. Eh bien, voilà, il est là !

— Bonjour, Votre Excellence ! dit-il à Kouraguine qui entra et lui tendit la main.

— Balaga, m'aimes-tu ou non, je te le demande ? dit Anatole en lui posant la main sur l'épaule.

Maintenant rends-moi un service. Avec quels chevaux es-tu venu? Hein?

— Comme vous avez daigné me l'ordonner, avec vos bêtes favorites, dit Balaga.

— Eh bien, écoute, Balaga, crève tes chevaux, mais arrive à trois heures, hein?

— Si on les crève, avec quoi arriverons-nous? fit Balaga en clignant des yeux.

— Ne plaisante pas ou je te casse la gueule! cria tout à coup Anatole en ouvrant largement les yeux.

— Pourquoi plaisanter? fit en souriant le cocher. Est-ce que je refuse quelque chose pour mes seigneurs! Nous courrons aussi vite que les chevaux auront de force.

— Ah! Eh bien! Assieds-toi, dit Anatole.

— Eh bien! Assieds-toi donc, répéta Dolokhov.

— Je puis rester debout, Fédor Ivanitch.

— Non, assieds-toi. Bois, dit Anatole en lui versant un grand verre de madère.

Les yeux du cocher s'allumèrent en voyant le vin. Il refusa, par politesse, mais but et s'essuya avec un mouchoir de soie rouge qu'il tenait dans son bonnet.

— Eh bien! Votre Excellence, quand faut-il partir?

— Mais voilà... Anatole regarda sa montre. Tout de suite. Souviens-toi bien, Balaga, tu réussiras?

— Mais ça dépend de la route, si elle est bonne.

Et pourquoi ne réussirais-je pas? Nous avons été à Tver en sept heures. Vous vous rappelez, Votre Excellence?

— Tu sais, une fois, pour Noël, je suis parti de Tver, dit Anatole en s'adressant avec un sourire à Makarine qui, les yeux agrandis d'attention, regardait Kouraguine avec attendrissement, le croirais-tu, Makarine, nous ne pouvions pas respirer tant nous courions. Nous avons heurté un convoi et nous avons sauté par-dessus deux charrettes, hein?

— Quels chevaux! continua Balaga. J'avais attelé de côté de jeunes chevaux. Et, s'adressant à Dolokhov: — Le croiriez-vous, Fédor Ivanitch, pendant soixante verstes, les bêtes ont couru sans s'arrêter, on ne pouvait les retenir, les mains étaient engourdies; il gelait, j'ai laissé tomber les guides. Vous vous rappelez, Votre Excellence, je suis tombé comme ça dans le traîneau. Alors, non seulement ce n'était pas la peine de les stimuler, mais on ne pouvait pas les arrêter. En trois heures les diables, ils nous ont amenés! Seulement celui de gauche en est crevé.

XVII

Anatole sortit de la chambre et, quelques minutes après, il revint en pelisse ceinte d'une cordelière d'argent, en bonnet de zibeline posé de côté et qui seyait à son beau visage. Il se regarda dans le miroir, choisit une pose et dans cette pose, se plaçant devant Dolokhov, il prit un verre de vin.

— Eh bien, Fédia, adieu, merci pour tout, adieu. Eh bien ! Camarades ! mes amis !... — il devint pensif... — de ma jeunesse... adieu... dit-il à Markarine et aux autres.

Bien que tous allassent avec lui, évidemment Anatole voulait faire quelque chose de touchant et de solennel vis-à-vis de ses camarades. Il parlait d'une voix lente, haute, en avançant la poitrine et balançant une jambe.

— Prenez tous des verres, toi aussi, Balaga. Eh bien ! Mes camarades, les amis de ma jeunesse, nous avons fait la noce, nous avons vécu, hein ?

Maintenant, quand nous reverrons-nous? Je pars à l'étranger. Nous avons vécu. Adieu, mes camarades. A votre santé! Hourra!... Il vida son verre et le jeta.

-- Sois fort! dit Balaga en vidant aussi son verre et s'essuyant avec son mouchoir. Makarine, les larmes aux yeux, embrassa Anatole :

— Eh! prince! comme je suis triste de me séparer de toi! prononça-t-il.

— Partons, partons! cria Anatole.

Balaga s'apprêtait déjà à sortir.

— Non, attends, dit Anatole. Fermez la porte, il faut s'asseoir. Voilà, comme ça.

On ferma la porte et tous s'assirent.

— Eh bien, maintenant, mes amis, partons! dit Anatole en se levant.

Le valet Joseph donna à Anatole sa sacoche, le salua et tous sortirent dans l'antichambre.

— Où est la pelisse? demanda Dolokhov. Eh! Ignate, va chez Matrèna Matvéievna, demande la pelisse, le manteau de zibeline. Je sais comment on enlève, dit-il en clignant des yeux. Elle sortira, plus morte que vive, telle qu'elle était à la maison. Si tu perds le moindre instant, alors, tout de suite les larmes..., papa, maman... aussitôt elle sera gelée et il faudra retourner; mais toi, enveloppe-la immédiatement dans la pelisse et porte-la dans le traîneau.

Le valet apporta un manteau fourré en renard.

— Imbécile! Je t'ai dit la zibeline. Eh! Matrécha la zibeline! cria-t-il si fort que sa voix résonna dans toutes les chambres.

Une tzigane, belle, maigre, pâle, aux yeux brillants, noirs, aux cheveux noirs bouclés, en châle rouge, accourut apportant le manteau de zibeline.

— Quoi! est-ce que je le regrette; prends, dit-elle, visiblement effrayée devant son maître et regrettant le manteau.

Dolokhov, sans lui répondre, prit la pelisse, la jeta sur Matrécha et l'enveloppa.

— Voilà, comme ça, ensuite comme ça, dit-il en levant le col autour de la tête et ne laissant à découvert qu'une partie du visage. Ensuite, vois-tu, comme ça? et il approcha la tête d'Anatole de l'ouverture laissée par le collet et d'où l'on voyait le sourire brillant de Matrécha.

— Eh bien! Adieu, Matrécha, dit Anatole en l'embrassant. Finie la noce ici! Salut à Stiocha. Eh bien! Adieu! Adieu, Matrécha! Souhaite-moi le bonheur.

— Eh bien! Je désire que Dieu vous donne le grand bonheur, dit Matrécha avec son accent de tzigane.

Deux troïkas étaient près du perron, deux garçons les tenaient. Balaga s'assit dans la troïka de devant et, levant haut les coudes, sans se presser, il arrangea les guides. Anatole et Dolokhov montèrent dans cette troïka, Makarine et Khvostikov s'installèrent dans l'autre.

— Etes-vous prêts ? hein ? demanda Balaga. En route ! cria-t-il en enroulant les guides autour de sa main, et la troïka vola vers le boulevard Nitzkî.

— Pouh ! Prends, garde ! Eh ! Pouh ! criaient Balaga et le garçon qui se tenait sur le même siège. La troïka accrocha une voiture sur la place d'Arbate, quelque chose craqua ; on entendit un cri et la troïka fila sur l'Arbate.

Ayant fait deux tours sur le boulevard Podno-
vuiski, Balaga commença à modérer les chevaux et les arrêta au coin de la rue des Vieilles-Ecuries.

Le garçon descendit du siège pour tenir les chevaux par la bride. Anatole et Dolokhov montèrent sur le trottoir.

Près de la porte cochère, Dolokhov siffla ; un sifflet lui répondit et bientôt la femme de chambre accourut.

— Entrez dans la cour, sans quoi on vous verra ; elle va sortir tout de suite, dit-elle.

Dolokhov resta près de la porte cochère, Anatole suivit la femme de chambre dans la cour, tourna au coin et gravit le perron.

Gavrilo, un grand valet de pied de Maria Dmi-
trievna, rencontra Anatole.

— Venez chez madame, lui dit le valet à voix basse en lui barrant la porte.

— Chez qui, qui est-ce ? demanda Anatole d'une voix suffocante.

— Venez, s'il vous plaît, on m'a ordonné de vous introduire.

— Kouraguine ! Retourne ! Trahison ! retourne !
cria Dolokhov.

Dolokhov, près de la porte cochère où il s'était arrêté, luttait contre le portier qui essayait de refermer la porte derrière Anatole. Dolokhov, dépensant toutes ses forces, repoussa le portier et, prenant par la main Anatole qui accourait, le tira derrière la porte et courut avec lui vers la troïka.

XVIII

Maria Dmitrievna trouvant Sonia tout en larmes dans le corridor, la força de lui avouer tout. Saisissant le billet de Natacha, après l'avoir lu, Maria Dmitrievna entra chez Natacha.

— Lâche, effrontée! lui dit-elle. Je ne veux rien entendre! Et repoussant Natacha dont les yeux étonnés étaient tout à fait secs, elle l'enferma à clef et donna l'ordre au portier de faire entrer par la porte cochère les gens qui viendraient ce soir et de ne pas les laisser sortir; elle ordonna au valet d'amener ces gens chez elle, et elle s'assit au salon en attendant l'enlèvement.

Quand Gavriilo annonça à Maria Dmitrievna que les gens qui étaient venus s'étaient enfuis, elle se leva, fronça les sourcils, et les bras derrière le dos, longtemps elle marcha dans le salon, en réfléchissant à ce qu'il fallait faire. A minuit, tâtant la clef dans sa poche elle alla dans la chambre

de Natacha. Sonia, assise dans le corridor, sanglotait.

— Maria Dmitrievna, laissez-moi entrer chez elle, au nom de Dieu, dit-elle.

Sans lui répondre, Maria Dmitrievna ouvrit la porte et entra. « Vilaine, lâche!... Dans ma maison... quelle mauvaise fille... Le père seul est à plaindre! » pensait Maria Dmitrievna en tâchant de calmer sa colère. « Malgré toute la difficulté, j'ordonnerai à tous de se taire et je le cacherai au comte. »

Maria Dmitrievna entra dans la chambre d'un pas résolu. Natacha était couchée sur le divan, la tête cachée dans ses mains et ne remuait pas... Elle était couchée dans la position où l'avait laissée Maria Dmitrievna.

— Tu es bonne, tu es bonne! donner rendez-vous aux amants dans ma maison! Il n'y a pas à s'excuser. Ecoute, quand je te parle. — Maria Dmitrievna la toucha de la main. — Ecoute quand je te parle. Tu t'es couverte de honte comme la dernière des filles. Je m'arrangerai avec toi; mais seulement je plains ton père, je cacherai tout.

Natacha ne bougeait pas, mais tout son corps commençait à être secoué de sanglots nerveux, sourds, qui l'étouffaient. Maria Dmitrievna regarda Sonia et s'assit sur le divan près de Natacha

— C'est une chance pour lui qu'il se soit échappé, mais je le trouverai, dit-elle de sa voix rude. Tu entends ce que je te dis? — Elle poussa de sa

grande main le visage de Natacha et le tourna vers elle.

Maria Dmitrievna et Sonia furent étonnées du visage de Natacha.

Ses yeux étaient brillants, secs; ses lèvres serrées, ses joues enfoncées.

— Laissez-moi... Que m'importe! Je mourrai! prononça-t-elle en s'arrachant de Maria Dmitrievna et reprenant sa position première.

— Natalie, dit Maria Dmitrievna, je te désire du bien. Eh bien! Reste, couche-toi, reste comme tu es, je ne te toucherai pas, mais écoute, je ne te dirai pas combien tu es coupable: toi-même le sais. Eh bien! Voici: ton père arrive demain, et que lui dirai-je, hein?

De nouveau le corps de Natacha fut secoué de sanglots.

— Eh bien! Il le saura ton père, ton frère, ton fiancé aussi.

— Je n'ai plus de fiancé, j'ai repris ma parole, s'écria Natacha.

— Qu'importe, continua Maria Dmitrievna. Ils le sauront, et laisseront-ils passer cela?

— Je connais ton père; il le provoquera en duel. Sera-ce bien hein?

— Eh! laissez-moi! Pourquoi avez-vous tout empêché! Pourquoi, pourquoi? qui vous l'a demandé? cria Natacha en se soulevant du divan et regardant avec colère Maria Dmitrievna.

— Mais que voulais-tu faire? s'écria Maria Dmitrievna s'emportant de nouveau. Quoi! est-ce qu'on te renfermait? Eh bien! Qui l'empêchait de venir à la maison! Pourquoi t'enlever comme une bohémienne! Et bien! Il t'aurait enlevée, crois-tu qu'on ne t'aurait pas retrouvée? ton père, ton frère ou ton fiancé? C'est un vaurien; un lâche, voilà!

— Il vaut mieux que vous tous! s'écria Natacha en se soulevant. Si vous n'empêchiez pas... Ah mon Dieu qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? Sonia, pourquoi, pourquoi! Allez-vous-en! — Et elle sanglota avec désespoir, comme on pleure une douleur dont on se sent coupable.

Maria Dmitrievna se remit à parler, mais Natacha s'écria :

— Allez-vous-en! Allez-vous-en! Vous me haïssez, vous me méprisez!

Et de nouveau elle se jeta sur le divan. Maria Dmitrievna continua encore quelque temps à consoler Natacha, elle lui fit entendre qu'il fallait tout cacher au comte, et que personne n'en saurait rien si elle-même oubliait tout et ne prenait devant personne l'air qu'il fût arrivé quelque chose. Natacha ne répondit pas. Elle ne sanglotait plus, mais elle était prise de frissons et le froid la saisissait. Maria Dmitrievna lui mit un oreiller, deux couvertures et lui apporta du tilleul, mais Natacha ne lui répondait pas.

— Eh bien! Qu'elle dorme! dit Maria Dmitrievna

en quittant la chambre et la croyant endormie.

Natacha ne dormait pas, ses yeux étaient largement ouverts, son visage pâle, le regard fixé devant elle. Toute cette nuit Natacha ne dormit pas, elle pleurait et ne parlait pas à Sonia qui plusieurs fois se levait et s'approchait d'elle.

Le lendemain, pour le déjeuner, le comte Ilia Andréievitch arriva de son domaine voisin de Moscou. Il était très gai; il s'était arrangé avec l'acquéreur, rien ne le retenait plus à Moscou, et il pouvait mettre fin à la séparation avec la comtesse, dont il était déjà triste. Maria Dmitrievna le reçut et lui raconta que Natacha était tombée malade, qu'on avait envoyé chercher le docteur et que maintenant elle allait mieux.

Les lèvres serrées, les yeux secs, fixes, Natacha était assise près de la fenêtre; anxieuse, elle regardait les passants et se retournait fiévreusement vers ceux qui entraient dans la chambre. Evidemment elle attendait encore quelque chose de lui. Elle attendait qu'il vînt lui-même ou écrivit.

Quand le comte rentra chez elle, elle se retourna inquiète aux sons de ses pas et son visage reprit son expression froide, méchante. Elle ne se leva pas à sa rencontre.

— Qu'as-tu, mon ange? tu es malade? demanda le comte.

Natacha se tut.

— Oui, malade, répondit-elle.

Aux questions inquiètes du comte sur son air triste, s'il n'était rien arrivé à son fiancé, elle lui affirma qu'il n'y avait rien et le pria de ne pas s'inquiéter. Maria Dmitrievna confirma au comte les dires de Natacha.

Le comte, d'après la maladie de sa fille, qu'il croyait feinte, d'après son trouble et aux visages confus de Sonia et de Maria Dmitrievna, comprit clairement que quelque chose avait dû se passer en son absence. Mais il lui était si pénible de penser que quelque chose de mal avait pu arriver avec sa fille préférée, il aimait tant son calme insouciant qu'il évitait les questions et tâchait de se convaincre que rien de particulier ne s'était passé. Il regrettait seulement qu'à cause de cette maladie leur départ fût ajourné.

XIX

Depuis l'arrivée de sa femme à Moscou, Pierre s'arrangeait pour s'absenter afin de n'être pas avec elle.

Peu après l'arrivée des Rostov à Moscou, l'impression que lui produisait Natacha le força de hâter la réalisation de ses intentions. Il partit à Tver chez la veuve de Joseph Alexéievitch qui depuis longtemps lui avait promis de lui transmettre les papiers du défunt.

Quand Pierre rentra à Moscou, on lui remit la lettre de Maria Dmitrievna qui l'invitait à venir chez elle pour une affaire très importante, concernant André Bolkonski et sa fiancée.

Pierre évitait Natacha, il lui semblait avoir pour elle un sentiment plus fort que celui que doit avoir un homme marié pour la fiancée de son ami, et toujours le hasard le mettait en sa présence.

« Qu'est-il arrivé? Et qu'ont-ils besoin de moi? »

pensait-il en s'habillant pour aller chez Maria Dmitrievna. « Que le prince André vienne plus vite et se marie avec elle ! » se disait-il en allant chez madame Akhrosimov.

Au boulevard Tverskaïa quelqu'un appela.

— Pierre ! es-tu arrivé depuis longtemps ? lui cria une voix connue. Pierre leva la tête. Anatole, avec son camarade Makarine, passait dans un traîneau attelé de deux trotteurs gris.

Anatole était assis droit dans la pose classique des élégants officiers, le bas de son visage était entouré d'un collet de loutre, et il penchait un peu la tête. Son visage était rouge et frais, son bonnet à plumet blanc était mis de côté et laissait voir les cheveux bouclés, pommadés et parsemés de neige fine.

— « En voilà un vrai sage ! Ne voir jamais plus loin que son plaisir. Rien ne le trouble, c'est pourquoi il est toujours gai, content et tranquille ; que ne donnerais-je pour être comme lui ? » pensa Pierre avec envie.

Dans l'antichambre de madame Akhrosimov, le valet, en ôtant la pelisse de Pierre, lui dit que Maria Dmitrievna l'invitait dans sa chambre à coucher.

En ouvrant la porte du salon, Pierre aperçut Natacha qui était assise près de la fenêtre, le visage maigre, pâle, méchant.

Elle se retourna vers lui en fronçant les sourcils

et avec une expression de dignité froide, elle sortit de la chambre.

— Qu'est-il arrivé? demanda Pierre en entrant chez Maria Dmitrievna.

— Une belle affaire. Je suis au monde depuis cinquante-huit ans, et je n'ai pas vu une telle honte. Et après avoir eu de Pierre sa parole d'honneur de se taire sur tout ce qu'il apprendrait, Maria Dmitrievna lui raconta que Natacha avait rendu sa parole à son fiancé sans prévenir ses parents, que la cause de ce refus était Anatole Kouraguine, avec qui l'avait liée la femme de Pierre, et avec qui elle voulait s'enfuir en l'absence de son père pour l'épouser secrètement.

Au récit de Maria Dmitrievna, Pierre haussa les épaules et ouvrit largement la bouche, il n'en croyait pas ses oreilles. La fiancée du prince André aimée si passionnément, cette Natacha Rostov si charmante, changer Bolkonski pour cet imbécile d'Anatole déjà marié (Pierre connaissait le secret de son mariage), en être assez amoureuse pour consentir à s'enfuir avec lui, cela, Pierre ne pouvait ni le comprendre ni l'imaginer.

L'impression charmante de Natacha, qu'il connaissait depuis l'enfance, ne pouvait s'unir dans son âme avec cette nouvelle représentation de sa bassesse, de sa sottise et de sa méchanceté. Il songea à sa femme. « Toutes les mêmes! », se dit-

il, pensant qu'il n'était pas le seul homme lié à une mauvaise femme. Cependant il plaignait jusqu'à en pleurer le prince André, il plaignait son orgueil ; et plus il plaignait son ami, plus il pensait avec mépris et dégoût à cette Natacha, qui tout à l'heure, avec un air de dignité froide, passait devant lui dans le salon.

Il ne savait pas que l'âme de Natacha était pleine de désespoir, de honte, d'humiliation, qu'elle n'était pas coupable que son visage exprimât la dignité calme et sévère.

— Mais comment se marier ? Il ne pouvait pas se marier, il l'est déjà, répondit Pierre aux paroles de Maria Dmitrievna.

— De mieux en mieux ! prononça Maria Dmitrievna. Un bon garçon. En voilà un lâche ! Et elle attend, elle attend depuis deux jours. Au moins, qu'elle cesse d'attendre, il faut le lui dire.

Ayant appris de Pierre les détails du mariage d'Anatole, en exprimant par des injures sa colère contre lui, Maria Dmitrievna raconta à Pierre pourquoi elle l'avait fait mander. Elle craignait que le comte ou Bolkonski, qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, auxquels on avait l'intention de tout cacher, ne provoquassent en duel Kouraguine ; c'est pourquoi elle lui demandait d'ordonner à son beau-frère de quitter Moscou et de ne plus oser s'y montrer. Pierre promit de remplir son désir, comprenant maintenant seulement le

danger qui menaçait le vieux comte, Nicolas et le prince André.

Lui ayant exposé brièvement cette demande, elle le fit entrer au salon.

— Prends garde, le comte ne sait rien. Fais comme si tu ignorais tout, lui dit-elle. Moi, j'irai lui dire qu'il n'y a rien à attendre. Mais reste à diner si tu veux ! lui cria Maria Dmitrievna.

Pierre rencontra le vieux comte. Celui-ci était confus et troublé : ce matin, Natacha lui avait dit qu'elle avait refusé Bolkonski.

— Malheur, malheur ! mon cher, dit-il à Pierre. C'est un malheur avec ces jeunes filles, quand la mère n'est pas là. Je regrette d'être venu. Je suis franc avec vous. L'auriez-vous cru ? Elle refuse son fiancé sans rien dire à personne. C'est vrai que je n'ai jamais été ravi de ce mariage ; c'est un brave homme, mais contre la volonté du père ce ne serait pas le bonheur, et Natacha ne restera pas sans mari. Mais quand même, ça durait depuis si longtemps ; et comment faire une chose pareille sans le père et la mère ! Maintenant elle est malade et Dieu sait ce qu'elle a. Les filles sans la mère, c'est mal, comte !

Pierre, voyant le comte très troublé, tâchait de changer le sujet de la conversation ; mais le comte y revenait toujours.

Sonia, le visage troublé, entra au salon.

— Natacha n'est pas bien du tout, elle est dans

sa chambre et désirerait vous voir. Maria Dmitrievna est avec elle et vous invite aussi.

— Vous êtes l'ami de Bolkonski, elle veut probablement vous demander quelque chose, dit le comte. Ah! mon Dieu! mon Dieu! Tout allait si bien!

Et, en portant la main à ses tempes grises, le comte sortit du salon.

Maria Dmitrievna avait appris à Natacha qu'Anatole était marié. Natacha ne voulait pas le croire et exigeait de l'entendre de Pierre lui-même.

Sonia raconta cela à Pierre pendant qu'elle l'accompagnait dans le corridor jusqu'à la chambre de Natacha.

Natacha, pâle, sévère, était assise près de Maria Dmitrievna; elle rencontra Pierre d'un regard fiévreux, interrogateur. Elle ne sourit pas, ne le salua pas de la tête, elle le regardait seulement avec fixité, et son regard l'interrogeait sur une seule chose : était-il l'ami d'Anatole ou un ennemi comme tous les autres? Évidemment, Pierre, par lui-même, n'existait pas pour elle.

— Il sait tout, dit Maria Dmitrievna en montrant Pierre, et, s'adressant à Natacha : qu'il te dise si j'ai dit la vérité.

Le regard de Natacha, comme celui d'un animal blessé qui regarde les chiens et les chasseurs, allait tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

— Natalie Ilinichna, prononça Pierre en bais-

sant les yeux et éprouvant de la pitié pour elle et du dégoût pour ce qu'il devait faire, vrai ou non, ce doit vous être indifférent, parce que...

— Alors, ce n'est pas vrai qu'il est marié?

— Si, c'est vrai.

— Il est marié depuis longtemps? Parole d'honneur?

Pierre lui donna sa parole d'honneur.

— Il est encore ici? demanda-t-elle rapidement.

— Oui, je l'ai vu tout à l'heure.

Évidemment, elle n'avait plus la force de parler, et, de la main, elle fit signe qu'on la laissât.

Pierre ne resta pas à diner. Il sortit de la chambre et partit. Il courut dans la ville à la recherche d'Anatole Kouraguine. En pensant à lui, tout son sang affluait à son cœur, et il respirait à peine. Aux montagnes, chez les tziganes, chez Komoneno, il n'y était pas. Pierre alla au club. Là, tout marchait de son train ordinaire. Les hôtes venus pour diner étaient assis en groupes; ils saluèrent Pierre et causèrent des nouvelles de la ville. Le valet, en le saluant, le prévint, connaissant ses amis et ses habitudes, qu'une place lui était réservée dans la petite salle à manger, que le prince N... était dans la bibliothèque, que T... n'était pas encore venu.

Une des connaissances de Pierre lui demanda entre autres s'il n'avait pas entendu parler de l'enlèvement, par Kouraguine, de mademoiselle

Rostov, dont il était question en ville et si c'était vrai ?

Pierre répondit en souriant que c'était une plaisanterie, puisqu'à l'instant même il venait de chez les Rostov. Il demanda à tous s'ils avaient vu Anatole. Un monsieur lui dit qu'il n'était pas encore venu ; un autre, qu'il dînerait ici aujourd'hui. Il était étrange pour Pierre de regarder cette foule tranquille, indifférente, ces gens qui ne savaient pas ce qui se passait dans son âme. Il se promenait dans la salle, attendant que tous fussent arrivés, et, sans avoir rencontré Anatole, sans dîner, il partit à la maison.

Anatole qu'il cherchait avait dîné ce jour-là chez Dolokhov, et avait discuté avec lui comment réparer l'affaire manquée. Il lui semblait nécessaire de voir mademoiselle Rostov. Le soir, il était allé chez sa sœur, pour causer avec elle sur le moyen d'arranger un rendez-vous. Quand Pierre, qui avait parcouru sans résultat tout Moscou, entra à la maison, le valet de chambre lui annonça que le prince Anatole Vassiliévitch était chez la comtesse.

Le salon de la comtesse était plein d'invités. Pierre, sans saluer sa femme qu'il n'avait pas vue depuis son arrivée (en ce moment il la haïssait plus que jamais), entra au salon, aperçut Anatole, et se dirigea vers lui.

— Ah ! Pierre ! dit la comtesse en s'approchant

de son mari, tu ne sais donc pas dans quelle situation se trouve Anatole... Elle s'arrêta en apercevant dans la tête baissée de son mari, dans ses yeux brillants, dans son allure décidée, cette expression terrible de fureur et de force qu'elle connaissait et avait éprouvée personnellement après le duel avec Dolokhov.

— Où vous êtes, sont la débauche et le mal, dit Pierre à sa femme. Anatole, venez, j'ai besoin de vous parler, dit-il en français.

Anatole regarda sa sœur, se leva docilement et suivit Pierre.

Pierre, le prenant par le bras, le tira vers lui et sortit de la chambre.

— SI VOUS VOUS PERMETTEZ DANS MON SALON..., dit Hélène en chuchotant. Mais Pierre, sans lui répondre, sortit de la chambre.

Anatole le suivait de son allure ordinaire, brave, mais sur son visage on pouvait lire l'inquiétude. Une fois dans son cabinet, Pierre ferma la porte et s'adressa à Anatole sans le regarder.

— Vous avez promis à la comtesse Rostov de l'épouser et vous avez voulu l'enlever?

— Mon cher, répondit Anatole en français (toute la conversation était en français), je ne me crois pas obligé de répondre aux questions faites sur ce ton.

Le visage de Pierre, déjà pâle, se défigura par la fureur. De sa large main, il empoigna Anatole par

le collet de son uniforme et se mit à le secouer de côté et d'autre jusqu'à ce que le visage d'Anatole prit une expression de souffrance et de peur.

— Quand je dis qu'il me faut parler avec vous.

— Mais quoi ! C'est bête ! hein ? dit Anatole en sentant que le bouton de son collet s'arrachait avec l'étoffe.

— Vous êtes un lâche ! une crapule ! et je ne sais pas ce qui me retient de vous écraser la tête avec cela, dit Pierre qui s'exprimait aussi artificiellement parce qu'il parlait en français. Il prit dans sa main un lourd presse-papier, le souleva d'un air menaçant et aussitôt, hâtivement, le posa à sa place.

— Avez-vous promis de l'épouser ?

— Moi .. moi... Je n'ai pas pensé... Cependant, je n'ai pas promis parce que...

Pierre l'interrompt :

— Avez-vous ses lettres ? Vous avez des lettres d'elle ? répéta Pierre en s'approchant d'Anatole.

Pierre le regarda, et aussitôt il fourra la main dans sa poche et tira son portefeuille. Pierre prit la lettre qu'il lui tendait, et, en repoussant la table qui était sur son chemin, il tomba sur le divan.

— JE NE SERAI PAS VIOLENT, NE CRAIGNEZ RIEN, dit Pierre en répondant au geste effrayé d'Anatole. La lettre... dit Pierre, comme s'il se répétait une leçon. Deuxièmement, continua-t-il après un moment de silence, en se levant et recommençant à marcher, demain vous devez quitter Moscou.

— Mais comment ? Puis-je...

— Troisièmement, continua Pierre, sans l'écouter, vous ne devez jamais dire un mot sur ce qui s'est passé entre vous et la comtesse. Je sais que je ne puis vous le défendre, mais si vous avez un grain de conscience... Pierre fit plusieurs tours dans la chambre, en silence. Anatole était assis près de la table ; il fronçait les sourcils et se mordait les lèvres.

— Vous ne pouvez pas enfin ne point comprendre que sauf votre plaisir il y a le bonheur et la tranquillité des autres gens dont vous perdez la vie entière, parce que vous voulez vous amuser. Amusez-vous avec des femmes semblables à mon épouse, avec celles-ci vous êtes dans votre droit, elles savent ce que vous voulez d'elles. Elles sont armées contre vous par la même expérience de débauche, mais promettre à une jeune fille de l'épouser... la tromper... vouloir l'enlever, ne comprenez-vous pas que c'est aussi lâche que de battre un vieillard ou un enfant ?

Pierre se tut et regarda Anatole déjà sans colère mais interrogativement.

— Je ne le sais pas, dit Anatole, qui retrouvait de l'audace à mesure que Pierre vainquait sa colère.
— Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir, dit-il sans regarder Pierre et avec un tremblement léger de la mâchoire inférieure. Mais vous m'avez dit de telles paroles : lâche, etc, que moi, COMME UN

HOMME D'HONNEUR, je ne permettrai à personne...

Pierre, étonné, le regardait, ne comprenant pas ce qu'il voulait.

— Bien qu'en tête à tête, je ne puis pas... dit Anatole.

— Quoi? Il vous faut satisfaction? fit Pierre d'un ton moqueur.

— Au moins ne pouvez-vous retirer vos paroles? Hein? Si vous voulez que j'accepte vos conditions. Hein?

— Je les retire, je les retire, prononça Pierre, je vous demande de m'excuser; — Pierre regarda malgré lui le bouton arraché, — et je vous donnerai de l'argent pour la route s'il le faut. Anatole sourit.

Cette expression de sourire timide et lâche, qu'il connaissait d'après sa femme, révolta Pierre.

— Race lâche et sans cœur, prononça-t-il, et il sortit de la chambre.

Le lendemain, Anatole partait à Pétersbourg.

Pierre alla chez Maria Dmitrievna pour lui faire part de la réalisation de son désir, l'expulsion de Kouraguine de Moscou. Toute la maison était dans la crainte et l'émotion. Natacha était très malade et, comme Maria Dmitrievna le lui confia en secret, la nuit, quand on lui eut appris qu'Anatole était marié, elle avait tenté de s'empoisonner avec de l'arsenic qu'elle s'était procuré en cachette. En ayant avalé un peu, elle avait été si effrayée qu'elle avait réveillé Sonia, et lui avait dit ce qu'elle venait de faire. Les mesures nécessaires contre l'empoisonnement avaient été prises à temps, et maintenant, elle était hors de danger; toutefois, elle était si faible, qu'on ne pouvait même penser à l'emmener à la campagne, et qu'on avait envoyé chercher la comtesse. Pierre vit le comte bouleversé et Sonia en larmes, mais il ne put voir Natacha.

Pierre ce jour-là dina au cercle. De tous côtés il

entendait les conversations sur la tentative d'enlèvement de mademoiselle Rostov, et il les démentait toutes, affirmant obstinément qu'il n'y avait rien de semblable, que son beau-frère avait demandé en mariage mademoiselle Rostov et avait essuyé un refus, et que c'était tout. Pierre croyait de son devoir de cacher toute l'affaire et de rétablir la réputation de mademoiselle Rostov.

Il attendait avec crainte le retour du prince André, et chaque jour il venait en prendre des nouvelles chez le vieux prince.

Le prince Nicolas Andréiévitich savait par mademoiselle Bourienne tous les bruits qui couraient en ville, et il avait lu chez la princesse Marie le billet où Natacha rendait sa parole à son fiancé. Il se montrait plus gai qu'à l'ordinaire, et attendait son fils avec grande impatience.

Quelques jours après le départ d'Anatole, Pierre reçut un mot du prince André, l'informant de son arrivée et lui demandant de venir chez lui.

Le prince André, aussitôt arrivé à Moscou, avait reçu de son père le billet de Natacha à la princesse Marie dans lequel elle reprenait sa parole (mademoiselle Bourienne avait volé ce billet chez la princesse Marie, et l'avait donné au vieux prince), et il entendit de son père le récit de l'enlèvement de Natacha avec des commentaires.

Le prince André était rentré de la veille au soir. Pierre vint chez lui le lendemain matin. Il pen-

sait trouver le prince André dans un état analogue à celui de Natacha, c'est pourquoi il fut étonné, en entrant au salon, d'entendre dans le cabinet la haute voix du prince André, qui causait avec animation d'une intrigue, à Saint-Pétersbourg. Le vieux prince et une autre voix l'interrompaient de temps en temps. La princesse Marie sortit à la rencontre de Pierre.

Elle soupira en désignant des yeux la porte où était le prince André ; elle voulait évidemment exprimer sa compassion pour sa douleur. Mais Pierre voyait au visage de la princesse Marie qu'elle était contente de ce qui était arrivé et de la façon dont son frère avait pris la nouvelle de la trahison de sa fiancée.

— Il a dit qu'il s'y attendait, prononça-t-elle. Je sais que son orgueil ne lui permet pas d'exprimer son sentiment, mais cependant il supporte cela beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Évidemment ce devait être ainsi.

— Mais est-ce que tout est fini ? dit Pierre.

La princesse Marie le regarda, étonnée. Elle ne comprenait même pas qu'on pût demander cela. Pierre entra dans le cabinet. Le prince André était en civil, très changé ; il paraissait plus fort, mais une nouvelle ride séparait ses sourcils ; il était en face de son père et du prince Mestcherski, et discutait chaleureusement en faisant des gestes énergiques. On parlait de Spéransky. La nouvelle de sa dépor-

tation et de sa trahison imaginaire venait d'arriver à Moscou.

— Maintenant, tous ceux qui un mois avant l'admiraient l'accusent, dit le prince André, même ceux qui ne pouvaient comprendre ses buts. Juger un homme en disgrâce, c'est facile, ainsi qu'accumuler sur lui toutes les fautes des autres. Et moi, je dirai que si pendant ce règne on a fait quelque chose de bon, c'est grâce à lui et à lui seul.

Il s'arrêta en apercevant Pierre. Son visage tressaillit et aussitôt prit une expression méchante.

— Et la postérité lui rendra justice, acheva-t-il en s'adressant à Pierre.

— Eh bien, toi, comment ! Tu bedonnes toujours ! prononça-t-il avec animation, mais la nouvelle ride creusa encore plus son front. Moi, je me porte bien, répondit-il à la question de Pierre, et il sourit. Pour Pierre il était clair que son sourire voulait dire : « Je me porte bien, mais ma santé n'est nécessaire à personne. » Après avoir dit quelques mots à Pierre sur la mauvaise route de la frontière polonaise, sur la rencontre en Suisse de gens connus de Pierre, et sur un M. Desalles qu'il amenait de l'étranger pour être précepteur de son fils, de nouveau le prince André se mêla avec ardeur à la conversation sur Spéransky, qui se continuait entre les deux vieillards.

— S'il avait trahi, il y aurait des preuves de son intelligence secrète avec Napoléon ; on le déclare-

rait publiquement, ajouta-t-il avec ardeur et hâte. Moi, personnellement, je n'aime pas Spéransky, mais j'aime la justice.

Pierre retrouvait maintenant en son ami le besoin qu'il connaissait trop, le besoin de s'agiter et de discuter une affaire étrangère, à seule fin d'étouffer les pensées intimes trop pénibles.

Quand le prince Mestcherskï sortit, le prince André prit Pierre sous le bras et l'emmena dans la chambre qui était aménagée pour lui : il y avait un lit, sa valise et des coffres ouverts. Le prince André s'approcha de l'un d'eux et y prit une cassette. Il en tira une liasse enveloppée d'un papier. Il faisait tout en silence et très rapidement. Il se leva et toussota. Son visage était froncé, ses lèvres serrées.

— Pardonne-moi si je te demande un service...

Pierre comprit que le prince André voulait parler de Natacha, et son large visage exprima le regret et la compassion. Cette expression du visage de Pierre fâcha le prince André. D'une voix résolue, sonore et désagréable, il continua : J'ai reçu le refus de la comtesse Rostov. Les bruits qui sont arrivés jusqu'à moi : que ton beau-frère a recherché sa main ou quelque chose de semblable, sont-ils exacts ?

— C'est vrai et pas vrai, commença Pierre, mais le prince André l'interrompit.

— Voici ses lettres et son portrait. Il prit la

liasse sur la table et la donna à Pierre. Rends-les à la comtesse si tu la vois.

— Elle est très malade, dit Pierre.

— Ah ! elle est encore ici ? Et le prince Kouraguine ? dit rapidement le prince André.

— Il est parti depuis longtemps. Elle a été mortellement malade.

— Je le regrette beaucoup. Il eut un sourire froid, méchant, désagréable, comme son père.

— Mais alors, M. Kouraguine n'a pas daigné honorer de sa main la comtesse Rostov ! dit le prince André en reniflant plusieurs fois.

— Il ne pouvait pas se marier puisqu'il l'est déjà, répondit Pierre.

Le prince André, de nouveau désagréable, rappelait son père.

— Et où se trouve maintenant ton beau-frère ? Puis-je le savoir ?

— Il est parti à Pétersbourg... Du reste, je ne sais pas.

— Eh bien, cela m'est égal. Dis à la comtesse Rostov qu'elle était et reste parfaitement libre, et que je lui souhaite tout le bien possible.

Pierre prit la liasse de papiers. Le prince André, comme s'il cherchait s'il n'avait pas encore quelque chose à dire, ou attendait que Pierre parlât, fixait son regard sur lui.

— Écoutez. Rappelez-vous notre discussion à Pétersbourg, dit Pierre. Rappelez-vous...

— Je me rappelle, répondit vivement le prince André. J'ai dit qu'il faut pardonner à la femme qui tombe, mais je n'ai pas dit que je pouvais pardonner. Moi, je ne le puis pas.

— Peut-on comparer cela?...

Le prince André l'interrompt. Il s'écria d'une voix aiguë :

— Oui, demander de nouveau sa main, être magnanime, etc.? Oui, c'est très noble, mais moi, je ne suis pas capable de marcher SUR LES BRISÉES DE MONSIEUR. Si tu veux être mon ami, ne me parle jamais de cette... de tout cela. Eh bien, au revoir, tu remettras?

Pierre le quitta et alla chez le vieux prince et la princesse Marie. Le vieux semblait plus animé qu'à l'ordinaire. La princesse Marie était comme toujours, mais à travers la compassion pour son frère, Pierre voyait en elle la joie que le mariage de son frère fût manqué. En la regardant, Pierre comprit quel mépris et quelle colère ils avaient tous contre la Rostov. Il comprit que devant eux on ne pouvait même mentionner le nom de celle qui avait pu changer le prince André pour n'importe qui.

Pendant le dîner il fut question de la guerre qui semblait imminente. Le prince André parlait et discutait sans cesse, tantôt avec son père, tantôt avec Desalles, le précepteur suisse, et semblait plus animé que d'ordinaire, et Pierre connaissait bien la cause morale d'une telle animation.

Le même soir, Pierre alla chez les Rostov pour remplir sa commission. Natacha était au lit, le comte au cercle. Pierre remit les lettres à Sonia, puis alla chez Maria Dmitrievna, qui s'intéressait à savoir comment le prince André avait reçu la nouvelle. Dix minutes après, Sonia entra chez Maria Dmitrievna.

— Natacha veut absolument voir le comte Pierre Kyrilovitch, dit-elle.

— Mais comment peut-on le conduire chez elle ? Là-bas, chez nous, tout est en désordre, dit Maria Dmitrievna.

— Non, elle s'habille et ira au salon, dit Sonia.

Maria Dmitrievna haussa seulement les épaules.

— Quand la comtesse viendra-t-elle ? Elle me tourmente tout à fait. Prends garde, ne lui dis pas tout, dit-elle à Pierre, je n'ai même pas le courage de la gronder tant elle est malheureuse.

Natacha, maigre, le visage pâle et sévère (pas honteuse comme s'y attendait Pierre), se trouvait au milieu du salon. Quand Pierre se montra dans la porte, elle pâlit; elle était visiblement indécise : s'avancer vers lui ou l'attendre ?

Pierre s'approcha d'elle rapidement. Il pensait qu'elle lui tendrait la main comme toujours, mais elle s'approcha très près, s'arrêta en respirant lourdement et laissa tomber ses bras, tout à fait comme quand elle venait au milieu du salon pour chanter, mais avec une tout autre expression.

— Pierre Kyrilovitch, commença-t-elle rapidement, le prince Bolkonski était votre ami, d'ailleurs il est votre ami, reprit-elle. (Il lui semblait que tout était passé, et que maintenant tout était changé.) Il m'a dit alors, de m'adresser à vous.

Pierre, silencieux, aspirait fortement en la regardant. Jusqu'ici, il la blâmait et tâchait de la mépriser, mais maintenant il la plaignait tant qu'en son âme il n'y avait plus place pour le reproche.

— Il est maintenant ici. Dites-lui... qu'il me par... me pardonne. Elle s'arrêta, commença à respirer plus fréquemment, mais ne pleura pas.

— Oui... je le lui dirai... commença Pierre; mais..., il ne savait que dire.

Natacha était visiblement effrayée des pensées qui pouvaient venir à Pierre.

— Non, je sais que tout est fini, dit-elle hâti-

vement. Non, cela ne peut être, jamais. Je suis seulement tourmentée du mal que je lui ai fait. Dites-lui seulement que je lui demande de me pardonner pour tout...

Elle tremblait de tout son corps; elle s'assit sur la chaise.

La pitié emplissait encore plus entièrement l'âme de Pierre.

— Je le lui dirai, je le lui dirai; mais, je désirerais savoir une chose...

— « Quoi? » demanda le regard de Natacha.

— Je désirerais savoir si vous aimiez... Pierre ne savait comment appeler Anatole et rougit en pensant à lui... si vous aimiez ce mauvais homme?

— Ne l'appellez pas mauvais, dit Natacha. Mais je ne sais rien, rien.

Elle se mit à pleurer.

Et le sentiment de pitié, de tendresse, d'amour, saisit Pierre encore davantage. Il sentait que des larmes commençaient à couler sous ses lunettes, et il espérait qu'on ne les remarquerait pas.

— N'en parlons plus, mon amie, dit-il. — Ce fut tout à coup si étrange pour Natacha d'entendre cette voix douce, tendre... — N'en parlons plus, mon amie. Je lui dirai tout. Mais je vous demande une chose : regardez- moi comme votre ami... et si vous avez besoin d'une aide, d'un conseil, tout simplement s'il vous faut ouvrir votre cœur, pas maintenant, mais, quand en vous tout sera clair,

adressez-vous à moi. Il lui prit la main et la baisa... je serais heureux si je pouvais... Pierre devint confus.

— Ne me parlez pas ainsi, je n'en suis pas digne ! s'écria Natacha. Elle voulut s'en aller de la chambre, mais Pierre la retint par la main. Il savait qu'il devait dire encore autre chose ; mais, quand il le lui dit, il s'étonna de ses paroles.

— Cessez, cessez ! pour vous toute la vie est dans l'avenir, dit-il.

— Pour moi ? Non, pour moi tout est perdu, dit-elle avec honte et humilité.

— Tout est perdu ? répéta-t-il. Si je n'étais pas moi, mais l'homme le plus beau, le plus spirituel, le meilleur au monde, et si j'étais libre, tout de suite à genoux, je demanderais votre main et votre amour.

Natacha, pour la première fois depuis beaucoup de jours, versa des larmes de reconnaissance et d'attendrissement, et, en jetant un regard sur Pierre, elle sortit de la chambre.

Pierre, aussitôt après, courut dans l'antichambre en retenant les larmes d'émotion et de bonheur qui l'étouffaient. Sans trouver les manches, il mit sa pelisse et s'assit dans le traîneau.

— Où ordonnez-vous ? demanda le cocher.

— Où ? se demanda Pierre. Où peut-on aller maintenant ? Est-ce possible d'aller maintenant au cercle, faire des visites ?

Tous les hommes lui semblaient si misérables, si pauvres en comparaison de ce sentiment d'émotion et d'amour qu'il éprouvait, en comparaison de ce regard adouci, reconnaissant, qu'elle lui avait adressé pour la dernière fois, à travers ses larmes.

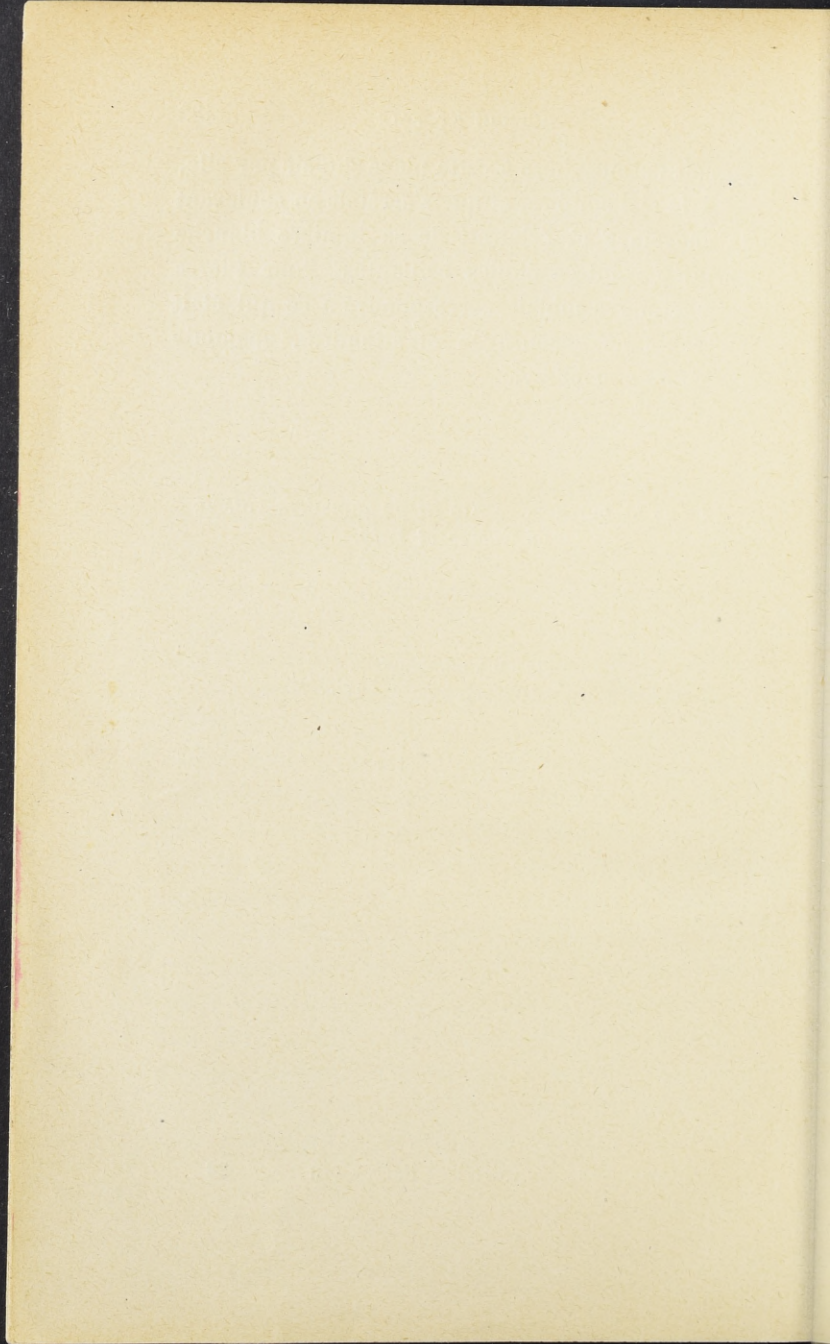
— A la maison ! dit-il, et, malgré dix degrés de froid, il ouvrit sa pelisse d'ours sur sa large poitrine et respira joyeusement.

Il faisait un froid clair. Au-dessus des rues sales, demi-éclairées, sur les toits noirs, se levait le ciel, sombre, étoilé. Ce n'était qu'en regardant ce ciel que Pierre ne sentait pas la bassesse blessante des choses terrestres, en comparaison avec la hauteur où se trouvait son âme. A l'entrée de la place d'Arbate, une grande étendue de ciel étoilé, sombre, se déroulait devant ses yeux. Presqu'au milieu de ce ciel, sur le boulevard Pretchistenskī, une grande et brillante comète entourée d'étoiles se distinguait de celles-ci par sa proximité de la terre, sa lumière blanche et sa longue queue. C'était cette comète de 1812 qui, disait-on, annonçait toutes les terreurs de la fin du monde ; mais, pour Pierre, cette étoile claire, avec sa longue chevelure rayonnante, n'annonçait rien de terrible, au contraire. Les yeux mouillés de larmes, Pierre regardait, joyeux, cette étoile claire qui, avec une rapidité vertigineuse, parcourait sur une ligne parabolique un espace incalculable et comme une flèche

perçait l'atmosphère à cette place choisie par elle, dans le ciel sombre, et qui s'arrêtait en soulevant sa chevelure et éclairait de sa lumière blanche parmi les autres étoiles brillantes. Pour Pierre cette étoile semblait correspondre à ce qui était en son âme encouragée et attendrie, épanouie pour une nouvelle vie.

FIN DE LA HUITIÈME PARTIE ET DU TROISIÈME VOLUME
DE *Guerre et Paix*.

FIN DU TOME NEUVIÈME
DES OEUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ



OEUVRES COMPLÈTES

DU COMTE

LÉON TOLSTOÏ

Traduction littérale et intégrale de M. J.-W. Bienstock

D'après les manuscrits originaux de Tolstoï

Voici une publication longtemps attendue : **Les Œuvres Complètes et définitives de Tolstoï**. Si grand, en effet, que fût le nom de Tolstoï, ses œuvres étaient jusqu'à maintenant éparpillées un peu partout en de coûteux volumes. Il y avait là une lacune à combler. Les œuvres *complètes* de Tolstoï, qui n'existent même pas en Russie, manquaient à la littérature et à la pensée contemporaines.

Nous venons de commencer leur publication, en d'élégants volumes d'au moins 350 pages et dont le prix — 2 fr. 50 — les met à la portée de tous.

La publication que nous offrons au public français vient à son heure, et elle est complète à un double point de vue, d'abord parce que la pensée de l'auteur y est TOUJOURS respectée, y apparaît avec son caractère propre, son entière personnalité, et dans les mêmes conditions que si elle n'avait jamais été déformée et mutilée par les censeurs ou les traducteurs.

Notre édition des **Œuvres complètes de Léon Tolstoï** comprendra *quarante-trois volumes* d'environ quatre cents pages chacun. La traduction, aussi littérale que possible *est faite d'après les textes révisés et comparés par M. Paul Birukov, sur les manuscrits originaux de Tolstoï*.

De telles garanties d'authenticité et de sincérité nous semblent assez méritoires et dignes de l'attention des lecteurs désireux de bien connaître et de suivre, dans toutes les phases de sa puissante évolution, un écrivain de la valeur de Tolstoï, pour que nous n'insistions pas davantage sur le caractère d'inédit et d'intégrité littéraire par où se distingue à nos yeux la présente publication.

Nous réunirons dans cette édition, première en son genre, tout ce que Tolstoï a écrit et dont il a autorisé la publication. En y joignant les variantes et en corrigeant les fautes qui ont pu se glisser dans les manuscrits, nous espérons faire de cette édition complète des œuvres de Tolstoï un monument définitif et, si possible, irréprochable.

La publication des volumes de cette édition suivra autant que possible l'ordre chronologique.

Nous comptons pouvoir continuer à donner un volume au moins tous les deux mois, ou une œuvre entière, même comprenant plusieurs volumes.

Nous continuerons de compléter chaque volume de notes bibliographiques qui feront connaître au lecteur quelques circonstances intéressantes relatives à l'apparition et à la composition de l'œuvre, ainsi que les indications de la bibliographie française.

Nous avons aussi entrepris d'écrire une bibliographie de Tolstoï qui formera les deux derniers volumes de cette édition.

SONT ACTUELLEMENT EN VENTE :

TOME I^{er}. — L'Enfance. — L'Adolescence (nouvelles). Un fort volume in-16, avec couverture illustrée, et orné de deux illustrations. Prix..... 2 fr. 50

Le TOME PREMIER comprend deux nouvelles : *L'Enfance* (1852) et *L'Adolescence* (1854). Ces admirables pages, où s'accuse le talent d'un conteur merveilleux, sont comme les premiers tableaux d'un peintre illustre. Les dons de l'artiste y éclatent, et l'on y pressent la splendeur des chefs-d'œuvre à venir. TOLSTOÏ raconte, avec une foule de détails frappants de vérité, tous les épisodes des premières années de la vie. Il a choisi la forme de l'autobiographie, mais en fait ce n'en est point une. *L'Enfance* et *L'Adolescence* ont, comme tous les bons et durables écrits, ce privilège de faire revivre en nous le souvenir des jours disparus et de nous forcer à ouvrir un regard intérieur sur les recoins les plus mystérieux ou les plus inavoués de notre âme.

La traduction de M. BIENSTOCK, dont les lettrés goûteront l'exactitude et la clarté, a été révisée sur les manuscrits originaux de Tolstoï, ce qui constitue une garantie inappréciable d'authenticité.

TOME II. — La Jeunesse. Nouvelle (1855-1857). — La Matinée d'un Seigneur. Nouvelle (1852). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée et orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1848. Prix..... 2 fr. 50

Dans *La Jeunesse*, Tolstoï continue, toujours sous la forme autobiographique, l'histoire des héros des deux nouvelles précédentes. Dans la des-

cription des faits et des choses, dans la peinture des caractères et l'analyse des sentiments, c'est la même acuité, le même souci de vérité, d'exactitude. Avec *La Matinée d'un Seigneur*, nous voyons l'auteur s'orienter déjà dans une voie nouvelle, et l'on peut dire que la question sociale apparaît dès lors dans l'œuvre immortelle de Tolstoï. Son personnage favori — le prince Nekhludov — visite ses paysans. Le lecteur le suit, minute par minute, dans cette poignante inspection, dans cette reconnaissance à travers les misères et les souffrances des esclaves russes.

TOME III. — Les Cosaques. Nouvelle (1852). — L'Incursion.

Nouvelle (1852). — **La Coupe en Forêt.** Nouvelle (1854-1855).

Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1851. Prix..... 2 fr. 50

Les Cosaques (1852) sont à coup sûr une des œuvres les plus parfaites du grand écrivain. Dans cette admirable et fidèle peinture de la vie des Cosaques au Caucase, il y a une puissance d'évocation qui se joint à un intérêt sans cesse accru. C'est aussi, en même temps qu'un tableau exact, une étude de caractères, de *types*, comme la littérature contemporaine en offre, croyons-nous, peu d'exemples.

Les deux nouvelles : *L'Incursion* (1852) et la *Coupe en forêt* (1854-1855), sont des descriptions de la vie militaire en campagne où, grâce à l'observation des détails terribles se mêlant aux détails piquants, l'auteur atteint à une intense réalité.

La traduction de M. BIENSTOCK rend tout le charme et toutes les *intentions* littéraires de ces trois œuvres magistrales.

TOME IV. — Sébastopol. Nouvelle (1854-1856). — Une Ren-

contre au Détachement. Nouvelle (1856). — **Deux Hussards.**

Nouvelle (1856). — **Préface inédite** (1889). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1855 et d'un plan de Sébastopol. Prix..... 2 fr. 50

Sébastopol est une suite de récits dont la lecture à l'époque fit sensation. C'est à coup sûr la description la plus exacte et la plus passionnante des épisodes sanglants d'une terrible guerre. Aucun détail n'est oublié : c'est d'un réalisme parfait ; et rien, notamment, n'est plus saisissant que le contraste entre la beauté des choses, des paysages, de la mer si puissamment évoquée par la plume de Tolstoï, et la fureur des hommes s'entre-déchirant, dans le grondement ininterrompu du canon crachant la mort.

Nous attirons l'attention du lecteur sur la *préface inédite*. C'est un complément très important de *Sébastopol*, absolument inédit jusqu'à présent, que Tolstoï n'avait jamais laissé publier et qui paraît ici pour la première fois.

Deux charmantes nouvelles : *Une Rencontre au Détachement*, et *Deux Husards*, complètent ce volume.

TOME V. — Le Journal d'un Marqueur, nouvelle (1856); — **Une Tourmente de Neige**, récit (1856); — **Albert**, récit (1857); — **Du Journal du Prince Nekhludov** (Lucerne, 1857); — **Le Bonheur conjugal**, roman (1859). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1857. Prix..... 2 fr. 50

Le *Journal* d'un marqueur de billard et le récit intitulé *Albert* sont deux études prises sur le vif dans le monde de Saint-Petersbourg. La première est écrite dans le style curieux, imagé que peut employer un marqueur; la seconde est la description d'un caractère, d'un type de musicien prodigieusement doué, mais tout à fait ivrogne. Le *Journal du Prince Nekhludov* met en relief, à propos d'un fait personnel, l'universelle méchanceté. La conclusion est incertaine. Par son allure philosophique, ce récit révèle les préoccupations humanitaires qui devaient, comme on sait, avoir depuis la première place dans l'œuvre de Tolstoï.

La *Tourmente de Neige* est le modèle de ces narrations si fines, si amusantes, où s'est complu le talent du maître écrivain. La description de ce voyage terrible à travers un océan de neige, dans la tourmente glacée, est si parfaite et si vraie que le lecteur *vit* pour son propre compte tous les épisodes de l'aventure arrivée à l'auteur.

Le **BONHEUR CONJUGAL** nous montre une face nouvelle de son génie. Tolstoï, s'adaptant la mentalité féminine dans toutes ses grâces comme dans tous ses caprices, a fait de ce roman — les confessions d'une jeune femme — un véritable joyau littéraire. De telles choses ne se résument pas, elles ne peuvent que se lire. *Le Bonheur conjugal* est une longue page de rêve, de jeunesse, où plane, selon le mot heureux de M. Paul Birukov, cette grande pensée d'humanité qui est la marque de Léon Tolstoï.

TOME VI. — Trois Morts, récit (1859); — **Polikouchka**, nouvelle (1860); — **Kholstomier**, histoire d'un cheval (1861); — **Les Décembristes**, fragments d'un roman projeté (1863-1878). Un fort volume in-16, sous couverture illustrée, orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1860. Prix..... 2 fr. 50

Chacune de ces quatre œuvres a son caractère propre. Les deux premières sont profondément émouvantes, surtout la dramatique aventure de *Polikouchka*,

qui, ayant mis sous son bonnet déchiré, l'argent de la maîtresse, le perd et se pend. Cette nouvelle — comme on le verra dans l'appendice — a été très remarquée dès son apparition. *Kholstomier*, la vie d'un cheval, donne une note infiniment émouvante. Cette étude d'une âme de pauvre vieux cheval est d'une finesse, d'une vérité prodigieuses. Quant aux *Décembristes*, on sait que ce roman — qui devait être le récit d'une conspiration et des épouvantables représailles qui l'ont suivie — n'a pas été achevé par l'auteur. Les extraits que nous donne ici le traducteur, M. Bienstock, feront regretter vivement que Tolstoï n'ait pu donner suite à son projet.

TOMES VII, VIII, IX et X. — **Guerre et Paix**, roman (1864-1869).

— Quatre forts volumes in-16 sous couverture illustrée; le tome 7 est orné d'un portrait de Tolstoï pris en 1868. — Prix de chaque volume..... 2 fr. 50

Guerre et Paix, un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine, comprendra dans cette édition *intégrale* six forts volumes : les quatre premiers viennent de paraître. En cette œuvre magistrale, qui est la description de la société russe aux temps des guerres napoléoniennes, le merveilleux talent de conteur de Tolstoï a atteint tout son éclat. On conçoit que de tels écrits ne peuvent que se lire, mais non pas se résumer. Pourtant, le grand succès de cette édition des Œuvres complètes de Léon Tolstoï nous fait un devoir de rappeler, à l'apparition de *Guerre et Paix*, que la traduction de M. Bienstock a été faite d'après *les manuscrits* de l'auteur, et qu'elle doit être considérée comme la seule complète et authentique.

LES TOMES XI et XII — **Guerre et Paix**, t. 5 et 6 — paraîtront courant Avril 1904.

TOME XXVI. — **Que devons-nous faire ?** (1884-1885). Un fort volume in-16 sous couverture illustrée, ornée d'un portrait de Tolstoï pris en 1885. Prix..... 2 fr. 50

Pour des raisons qui sont expliquées dans l'appendice, ce volume — qu'on pourrait dire inédit tellement l'auteur l'a remanié et surtout augmenté — paraît avant son temps dans cette série. Il marque une étape décisive dans la vie du grand écrivain, moralement et physiquement parlant. Tolstoï, ayant atteint l'apogée de son talent et de son esprit, a réfléchi sur lui-même, sur ses rapports envers ses semblables, sur cette grande iniquité de la richesse parallèle à la misère et alimentée par elle. Cette constatation, source d'un malaise, d'une souffrance insupportables, l'a amené à renier une existence *mensongère*, et à vivre pour les autres avant de vivre pour lui-même. Si tant est que l'on puisse, en quelques lignes, donner idée d'un livre, ainsi peut se résumer *Que devons-nous faire ?* œuvre de sincérité, d'éloquence et de foi.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

- VOL. XIII. — 1^o *Articles pédagogiques du Journal de Iasnaïa-Poliana*. 1862; — 2^o *L'École de Iasnaïa-Poliana*, en novembre et décembre. 1862.
- VOL. XIV. — 1^o *Contes et traductions pour les enfants*. 1869-1872; — 2^o *Sur l'Instruction du peuple*. 1875.
- VOL. XV, XVI, XVII, XVIII. — *Anna Karénina*.
- VOL. XIX. — *La Confession*. 1879-1882; — 2^o *Récits populaires*. 1881-1886.
- VOL. XX. — *Critique de Théologie dogmatique*.
- VOL. XXI, XXII, XXIII. — *Concordance et Traduction des Quatre Évangiles*. 1881-1883.
- VOL. XXIV. — 1^o *En quoi consiste ma foi*. 1883; — 2^o *L'Église et l'État*. 1883.
- VOL. XXV. — 1^o *Récit succinct des Évangiles*. 1883; — 2^o *Lettre à N. N.* 1884; — 3^o *La Doctrine des douze Apôtres*. 1885.
- VOL. XXVI. — (Paru.)
- VOL. XXVII. — 1^o *La mort d'Ivan Ilitch*. 1884-1886; — 2^o *Marchez dans la lumière pendant qu'il y en a*. 1887; — 3^o *Nicolas Palkine*. 1889; — 4^o *Sonate à Kreutzer et post-face*. 1890.

- VOL. XXVIII. — 1° *Sur la vie*. 1887; — 2° *Sur la vie et la mort*. (Première variante.) 1887; — 3° *Sur la vie et la mort*. (Deuxième variante.) 1887; — 4° *Pensées sur le sens de la vie*. — 5° *Le Travail manuel et l'activité intellectuelle*. Lettre à un Français. 1888; — 6° *Préface pour les œuvres de Bondarev*. 1888.
- VOL. XXIX. — ŒUVRES DRAMATIQUES : 1° *La Puissance des Ténèbres*. 1886; — 2° *Les Fruits de l'Instruction*. 1887; — 3° *Le premier Bouilleur*.
- VOL. XXX. — 1° *La Fête de l'Instruction*. 1889; — 2° *Pourquoi les hommes s'étourdissent-ils?* 1889; — 3° *Il est temps de se ressaisir*. 1889; — 4° *Le Premier échelon*. 1892; — 5° *Articles sur la famine*. 1890-1892.
- VOL. XXXI. — *Le Royaume de Dieu est en vous*. 1891-1893.
- VOL. XXXII. — 1° *Ça coûte cher*; — 2° *Le Café de Surate*; 3° *Françoise*; — 4° *Karma*; — 5° *Lettre de Mazzini sur l'Immortalité*; — 6° *Lettre d'Élise Burns*. 1893; — 7° *Préface à la Tocologie*; — 8° *Préface aux œuvres de Guy de Maupassant*. 1894; — 9° *Préface au Journal d'Amiel*; — 10° *Le Non-Agir*. 1894; — 11° *La Religion et la Morale*; — 12° *Christianisme et Patriotisme*. 1894.
- VOL. XXXIII. — 1° *L'Ouvrier Emélian et le Tambour vide*. 1892; — 2° *Le Patron et l'Ouvrier*. 1895; — 3° *Trois paraboles*. 1895; — 4° *Post-face au livre « La vie et la mort de Drojgine »* 1894; — 5° *Post-face à la brochure « La persécution des Chrétiens en 1895 »*; — 6° *Post-face à la brochure « Au secours »*. — 7° *L'Approche de la fin*; — 8° *Le Chrétien et l'État*. 1896; — 9° *Carthago delenda est*. — 10° *Les deux guerres*; — 11° *Lettres diverses*. 1890-1895.
- VOL. XXXIV. — 1° *La Doctrine chrétienne*. 1897; — 2° *Pensées sur Dieu*. 1885-1900; — 3° *Lettres diverses*.
- VOL. XXXV. — 1° *Qu'est-ce que l'art?* 1897-1898; — 2° *Pensées sur l'art*. (Variantes et lettres.) 1890-1900.

VOL. XXXVI, XXXVII. — *Résurrection*. 1899-1900.

VOL. XXXVIII. — 1° *L'Esclavage contemporain*. 1900; —
2° *Où est l'issue?* 1901; — 3° *Le faut-il ainsi?* 1901; —
4° *Sur la question sexuelle*. — 5° *L'Unique moyen*, 1901;
— 6° *Raison, Foi, Prière*. 1901.

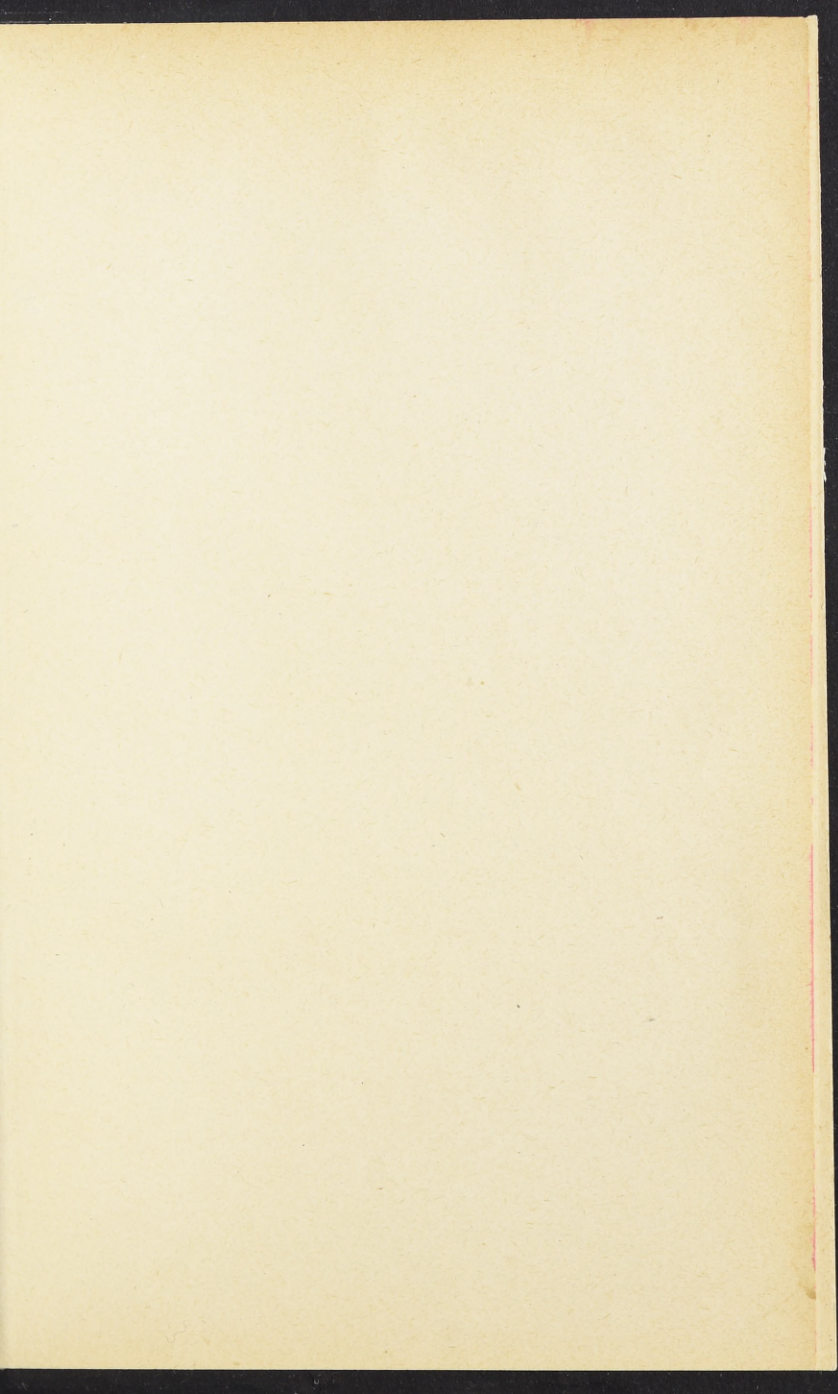
VOL. XXXIX. — 1° *Qu'est-ce que la religion?* 1902; — 2° *Carnet du soldat*. 1902; — 3° *Carnet de l'officier*. 1902; —
4° *Aux travailleurs*. 1902; — 5° *Au clergé*. 1903.

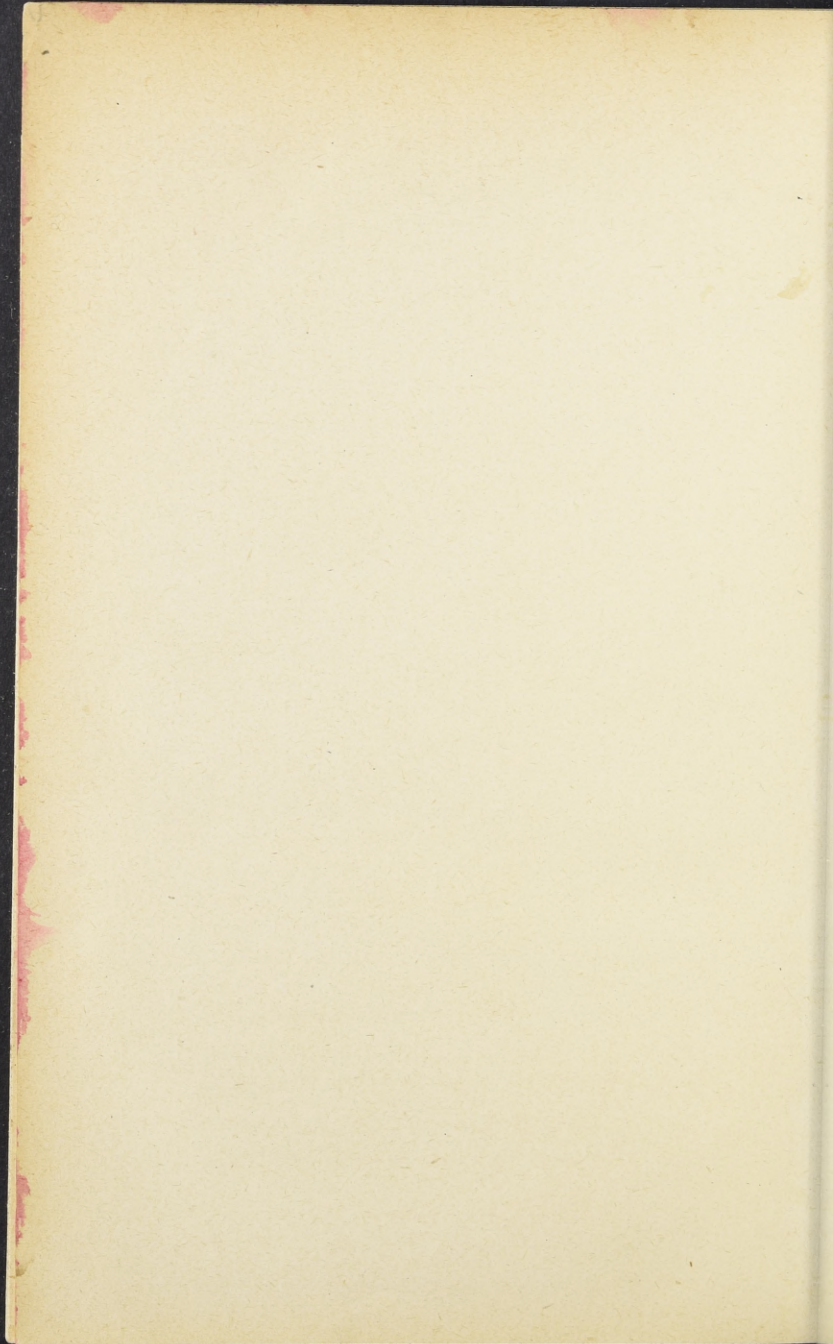
VOL. XL, XLI. — *Lettres*.

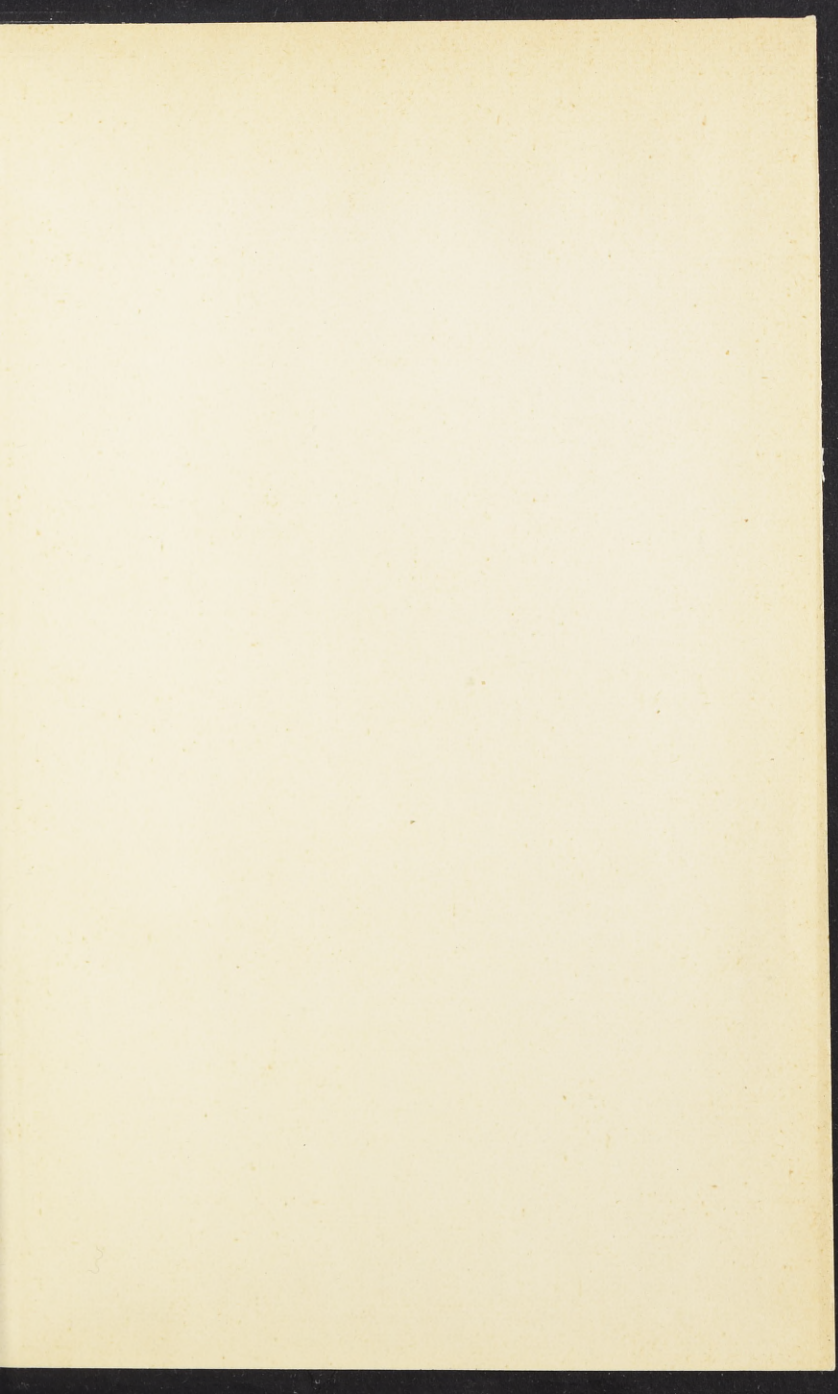
VOL. XLII, XLIII. — *Biographie de L.-N. Tolstoï*.

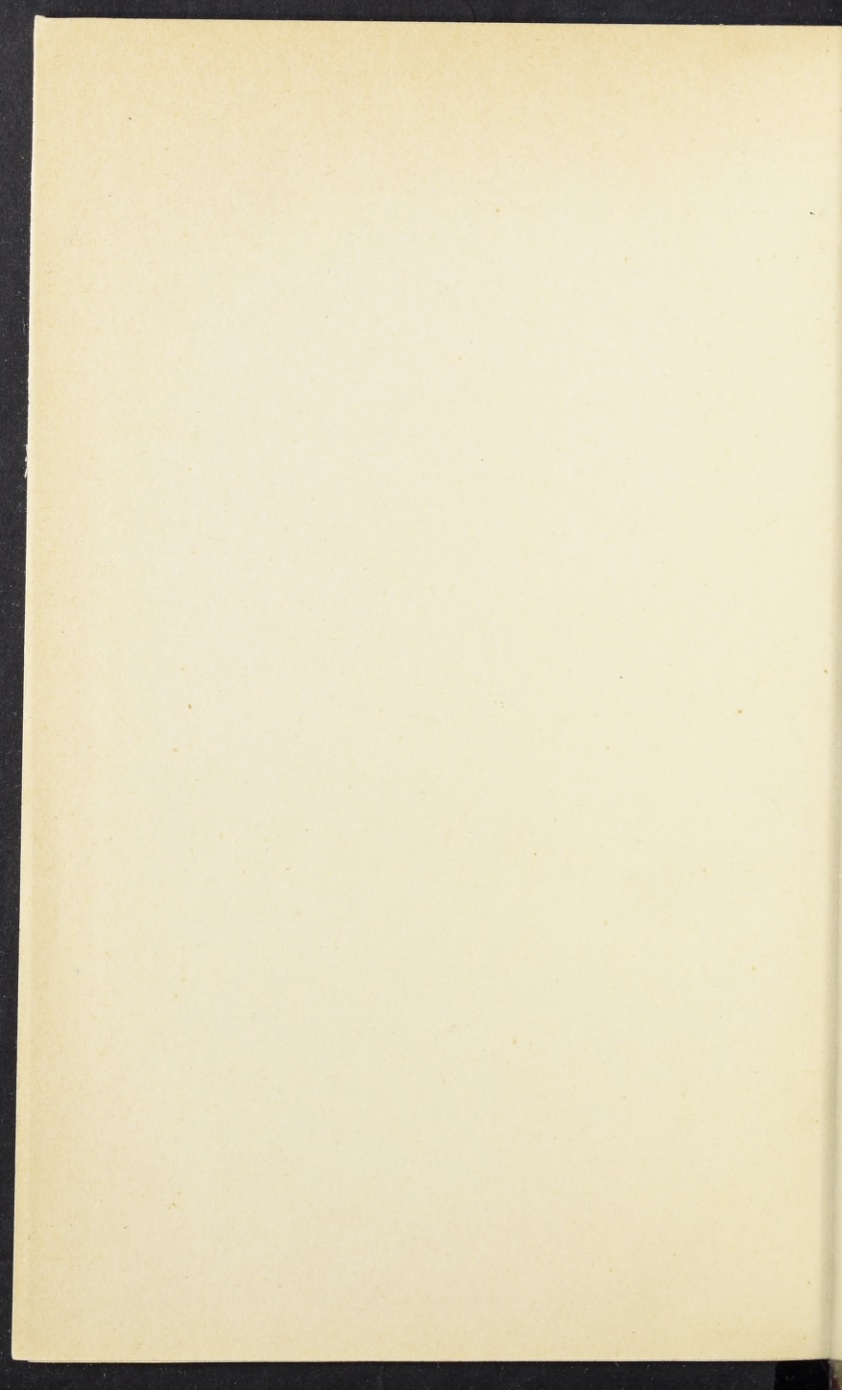
Nous devons ajouter que les mots français qui se trouvent dans le manuscrit original figurent en petites capitales dans notre texte; que les mots soulignés dans le texte original par l'auteur figurent en italiques dans notre texte; et que les noms russes qui, faute d'équivalents en français, ne pourraient être traduits, seront accompagnés d'une note explicative.

P.-S. — Tous les volumes, y compris ceux d'un même ouvrage, se vendent séparément.









84. 2/3

Z^{s'} 1

TOLSTOÏ

ŒUVRES

9

GUERRE

ET PAIX

3

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE

